

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la  
Faculté de Médecine de Paris, Membre de  
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences  
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale  
d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

JUILLET 1766.

---

TOME XXV.



A PARIS;

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>rs</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1766.

EXTRAIT.

*Précis de la Matière médicale, contenant les connoissances les plus utiles sur l'histoire, la nature, les vertus & les doses des médicamens, tant simples qu'officinaux, usités dans la pratique actuelle de la médecine, avec un grand nombre de formules éprouvées; traduction de la seconde Partie du Précis de la Médecine pratique, publié en latin par M. LIEUTAUD, médecin des Enfans de France. A Paris, chez Vincent, 1766, in-8°.*



ORSQU'ON réfléchit au nombre prodigieux de médicamens simples que la nature nous fournit pour combattre les maux qui affligent l'humanité, & qu'on parcourt les

préparations & combinaisons presque aussi nombreuses que les médecins en ont faites, pour les adapter aux différens cas qu'ils rencontroient dans leur pratique, on sent combien il est difficile de ne pas se méprendre dans le choix de celui qui convient le mieux dans chaque maladie & dans les différentes circonstances où l'art est obligé de venir au secours de la nature. C'est pour faciliter ce choix aux jeunes praticiens, que M. Lieutaud a composé le Précis que nous annonçons; Précis qu'il a d'abord publié en latin, mais qu'on a cru devoir traduire en françois, pour le rendre d'un usage plus commun & plus universel.

Cet auteur, prenant pour guides l'expérience & la pratique de la médecine, a choisi, parmi le nombre infini de médicamens simples, & de médicamens composés sur lesquels on pourroit recueillir une bibliothèque très-nombreuse, ceux qui, étant prescrits journellement par les praticiens les plus employés, peuvent passer pour éprouvés, & ceux dont il a lui-même fait usage avec succès. Il a évité de surcharger son livre de ces remedes surannés, dont le peu d'efficacité a fait abandonner l'usage, malgré la célébrité dont ils ont joui autrefois: il a cru devoir omettre aussi un grand nombre de médicamens & de compositions sans



vertu, qu'on prescrit cependant encore tous les jours aux malades, par un reste des anciens préjugés. Pour rendre son ouvrage plus complet, M. Lieutaud a cru devoir rapporter un grand nombre de formules magistrales, éprouvées par les plus habiles praticiens, ou dont il a fait usage lui-même avec succès. Il a évité, en composant ces formules, d'y entasser un grand nombre de médicamens, dont les qualités se détruisent le plus souvent. On trouve, à la suite de l'exposition des remedes simples & officinaux, des remarques sur chacun d'eux, en forme de commentaire. Notre auteur y fait connoître la nature des substances simples que les trois régnés fournissent à la médecine, & ce qui entre dans la composition des remedes pharmaceutiques ou officinaux : il donne, en peu de mots, une idée des opérations chymiques auxquelles on les soumet. Il détermine avec exactitude les vertus médicinales de ces divers genres de remedes, & indique avec beaucoup de précision la dose à laquelle on doit les prescrire. Enfin il a eu soin d'indiquer les précautions qu'il est nécessaire de prendre dans leur administration, pour en assurer l'effet.

Un article important, qui, comme l'observe l'éditeur, est particulier à cette matière médicale, & qu'on chercheroit même inutilement dans tout autre ouvrage, est

celui des eaux minérales dont on fait usage aujourd'hui. M. Lieutaud a exposé avec exactitude & précision, & d'après l'expérience, les qualités & les vertus des eaux minérales, tant chaudes que froides, & des bains, avec la maniere dont la pratique moderne les fait prendre, & les maladies dans lesquelles on a coutume de les prescrire.

La distribution de l'ouvrage est aussi simple que naturelle. Les médicamens y sont divisés en *internes* & en *externes*; ce qui fait l'objet des deux Livres qui composent ce Précis. Après une courte introduction, dans laquelle l'auteur donne quelques avis généraux sur l'usage des remedes simples, & une idée des différentes formes sous lesquelles on a coutume de les administrer, il traite, dans une premiere section, des médicamens généraux qui paroissent agir sur toute l'œconomie animale, tant sur les solides que sur les fluides; la seconde comprend les médicamens consacrés au traitement des maladies de certaines parties, ou qui exercent leur action principalement sur ces parties. Le second Livre est également divisé en deux sections. La premiere comprend les médicamens généraux qui peuvent s'appliquer à toutes les parties du corps; la seconde, ceux qui sont consacrés au traitement de certaines parties du corps, ou qu'on a coutume d'y employer. Ce second Livre

est aussi précédé d'une introduction dans laquelle M. Lieutaud fait connoître les différentes formes sous lesquelles on applique les médicamens externes.

Dans l'impossibilité de suivre notre auteur dans tous les détails où il entre sur ces différens genres de médicamens, nous nous contenterons, pour faire connoître plus particulièrement la méthode qu'il a suivie, de donner un précis de ce qu'il dit des apéritifs. « On donne, dit-il, le titre d'*apéritifs* » aux médicamens dont l'effet est de rendre fluides, & de mettre en mouvement les humeurs visqueuses qui s'arrêtent & prennent de la consistance. Un autre effet est de lever les embarras qui se trouvent dans les vaisseaux, & de faciliter par-là la circulation. » Il indique ensuite les signes par lesquels on peut connoître ce genre d'indisposition; telles sont l'augmentation de volume, la dureté & une certaine douleur sourde, accompagnée d'une sensation de pesanteur. « Mais, ajoute-t-il, lorsque ces accidens ne se remarquent pas, comme cela arrive fort souvent, on ne peut que conjecturer ou deviner la cause ou le siège de la maladie. Il n'est pas possible de s'affurer d'une manière plus certaine, si c'est l'obstruction des viscères, qui cause certains maux, comme les affections hy-

» chexie, l'hydropisie, &c. ou si ces mala-  
» dies ont produit l'embarras des viscères.  
» Il n'est pas moins difficile de connoître la  
» manière d'agir des apéritifs. Cette matière  
» est encore couverte d'épaisses ténèbres ,  
» quoi qu'en disent ceux qui ne rougissent  
» pas de passer leur vie à faire des hypo-  
» thèses. Mais les médecins, qui se glori-  
» fient de ne rien apprendre que par l'obser-  
» vation, mettent toute leur attention à  
» distinguer les cas dans lesquels on doit  
» employer tel ou tel remède : il est fort  
» permis de s'embarrasser peu du reste. C'est  
» une chose digne de remarque, poursuit-il,  
» que, dans la classe des apéritifs, il se  
» trouve plusieurs remèdes qui ne sont pas  
» de la même nature, & même dont les  
» qualités sont contraires ; de ce genre sont  
» les martiaux, ou les remèdes que fournit  
» le fer : on les met à la tête des apéritifs.  
» Cependant on ne peut pas douter que ces  
» remèdes ne soient encore astringens ; pro-  
» priété qui paroît entièrement opposée à  
» celle que l'on désigne par le mot d'*apé-  
» ritif*. Cette singularité n'empêche pas  
» cependant que l'on ne mette les mar-  
» tiaux au nombre des meilleurs apéritifs &  
» désobstructifs ; cette conduite est autorisée  
» par l'expérience. On ne peut pas douter  
» que les médicamens tirés du fer, n'agis-  
» sent, non pas en divisant & en atténuant

» les humeurs épaisses, comme on le dit  
 » pour l'ordinaire, mais plutôt en faisant  
 » renaître l'élasticité nécessaire dans les vais-  
 » seaux qui, par leur relâchement, n'étoient  
 » plus en état d'agir sur les humeurs, pour  
 » les atténuer & les rendre fluides. Cette  
 » maniere d'agir rend sensible pourquoi les  
 » martiaux ne conviennent pas à tous les  
 » sujets, & principalement quand les fibres  
 » sont tendues & roides. Ils ne peuvent que  
 » nuire, quand on les donne en pareille cir-  
 » constance; & l'expérience s'accorde avec  
 » le raisonnement, pour démontrer que,  
 » quand on fait prendre les martiaux à con-  
 » tre-tems, c'est-à-dire à des sujets aux-  
 » quels ils ne conviennent pas, ou sans  
 » avoir fait précéder leur usage de celui des  
 » humectans & des délayans; alors, dis-je,  
 » les malades éprouvent des difficultés de  
 » respirer, l'enflure du ventre, des stagna-  
 » tions ou amas de sérosités, &c. Ces effets  
 » prouvent évidemment que les médica-  
 » mens, que l'on retire du fer, ne seront  
 » salutaires, qu'autant que le système vas-  
 » culeux sera dans un état de relâchement  
 » & de foiblesse.

M. Lieutaud rapporte encore à la classe  
 des apéritifs les diurétiques stimulans ou irri-  
 tans, dont les bons effets sont aussi certains  
 que ceux de tout autre remède, quand ils  
 sont donnés à propos; les médicamens pur-

gatifs ou cathartiques, donnés comme altérans, ou en petite dose. Après ces idées générales des apéritifs, notre auteur fait l'énumération de ceux que nous fournissent les trois régnés de la nature; il donne ensuite la liste des médicamens officinaux, dans lesquels on reconnoît cette vertu. Cette liste est suivie d'un grand nombre de formules magistrales d'eaux, de tisanes, de fucs, de petits-laits, d'apozèmes, de bouillons, de vins, de poudres, de bols, d'opiat, de pilules du même genre. Enfin il fait connoître la nature, les préparations, les vertus & les doses des apéritifs les plus usités; tels que le chardon-roland, le petit-houx, la garance, le caprier, la bryone, la verge-dorée, les cloportes, les eaux de Vichy, le fer, le syrop des cinq racines, le safran de Mars apéritif, l'æthiops martial, les pilules de Bontius, la teinture de Mars tartarisée, le sel de genêt, le sel végétal, le tartre martial, la terre foliée de tartre, & les fleurs martiales de sel ammoniac.



E X T R A I T.

*Traité du Soufre, ou Remarques sur la dispute qui s'est élevée entre les chymistes, au sujet du soufre, tant commun, combustible ou volatil, que fixe, &c ; traduit de l'allemand de Stahl. A Paris, chez Didot le jeune, 1766, in-12.*

C'est avec raison que Beccher & Stahl font regardés comme les créateurs de la véritable chymie : avant ces deux hommes célèbres, les chymistes n'étoient presque occupés que de vaines spéculations, de phénomènes singuliers, & d'objets de simple curiosité : les transmutations des métaux en or & en argent, un remède universel, capable de prolonger la vie jusqu'à plusieurs siècles, étoient le but de toutes leurs recherches. Beccher envisagea les travaux chymiques d'un autre œil que ceux qui l'avoient précédé : il s'aperçut le premier, que la chymie, telle qu'on la pratiquoit, se bornoit à l'écorce & à la superficie des choses, & ne s'embarassoit guères d'en approfondir la nature, & que l'analyse en étoit restée à des substances que l'on regardoit alors comme inaltérables, ou du moins, dont la décomposition paroissoit impossible ou inu-

tile. Personne n'a jetté plus de jour que lui sur ce que l'on appelle *les principes chymiques* ; mais c'est à Stahl sur-tout que la doctrine de ce grand homme doit le degré de perfection & de clarté où elle est portée aujourd'hui. Il en a perfectionné une branche entière , celle qui a le plus d'étendue , & qui , au jugement d'un auteur célèbre , ( M. Venel ; voyez le mot CHYMIE dans *l'Encyclopédie* ) étoit la plus difficile à ordonner. Je veux parler des combinaisons du phlogistique , du feu élémentaire , de la troisième terre de Beccher. C'est sur-tout dans son *Traité du Soufre* , dont nous annonçons ici la traduction , que cette doctrine est le mieux développée. Les chymistes François , qui ignorent la langue allemande , & qui avoient été privés jusqu'ici de cet ouvrage important , sçauront , sans doute , gré au traducteur de les avoir mis à portée d'en jouir ; pour les mettre en état de juger de l'utilité de son travail , nous allons tâcher de leur donner un précis de cette doctrine.

On ne sçauroit déterminer quel est le premier inventeur des trois principes chymiques. Quoi qu'il en soit , depuis Paracelse , tous les chymistes ont prétendu que toutes les substances étoient composées de *sel* , de *soufre* & de *mercure* , & que c'étoit-là les élémens ou les principes de tous les corps.



Il en arriva comme de toutes les questions de théorie : chacun se fit une idée particulière de ces trois principes ; ceux dont les idées étoient les plus grossières, prétendirent tirer de tous les corps un soufre, un mercure coulant, & un sel semblable à celles de ces substances minérales que l'on trouve communément, & qui sont connues de tout le monde. Beccher, qui trouva cette doctrine des trois principes établie, en regarda les inventeurs comme des gens très-éclairés & très-profonds, & prétendit qu'ils n'avoient point été assez simples pour regarder comme un principe aucun des sels minéraux connus, ni la substance minérale connue sous le nom de *soufre*, ni le vis-argent commun qu'on désigne sous le nom de *mercure*, & qu'ils n'ont point cru que ces corps étoient les élémens dont les métaux étoient formés & composés, ou qu'on pût les réduire en ces sortes de substances, comme en leur vrai principe. Il établit donc que la vraie matière, qui, par sa combinaison intime constitue un métal, est le même être qui met le mercure dans l'état de fluidité ; celui qui donne au soufre l'inflammabilité & la variété de ses couleurs, & celui qui donne au sel ce principe terreux si subtil, qui le rend fusible au feu ; que les anciens ont eu recours à ces dénominations, parce que ces élémens ou principes se trouvent d'une façon

fenfible, & même, pour ainfi dire, dominant dans les corps fi connus, que l'on appelle *foufre & mercure*, & dans les fels en tant qu'ils font fels.

C'est à ces principes que Beccher assigne les propriétés des métaux, & les effets qu'ils ont coutume de produire; & il dit que c'est le fel qui leur donne le volume, la pesanteur, la liaison, la solidité, la fixité au feu, & la fusibilité; que le soufre principe procure la couleur aussi-bien que la combinaison intime; facilite la fusion, & la rend plus parfaite, au moyen de la chaleur du feu, parce que cet être est le plus susceptible du mouvement igné, & domine dans toutes les autres substances inflammables. En un mot c'est le principe qui constitue proprement l'essence du feu. Le principe mercuriel est celui qui constitue principalement les métaux, qui leur donne de la liaison, de la ductilité & de la ténacité.

Il faut convenir que Beccher n'a pas démontré sa théorie; il renvoie, pour les preuves, à la seconde Partie de sa *Physique souterraine*, qui n'a jamais vu le jour; mais il a annoncé un grand nombre de vérités applicables aux métaux, & par-là, a donné beaucoup de poids & de vraisemblance à ce qu'il a avancé. Il reste encore un grand nombre d'autres faits simples & évidens, fondés sur l'expérience journalière, qui

prouvent sur-tout l'existence du principe sulfureux, & la grande variété des effets qu'il produit dans les métaux ; ces faits , que M. Stahl a recueillis , & qui font la base du Traité que nous analysons , peuvent tenir lieu de la démonstration la plus complète du sentiment de Beccher sur ce principe des corps.

Pour procéder avec ordre , M. Stahl a cru devoir considérer dans le principe sulfureux , 1<sup>o</sup> sa propriété relativement au feu ; 2<sup>o</sup> celle qu'il a de colorer ; 3<sup>o</sup> sa combinaison intime avec d'autres substances subtiles ; 4<sup>o</sup> la façon dont il se comporte relativement à l'eau & à l'humidité ; 5<sup>o</sup> son étonnante division ; 6<sup>o</sup> sa nature , soit dans l'état de solidité , soit dans l'état de fluidité ; 7<sup>o</sup> où il se rencontre.

Relativement au feu , ce principe sulfureux est non-seulement un être approprié au mouvement igné , & même celui qui y semble uniquement destiné ; mais encore , à parler raisonnablement , ce principe est le feu corporel , la vraie matiere du feu , le vrai principe de son mouvement dans toutes les combinaisons inflammables : cependant , hors de la mixtion ; il ne donne point de feu ; il se dissipe & se volatilise en particules invisibles , ou du moins il produit simplement de la chaleur qui est un feu invisible & très-divisé. C'est d'après toutes ces cir-

constances réunies que M. Stahl a jugé que l'on ne pouvoit donner à cette matiere de nom plus convenable que celui de la *matiere* ou du *principe inflammable*. En effet, comme jusqu'ici on ne la pu trouver ni reconnoître nulle part, sans qu'elle fût combinée, & que, par conséquent, on ne peut point en donner de définition, ni lui donner une dénomination d'après quelque propriété qui lui convienne uniquement, il semble que rien n'est plus raisonnable que de la nommer d'après les effets généraux qu'elle produit même dans ses dernieres mixtions; c'est ce qui a engagé notre auteur à lui donner le nom grec de *phlogiston*, phlogistique ou inflammable. Malgré cette propriété, un phénomène digne d'être remarqué, c'est que cet être, tant qu'il se trouve dans une mixtion propre à fraper les sens, ne peut point être détruit par le feu, mais résiste à sa plus grande violence, sans subir aucun changement, lorsque l'air libre ne peut pas l'entraîner. C'est ce que M. Stahl démontre par le noir de fumée qui, comme on le sçait, est une espece de suie ou plutôt de charbon qui s'élève dans la combustion de l'huile essentielle de térébenthine : or cette matiere placée dans un vaisseau fermé exactement, de maniere que l'air ne puisse ni y entrer ni en sortir, peut soutenir le feu le plus violent, sans rien perdre de sa substance,

substance. Il est aisé de s'assurer que cette espece de suie étoit le principe de l'inflammabilité dans cette huile, puisque, si on la met & qu'on la presse dans un creuset qu'on aura soin de recouvrir, qu'on la fasse rougir, pour en dégager l'huile non décomposée qui s'y trouve, qu'on la vuide ensuite, & qu'on l'allume avec un morceau de bois enflammé, elle brûle paisiblement, & se dissipe peu-à-peu, sans laisser aucun vestige de résidu.

Cette expérience prouve d'une façon très-simple, une vérité que Beccher s'est donné beaucoup de peine à démontrer, sçavoir que la matiere, qui principalement & originairement est propre à l'inflammation, est terreuse & solide, & n'est point volatile par elle-même dans le sens ordinaire. Il faut d'abord que cette substance, qui se trouve, soit dans la terre, soit dans l'air, sous une forme solide, se combine peu-à-peu avec un corps aqueux & humide, dont il puisse ensuite être dégagé très-rapidement, par un mouvement subtil qui lui appartient en propre. On ne manque point d'expériences pour démontrer une très-grande quantité de principes aqueux dans ces huiles obtenues par la distillation; & c'est à cette eau que notre auteur attribue la volatilité qu'elles montrent, lorsqu'elles sont exposées au feu. C'est aussi à cette eau qu'il faut attribuer la production de la flamme que ces huiles

donnent ; & cela se fait d'une maniere très-simple. En effet, l'eau est mise en expansion par le mouvement rapide du principe inflammable ; & par-là, elle étend ou met aussi en expansion la partie inflammable qui est allumée. C'est pour la même raison qu'une huile essentielle, trop échauffée dans un vaisseau fermé, le brise : l'eau pure, mise en expansion, & réduite en vapeurs, produit le même effet ; au lieu que le principe inflammable n'est point propre par lui-même à se dilater, ou n'a point d'élasticité.

Cette expérience est encore très-propre à démontrer l'effet colorant du principe inflammable, puisqu'en se dégageant de la mixtion qui constitue l'huile, il se montre sous une couleur très-noire ; & pour juger jusqu'à quel point cette matiere colorante s'étend, on n'aura qu'à mêler une legere portion de ce noir de fumée avec une masse considerable de quelque matiere blanche ; & l'on verra qu'elle percera au travers, quoique ce mélange, avec quelque soin qu'on l'ait broyé, soit encore, dans le fond, un corps grossier, dans lequel les petites molécules colorantes très-subtiles sont cachées par les particules non colorées qui sont plus grossieres. On a un exemple d'une division encore plus grande : si on réduit en une poudre très-fine un verre de plomb fort tendre, composé de quatre ou cinq parties

de *minium*, & d'une partie de cailloux blancs pulvérisés, & ensuite fondus parfaitement, qu'on expose cette poudre au-dessus d'une dissolution de soufre dans un alkali, pendant qu'on y verse du vinaigre distillé, pour en dégager le soufre, la vapeur subtile, qui s'élève de ce mélange, suffira pour rendre cette poudre d'un brun-noirâtre. L'encre de sympathie, trop connue pour que nous entrions dans aucun détail à son sujet, fournit un nouvel exemple de la même chose. Ces effets, ainsi que la propriété que le soufre a de noircir l'argent, viennent principalement de la substance inflammable qu'il renferme, attendu que les autres principes n'ont rien qui soit propre à opérer de pareils phénomènes. On peut en dire autant de la propriété que le soufre a de prendre une couleur rouge, lorsqu'il est dissous ou divisé par différens sels ou par des huiles. M. Stahl répute, à ce sujet, l'explication que Kunckel a donnée de ce phénomène qu'il paroît attribuer aux sels plutôt qu'au soufre, sous prétexte que tous les alkalis fixes & toutes les huiles distillées ne prennent pas, avec le soufre, un rouge également vif.

Une foule d'expériences concourent à démontrer les diverses combinaisons dans lesquelles le principe inflammable peut entrer. Avant de donner le détail de ces expé-

riences, M. Stahl propose d'abord, comme une règle que Kunckel avoit déjà indiquée, mais qu'il avoit mal énoncée, qu'on doit reconnoître pour les véritables principes qui constituent un corps, ceux avec lesquels on peut le former, & dans lesquels on peut le résoudre.

Comme la combinaison intime du principe inflammable ne se fait nulle part en si grande abondance, & si constamment que dans les végétaux, c'est le premier exemple qu'il a cru devoir alléguer. En effet, il y a lieu de croire que, dès les commencemens de la formation de la matiere huileuse ou résineuse, il a fallu qu'il survînt quelque substance qui s'unît corporellement à la graine, & qui, avec les principes qu'elle contient, formât ces mixtes inflammables qui s'unissent & s'incorporent ensuite avec toutes les parties des végétaux; puisque, lorsqu'on brûle des plantes ou quelques-unes de leurs parties à feu nud, & sur-tout dans les vaisseaux fermés, on voit clairement qu'il passe, à la distillation, une portion de matiere grasse, & que, dans le résidu qui est un charbon, il reste une grande quantité de matiere inflammable qui ne peut en être dégagée, qu'en les brûlant à l'air libre.

La même chose arrive visiblement aux animaux, par le moyen des végétaux dont



ils se nourrissent ; c'est ce que prouve clairement le beurre. La formation artificielle du soufre & sa décomposition démontrent que la même chose a lieu dans le règne minéral. Notre auteur rapporte, à ce sujet, la manière dont il parvint à découvrir cette formation : c'est en tentant de réduire, avec du charbon en poudre, une matière saline, formée par la détonation d'une dissolution d'argent dans un foie de soufre avec le nître ; il obtint de nouveau un véritable foie de soufre résultant de l'union du sel alkali avec un soufre nouvellement formé par la combinaison du principe inflammable des charbons avec l'acide vitriolique qui, dans la détonation, s'étoit dégagé du soufre, & s'étoit uni avec l'alkali fixe, avec lequel il avoit composé un tartre vitriolé. Il fit plus ; il décomposa ce soufre artificiel, en le tenant exposé à un feu doux ; après l'avoir pulvérisé, il ne lui resta qu'un tartre vitriolé, la matière inflammable s'étant dissipée peu-à-peu, & ayant laissé l'acide du soufre qui s'étoit uni à l'alkali fixe ; ce qui remplit parfaitement les conditions de la règle proposée. Les réductions des métaux imparfaits & leur calcination démontrent également la combinaison du principe inflammable ou sulfureux avec les autres principes de ces sortes de corps. L'æthiologie de cette réduction, entièrement inconnue avant Stahl,

est bien propre à démontrer sa doctrine sur ce principe inflammable, & jette un très-grand jour sur tous les travaux de la métallurgie. Nous ne le suivrons point dans les détails où il entre à ce sujet : nous invitons nos lecteurs à recourir à l'ouvrage lui-même ; ils y trouveront une infinité d'expériences que les bornes que la nature de notre ouvrage nous force de nous prescrire, ne nous permettent pas de rapporter : nous nous contenterons de faire observer que toutes ces expériences démontrent que c'est le principe inflammable qui donne aux métaux imparfaits la ductilité & l'état métallique ; sans cela, la fusion leur fait prendre l'état d'un verre qui se réduit en poudre.

Le nître peut encore servir à démontrer l'existence de ce principe sulfureux : on sçait qu'il s'enflamme avec les charbons ; la même chose lui arrive aussi avec la limaille de fer & avec l'étain en grenailles : il réduit le plomb en une vraie litharge, lorsqu'on les mêle ensemble, & qu'on met ce mélange dans un creuset rougi. On peut en dire autant du soufre qui s'enflamme avec le fer, l'étain & le plomb ; des lames de cuivre, mises dans un brasier ardent, donnent les couleurs de l'arc-en-ciel à la flamme ; & pendant ce tems, leur surface se calcine. D'un autre côté, le rétablissement de ces métaux dans leur état naturel, ou leur ré-

duction, fait voir que la substance inflammable est réellement une partie des métaux ; par cette réduction, les métaux reprennent leur éclat, leur ductilité, leur densité & leur consistance. En un mot, pour parler plus clairement, par la réduction, on leur restitue le principe inflammable qui leur avoit été enlevé par la calcination, ou par la détonation avec le nître.

Il n'est pas si aisé de démontrer le principe inflammable dans les métaux parfaits, ou ce que les chymistes ont appelé *soufre métallique* ou *soufre fixe*. Tous ceux qui ont dit quelque chose de plausible de ce soufre des métaux, en ont parlé comme d'une substance qui étoit le principe & la cause corporelle, 1<sup>o</sup> de la couleur des métaux, 2<sup>o</sup> de la liaison & de la combinaison intime des autres principes, 3<sup>o</sup> de leur consistance métallique, de leur densité, de leur ductilité ; à quoi l'on peut ajoûter, 4<sup>o</sup> que tous ceux qui affectent de parler d'après l'expérience & la pratique, conviennent que ce principe, ainsi que tous les autres principes des métaux, est dans une liaison si forte, qu'il est presque impossible de les séparer parfaitement les uns des autres. M. Stahl réduit la question qu'on peut faire sur l'existence de ce soufre fixe, à sçavoir s'il est croyable ou s'il est nécessaire & probable que non-seulement il puisse y avoir, mais

encore qu'il y ait effectivement une substance corporelle qui puisse donner de la couleur à une substance fixe au feu ; d'où il résulteroit qu'il ne seroit pas impossible de transporter une pareille substance colorée d'un corps dans un autre. La volatilité du principe colorant des métaux imparfaits est une des plus fortes raisons qu'on ait apportées , pour nier l'existence de ce soufre fixe. Pour démontrer la foiblesse de cette induction , notre auteur rapporte un exemple qui auroit dû frapper les yeux de tout le monde.

Voici le fait. Lorsqu'on applique le feu aux végétaux , soit à l'air libre , soit dans les vaisseaux fermés , on en dégage la partie grasse sous la forme d'une huile volatile ou d'une huile épaisse & brûlée ; mais la partie grasse , qui est plus profondément enveloppée dans la mixtion intime de leurs parties solides , demeure dans le charbon jusqu'à ce qu'elle en soit dégagée & dissipée dans l'atmosphère , à l'aide du contact de l'air , en rougissant doucement ; alors il ne reste plus que de la cendre. Il y avoit donc dans ce charbon une substance inflammable , comme dans les métaux qui ne résistent point au feu , & qui sont inflammables. Cette substance est chassée par la combustion ; & il ne reste qu'une cendre : or la même chose arrive à ces métaux imparfaits. Quand on applique un degré de feu

convenable aux cendres tirées des végétaux, elles sont changées en verre ; la même chose arrive aux cendres des métaux. Mais le verre, que donnent les végétaux, est d'une couleur verte, & souvent d'un verd-foncé, au point qu'il faut y joindre quelque chose, quand on veut l'éclaircir. On ne peut raisonnablement attribuer cette couleur, qui se trouve dans la cendre des végétaux, qu'à la matière qui constitue la couleur noire qui est si abondante dans les charbons, mais qui, dans le cas dont nous parlons, est si intimement combinée, que l'action du feu le plus violent n'est pas en état de la dégager.

Une preuve que cette matière colorante des cendres dont on fait le verre, est de la même nature que celle qui est dans les charbons & même dans la suie, c'est que plus cette cendre est grossière & noirâtre, plus le verre, qu'on en fait, est obscur & foncé ; ce qui suffit pour prouver qu'il y a une substance colorante qui demeure fixe dans les mélanges les plus difficiles à fondre, & qui résiste opiniâtrement à l'action du feu.

Rien ne prouve mieux la combinaison étroite de ce principe colorant, que la répugnance que tous les corps, dans la composition desquels il entre, ont de s'unir avec l'eau. L'acide du soufre, par exemple,

est si miscible avec l'eau, que lorsqu'il a été privé de celle qui lui étoit unie autant qu'il est possible, il reprend peu-à-peu l'humidité de l'air; lorsqu'il est combiné avec le principe inflammable, il n'a plus aucune disposition à s'unir avec l'eau. On peut en dire autant des huiles, des résines, des graisses, &c. On peut encore juger de la forte liaison de ce principe avec les autres dans les métaux, par la difficulté que l'on a à l'en séparer entièrement, même à l'aide de l'action du feu qui lui convient si fort, & qui opère si sensiblement sur lui. Nous ne suivrons pas M. Stahl dans les détails où il entre, pour prouver que ce principe inflammable est la cause de la combinaison intime des autres principes, & celle qui donne aux métaux leur consistance & leur ductilité : nous renverrons à l'ouvrage même, pour les preuves que nous ne sçaurions abréger, sans en énerver la force. Il démontre la disposition que ce même principe sulfureux donne aux métaux, pour entrer dans une fusion parfaite dans le feu, par l'exemple des métaux imparfaits ou altérables au feu. En effet, tant que ces métaux sont chargés de ce principe, ils ont la fusibilité métallique à un plus haut point que lorsqu'il en a été chassé par la calcination. Pour trouver la cause de ce phénomène, il fait observer que le principe inflammable est la matière qui

est immédiatement soumise au mouvement du feu ; & quand ce principe est combiné intimement avec les molécules les plus déliées d'un corps, il est aisé de sentir qu'il doit faciliter l'action du feu la plus subtile.

Il nous resteroit , pour achever de donner un précis de l'ouvrage de M. Stahl, à le suivre dans tout ce qu'il dit sur les phénomènes de l'inflammabilité du nître avec les corps qui contiennent le principe sulfureux ; ceux que les différentes substances métalliques présentent , lorsqu'on les unit avec le soufre ; enfin l'idée qu'il donne de la formation des mines & des métaux. Mais il nous faudroit , pour cela , copier presque entièrement son Livre , & rapporter un nombre infini d'expériences , dont l'enchaînement & la liaison est le fondement de la doctrine que nous avons annoncée. Ce que nous en avons dit , suffira pour engager le lecteur à recourir à l'ouvrage même : il en est peu d'aussi riches en faits , d'aussi solides & d'aussi propres à accélérer les progrès d'une science qui n'a besoin que d'être mieux connue , pour être plus cultivée.





## E X A M E N

*Des Eaux minérales de la Plaine à l'embouchure de la Loire; par M. MONNET, apothicaire; communiqué par M. BROS-SARD, médecin à Beauvoir-sur-mer.*

La Plaine est une paroisse située à l'embouchure de la Loire. A la partie du midi, sur le bord de la mer, dans ces masses horribles de rochers dont toute la côte est hérissée, se trouvent deux sources principales qui sortent des fentes d'un rocher, dont le jet est de la grosseur d'un demi-pouce ou environ. La plus considérable forme un petit ruisseau qui va se perdre, après trois ou quatre toises de chemin, dans le sable, & ne reparoît plus. Le lit & les bords de ce ruisseau sont couverts d'une terre jaune & ochreuse; au-dessus de la fontaine, il y a une espèce de pierre à laquelle on peut bien donner le nom de *ferrugineuse*: le fer y est si sensible, qu'en l'écrasant, la pierre d'aimant en attire beaucoup de parties.

## A N A L Y S E.

Les eaux minérales de la Plaine, prises à leur source, sont claires, limpides comme l'eau la plus pure; elles n'ont rien de désa-



gréable au goût, & ne donnent d'autre indice de leur qualité minérale, qu'une foible impression ferrugineuse qu'elles laissent sur la langue. Leur température paroît la même que celles des autres sources.

Toutes les expériences préliminaires ; que j'ai faites sur ces eaux, pour m'assurer d'avance de ce que je devois y chercher par mes dernières opérations, ne m'ont fait connoître que la présence du fer dans son état naturel, & non dans un état vitriolique, comme la prévention l'a fait soutenir par quelques-uns, que le fer ne pouvoit se tenir en dissolution dans l'eau, que par le moyen d'un acide vitriolique. La suite va vous convaincre de ce que j'avance.

1<sup>o</sup> La poudre de noix de galle les teint en une belle couleur pourprée qui passe, peu après, de cet état-là à une couleur vineuse, noirâtre, très-foncée : on ne croit pas déplacé de remarquer que le même phénomène s'est observé dans cette même eau, après vingt-cinq jours de transport à dix lieues de sa source.

2<sup>o</sup> Avec le syrop violat, elles verdissent très-sensiblement ; effet que l'on ne peut attribuer qu'au fer, & non à l'alkali, puisqu'elles n'en contiennent point ; & je ne

crois pas qu'aucun chymiste ait jusqu'à ce jour donné les véritables raisons de cette expérience, toute simple qu'elle est.

Il ne paroît pas hors de propos d'observer ici, que ces deux expériences ont été faites autrefois par M. Bonamy, célèbre médecin de Nantes, qui poussa même plus loin son examen qui ne nous est point parvenu.

3<sup>o</sup> Ayant versé de l'acide vitriolique ; l'eau a toujours gardé sa limpidité ; ce qui est un nouvel indice de l'état naturel du fer qui, ayant été dissous par cet acide, n'a pu se précipiter, comme il arrive dans celles dans lesquelles on n'en a point mis.

Il seroit inutile de rapporter les autres expériences que j'ai tentées, puisqu'elles ne m'ont rien présenté de particulier.

Après ces préliminaires, j'ai pris environ cinquante pintes de ces eaux ; je les ai soumises à une évaporation un peu forte ; & ce n'est qu'au bout de quelque tems que le fer a commencé à se précipiter ; ce que j'avois vu arriver dans beaucoup d'autres eaux minérales, dans le premier instant de la chaleur ; ce qui suppose ici vraisemblablement une union plus intime. J'ai soutenu le même degré de chaleur jusqu'à diminution d'environ la moitié ; ce qui a été plus

que suffisant pour obliger toutes les parties ferrugineuses à se précipiter, & à se rassembler en dépôt au fond du vase. La liqueur furnageante étoit claire & transparente. Alors j'ai brouillé le tout, & l'ai versé peu-à-peu sur un filtre. Cette opération finie, je n'ai pu découvrir, dans ce dépôt restant sur le filtre, autre chose que du fer. J'ai remarqué que ce fer est encore très-soluble dans l'acide vitriolique; ce qui prouve qu'il n'a pas perdu tout son phlogistique. Ayant soumis de nouveau la liqueur filtrée à l'évaporation, & l'ayant réduit à-peu-près à un quart restant, je l'ai retirée, dans l'espérance qu'elle me donneroit quelque indice de substance saline : l'épreuve de la cristallisation ne m'a rien fourni; mais les expériences, que j'ai tentées, quoiqu'infructueuses au commencement, m'ont fait voir que je ne me trompois pas, & m'ont appris au juste ce que je cherchois à découvrir. 1<sup>o</sup> Le précipité en flocons (a),

(a) Observez ici, que ce précipité en flocons est la véritable marque qui fasse connoître la combinaison de l'argent à l'acide marin; car la dissolution d'argent, donnant un précipité dans toutes les autres liqueurs dans lesquelles il n'y a pas le moindre atome de substance saline, on peut, sans cette observation, être aisément induit en erreur, comme l'ont été tant d'autres qui se sont mêlés d'analyser des eaux.

que produisit la dissolution d'argent, démontra l'existence réelle de l'acide marin. 2<sup>o</sup> Cette démonstration fut fortifiée par le précipité blanc que produisit, comme à son ordinaire, la dissolution de mercure. 3<sup>o</sup> Le précipité blanc, qu'opéra l'alkali fixe en *deliquium*, me démontra la base qui, avec cet acide, formoit l'espece de sel : pour porter la conviction plus loin, j'en décomposai, par ce moyen-là, une certaine portion que je filtrai, & fis évaporer ; & j'obtins, par la crySTALLISATION, un sel que je ne pus méconnoître pour être celui qu'on appelle *sel fébrifuge de SYLVIVS* ; ce qui prouve incontestablement que ce sel est la combinaison de l'acide du sel marin avec une terre absorbante.

Prévenu par-là, je finis d'évaporer le restant de cette liqueur, ne m'attendant point que ce sel fût susceptible de se crySTALLISER. Je ne me trompois point. En effet, plus j'avançois dans mon opération, & plus j'eus lieu de m'en convaincre. Ainsi, sans avoir obtenu de crySTALLISATION, je le desséchai entièrement ; & il me resta un sel jaunâtre, d'un goût piquant, qui n'a rien autre chose de désagréable : cette couleur dépend vraisemblablement de l'eau-mere qui est la compagne ordinaire des sels. Ce sel s'humecte un peu à l'air, sans  
néan-

néanmoins tomber aisément en *deliquium*. Peut-être est-il semblable à celui que M. Le Roi a reconnu dans les eaux minérales de Balaruc. Il est bon d'observer que ce sel est en petite quantité : trente pintes d'eau ne m'en ont donné qu'un gros juste , bien desséché.

On distingue , à la Plaine , deux sources principales , dont l'une a la réputation , parmi les habitans du lieu , d'être plus forte que l'autre ; & je crois que ce n'est pas une prévention sans fondement ; car , dans l'épreuve que j'en ai faite , elle m'a donné quelques grains de sel de plus , & elle m'a fourni un peu moins de parties ferrugineuses ; ce qui me paroît suffisant pour établir une différence entr'elles , même quant aux vertus médicinales.

D'après cet exposé , on voit que les eaux minérales de la Plaine ne contiennent autre chose que ce sel déliquescent qu'on peut appeller *un sel marin à base terreuse* , ou *un sel minéral du genre de l'acide marin* ; & du fer dans son état naturel , & non dans un état vitriolique ; ce qui seroit plus pernicieux qu'avantageux (a).

(a) A ce sujet , je me rappelle l'observation de M. Capelle , apothicaire à Falaise , insérée dans le Journal de Février 1764. Ce chymiste , qui a écrit d'après le préjugé que le fer ne peut être

Comme ce Mémoire n'a été dressé que pour les gens de l'art, j'ai présumé qu'il n'étoit pas nécessaire de m'étendre plus au long dans l'explication des différens produits de mes tentatives. Heureux, si j'ai rempli mon objet ! C'est maintenant aux médecins à apprécier au juste les vertus médicinales de ces eaux.

---

## OBSERVATIONS

*Sur l'Efficacité d'un Cataplasme composé avec la ciguë & la décoction de racine de paille ou patience sauvage, dans les tumeurs & les ulcères du sein ; par M. LE MOYNE fils, docteur en médecine, & pensionné du roi sur la marine de Brest, exerçant à Pontivy en Bretagne.*

La nécessité de simplifier le traitement pour les pauvres qui se lassent bientôt d'un remède qui les assujettit & qui leur coûte,

dans les eaux que dans un état vitriolique, a cru rendre service à la médecine, en contrefaisant des eaux minérales ferrugineuses. Il est vrai qu'il ne veut que quatre grains de virriol par pinte d'eau. Où y a-t-il de telles eaux ? Quels bons effets en a-t-on vu ? Les eaux de Passy sont un phénomène rare.

me détermine à faire part au public du succès avec lequel j'ai employé la ciguë en cataplasme, avec la décoction de racine de paille, dans les tumeurs au sein, vieilles ou récentes, ulcérées ou non. Les occasions fréquentes, que j'ai eu de traiter des femmes pauvres, & presque toutes paysannes, d'engorgement au sein, ont multiplié mes expériences : j'en rapporterai trois, les autres n'en différant que du plus au moins.

Madame la marquise de M... m'envoya, entr'autres, une femme qui avoit le sein en suppuration depuis trois mois. Plusieurs cicatrices noueuses désignoient les voies différentes que le pus avoit prises : le sein étoit d'une grosseur monstrueuse ; le mal gagnoit l'aisselle ; & deux trous, avec des bords calleux & renversés, donnoient issue à une matiere ichoreuse & infecte : la sensibilité étoit extrême ; & la malade étoit livrée aux réflexions les plus tristes, quelques gens de l'art l'ayant assurée qu'il étoit impossible de la guérir : sa peau étoit couverte d'une éruption assez ressemblante à la gratelle. Je fis appliquer un cataplasme avec la ciguë, le gruau, la farine d'orge, en parties égales, dans la décoction de racine de paille : le cataplasme mis sur un linge, on ajoûtoit un peu de suppuratif aux endroits qui devoient

## 36 OBSERV. SUR L'EFFICACITÉ

porter sur les ouvertures. Je conseillai, pour boisson, la decoction de racine de parelle coupée avec le lait, le matin, pure, & le soir : on est venu, par degré, à la ciguë seule en cataplasme dans la même decoction ; & la malade a guéri en très-peu de tems.

Une femme, d'un bourg voisin, au septieme mois & demi de sa grossesse, vint me trouver. Les glandes du sein s'étoient en-gorgeés, au quatrieme mois, sans cause externe connue. Les remedes de bonnes femmes avoient été appliqués ; & toutes les glandes ne faisoient qu'un corps dur qui s'élevoit vers l'aisselle. Le pus s'étoit fait jour par deux ouvertures ; l'une un demi-pouce au-dessus du mamelon, & l'autre un pouce & demi au-dessous : leurs bords étoient renversés ; les chairs en étoient baveuses ; & il en suintoit, depuis trois semaines, une sanie aqueuse & fétide. La sensibilité étoit si grande à la circonférence des trous, que la malade éprouva deux foibleses à la legere pression que je fis, & qui me donna deux cuillerées de serosité purulente. L'autre sein se ressentait déjà de l'inflammation. Je fis appliquer le cataplasme comme à la premiere : la boisson fut la même ; & la guérison précéda l'accouchement : il n'eut aucune suite ; mais la



boisson a été continuée fort long-tems.

En Février 1765, je fus consulté pour une demoiselle de seize à dix-sept ans, qui, depuis quelques années, avoit une douleur au sein, qui lui permettoit à peine de porter un corps. L'engorgement d'une glande, qui me parut adhérente aux côtes, entretenoit cet état douloureux : l'inflammation se mit de la partie; on appliqua les cataplasmes de farines résolutives, & de ciguë; on en vint à celle-ci seule : la racine de parelle fut employée. Mais, eu égard à la foiblesse du tempérament, j'en fis larder un poulet; & l'eau, dans laquelle il avoit cuit, servit de boisson : la malade guérit en peu de tems.

Ces moyens m'ont réussi en différens cas; & quand j'ai été appelé à tems, la voie de suppuration n'a point eu lieu; & j'ai vu avec satisfaction, dans les dépôts laiteux, le lait percer le mammelon, après deux ou trois jours de l'usage du cataplasme ci-dessus, & de la boisson d'eau de poulet lardé de parelle : je l'ai vu même réussir dans des dépôts qui avoient neuf & onze jours.



## OBSERVATION

*Sur une Plaie de Tête avec fracture & enfoncement des deux tables de l'os coronal ; par M. DAUNON, maître en chirurgie à Boulogne-sur-mer.*

Quoique les fractures au crâne ne soient pas rares ; en voici une qui , par sa nature , présente des circonstances singulieres , par rapport à la lésion des parties , & à l'absence des symptômes.

Le 22 Décembre de l'année 1763 , dans la paroisse d'Autreau , à un quart de lieue de cette ville , je fus appelé pour y voir le nommé *Charles Bourguinion* , couvreur de tuile , & jardinier , âgé de vingt-huit ans , d'un tempérament maigre : étant à la chasse , il eut un fusil crevé entre les mains ; l'éclat du canon , d'environ trois pouces de longueur & un de largeur , & inégal , le frappa de bas en haut sur le front , & lui fit une plaie assez considérable ; mit à nud une petite portion de la région moyenne du coronal , & le fractura. La violence du coup fit perdre sur le champ connoissance au blessé. Il tomba par terre comme immobile. Quelques minutes après , il recouvra l'usage de ses sens , & se releva

pour retourner chez lui, étant éloigné à une portée de fusil. En examinant la plaie, je la confrontai avec sa cause qu'on avoit trouvée à l'endroit où le blessé étoit tombé, avec une petite lame d'os très-mince de la face externe du coronal, de la grandeur d'une pièce de douze sols. L'éclat du canon s'étant recourbé vers sa partie moyenne, forma une bosse très-considérable, laquelle fut la partie de l'éclat qui fit la plaie : ainsi qu'on peut en juger par sa figure, elle étoit contuse ; cela me fit faire quelques attentions. Mes recherches furent multipliées, étant comme assuré qu'un coup de cette force ne pouvoit se faire sans fracture ; mais n'ayant pu reconnoître, malgré les recherches que j'employai à cet effet, que seulement une dépression en forme d'enfoncement, l'hémorragie m'ayant empêché d'en faire davantage, je pansai la plaie simplement avec la charpie sèche & quelques compresses imbibées d'eau-de-vie, soutenues du couvre-chef : le malade fut saigné du bras, & mis à la diète la plus exacte ; il prit, pour boisson ordinaire, une tisane faite avec les plantes vulnéraires.

Le lendemain 23, je fus voir mon blessé. Je lui trouvai le raisonnement bon & l'esprit tranquille, sans qu'il se plaignît d'aucune douleur ; on n'y voyoit aucun symp-

tome qui annonçât quelque accident. Il n'avoit d'autre inquiétude , que d'entendre continuellement une pulsation dans sa plaie , ainsi que d'une paralysie momentanée du bras & de la jambe gauche. Il fut saigné du pied ; & comme une plaie de cette nature exigeoit beaucoup d'attention , je le fis transporter à la ville avant la levée de l'appareil : il supporta très-bien le voyage. A son arrivée , l'appareil fut levé en présence d'un médecin (a) qui jouit , dans cette ville , d'une réputation bien méritée , afin de m'aider de ses conseils. Après avoir examiné l'état de la plaie , nous convinmes qu'il falloit la dilater. Je fis une incision cruciale ; je découvris alors une fracture d'un pouce de longueur , & un enfoncement considérable des deux tables de l'os coronal , quoiqu'aucun accident n'eût prouvé l'existence de la fracture , ni que la plaie fût suivie des signes qui annoncent aucune apparence d'épanchement. Il est surprenant qu'une plaie de cette espece ne fût suivie d'aucun accident , de ceux qui accompagnent ordinairement les fractures au crâne avec compression du cerveau : la description seroit ici inutile ; les auteurs en sont remplis : les suites qui pouvoient en résulter , me faisoient toujours craindre que l'orage ne se fût annoncé par quelques symptomes fâ-

(a) M. Souquet.

cheux ; mais rien ne parut. La plaie fut pansée avec de la charpie brute pour absorber le sang , & pour tenir les angles relevés , afin de faciliter l'opération du trépan , ou à relever les pièces d'os enfoncés , & à extraire celles qui étoient séparées de leur tout.

Le 24 , on se mit à portée de faire l'extraction des esquilles ; on employa différens moyens pour y parvenir : je me servis de la feuille de myrte , de l'élévatoire plat , un droit un peu recourbé par le bout , & une sonde plate , &c. les plaquant dans les petites fentes de l'os fracturé ; ces moyens eurent lieu après quelques legeres secousses ; je réussis à relever les pièces enfoncées. Je fis l'extraction de celles qui étoient séparées de leur tout : nous ne nous servîmes point du tire-fond , parce que les pièces fracturées n'étoient point assez solides pour en supporter les efforts qui certainement les auroient enfoncées dans la substance du cerveau. Ces circonstances exigent toujours , de la part de celui qui opere , les attentions les plus réfléchies dans le choix des différens moyens qu'il convient d'employer dans l'art de guérir : en effet , quelques progrès que l'on fasse tous les jours dans la perfection des opérations de chirurgie ; quelque utiles qu'elles soient dans bien des cas , il est constant que l'on ne

doit y avoir recours , que quand toutes les autres ressources sont épuisées : ainsi les moyens cités ont épargné à ce pauvre malheureux l'opération du trépan. Je trouvai sous l'enfoncement des deux tables la dure-mere & la pie-mere entièrement délabrées , & plusieurs caillots de sang , avec un épanchement séreux & purulent. Le pansement fut fait avec le findon de linge , imbu d'esprit de térébenthine ; le reste de la plaie avec des plumasseaux imbibés d'eau-de-vie , appliqués sur l'os découvert ; les bords de la plaie , avec un digestif simple.

Le 25 , je fis l'extraction de trois esquilles placées entre la dure & la pie-mere , pénétrantes dans la substance corticale du cerveau.

Le 26, se présentèrent deux autres esquilles pénétrantes comme les trois précédentes ; les deux membranes furent déchirées pour les avoir ; le même pansement fut continué avec addition d'une plaque de plomb percée de plusieurs trous , pour donner issue aux matieres épanchées , & pour empêcher le gonflement de la dure-mere , ou sa hernie.

Le 30 , je découvris , par le moyen d'une sonde , une esquille très-considérable , séparée de la table interne du coronal , à laquelle la violence du coup avoit frayé un passage très-profond entre le

crâne & la dure-mere. A la sortie de ce corps étranger , s'écoula une abondante suppuration , grasse , telle que le cerveau le fournit ordinairement , venant du côté de la région inférieure du coronal. Il est surprenant qu'un corps de cette espèce , ayant séjourné plusieurs jours dans cette partie , s'opposât à l'entiere sortie de la suppuration , sans y produire nuls accidens. Cependant la quantité du fluide épanché , le nombre de quinze esquilles , dont plusieurs pointes étoient implantées dans les meninges , & du sang épanché entre la dure-mere , & la pie-mere , entre celle-ci & le cerveau , ou dans sa propre substance , &c. étoient plus que suffisans pour en produire : il n'eut que la dureté du poulx , la paralysie momentanée , la bouffissure du visage , que trois saignées du bras , & deux du pied , qui furent faites dans les trois premiers jours , firent disparaître.

Le 5 Janvier , l'exfoliation de la dure-mere se fit ; il en sortit une chair louable.

Le 8 Février , celle de l'os découvert s'est entièrement faite ; j'eus la satisfaction de voir que la plaie commençoit à perdre beaucoup de son diametre. Les chairs , qui naissoient du crâne & des lèvres de la plaie , formerent ensemble une espèce de cal , ainsi qu'il arrive dans tous les cas , où il y a

déperdition de substance osseuse. Il s'est fait par-dessus tout une bonne cicatrice ; enfin une conduite aussi simple , dans une plaie si considérable, guérit le malade dans l'espace de deux mois & demi : le 4 Mars, il a suivi ses travaux journaliers.

*R E M A R Q U E.*

Après avoir rapporté ce fait en détail , on peut faire cette réflexion que l'expérience nous apprend , que les plaies de tête sont toujours suivies d'accident , lorsqu'il y a commotion & compression du cerveau , qui est le second effet qu'on a à craindre des coups portés à la tête ; ce qui peut arriver de différentes manieres. Le sang ; quelque autre liqueur épanchée sur la dure-mere & la pie-mere , entre celle-ci & le cerveau , ou dans la propre substance de ce viscere ; quelques portions d'os , déplacées entièrement ou en partie ; une pointe d'os qui pique la dure-mere ; l'inflammation des meninges par une petite division , sont là les causes immédiates de la compression du cerveau. L'expérience journaliere nous apprend que l'assoupissement est toujours considérable, quand la compression vient de quelques portions d'os , ou d'un épanchement ; & lorsque la dure-mere & la pie-mere sont piquées ou déchirées par quelques esquilles , le malade a toujours de grandes douleurs , &



très-profondes ; & la pesanteur de tête est plus considérable.

Il faut observer que le blessé, dont il est ici question, a été dans le cas de ces compressions, sans en essuyer aucun symptôme, ainsi qu'il est rapporté dans mon observation. Il n'eut que les symptômes primitifs de la commotion qui arriva au moment de la blessure, comme la perte de mouvement & de connoissance, sa chute causée par la paralysie momentanée des extrémités inférieures. Tous les gens de l'art sçavent que les fractures considérables de la tête ne sont pas toujours suivies de symptômes fâcheux ; que le cerveau peut perdre une partie de sa substance, sans que la blessure soit mortelle, ni même accompagnée d'accident considérable, parce que l'ouverture faite par leurs causes, donne une issue aux liqueurs qui, en s'épanchant, auroient comprimé le cerveau, & procuré des accidens. Enfin on a vu plusieurs fois, ainsi qu'il est rapporté par des auteurs très-respectables, dans les grandes plaies avec perte de substance du cerveau, que, lorsque la cavité dont cette substance avoit été enlevée, étoit pleine de supuration, grasse, telle que le cerveau la fournit ordinairement, & pendant tout le tems que le poids de cette matière pressoit une portion du corps calleux, le malade per-

doit la vue du côté opposé à la pression, & la recouvroit, lorsque la matiere étoit vidée.

Ici l'épanchement fait par la rupture des vaisseaux sanguins, n'eut aucune issue; enfin la nature de la plaie; & le séjour de la matiere retenue par la présence d'une esquille considérable, ne troubla en rien l'économie animale. On ne trouvera ici dans ce détail rien de flatteur, ni dans le discours, ni dans le manuel; mais on peut trouver quelque chose de merveilleux dans l'absence absolue des symptômes.

## OBSERVATION

*Sur la Cure d'une Epilepsie, opérée par des cauterés multipliés; communiquée par M. ROCHARD fils.*

Hominum sublevatio determinabit; ars firmabit.

*L'envie de soulager l'humanité des maux dont elle est affligée, fit naître ma vocation; l'art de les guérir m'y affermira.*

Il est des maux plus cruels que la mort; car celle-ci en est la fin, au lieu que les maladies à laquelle on la préfère, sont si affligeantes, que les sçavans devroient

s'appliquer sans relâche , à chercher les moyens d'en délivrer l'humanité. Les maladies épidémiques n'ont qu'un tems : occasionnées souvent par le dérangement des saisons , on en arrête le cours , comme la peste , le scorbut , &c. Mais la manie , la folie , la rage & l'épilepsie affligent continuellement l'humanité. Cette dernière est d'autant plus fâcheuse , qu'elle ne donne pas si promptement la mort , & que , par sa continuité , on est plus malheureux que si elle venoit couper la trame d'une vie qu'elle rend si triste ; car on languit , on est à charge à soi-même , on l'est à tout le monde , soit par l'aspect affreux des accès , soit par l'effet que produit l'imagination , qui peut quelquefois causer le même malheur aux spectateurs. De toutes les maladies auxquelles le corps humain est exposé , elle est la plus horrible. Quelles secousses les solides & les fluides n'éprouvent-ils pas ! Une abolition totale des sens externes & internes s'y joignent en même tems. Elle efface jusqu'aux traits naturels du visage , pendant les accès , & les fait varier par toutes sortes de contractions & de grimaces ; l'esprit est aussi anéanti , & incapable de remplir ses fonctions. C'est à cet égard que les premiers médecins lui ont donné différentes dénominations ou épithètes , de *sacrée* ,

de *divine*, de *grande*, & d'*Herculane* à cause de sa violence.

On a annoncé & trouvé beaucoup de remèdes jusqu'à présent; mais en a-t-il paru de spécifique? Celui qui a été proposé depuis quinze à vingt ans, peut mériter l'attention des praticiens: les bons effets qu'il a opérés, la facilité de le mettre en pratique, ont engagé mon pere à s'en servir; & ce n'a point été sans succès: ces remèdes sont l'application des cauterés, multipliés en différentes parties du corps. En voici l'histoire. En 1761, étant allé passer mes vacances à Groix où mon pere étoit depuis la prise de Belle-Isle, parce que dans cette île il y avoit environ trois mille hommes. Le nommé *Yves Gegot* du village de Loc-Maria, amena son fils âgé de quatorze ans, qui avoit la galle depuis plusieurs années, dont on desiroit le guérir: on ne parla point d'une épilepsie dont cet enfant étoit affligé depuis sa naissance, & dont les accès étoient très-fréquens & s'étoient même multipliés depuis sa galle; ce qui avoit été occasionné sans doute par quelques remèdes topiques qu'on avoit appliqués; de sorte que ces accès lui prenoient tous les matins, quelquefois même deux fois le jour. La situation de cet enfant me frappa; & remarquant en lui quelque chose d'étrange  
que

que je n'avois vu dans aucuns galeux , cela piqua ma curiosité : après bien des informations , je scûs de madame de Barysis, sa marreine , qu'il étoit attaqué d'épilepsie ; j'en avertis aussi-tôt mon pere , qui changea le plan de son traitement , & résolut d'entreprendre de le délivrer de cette maladie. Sçachant bien que ces bonnes gens n'auroient pas voulu consentir à l'entreprise d'une cure si grande , à cause de la dépense ; vû l'incertitude de la réussite , mon pere leur dit qu'il n'entreprendroit pas de guérir sa gale , qu'il n'eût auparavant mis tout en usage pour détruire l'ancienne maladie. Sur la promesse que mon pere leur fit , qu'il ne leur en coûteroit rien pour y parvenir, ils y consentirent. Après les remedes généraux , mon pere appliqua à cet enfant trois cauterés , un à la nuque , & un à chaque bras : ayant laissé bien établir la suppuration , il le purgea de tems en tems , & il lui donna en infusion les plantes nervales ou céphaliques , telles que la menthe , la marjolaine , le *clinopodium* , le *gallium* , les fleurs de tilleul , de souci , &c. Il joignit à cet usage des poudres absorbantes , des opiat's anti-épileptiques , avec la conserve de pivoine le gui de chêne , le crâne humain , les poudres de guttete , le *castoreum* , le syrop de *stachas*. Au bout de trois semaines de tems , cet enfant ne tomboit plus que tous les deux

ou trois jours ; ce qui faisoit déjà un mieux sensible. Trois autres semaines après , les accès ne vinrent que tous les huit jours ; il resta assez de tems dans cet état , sans cesser d'entretenir la suppuration des cauterés , ni l'usage des remèdes internes indiqués , ni les purgatifs réitérés de tems en tems. La gale au lieu de diminuer , augmenta au point qu'il en étoit tout couvert ; ce dont mon pere n'étoit que plus satisfait , esperant que cela contribueroit à accélérer la guérison de la maladie qui faisoit son objet essentiel par l'abondante dépuration que cela procuroit. Il continua encore plus de trois mois les mêmes remèdes internes , en s'apercevant toujours d'un mieux sensible , puisque les accès ne revinrent que rarement ; & enfin on ne les apperçut plus. Mon pere retarda la suppression des cauterés , tant à cause de l'épilepsie , que par rapport à la dépuration qui pouvoit contribuer à la cure de la gale : l'une & l'autre se sont bien terminées. Mon pere fit aussi entrer sur la fin dans son régime les préparations de soufre. Les accès n'étant nullement revenus , mon pere n'étant pas dans le même endroit que le malade , recommanda de ne supprimer les cauterés que par gradation , en purgeant le malade toutes les fois ; il recommanda même qu'on lui laissât le dernier long-tems , en purgeant tou-

jours de tems en tems. Un dimanche, mon pere l'apperçut au bourg, où il étoit venu pour l'office, le col dégarni & les bras fort libres; ce qu'autrefois il n'avoit pas à cause de ses cauterés. Après des informations, on scût que cet enfant n'avoit plus eu d'accès. Les cauterés l'avoient fait si considérablement souffrir qu'on l'en délivra; d'ailleurs la sujétion de ces payfans de panser tous les jours cet infirme, les avoient fait céder aux tourmens supposés ou réels, & aux pleurs momentanés que ce mal excitoit. Malgré de pareilles fautes, cet enfant fut parfaitement guéri en 1762. Mon pere, après s'en être bien assuré; a fait attester le fait par le recteur ou curé de cette paroisse, qui a signé avec le pere le certificat qui suit.

*C O P I E du Certificat.*

» Je soussigné recteur de l'isle de Groix,  
 » certifie que le fils de Yves Gegot, ancien  
 » officier de la garde-côte, habitant de la pa-  
 » roisse de S. Tudi, étoit depuis neufs an-  
 » nées, attaqué d'une épilepsie quotidienne,  
 » & que depuis six mois, avec des cauterés  
 » multipliés, & les remèdes indiqués, M. Ro-  
 » chard, médecin, chirurgien-major de l'hô-  
 » pital militaire de Belle-Île en mer, ancien  
 » chirurgien-major de Royal-Allemand cava-  
 » lerie, correspondant de l'académie royale

» de chirurgie de Paris, alors détaché en cette  
 » isle pour le service des troupes, moyen-  
 » nant ses secours les accidens se sont éloi-  
 » gnés, & qu'enfin ce pauvre malade se  
 » trouve guéri à notre grande satisfaction, &  
 » à celle de tous ceux qui le connoissent,  
 » spécialement son pere, qui a signé le pré-  
 » sent certificat avec nous, pour servir & va-  
 » loir par-tout où besoin sera. A Groa,  
 » le 31 Novembre 1762.

YVES GEGOT.

JEANNOT, recteur ou curé.

*Fragment de la Lettre de madame DE BARYSIS, sa marreine.*

» Vous me demandez, Monsieur, des nou-  
 » velles de mon filleul ; rien n'est plus sûr qu'il  
 » est parfaitement guéri de son ancien mal ca-  
 » duc. Mais quoique sa gale soit guérie, sa  
 » peau n'est pas encore bien pure & nette :  
 » je le vois tous les dimanches ; & vous pou-  
 » vez m'en croire sur ce que je vous écris.  
 J'ai l'honneur d'être, &c. DE BARYSIS.

*A Groa, le 15 Juin 1763.*

Toute la famille de cet homme n'est pas bien saine. Il a une fille mariée depuis sept ou huit ans, qui est épileptique depuis l'âge de douze ou quinze ans. On ne lui a jamais



rien fait pour tenter de la guérir. Malgré cela, elle fait des enfans qu'elle allaite elle-même : cependant pas un n'est attaqué de ce mal. Mon pere a encore guéri un autre frere âgé de vingt-deux ans, d'une fistule dans l'os ou le sinus maxillaire supérieur. On voit par-là que toute cette famille est mal-saine ; cela prouve encore mieux en faveur de la cure faite à cet épileptique, appelé *Gildas Gégot*. Mais n'y auroit-il pas du danger à vouloir guérir la gale de cet enfant, à moins qu'on ne remît en pratique les cauterés ? ou ne vaudroit-il pas mieux le laisser tel qu'il est maintenant ?

---

## L E T T R E

*Concernant des Poulets d'une même couvée, éclos à des termes fort éloignés les uns des autres ; adressée à M. ROUX, auteur du Journal de médecine, &c.  
Par M. DARCET, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris.*

Je n'ai pas, mon cher ami, la présomption d'entrer dans la dispute présente sur les naissances tardives ; j'éviterois le champ de bataille, à l'aspect seul des hommes célèbres qui s'en sont emparés : je ne prétends pas même juger des coups qu'ils se por-

rent ; j'use seulement du droit que j'ai d'en être simple spectateur : je vais cependant essayer de fournir quelques armes à l'un des deux partis. Je les tire ces armes, non des principes des grands maîtres, ni des canons qu'ils ont dictés : il ne s'agit point ici de sonder la profondeur de leurs systèmes ; & je ne viens point à l'appui d'aucune théorie : j'ai consulté la nature ; c'est la bonne, la simple nature & le hazard, ce gardien difficile de son sanctuaire, ce pere commun de tant de découvertes, qui m'ont fourni l'observation dont je vais vous faire part : je n'ai d'autre mérite que d'avoir eu les yeux ouverts & l'oreille attentive ; & je n'aspire qu'au mince honneur d'une scrupuleuse exactitude : voici le fait tel qu'il s'est passé sous mes yeux.

La femme du Suisse de M. le maréchal d'Isenghien a mis, le mardi 22 Avril dernier, à quatre heures du soir, treize œufs à couver sous une poule qui lui appartient ; ces œufs étoient de la semaine à-peu-près, & ont tous été pondus chez elle ; elle a noté soigneusement, sur son calendrier, le jour où l'incubation a commencé, & celui auquel les œufs devoient éclore ; ce terme devoit échoir au 12 du mois suivant ; mais, comme ils n'avoient été mis que le soir, elle a compté ce jour-là, 22 Avril, pour rien ; & au lieu du 12 de Mai, elle a rejeté

au lendemain 13, le terme des vingt-un jours accomplis; ces deux jours ont donc été remarqués avec la plus grande précision.

Mais quelle fut sa surprise, mon cher ami, lorsqu'allant visiter sa couvée, le 5 Mai au matin, elle y trouva un poulet déjà entièrement éclos, très-vivant, & parfaitement conformé! M'ayant vu passer, fort peu de tems après, elle m'appella, & me fit part de son étonnement; je vis ce poulet qu'on faisoit manger; je la questionnai beaucoup; j'insistai sur l'erreur des dates, elle me présenta le calendrier dont j'ai parlé; & je m'assurai de la vérité de son rapport: je fis plus; je la priai de bien observer ensuite tout ce qui arriveroit, afin de me le communiquer; & j'ai eu soin, chaque jour, depuis, de prendre moi-même une note exacte de tout ce qui s'est passé.

Il n'a rien paru jusqu'au 9 du même mois; qu'on a trouvé un second poulet éclos, le matin; ce poulet n'étoit pas encore né, la veille à minuit; ce qui fait un intervalle de quatre jours pleins, entre la naissance du premier & celle du second.

Il est sorti un troisieme poulet, le 10 Mai; à quatre heures après midi.

Le 11, il en est venu quatre, à peu d'intervalle l'un de l'autre; & le soir, la poule ayant tout-à-fait quitté ses œufs, on a trouvé un huitieme poulet à demi-éclos;

on a achevé de rompre la coque ; il étoit encore vivant , & a vécu plus d'une heure après ; les cinq œufs , qui restoit , n'étoient vraisemblablement pas fécondés , & n'ont rien produit.

Vous voyez , mon cher ami , toute l'irrégularité qui se trouve dans cette couvée ; le premier poulet est éclos à treize jours & quelques heures de son incubation ; le second est né vers la fin du dix-septieme jour ; le troisieme en a été dix-huit précis & révolus ; enfin les cinq autres ne sont venus que dans le cours du 19 au 20 , c'est-à-dire près de deux jours avant le tems qu'on fixe communément pour le terme ordinaire de cette incubation.

Ces sept poulets sont aujourd'hui que j'écris , pleins de vie , & tous aussi forts qu'ils peuvent l'être au terme où ils en sont , depuis leur naissance ; le premier venu a conservé ses avantages , & est encore le plus grand & le plus fort de tous.

Il y a trois questions qu'il est naturel de faire sur ce phénomène ; aussi les ai-je faites moi-même , parce qu'il est essentiel d'y répondre ; les voici. 1<sup>o</sup> Les œufs n'avoient-ils pas été couvés auparavant ? 2<sup>o</sup> Ces œufs n'ont-ils pas été gardés dans un lieu chaud , avant d'avoir été mis à couver ? 3<sup>o</sup> Enfin le Suisse & sa femme avoient-ils bien compté ? & leurs dates étoient-elles exactes ?

Je réponds d'abord à la dernière question, que j'ai vu moi-même, sur le calendrier, les deux notes qui étoient réellement arrêtées sur le 22 Avril, & à côté du 13 Mai. Je réponds, de plus, que, s'il y eût eu de l'erreur dans les dates, & que le premier poulet, par exemple, fût venu à terme, c'est-à-dire à vingt-un jours d'incubation, il s'ensuivroit nécessairement que le second seroit né à vingt-cinq, le troisième au vingt-sixième jour, & les cinq derniers enfin en auroient eu vingt-huit; ce qui ne paroîtroit pas moins extraordinaire, puisque ce seroit égal, pour ces cinq derniers, à l'état d'un enfant qui viendrait au monde après une année révolue, depuis sa conception. Cette erreur donc, supposé qu'il y'en eût, ne sauveroit pas la difficulté que présente la singularité de cette couvée, qui, à la prendre telle qu'elle est en effet, nous fait voir un poulet qui est né bien sain & bien conformé, quoiqu'il ait devancé son terme naturel d'un tiers plein de son tems, c'est-à-dire de sept jours; & cela est autant que si un enfant venoit à bien, après six mois de grossesse de sa mere.

On sçait, depuis long-tems, que le terme de la naissance des poulets n'est pas tellement fixe, qu'il ne varie souvent, & ne se prolonge même de quelques jours au-delà du vingt-unième jour de l'incubation;

je sçais aussi qu'on a répondu à l'objection tirée de la latitude de cette variation, que cette irrégularité n'en est point une dans le fait, & qu'elle ne vient que du degré différent de chaleur qu'éprouvent les œufs sous une poule, en raison de la place plus ou moins centrale qu'ils occupent dans le nid. Cette réponse a paru plausible; mais l'observation, que je rapporte, où tout est si fort avancé, renverse tout ce système, & lui fert, ce me semble, d'une merveilleuse réplique.

Quant aux deux premières questions, je réponds aussi qu'il est plus que vraisemblable que, si ces œufs eussent eu déjà un commencement d'incubation, la mort du germe développé eût été l'effet indubitable de cette interruption. J'ajoute encore que la femme du Suisse est dans l'habitude de lever tous les jours les œufs que ses poules ont pondus le matin, & qu'au lieu de les garder dans sa loge, elle les tient constamment dans une armoire qui est placée en dehors, entre la loge & la porte cochère de l'hôtel.

Mais ce qui prouve encore mieux que cette femme ne s'est pas trompée, c'est l'exclusion des cinq poulets dans un même jour; cette époque doit être regardée comme le terme naturel de cette couvée, parce qu'il y a plus de rapport, à cet égard, entre le

terme réel de dix-neuf, & le terme commun de vingt-un jours, qu'il n'y en a entre le terme de vingt-un & celui de vingt-huit; ainsi, quelque difficile qu'on soit, je n'imagine pas qu'il soit possible de supposer ici aucune erreur; ou du moins je vois peu de faits dont on ne puisse douter, si l'on croit pouvoir contester celui-ci.

Il paroîtra peut-être fort étrange à bien du monde, que je donne ici comme l'extrait baptistère d'une couvée de poulets: quelle occupation pour un homme, dira-t-on, que l'histoire d'une ponte! Qu'à de commun une couvée avec l'origine de l'homme & la naissance tardive ou prématurée d'un enfant, & cent autres choses de cette espèce? Cela, je l'avoue, est susceptible de plaisanterie, & l'on en rira sans doute; mais, croyez-moi, on ne rit pas long-tems des phénomènes de la nature; les vérités, qu'elle nous offre, ramènent & forcent tout au silence; & les bons esprits en reviennent bientôt à l'utile nécessité de l'observer soigneusement, lorsqu'elle opère, & à la douceur de la contempler dans ses œuvres. Pour vous, ô mon ami! qui êtes homme, & que tout ce qui est du ressort de la nature intéresse, vous reconnoîtrez ici cette mere féconde de tous les êtres; vous l'y verrez, comme ailleurs, tantôt suivre une marche uniforme qu'elle

s'est prescrite , & tantôt s'en affranchir , & mettre autant d'intelligence à s'en écarter par un procédé nouveau. C'est ainsi qu'elle varie à l'infini dans l'immensité de ses productions , & qu'elle se joue également de l'esprit de système & de l'orgueil humain qui , dans tous les siècles , ont cru pouvoir la gêner , & l'astreindre à des règles fixes dans son travail , & poser , par une aveugle témérité , des bornes immuables à sa puissance.

Je suis , avec tous les sentimens qu'inspire la tendre amitié qui nous unit depuis tant d'années , &c.

## OBSERVATIONS

*Sur l'Extraction de deux Placenta enkystés ; par madame DE LUNEL ,  
sage-femme à Chartres.*

Madame Lorencaïn , épouse d'un marchand Boutonnier , rue des Changes , paroisse S. Martin de Chartres , femme assez petite & d'une complexion délicate , sujette à quelques attaques de vapeurs quand elle n'étoit pas grosse , accoucha le 7 Décembre 1760 , après un travail très-court d'un enfant à terme assez fort & vivant. En effet , on vint me chercher dès qu'elle



commença à sentir des douleurs ; & quand j'entrai elle étoit accouchée ; de maniere que n'étant pas encore délivrée elle ne devoit vraisemblablement pas tarder long-tems à l'être. Je touchai le ventre, & je remarquai bien sensiblement cette tumeur dure & ronde que forme la matrice qui se contracte pour l'expulsion du placenta. Un examen un peu plus attentif m'auroit peut-être fait reconnoître quelque chose de particulier que je ne découvris qu'après, comme je le dirai plus bas. Mais ne sçachant aucune particularité de la grossesse ni du travail de l'accouchement, je ne pensai d'abord qu'au cas le plus ordinaire ; & je me mis en devoir de secónder la nature en tirant le cordon avec les précautions & de la maniere ordinaire.

Depuis que j'ai lu les ouvrages de M. Levret, convaincue de la possibilité de l'implantation de l'arriere-faix en toute autre partie de la cavité de la matrice que son fond ; d'abord que je sens un peu plus de résistance qu'à l'ordinaire, je commence par m'assurer de quel côté il est attaché, ce que j'apprends presque toujours, même sans introduire ma main dans la matrice. Voici en peu de mots la méthode que je me suis faite. Je fais coucher la femme à plat sur le dos, & je porte une main dans le vagin le plus avant qu'il m'est possible, c'est-à-dire

jusqu'à l'embouchure de l'orifice interne & passé le niveau de l'os pubis. Je tiens cette main de manière que la paume soit du côté du coccyx & le dessus du côté du pubis : je tiens les doigts à moitié fléchis, & entre les secondes jointures du premier & du second doigt, je fais passer le cordon du placenta & l'ayant entortillée deux tours aux doigts de l'autre main, je tire de cette seconde main le plus droit qu'il est possible, & vis-à-vis l'intervalle des deux doigts de la main que je tiens à l'embouchure de la matrice.

Il me semble qu'il est fort aisé de voir qu'au moyen de cette petite manœuvre & de toutes les attentions que je prends en l'exécutant, je dois m'éclaircir de ce que je veux sçavoir, & en effet je reconnois infailliblement si le placenta est attaché aux parties latérales de la matrice & dans laquelle des deux, parce que s'il est dans le côté droit & que ce soit la main gauche que j'aie dans le vagin, je sens que le cordon appuie plus fort sur le doigt du milieu que sur le premier doigt, & au contraire si c'est la main droite que j'aie dans le vagin, c'est sur le doigt indice que le cordon appuie le plus : réciproquement, si le placenta est dans la région latérale gauche & que j'aie la main gauche dans le vagin, c'est le doigt indice qui ressent la pression du

Cordon ; & si c'est la droite c'est le doigt  
 du milieu. Il n'est pas nécessaire de remar-  
 quer avant d'aller plus loin que je suppose  
 l'orifice interne encore assez dilaté pour  
 ne pas embrasser exactement le cordon.  
 Quand ni l'un ni l'autre de mes deux  
 doigts , situés comme je le dis , ne ressent  
 la pression du cordon , j'en conclus que si  
 le placenta n'est pas adhérent directement  
 au fond de la matrice , il faut qu'il le soit  
 à la face antérieure ou à la face posté-  
 rieure , & alors je ne fais que retourner ma  
 main , de maniere que le dedans soit tourné  
 vers une cuisse & le dehors vers l'autre  
 cuisse , tenant toujours le cordon entre les  
 deux premiers doigts , à demi-fléchis &  
 postés comme je l'ai dit , assez haut pour  
 que le cordon n'appuie pas sur le pubis :  
 il est alors certain que quelle que soit la main  
 que j'ai dans le vagin , si le placenta est à  
 la face antérieure , je sens que le cordon  
 appuie davantage contre le doigt indice ;  
 & au contraire c'est sur le doigt du milieu  
 qu'il s'applique le plus s'il est à la face  
 postérieure. Il faut convenir que cette  
 manœuvre demande de l'attention dans la  
 personne qui l'exécute , & que , pour porter  
 un jugement aussi juste qu'il se puisse par  
 son moyen , il faut que l'intervalle des  
 doigts entre lesquels on contient le cordon

à l'embouchure de l'orifice interne se trouve dans la ligne, & *K.* de la figure qu'on voit à la quatrième planche du livre de l'Art des accouchemens, par M. Levret. Je dis avec lesquels on contient, parce que ces deux doigts ne doivent point tirer & qu'ils ne sont-là que pour juger de la direction que le cordon affecte quand l'autre main le tire, ce qui doit aussi être fait précisément selon cette même ligne que je viens de dire; je reviens à mon observation.

Je ne fus pas long-tems sans avoir recours à ma méthode, parce que je sentoie que les efforts modérés que je faisois n'ébranloient nullement le placenta. Ayant donc fait situer la femme comme je l'ai dit, & introduit la main droite jusqu'à l'orifice interne qui commençoit à se serrer, je tirai bien en droite ligne le cordon avec la main gauche, & je sentis qu'il faisoit effort sur mon doigt indice. J'en conclus que le placenta étoit attaché à droite, & sur le champ je me déterminai à l'aller chercher avant que l'orifice interne se fût davantage resserré. Je portai donc la main gauche dans la cavité de la matrice où je la promenai sans avoir trouvé ce que je cherchois. Cet organe étoit en train de se contracter & formoit comme de gros pelotons mous, dont les rondeurs & les enfoncemens

en

en auroient presque imposé. Je pris le cordon, c'étoit le moyen de ne pas aller ailleurs qu'au placenta; je le suivis & je m'apperçus qu'il se plongeoit dans une espece de trou rond au bord duquel je sentoie une grande portion des membranes, & dans lequel je ne fis entrer ma main qu'avec assez de peine; je me rappelai aussi-tôt ce que dit M. Levret du placenta enkisté; & je ne doutai point que ce ne fût le cas présent. Je pensai que le succès dépendoit en grande partie de la diligence. Je portai la main gauche sur le côté droit du ventre, où en appuyant un peu ferme je sentis une rondeur distinguée de celle que j'ai dit avoir sentie d'abord & un peu plus petite qu'elle. En même tems j'essayai de dilater avec ma main ce trou dans lequel le cordon sembloit se perdre, j'y procédai comme si j'eusse voulu entrer dans une matrice dont l'orifice interne n'est pas encore assez élargi. J'eus assez de peine; mais enfin j'y parvins: ma main étoit fort serrée; mais le cordon que je tenois m'assuroit que je touchois au placenta; j'essayai inutilement de saisir les membranes assez ferme pour les tirer. J'avois trop peu d'espace, & elles glissoient entre mes doigts; je pris le parti d'essayer d'insinuer mes doigts en dehors des membranes, entre ces dernières & la matrice, afin de décoller le placenta: mais

## 66 OBSERV. SUR L'EXTRACTION

ce n'étoit pas une médiocre difficulté que d'exécuter ce dessein, cependant après bien des tâtonnemens je vins à bout de glisser mes doigts entre la matrice & le placenta, à la partie inférieure du trou. J'en décollai une assez grande portion, & sans m'opiniâtrer à décoller la totalité, j'empoignai le plus fortement que je pus ce que j'avois détaché, & en même tems je serrois aussi avec circonspection la tumeur par dehors avec la main gauche, au moyen de quoi, en un quart d'heure de travail je fis l'extraction de cet arriere-faix. Il est vraisemblable que la portion de la matrice à laquelle il étoit adhérent & qui avoit manqué à se contracter, le fit aussi-tôt après cette opération, & se remit à cet égard dans une espece de niveau avec tout le reste de l'organe, car les vuidanges n'eurent point la mauvaise odeur que M. Levret annonce devoir se faire remarquer vers le huitieme ou neuvieme jour de la couche, non plus que cette augmentation de quantité après une légère suspension, choses que je conçois bien devoir arriver lorsque l'espece de poche qui contenoit le placenta ne s'efface pas aussitôt après l'issue de ce dernier, & que les humeurs qui sont exprimées des parois y séjournent pendant ce tems, le placenta n'étoit pas précisément en raquette, le cordon ne s'implantoit pas non plus justement

au milieu, mais il alloit environ à un pouce du bord.

### AUTRE OBSERVATION.

Le 17 Août 1763, j'accouchai chez moi la nommée . . . . de deux garçons vivans, au terme de huit mois, après six heures de travail : je ne me pressai point de la délivrer vu l'extension considérable qu'avoit acquis la matrice, & la quantité de vaisseaux qui alloient se trouver ouverts par le détachement des deux placenta à la fois. Je crus qu'il étoit en cette circonstance plus qu'en tout autre avantageux de temporiser & d'attendre que la nature se mît d'elle-même en action, me réservant seulement de lui aider à propos. Je laissai passer plus d'un quart d'heure pendant lequel la matrice ne se contracta pas sensiblement, & le ventre demeura flasque & mou comme il est naturel qu'il le soit après l'issuë d'un pareil volume. Je m'aperçus enfin que l'on commençoit à distinguer la dureté que formoit la matrice en se resserrant ; j'attendis encore quelques minutes, & la malade ressentant quelques tranchées je me tins pour bien avertie que le travail de l'expulsion du délivre commençoit, je pris le cordon de l'enfant qui étoit venu le premier, j'avois fait une ligature à l'un & à l'autre, & tant pour savoir où ils aboutissoient que pour savoir si les deux arrières-faix

étoient attachés dans le voisinage l'un de l'autre ou s'ils étoient confondus ; je suivis le cordon & il me mena tout droit au fond de la matrice. Je le quittai & je vins prendre celui du second enfant , ( j'ai omis de dire que le second enfant étoit venu par les pieds, ) mais aussi-tôt qu'en le suivant de la main j'eus passé le pubis , je sentis qu'il suivoit la face interne de cet os , je le suivis environ deux pouces de chemin ; j'appris par-là que ces placenta n'étoient ni communs ni même voisins. Je revins au premier par lequel je commençai , & en une ou deux minutes je le tirai. Je me figurai bien que la matrice , libre de cet obstacle alloit se contracter encore plus fortement qu'elle ne l'avoit fait , & qu'en conséquence l'autre arriere-faix tarderoit peu à s'ébranler de soi-même , ainsi je crus pouvoir encore attendre un peu , d'autant plus qu'il ne sortoit pas une grande abondance de sang , & que d'ailleurs le sujet étoit robuste. Cependant après deux ou trois minutes , faisant réflexion que ce placenta étoit mal situé & que je ne devois guères compter m'aider du cordon pour le tirer , je ne voulus pas laisser resserrer davantage l'orifice de la matrice , & je portai la main dans sa cavité comptant terminer la chose sans trop de difficulté & assez promptement ; je me trompois dans cette dernière conjecture , & j'eus assez de peine à exécuter mon projet.



Ayant introduit ma main en suivant le cordon, je m'apperçus d'une circonstance qui me porta à me dépêcher; la partie supérieure de la paroi antérieure de la matrice commençoit à faire une bride ou espece de bourrelet un peu dur, & qui par-là étoit facile à distinguer de ces pelotons mous dont j'ai parlé dans l'autre observation, ce bourrelet me sembloit comme encadrer en quelque sorte le placenta par en-haut & par les côtés; je reconnus là les dispositions à l'enkistement. Etant fatiguée de la main droite & prévoyant que j'allois avoir quelque manœuvre lassante à faire, je voulus changer de main, mais ne m'étant pas trouvée située commodément, je fus obligée de recommencer de la main droite; le peu de tems que j'employai à ce changement de main fut suffisant pour que le placenta fût enkisté presque en entier. Je dis presque, parce qu'il ne l'étoit effectivement pas tout-à-fait, mais je pense pourtant qu'il l'étoit autant que sa figure & sa structure pouvoient le permettre. En effet le bourrelet que j'avois senti au-dessus du bord d'en-haut étoit beaucoup rapproché du cordon, mais la partie de la matrice sur laquelle touchoient le cordon & le bord d'en-bas du placenta n'avoit pas changé de figure & n'étoit pas plus dure, de sorte que le rapprochement de la partie d'en-haut auprès de celle d'en-bas qui

n'avoit pas changé formoit une sorte de caverne dont l'ouverture longue & en travers étoit occupée & remplie par les membranes. Je me hâtai d'y introduire la main, & après plusieurs tâtonnemens, ayant trouvé l'intervalle des membranes & de la matrice, je décollai le plus que je pus de cet arriere - faix, & peu - à - peu je le tirai tout entier.

Je sçais que dans l'*Abrégé des Sentimens de M. LEVRET* sur les Aphorismes de Mauriceau, il dit qu'il est inutile d'avoir l'attention de tirer d'abord l'arriere-faix de celui des deux jumeaux qui est venu au monde le premier, mais cependant comme dans le cas de mon observation ils étoient si éloignés l'un de l'autre qu'il falloit les tirer chacun à part & l'un après l'autre, j'ai mieux aimé commencer par le plus facile, afin d'avoir plus d'aisance pour l'extraction du second, que je prévoyois bien ne devoir pas venir aussi aisément que le premier. Ce fut cette seule considération qui me détermina ; au reste ce dernier placenta étoit exactement en raquette,



## OBSERVATION

*Sur un Ulcere de la vessie ; par M. MARTIN , principal chirurgien de l'hôpital  
S. André de Bordeaux.*

Lorsqu'un ulcere se trouve à la portée de la main du chirurgien , & qu'il n'a qu'une complication locale , il est bien rare qu'il résiste à un traitement méthodique. Il n'en est pas de même de ceux qui se dérobent à nos sens : le plus souvent nous ignorons leur vrai siège , les différences qui peuvent s'y trouver ; & comme leur cure est souvent incertaine , on les regarde ordinairement comme incurables , ou mortels. L'ulcere de la vessie a été ainsi regardé par tous les auteurs ; ils peuvent avoir eu raison dans plusieurs cas ; cependant il s'en trouve où la nature se suffit à elle-même pour les guérir : l'exemple suivant en fournit une preuve.

Le nommé *Pierre Guitard* de Sainte-Hélène en Médoc , d'un tempérament fort & vigoureux , eut un accès de fièvre le 4 Août dernier , auquel il ne fit pas beaucoup d'attention , & qui fut terminé & guéri par quelques ulcères croûteux qui lui survinrent aux lèvres. Le surlendemain il

sentit en urinant une douleur qu'il n'avoit jamais eue, & s'apperçut que les urines ne sortoient qu'avec peine. Ces personnes sont accoutumées à une vie dure & laborieuse; & il seroit difficile d'avoir une vraie image de leurs peines, sans en avoir été le triste témoin : aussi cet homme ne s'arrêta-t-il point aux premières douleurs qu'il ressentit, & crut pouvoir sans risque reprendre ses pénibles travaux. Le premier jour il ne put les continuer en entier ; la douleur & la difficulté d'uriner qui augmentoit chaque jour, le forçoit de prendre du repos : cependant il n'appella du secours que le quatorzième jour de sa maladie ; & jusqu'à ce tems, il ne cessa de souffrir, & s'apperçut que le bas de son ventre (c'étoient ses expressions,) augmentoit de jour en jour. Le chirurgien, qui fut appelé, lui administra les secours qu'on peut espérer dans des landes presque désertes : il en proposa d'autres utiles qui furent refusés ; par je ne sçais quelle fatalité on donne ordinairement peu de confiance aux chirurgiens qui habitent les petits lieux. Enfin les accidens qui augmentoient de jour en jour, conduisirent le malade aux portes du tombeau ; l'urine ne sortoit plus que par regorgement ; les défaillances étoient fréquentes ; & dans ce triste état, je fus appelé le 25 dudit mois. Je l'avouerai, ce ne fut pas sans peine

que je me déterminai à aller voir un malade si loin (à six lieues de Bordeaux.) Dans une maison comme la nôtre , où il y a ordinairement de grandes maladies à traiter , il est assez difficile à celui qui est presque toujours à la tête de la chirurgie de pouvoir s'absenter un certain tems , sans que le soulagement des personnes confiées à ses soins n'en souffre , cependant comme il se trouva alors peu de cas graves , je crus pouvoir sans danger prendre deux jours d'absence pour répondre à la confiance dont une personne que je respecte infiniment m'honorait. Je partis donc , & je me munis d'algales , de bougies & de quelques calmans. Mon arrivée au bourg de Sainte-Hélène fut à deux heures après minuit. Je trouvai le chirurgien qui m'attendoit , & tous deux nous partîmes pour aller chez le malade qui étoit à une petite demi-lieue de son logis. Ce pauvre malheureux étoit dans l'état que je l'ai dit , c'est-à-dire il avoit la vessie qui protubéroit considérablement au-dessus des os pubis ; les urines couloient involontairement ; le pouls étoit petit & serré , les défaillances fréquentes ; & depuis le second jour de sa maladie jusqu'à celui-ci , il n'avoit point pris de sommeil ; la première indication que je crus devoir d'abord remplir fut de le sonder ; elle fut heureuse , car je lui tirai plus de

deux pintes d'urine mesure de Paris. Il trouvoit du soulagement à mesure que la vessie se vidoit, & il fut si grand que le sommeil le prit avant que je n'eusse retiré la sonde. Je me contentai dans ce moment de lui procurer ce seul secours, & en conséquence je ne troublai point son sommeil, qui dura jusqu'au lendemain huit heures. Le pouls continua d'être serré dans cette journée; en appuyant sur l'hypogastre on lui caufoit de vives douleurs; les urines n'avoient pas encore repris leurs cours à midi; j'ordonnai alors une petite saignée du bras, je fis appliquer sur la région de la vessie un cataplasme de pulpes de plantes émollientes & donner en lavemens leur décoction, avec addition de trois onces d'huile de lin sur chaque; pendant que toutes les trois heures il prenoit une cuillerée d'une potion calmante. Ces secours ne lui procurerent pas un grand bien; je fus obligé de le sonder de nouveau, je lui tirai une grande quantité d'urine, & comme le premier sang qu'on avoit tiré étoit couenneux & sec, je crus pouvoir sans danger faire réitérer la saignée & continuer les remèdes que je viens de dire. Ils n'eurent pas plus de succès que les premiers pour le rétablissement du cours de l'urine. Je fus obligé de le sonder pour une troisième fois, & comme le pouls commença à se développer, &

que le dernier sang qu'on avoit tiré étoit beaucoup moins inflammatoire que le premier ; j'ordonnai de prendre les demi-bains matin & soir , continuer la potion & les lavemens ; mais avant que de les commencer , je le fis purger avec deux onces de manne , une once & demie de moëlle de casse , une once de syrop de violettes ; & je partis , le mardi , ayant bien recommandé aux personnes de la maison , que si les urines ne reprenoient pas leur cours dans les vingt-quatre heures , de faire transporter le malade en ville , afin qu'il fût plus à portée de mes soins. Le jeudi suivant , ils vinrent de nouveau me chercher , en m'assurant que , si je ne partoisi pas dans le moment , le malade étoit perdu sans ressource , & qu'il demandoit à vive voix mon secours. En réfléchissant sur les douleurs qu'il pouvoit souffrir , je jugeai bien qu'elles étoient causées par l'urine qui étoit encore retenue dans la vessie , & que , si effectivement je n'y allois pas le sonder , il seroit dans le cas de tomber dans son premier état , ou de mourir avant ce tems. Je fis donc une seconde fois le voyage , & effectivement il n'avoit d'autre besoin que celui de la sonde ; car , aussi-tôt que je lui eus tiré l'urine , il fut soulagé , & prit du repos. Je fis profiter de ce moment de calme , pour le mettre dans une voiture , afin qu'il fût transporté

en ville; & il y arriva assez heureusement dans la journée du 30. Les villes de commerce, comme tout le monde le sçait, sont ordinairement peuplées; les loyers de maison, & les vivres y sont, par conséquent, chers. Dans Bordeaux, où le commerce fleurit, il y fait cher vivre; & comme cet homme n'étoit pas dans le cas de pouvoir suffire à des besoins aussi dispendieux, je lui conseillai d'entrer à l'hôpital, dans une salle de réserve, où l'on est distingué d'avec le commun des autres malades. Il se rendit à mes avis; & il y entra, le lendemain. Ayant fait user précédemment des remèdes intérieurs, je pensai que je ne devois présentement m'attacher qu'au local que je supposois être dans une perte du ressort des fibres de la vessie. Pour cet effet, afin qu'elle ne fût plus distendue au-delà de sa capacité ordinaire, & qu'elle pût reprendre son élasticité, j'essayai d'y laisser une sonde courbée en S, que le malade ne put jamais souffrir. Je me vis donc alors dans la nécessité, pour remplir mon point de vue, de le sonder souvent; & je l'ai fait jusqu'à quatre fois par jour. Mais que ma surprise fut grande, le 1<sup>er</sup> Septembre, de trouver l'urine extrêmement chargée, & de tirer, sur la fin, une poëlette de pus séreux! Ce fut pour lors que je jugeai du danger de la maladie, en supposant un ulcère dans cette partie; &



comme c'étoit la premiere maladie de cette nature que j'avois traitée, je la suivis pas à pas ; & je n'en chargeai personne, afin de mieux observer ce qui se passeroit, pour ne pas manquer d'exactitude dans l'histoire que j'en donne. En réfléchissant sur la méthode curative que je devois employer pour la guérison de cet ulcere, je crus que je devois mettre en usage les eaux de Barèges dont on se sert assez communément dans ce pays-ci, pour les fistules, & les ulceres intérieurs. Mais comment faire parvenir ces eaux immédiatement sur la surface d'un ulcere qui m'étoit caché, dont je n'aurois osé assurer la vraie place dans la vessie, & qui pouvoit être abreuvé, ou par le pus qu'il avoit produit, ou par l'urine qui reste nécessairement dans la vessie, quand on a cathétérisé avec une algalie ordinaire (a) ? &, dans ces circonstances, quel fruit retirer des injections ? Néanmoins,

(a) La vessie forme, dans sa partie inférieure, un fond considérable qui, lorsqu'elle est pleine, remplit la partie inférieure du bassin, protubere par dedans l'intestin rectum, & au périnée. Quand l'urine sort par l'algalie, la partie concave de cet instrument se trouve en haut; de façon que son extrémité, par où l'urine doit entrer pour sortir, est considérablement éloignée de son fond; quelque précaution que l'on prenne alors, je puis assurer que l'on laisse toujours beaucoup d'urine dans la vessie; j'en ai fait l'expérience sur les cadavres, quoique l'anatomie le démontre avec la dernière évidence.

pour les faire avec plus de succès, je me servis de l'algalie de M. *Tenon*, qui, comme tout le monde sçait, imite assez bien une algalie droite pour les femmes; elle est cependant un peu plus longue, & est recourbée à ses deux extrémités; de façon que cet instrument, en ayant l'avantage de vider mieux la vessie de l'urine qu'elle contient, a encore celui de servir également pour les femmes, & de pouvoir rester dans une vessie paralysée des hommes. Son introduction est cependant un peu plus difficile que celle de l'algalie d'usage; & si mon expérience ne m'avoit pas appris ce petit défaut, je m'en ferois servi dès le commencement. Néanmoins je voulus l'employer, pour faire mes injections; mais le malade, qui naturellement n'étoit pas aisé à sonder, en souffrit davantage, & me pria avec grace de reprendre mon premier instrument. Le peu d'espérance que j'avois sur son état, fit volontiers que je lui accordai cette satisfaction; &, en conséquence, je poussai mes injections dans l'algalie ordinaire, pour les faire parvenir dans la vessie avec la précaution de la mettre le moins avant qu'il me fût possible. Après l'injection faite, j'en retirois l'algalie; j'y laissois séjourner un instant la liqueur; je la retirois ensuite, & j'en injectois, pour une seconde fois, de nouvelle que je laissois jusqu'au tems que je devois le resonder. Ces

injections furent ainsi faites autant de fois que je le fondois ; & je les continuai depuis le 1<sup>er</sup> Septembre, jour que je m'aperçus des urines purulentes, jusqu'au 13 où les urines reprirent leur cours naturel. Les huit premiers jours, je tirois, sur une livre & demie d'urine, six onces de pus qui venoit ordinairement sur la fin, & dont la consistance étoit plus ou moins liée ; & , depuis le huit jusqu'au 13, il en sortoit non-seulement du pus sur la fin, comme il arriva dans les premiers tems, mais encore avant la sortie de l'urine ; & , pendant ces cinq derniers jours, en introduisant ma sonde dans le canal, j'étois obligé de détruire des brides que je jugeai purulentes, par la sortie du pus qui en arrivoit, lorsque je retirois la sonde du canal ; de façon que j'avois, dans ces voies, trois maladies à combattre, sçavoir, la perte du ressort des fibres de la vessie, son ulcere & celui du canal ; enfin la fièvre, pour terminer en apparence plutôt ses jours, le prit, la nuit du 10 au 11 : l'accès fut des plus violens ; il dura quarante-huit heures ; & on ne put s'apercevoir de son relâche, que par quatre redoublemens qui arriverent, pendant ces deux jours, avec des sueurs des plus abondantes, & de très-mauvaise odeur. Une complication aussi fâcheuse termina cependant heureusement notre maladie ; car, après l'accès fini,

le malade urina tout seul; &c, depuis ce tems, les urines ont soutenu leur cours naturel jusqu'au 16 où il est sorti de l'hôpital.

Les cures les plus heureuses paroissent toujours aux yeux des praticiens des choses assez stériles, lorsqu'elles sont dénuées de conséquences propres à former des préceptes pour se conduire avec sûreté dans des cas à-peu-près semblables. Je vais donc hasarder quelques conjectures sur la cause & la guérison de la maladie locale, c'est à-dire du simple ulcère de la vessie, que j'attribue aux seules ressources de la nature, quoi que très-persuadé que ceux qui daigneront lire mon observation seront beaucoup mieux en état que moi de juger de ce qu'il peut y avoir d'utile, autant pour la cause que pour la cure. Je dis donc d'abord que la difficulté d'uriner, qui a été le premier accident, me paroît avoir été produit par la matière fébrile du premier accès de fièvre qui s'étant déposée vers l'orifice de la vessie, l'a pour ainsi dire engouée, & empêché par conséquent l'urine de sortir. L'urine retenue en s'accumulant en plus grande quantité a forcé la capacité ordinaire de la vessie; ses fibres ont prêté au-delà de leur ton; leur force élastique a été diminuée, cette poche membraneuse n'a pu se contracter pour expulser l'excrément qu'elle contient; celui-ci y a séjourné jusqu'à ce qu'elle fût assez distendue pour que la

la

la compression des muscles abdominaux eût lieu sur elle ; alors l'urine sortoit par tems en petite quantité & sans douleur ; & c'est cette expulsion involontaire qu'on appelle sortir par regorgement, qui sans doute a toujours une cause semblable, je veux dire l'action des muscles abdominaux sur la vessie ; l'urine devenue âcre, & pour ainsi-dire caustique par son séjour, a irrité les parois de la vessie ; ceux-ci se sont enflammés, la résolution de l'inflammation n'a pu se faire, de-là l'aliénation des membranes intérieures de cet organe, & enfin la sortie du pus que nous avons observé le premier Septembre. L'humour fébrile que nous avons supposée être déposée vers l'orifice de la vessie, a bien pu elle-même déterminer l'inflammation sans avoir besoin de l'âcreté de l'urine, & cela me paroît d'autant plus vraisemblable que j'ai souvent vu des ischuries durer très-long-tems sans qu'il y eût d'abcès dans la vessie. Tout le monde sçait qu'il arrive qu'après une chute de fort haut sur l'épine du dos, la vessie tombe en paralysie & l'urine y est retenue. J'ai eu occasion de voir dans cet Hôpital plus de trente malades dans ce cas ; j'en ai sondé quelques-uns un mois de tems deux fois par jour ; je n'ai jamais remarqué dans l'urine d'aucun de ces malades la moindre purulence, & en ouvrant le cadavre de ceux qui en mouroient, je n'ai

point vu de vestige d'ulcère dans la vessie.

Mais on nous dira peut-être que ce que nous avons pris pour du pus, n'étoit autre chose que cette même matiere fébrile mêlée avec l'humeur prolifique, celle des glandes prostates, &c. & lorsqu'une fois ces réservoirs ont été bien dégorgés, l'urine a repris son cours naturel. Je ne doute point que de pareils écoulemens n'arrivent quelquefois à la suite des ischuries. Je connois une personne qui étoit sujette à des douleurs arthritiques, cette humeur venant à se déposer dans la vessie en sort par le canal de l'urethre, sous la forme d'une matiere purulente. Mais ces sortes d'évacuations se font d'ordinaire sans douleur, les premières durent très-peu de tems, & les secondes ont ordinairement des retours, au lieu que cette évacuation chez mon malade a duré depuis le premier Septembre jusqu'au seize, qu'il est sorti de l'Hôpital; les urines ont même eu une marque de purulence plus de quinze jours après sa sortie; jamais il n'avoit eu une semblable maladie, & depuis il ne s'en est point plaint.

Après avoir démontré que c'est un ulcère de la vessie qui a été guéri, je ne prétends cependant pas dire qu'il fût si considérable pour que cet organe fût percé au dehors, quoi que je ne regarde pas cette dernière espèce comme incurable. Cette poche mem-

braneuse, comme les anatomistes le sçavent, est composée de quatre membranes depuis son sommet jusqu'à l'insertion des ureteres. La membrane intérieure, qui n'est qu'une continuation de la peau a beaucoup plus d'étendue que les autres, aussi par les plis qu'elle fait forme-t-elle différentes rides & cellules. Il se peut très-bien qu'il n'y ait eu que cette membrane d'ulcérée, & comme elle est d'un tissu extrêmement lâche, toujours abreuvée, & qu'elle se partage facilement en plusieurs feuillets, il n'est pas étonnant que sa simple ulcération ait produit autant de pus. Les auteurs n'ont point eu d'égard à cette espece d'ulcere en traitant de celui de la vessie, & en conséquence ils les ont tous regardés comme mortels. Il est assuré que lorsque cet organe est percé, le pus en s'épanchant dans le bassin attire bientôt une inflammation gangreneuse à la matrice & au vagin chez les femmes, & aux hommes à l'intestin rectum, qui fait bientôt périr les uns & les autres; ou autrement il détruit le plancher que forment les muscles releveurs de l'anus, parvient jusqu'au périnée, & alors forme des dépôts ou clapiers qui causent des fistules insurmontables à l'art, & font presque toujours périr les malades. On voit par-là l'utilité qu'il y a de distinguer dans la pratique ces deux especes d'ulceres, autant par le prognostic qu'on nous oblige sou-

vent de porter dans cette maladie , que pour établir les moyens curatifs. Dans la premiere espece d'ulcere borné aux membranes intérieures de ce viscere , le pus ne peut prendre d'autres voies que celles des urines ; au lieu que dans ceux où il peut s'épancher dans le bassin , ou parvenir jusqu'au périnée comme nous l'avons dit , il cause de grands ravages. Ma pratique ne m'a rien appris encore de particulier pour la guérison de ce dernier ; ainsi si j'étois appelé pour en traiter , je ne m'écarterois point des règles prescrites par les auteurs ; quant à la cure du premier , on a vu la méthode que j'ai employée. Il semble que les eaux de Bareges en ont été le remede spécifique. Il s'en faut cependant de beaucoup que je leur attribue cet avantage ; car comme on l'a vu il étoit impossible de les faire parvenir immédiatement sur l'ulcere ; elles n'ont donc servi qu'à délayer l'urine , & en se mêlant avec elle , à empêcher l'impression trop vive de ses sels sur la surface ulcérée ; c'est ce que toute autre liqueur un peu vulnérable auroit fait aussi-bien , après avoir corrigé , par la méthode reçue , les accidens de l'inflammation de cette partie. Je ne crois donc pas faire tort à l'art , en attribuant la guérison de cet ulcere à la nature même par le moyen de l'urine , qui , dans le premier tems a été le déterfif le plus approprié ; &



peut-être même que l'accès de fièvre qui est survenu à la fin & qui me faisoit tout craindre pour le malade y a beaucoup contribué, en poussant le sang, avec force, jusques dans les dernières divisions des vaisseaux. Ceux de la vessie ont alors plus reçu de ce fluide : les fibres de cette partie, par ce moyen, ont été, pour ainsi dire, réveillées de leur état d'inaction, & ont repris leur ressort qui a chassé l'urine contenue dans la vessie. Joignons à cela une plus grande évacuation de pus par sa résorption qui vraisemblablement a causé cet accès de fièvre; & qui a terminé si heureusement une maladie pour laquelle nous craignons tant.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A I 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 12 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12	15	10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
2	8	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	27 11	28
3	11 $\frac{3}{4}$	19	13 $\frac{1}{3}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$
4	12	17 $\frac{1}{2}$	11	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$
5	10 $\frac{1}{2}$	13	10	27 11	27 11	28
6	8 $\frac{1}{2}$	15	12 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
7	11 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 $\frac{1}{2}$
8	14 $\frac{1}{2}$	21	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28
9	11 $\frac{1}{2}$	18	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	27 9 $\frac{1}{2}$
10	11 $\frac{1}{2}$	16	8 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
11	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	10	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
12	8	11	9	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
13	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	7	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	28
14	7 $\frac{1}{2}$	14	9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
15	8	15 $\frac{1}{2}$	10	28 5	28 5	28 5
16	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
17	10 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
18	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
19	13	13	8	28 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{2}$
20	8 $\frac{1}{2}$	11	11	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
21	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
22	11	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
23	12 $\frac{1}{2}$	21	16	28	28	28
24	15 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
25	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
26	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
27	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28	28 2	28 3
28	13	17	13	27 8	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$
29	13 $\frac{1}{2}$	17	17	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8
30	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{3}{4}$
31	11	15 $\frac{1}{4}$	11	27 8	27 9	27 10

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 87

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S - S - E. pl.	S-S-E. nuag. beau.	Beau.
2	S. couvert.	S - S - O. n.	Couvert.
3	S. nuages. c.	S. couv. pl. par ondées.	Nuages.
4	S - S - O. pl. couvert.	S - S - O. n. ondées.	Couv. vent.
5	S - S - O. pl. contin.	S-S-O. couv. pluie.	Couvert.
6	S-O. couv.	S - O. nuag. pet. pluie.	Nuages.
7	S-E. nuag. b.	S - E. beau. nuages.	Beau.
8	S-S O. couv. vent.	S-S-O. couv. nuag. vent.	Couvert.
9	O - S - O. n.	O S-O. c. pl.	Pluie. cont.
10	S O. v. couv.	O - S - O. n.	Beau.
11	O. couv. n.	O. nuages. c.	Couvert.
12	S-O. nuag. c.	S. pet. pluie. contin.	Couvert.
13	O. c. nuag. v.	O. nuag. pl.	Couvert.
14	N-O. nuag.	N. nuages.	Beau.
15	N - N - O. b.	O - N - O. n. beau.	Nuages.
16	N - N - O. b. nuages.	O - N - O. n. beau.	Serein.
17	N - N - O. n.	S-E. n. beau.	Serein.
18	N - N - O. n.	N. nuages.	Couvert.
19	N-O. nuag. pluie.	O. couvert. petite pluie.	Couvert.
20	O. couvert. pet. pluie.	O. pet. pluie. nuages.	Nuages.
21	O - N - O. c. nuages.	O - N - O. n. éclairc. tonn.	Nuages.

# 88. OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>En Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	N. couvert. nuag. beau.	E. ser. nuag.	Serein.
23	N. ser. nuag.	N. nuages.	Pluie.
24	S-O. pluie. cont.	O-S-O. couvert. n. beau.	Nuages.
25	O. couvert. nuages.	O-N-O. n.	Nuages.
26	O. nuages.	O-N-O. n. beau.	Serein.
27	N. beau. n.	S-E. nuages.	Nuages.
28	S-E. pluie.	S-E. pluie.	Pluie.
29	S. pluie.	S-S-O. pluie.	Couvert.
30	N-O. c. nuag.	N-O. n. pl.	Couvert.
31	O. nuages.	S-S-O. pl. n.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $21\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 7 degrés: la différence entre ces deux points est de  $14\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $7\frac{1}{2}$  lignes: la différence entre ces deux termes est de  $2\frac{5}{8}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

1 fois de l'E. S.

4 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

4 fois du S.

6 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

5 fois de l'O-S-O.

Le vent a soufflé 7 fois de l'O.

4 fois de l'O-N-O.

3 fois du N-O.

4 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours beau.

5 jours serain.

5 jours du vent.

28 jours des nuages.

20 jours couvert.

16 jours de la pluie.

1 jour des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1766.*

Les fièvres intermittentes ont continué pendant ce mois-ci : l'inconstance du tems, qui approchoit plus de la constitution automnale que de la printannière, les a rendu plus rebelles qu'elles n'ont coutume de l'être dans cette saison.

On a observé, en même tems, beaucoup d'affections catarrhales, & quelques rhumatismes. On a vu aussi un grand nombre de malades attaqués de fièvres d'un mauvais caractère : la tête se prenoit communément, vers le trois ou le quatre de la maladie, il survenoit des soubresauts aux tendons ; les déjections conservoient leur crudité jusqu'au quatorze, & même au-delà ; & , dans un grand nombre, la matière se déposoit sur quelque viscere ; & le malade périssoit de la métastase.

*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois d'Avril 1766 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Après cinq à six jours de pluie, le temps s'est trouvé refroidi par un vent de nord, au point que la liqueur du thermometre s'est approchée, quelques matinées, du terme de la congelation : le 13, elle s'est portée, dans l'après-dîner, à près de 15 degrés au-dessus de ce terme ; le 17, il y a eu du tonnerre & des éclairs suivis de quelques jours de pluie ; mais, depuis le 20 jusqu'au 30, nous n'avons eu qu'un jour de pluie.

Les huit derniers jours du mois, le thermometre s'est élevé à 15 degrés au-dessus du terme de la congelation, & même au-delà.

Le mercure, dans le barometre, si l'on en excepte huit jours au commencement du mois, a été toujours observé au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes ;

& son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

5 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois d'Avril 1766.*

Les fièvres continuës de ce mois, quoique de nature inflammatoire, approchoient plus de la fièvre putride, que dans les mois précédens. Il y avoit, presque dans tous les malades, de la saburre à évacuer des premieres voies; & la plûpart rendoient des vers dans le progrès de la maladie, qui portoit sur-tout à la tête : le délire, la phrénésie, les soubresauts s'ensuivoient

souvent avec une langue très-sèche; & très-souvent la fièvre prenoit la marche de la double tierce-continuë : c'est pourquoi les décoctions de quinquina convenoient souvent, après des évacuations suffisantes; & même elles réussissoient avec du nître & de l'orgeade, lorsque la fièvre se trouvoit purement continuë, dans le cas où un pouls irrégulier & chancelant avoit besoin d'être relevé & soutenu : dans ce dernier cas, & lorsque le délire ou les soubresauts s'y joignoient, les vésicatoires faisoient souvent de grands effets. Quelques malades ont eu de petits saignemens de nez purement symptomatiques, & qui étoient de mauvais augure. Il y a eu, dans d'autres, au fort de la maladie, une légère éruption rouge à la peau de la poitrine, des bras, &c. en forme de miliaire, mais qui a été peu considérable dans les adultes.

Nous avons eu quelques fièvres inflammatoires, attaquant la poitrine, en forme de pleuropneumonies, où un émétique se trouvoit assez souvent indiqué, après des saignées suffisantes.

Il y avoit encore quelques rhumatismes inflammatoires, mais qui cédoient plus aisément que ci-devant à l'administration prudente des remèdes convenables.





## R A P P O R T

*De MM. les Commissaires nommés par la Faculté de médecine de Paris, pour examiner le Procédé du sieur HERAN, pour adoucir & rendre potables, en très-peu de tems, les vins, quels qu'ils puissent être.*

M. LE DOYEN.

M E S S I E U R S ,

L'objet, dont nous avons l'honneur de vous rendre compte, intéresse la santé des citoyens. Cet avantage l'annoblit à vos yeux, & le rend digne de votre attention. Il importe au bien public, autant qu'à votre gloire, que tout ce qui concerne l'utilité physique, soit soumis à votre examen. Vous en êtes les juges naturels, nécessaires, & les plus instruits.

Personne n'ignore les fâcheux effets des vins durs, austères ou acerbés. Ces défauts, qu'ils tiennent de la nature du *terroir*, d'une *exposition* peu favorable, de l'intempérie des *saisons*, d'une *culture* ou d'une *façon* également vicieuses, affectent souvent, d'une manière trop sensible, le corps humain. Des douleurs d'estomac, des vomissemens, des tranchées vives, des dyssenteries, des coliques même de *Poitou*, sont

les suites fréquentes de ces boissons dangereuses. Quelques-unes, il est vrai, se corrigent presque d'elles mêmes ; mais cette correction spontanée est l'ouvrage du tems ; & les facultés du peuple ne lui permettent pas de l'attendre.

Le sieur HERAN a tenté d'enlever à ces boissons leurs qualités nuisibles & désagréables. Nous pouvons assurer qu'il a réussi. Il a répété, en notre présence, plusieurs essais sur le vin de *Cahors*, sur ceux d'*Orléans*, blanc & rouge, sur celui de *Bourgogne*, tous de la dernière récolte. La différence de leur caractère, leur austerité plus ou moins forte, la quantité plus ou moins abondante de leurs parties colorantes, des parties grossières, ont réglé, pour ainsi dire, la mesure & la rapidité des changemens que nous leur avons vu éprouver. Chacun d'eux s'est adouci subitement ; celui de *Cahors* moins que les autres ; le vin rouge d'*Orléans* infiniment davantage ; le blanc est devenu très-potable ; & le *Bourgogne* auroit pu se donner pour vieux. L'expérience prouve même que, plusieurs jours après le procédé, tous acquièrent un nouveau degré d'amélioration, toujours susceptible de s'accroître.

Notre devoir ne seroit pas entièrement rempli ; Messieurs, si nous hésitions, en ce moment, d'aller au-devant des craintes & des soupçons qu'inspire une défiance légitime. Nous déclarons que l'usage de la découverte, dont on nous a fait part, ne peut jamais devenir préjudiciable, qu'elle est incapable de blesser la délicatesse d'aucun tempérament, & que ce n'est point une fraude plus sçavante, destinée à succéder aux anciennes.

Le moyen, que l'on propose aujourd'hui, pour rectifier les vins, ne se borne donc pas à flater le goût : il produit un bien réel ; il prévient des maux graves. Simple, facile & peu coûteux, nous pré-

fumons qu'il procureroit encore des avantages plus étendus, supposé qu'il fût possible d'imposer des bornes victorieuses à la cupidité, & de la détacher des mélanges perfides, trop usités dans le commerce.

Tels sont, Messieurs, les motifs réunis qui ont déterminé notre approbation, & qui nous engagent à solliciter la vôtre en faveur du sieur HERAN. Il vous demande la permission de s'en autoriser, sûr que la confiance du public ne tardera pas à la suivre. Ce 12 Avril 1766. Et ont signé,

LE THIEULLIER *l'aîné*, ancien Doyen; BERNARD; LE THIEULLIER *le jeune*; DESCOMET; D'ARCET; PHILIP.

Le samedi, 12 Avril 1766, la Faculté assemblée, après avoir entendu le Rapport des Commissaires nommés pour examiner le Procédé du sieur HERAN, concernant les vins qu'il adoucit & rend potables, s'en rapporte à leurs conclusions, & pense que la nouvelle méthode du sieur HERAN ne peut jamais devenir préjudiciable, & est, au contraire, très-utile & avantageuse pour le public; & ainsi a conclu avec la Faculté,

JEAN-JACQUES BELLETESTE, *Doyen*;

Scellé lesdits jour & an;  
GASPARD-JOSEPH POITEVIN,  
premier Appariteur & Greffier  
de la Faculté de médecine de Paris.

Le sieur HERAN demeure, à Paris, la dernière porte-cochère au-dessus & du même côté des Gobelins, maison de madame HUBERT.

*Ceux qui voudront lui écrire des provinces ou de Paris, pourront le faire par la voie de la poste, en affranchissant les ports.*

## T A B L E.

<i>Extrait du Précis de la Matière médicale, traduit du latin de M. Lieutaud, médecin.</i>	Page 3
<i>Extrait du Traité du Soufre, traduit de l'allemand de Stali, médecin.</i>	11
<i>Examen des Eaux minérales de la Plaine en Bretagne; par M. Monnet, apothicaire; communiqué par M. Brossard, médecin.</i>	28
<i>Observation sur l'Efficacité d'un cataplasme composé avec la ciguë &amp; la décoction de racine de patience sauvage dans les tumeurs au sein. Par M. Le Moyne fils, médecin.</i>	34
<i>Observation sur une Plaie de Tête avec fracture &amp; enfoncement. Par M. Daunon, chirurgien.</i>	38
<i>— Sur une Epilepsie guérie par les cauteres multipliés, communiqué par M. Rochard fils.</i>	46
<i>Lettre sur des Poulets d'une même couvée, éclos à des termes très éloignés. Par M. Darcet, médecin.</i>	53
<i>Observation sur l'Extraction de deux Placenta enkystés. Par madame Delanel, sage-femme.</i>	60
<i>Observation sur un Ulcère de la vessie. Par M. Martin, chirurgien.</i>	71
<i>Observations météorologiques, Mai 1766.</i>	85
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1766.</i>	89
<i>Observations météorologiques faites à Lille, Avril 1766. Par M. Boucher, médecin.</i>	90
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1766. Par le même.</i>	91
<i>Rapport de MM. les Commissaires nommés par la Faculté de médecine de Paris, pour examiner une méthode d'adoucir les vins.</i>	93

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois de Juillet 1766. A Paris,  
 le 23 Juin 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la  
Faculté de Médecine de Paris, Membre de  
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences  
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale  
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

A O U S T 1766.

---

TOME XXV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A O U S T 1766.

---

EXTRAIT.

*Essais de Chymie sur la Chaux vive, la  
Matiere élastique & électrique, le Feu &  
l'Acide universel-primitif, avec un Sup-  
plément sur les Elémens ; traduits de  
l'allemand de M. Frédéric MEYER,  
apothicaire à Osnabruck ; par M. P. F.  
DREUX, ancien apothicaire aide-ma-  
jor des armées du roi en Allemagne,  
avec cette épigraphe :*

*Non sine elatere.*

*A Paris, chez Cavelier, 1766, in-12,  
deux volumes.*

**L**E projet que M. Meyer avoit formé  
d'examiner les procédés chymiques, em-  
ployés pour la préparation de chaque médi-

cament, l'ayant conduit à répéter ceux que l'on trouve indiqués pour la préparation du lait de soufre, & sur-tout la dissolution du soufre par la chaux, il fut fort étonné de ne trouver, dans les auteurs, rien de satisfaisant sur cette matière. Les expériences, qu'il crut devoir tenter, le conduisirent insensiblement à un examen suivi de la chaux, & des différens rapports qu'elle a avec les autres corps. C'est le résultat de ce travail, qui fait l'objet du Traité que nous annonçons; ouvrage rempli d'une infinité de recherches intéressantes qui ont suggéré à l'auteur une théorie, laquelle, si elle étoit démontrée, pourroit servir de clef pour expliquer les plus grands phénomènes de la nature. Entrons en matière.

Notre auteur a cru, avant toutes choses, devoir faire connoître l'espèce de pierre à chaux dont il s'est servi pour faire ses expériences. Cette pierre, qui se trouve dans les environs d'Osnabruck, sa patrie, est remplie de coquillages; elle est de couleur grise, pesante, médiocrement dure, & cependant susceptible d'un certain poli. Ayant dissous entièrement une once de cette pierre dans l'acide nîtreux, il resta environ vingt grains d'une matière insoluble, qui parurent être, en partie, de la terre argilleuse, &, en partie, un sable fin, mêlé de crystal & de glimmer. La dissolution étendue & pré-



cipitée par un alkali résout, donna un précipité blanc qui étoit la terre calcaire très-pure. Ayant pris de la liqueur qui fuma-geoit cette terre ainsi précipitée, & en ayant versé sur une solution de sucre de Saturne, il se fit un précipité blanc. Cette même lessive évaporée donna un nître régénéré. M. Meyer conclut de cette expérience, 1<sup>o</sup> que la pierre à chaux d'Osnabruck est très-pure, puisqu'elle ne contient que vingt grains de matiere étrangere par once; 2<sup>o</sup> qu'elle ne contient aucun soufre qui auroit dû rester avec la matiere insoluble; 3<sup>o</sup> ni acide vitriolique qui auroit fait une fêlénite insoluble dans l'acide nîtreux; 4<sup>o</sup> ni rien de visqueux.

Pour s'assurer si la pierre à chaux ne contenoit pas quelques vestiges de sel marin, ou du moins de son acide, M. Meyer crut devoir examiner si l'eau ne pourroit pas en extraire quelque chose: il en fit donc bouillir dans de l'eau distillée, une certaine quantité réduite en poudre très-fine; ayant ensuite filtré la liqueur, il versa un alkali résout qui n'en précipita rien, d'où il infere que la pierre à chaux ne contient ni acide marin ni acide vitriolique libres qui n'auroient pas manqué de dissoudre une portion de la terre calcaire qu'ils auroient ensuite abandonnée, pour s'unir à l'alkali. Mais, ayant versé de la dissolution d'argent dans

une autre partie de cette décoction, l'eau en devint trouble, blanchâtre ; & il s'en précipita une poudre blanche qui, exposée à la flamme d'une chandelle, devint grise ; ce qui manifeste la présence du sel marin. Cette même décoction précipita en blanc une dissolution de plomb ; elle ne changea pas le syrop de violettes, & ne précipita rien d'une solution de sublimé corrosif. Enfin le reste de cette décoction distillé laissa un *magma* terreux de couleur jaunâtre, qui avoit un goût salé comme le sel commun, & en même tems dégoûtant, & un peu amer. Ce résidu dissous dans de l'eau distillée, laissa sur le filtre une terre en partie argilleuse & en partie calcaire ; la dissolution évaporée ne donna qu'un sel gras & onctueux qui attiroit l'humidité de l'air, & qui avoit un goût salé & amer, d'où notre auteur conclut qu'il contenoit du sel marin & du sel d'Epsom, puisque l'huile de tartre par défaillance en précipita une véritable magnésie.

Après avoir examiné la chaux crue, notre chymiste passe aux changemens que cette pierre éprouve dans la calcination ; comme on la calcine, à Osnabruck, avec du charbon de terre, il s'en élève, pendant l'opération, une odeur sulfureuse, mais qui est dûe à ces charbons ; car, en ayant calciné en petit, dans son laboratoire, avec des

charbons de bois, il ne sentit rien de semblable. On sçait que quand on verse de l'eau sur de la pierre à chaux calcinée, où qu'on la laisse exposée à l'air libre, elle se divise en une poudre blanche. Dans le premier cas, cette division est accompagnée d'un bouillonnement considérable, & d'une chaleur telle qu'elle peut enflammer les corps combustibles qui se trouvent à portée. L'explication de ce phénomène a beaucoup exercé les physiciens & les chymistes. M. Meyer réfute les différentes explications qu'ils ont proposées jusqu'ici, & leur substitue la sienne. Il suppose que, pendant la calcination, les matieres combustibles fournissent à la pierre à chaux un être singulier qu'il prétend être composé d'un *acide* & du *pur principe du feu*; que lorsqu'on verse de l'eau sur la pierre à chaux calcinée, cette eau pénètre dans la pierre spongieuse, remplit ses pores; & que par-là, la matiere ignée, subtile, légère & élastique se trouve portée & excitée au mouvement d'expansion, d'où résulte la chaleur; les parties de la chaux, que cette matiere tenoit liées, perdant ce lien, se désunissent, se séparent, occupent un plus grand volume, en un mot, la chaux s'éteint. Pendant cette extinction, sur-tout si on a employé peu d'eau, à proportion de la chaux, il s'élève une forte vapeur qui con-

tient, outre l'eau mise en expansion, la matiere caustique de la chaux qui imprime, dans la gorge de ceux qui sont exposés à cette vapeur, un goût âcre & styptique; goût qu'on n'apperçoit point, lorsqu'on a employé une grande quantité d'eau, pour éteindre la chaux,

La maniere de faire l'eau de chaux est assez connue : on sçait aussi que ce n'est autre chose qu'une dissolution des parties les plus fines & les plus subtiles de la terre calcaire dans l'eau; & j'ai démontré, dans mes *Recherches sur la chaux*, insérées à la tête de ma traduction de l'*Essai* du docteur Whytt *sur les vertus de l'eau de chaux*, (Paris, chez Vincent, 1757;) j'ai démontré, dis-je, que la pellicule fine, qui se forme à la surface de cette dissolution, lorsqu'on la laisse exposée à l'air, étoit une terre calcaire très-pure. M. Meyer a prouvé la même chose, en faisant infuser cette même pellicule dans de l'esprit de sel ammoniac, dans lequel elle ne perdit rien de son poids; mais il a observé, de plus que moi, que la liqueur insipide, qui reste, après que toute la terre calcaire en est séparée, étant évaporée, laisse un sel sec alkali, caustique, jaunâtre & impur qu'il attribue au peu de sel marin qui existoit dans la pierre à chaux.

La terre calcaire, qui est tenue en disso-

lution dans l'eau de chaux, peut en être séparée, non-seulement en la laissant exposée à l'air, mais encore en y versant un sel alkali résout. Cette terre, lorsqu'elle a été bien édulcorée, ne conserve rien de la causticité de la chaux ni de l'eau de chaux; la lessive, qui reste, au contraire, laisse sur la langue un goût plus alkalin, plus caustique & plus piquant qu'une pareille quantité de sel alkali, étendu dans une aussi grande quantité d'eau pure, n'a coutume de faire. Notre auteur conclut de ce fait, que la matière, qui, à proprement parler, constitue la chaux vive, est composée de deux substances qui, dans cette opération, se laissent séparer l'une de l'autre: l'une est la terre calcaire pure absorbante; l'autre est l'interméde qui tenoit la terre en dissolution dans l'eau, mais qui, à raison de son affinité plus grande avec le sel alkali, a quitté l'eau, & s'est unie à ce sel. Prévoyant qu'on pourroit lui objecter que, dans cette expérience, l'alkali précipitoit la terre de l'eau de chaux, de la même manière qu'il précipite de leurs dissolutions tous les sels neutres dont il n'attaque pas la composition, il fait observer, en premier lieu, que cette sorte de précipitation n'a lieu que dans les solutions saturées de sel, & nullement, ajoute-t-il, pour celles qui ont autant d'eau & aussi peu de matière dissoute que l'eau de

chaux, & qui demandent aussi peu de précipitant. On pourroit peut-être lui repliquer que l'eau de chaux est véritablement au point de la saturation, puisqu'elle contient autant de terre calcaire qu'elle peut en tenir en dissolution. Mais la seconde réponse nous paroît plus concluante : *Dans ces sortes de précipitations, dit-il, le précipitant reste sans altération, de même que le précipité ; mais ici le précipité est séparé de son dissolvant, & le précipitant entre dans une nouvelle mixtion, en s'unissant à ce dissolvant ; d'où il conclut que c'est sur ce dissolvant & sur cette matière caustique qu'on doit tourner ses recherches & ses observations, quand on veut examiner la chaux vive, en connoître la nature & les différens rapports. En attendant qu'il soit parvenu à en développer la nature, il a cru devoir le désigner par le mot de *causticum* qui exprime parfaitement le premier de ses effets.*

Puisque le sel alkali enleve à l'eau de chaux ce qui rend la chaux caustique, il étoit naturel d'examiner la nouvelle combinaison que ce sel subit dans la préparation de la pierre à cauter. Notre auteur examine d'abord les procédés qui se trouvent décrits dans les différentes pharmacopées ; puis il propose le sien qui consiste à faire éteindre environ sept livres de chaux vive nouvelle dans une suffisante quantité d'eau

chaude, puis de dissoudre dans cette eau deux livres de potasse purifiée, de bien remuer le tout, de passer la liqueur claire par une chauffe de toile blanchie, jusqu'à ce qu'elle passe claire; ensuite il fait évaporer la liqueur dans une marmite de fer bien nette, jusqu'à ce qu'en en retirant une parcelle sur une plaque de fer ou de cuivre froide, elle s'y fige & s'y durcisse: alors il prend ce sel avec une cuiller de fer, & la verse sur une plaque de l'un ou de l'autre métal, en forme de petits bâtons. Il la casse, & la met en petits morceaux qu'il a soin de tenir dans des bouteilles bien bouchées. De cette façon, il retire une livre & demie de sel caustique de cette quantité de lessive. Enfin il fait rougir un petit creuset de sept à huit onces, & il y met deux onces de son sel caustique; il fond très-vîte, bout, écume à sa surface, puis peu-à-peu s'abaisse, & coule dans le creuset, comme une huile tranquille & fluide, rouge comme du sang: alors il la verse en petits bâtons, comme la pierre infernale, ou en rotules, suivant l'usage qu'on en veut faire: il prépare de la même manière le reste de son sel caustique, lorsqu'il en a besoin.

Ce procédé donne, selon lui, le sel caustique le plus fort qu'il soit possible d'obtenir: si on veut l'adoucir, on peut lui ajouter du sel de tartre, en le fondant. Il

a trouvé que cette proportion de la chaux étoit absolument nécessaire pour saturer cette quantité d'alkali : cependant, comme il peut y avoir des chaux plus ou moins pures, il donne comme un moyen assuré de reconnoître si on a attrapé le juste point de la saturation, de verser un acide sur la liqueur : s'il fait effervescence, c'est une preuve qu'il y a une portion d'alkali qui n'est point saturée, & que, par conséquent, on n'a pas employé assez de chaux, ou bien un peu de sel alkali ; & s'il s'en précipite une terre, c'est une preuve qu'il y a encore une véritable eau de chaux qui n'a pas été décomposée, parce qu'on n'a pas employé assez d'alkali. En faisant ces expériences, il a observé que la chaux s'éteint plus vite dans l'eau seule, que dans une lessive alkaline.

C'est d'après ce procédé que M. Meyer se croit en droit de conclure que son *causticum* est un acide. « Comment se pourroit-il » faire autrement, dit-il, que la terre absor- » bante se dissout dans l'eau, & qu'elle en » fût précipitée par un sel alkali, si elle n'a- » voit pas été dissoute auparavant, & con- » duite dans l'eau par un acide ? Comment » seroit-il possible que la lessive caustique, » quand on a trouvé la juste proportion, » ne fît plus d'effervescence avec un acide, » si le sel alkali n'étoit saturé par le *causti-*



» *cum*, comme par un acide, & mis par-là,  
» dans un état tel que l'on doit conclure  
» qu'il est devenu une espece de sel moyen ?  
» Avec quelle espece de sel s'unit mieux  
» l'alkali qu'avec l'acide ? » Il démontre en-  
suite que cet acide n'est aucun des trois acides  
minéraux connus, puisqu'avec le sel alkali,  
il ne forme pas les sels neutres que ces acides  
ont coutume de produire. Ce *causticum*,  
qui ne quitte pas le sel alkali, quand on le  
fait rougir pendant quelques heures, ni lors-  
qu'on fait bouillir la lessive qui le tient en  
dissolution, l'abandonne cependant, lors-  
qu'on laisse cette lessive pendant quelque  
tems à l'air ; & cela d'autant plus prompte-  
ment, que cette lessive est plus étendue. Il  
se sépare de même de l'eau de chaux.

L'alkali fixe n'est pas le seul intermede  
qu'on puisse employer, pour enlever à la  
chaux le principe de sa causticité : l'alkali  
volatil peut, comme lui, précipiter la terre  
calcaire de l'eau de chaux ; & lorsqu'on le  
retire du sel ammoniac par la chaux, on a  
un sel alkali volatil, caustique, neutralisé,  
en quelque sorte, par le *causticum* qu'elle  
lui fournit. M. Meyer rapporte deux expé-  
riences dans lesquelles il est parvenu à faire  
passer ce *causticum* de l'alkali fixe dans l'al-  
kali volatil, c'est-à-dire qu'en se servant de  
l'alkali fixe, rendu caustique par la chaux,  
pour décomposer le sel ammoniac, il a ob-

tenu un alkali volatil, parfaitement semblable à celui qu'il auroit pu obtenir, en employant la chaux : il en a été de même, en distillant ensemble un esprit volatil de sel ammoniac avec un alkali fixe caustique. Ces esprits alkalis volatils étoient toujours sous *forme liquide* ; ils ne faisoient point effervescence avec les acides, & ne précipitoient point les terres tenues en dissolution dans ces menstres.

Un fait encore plus digne de remarque ; c'est le passage de cette matiere caustique de l'alkali fixe dans une terre calcaire ; fait qui a été observé par le docteur Black qui le rapporte dans les *Essais de littérature & de physique d'Edimbourg*. Ce sçavant chymiste prit une demi-once de craie qu'il dissolvit dans de l'esprit de nître au juste point de saturation ; il versa cette dissolution dans une lessive caustique : la terre, qui se précipita, se trouva convertie en une véritable chaux vive, avec laquelle il fit de l'eau de chaux, en y laissant séjourner de l'eau pure.

On sçait qu'on emploie la chaux, pour préparer la lessive des savonniers : cela a engagé M. Meyer à examiner ce que cette substance pourroit produire sur les huiles par expression ; & il a trouvé qu'une huile de cette espece, tenue sur de la chaux vive, donnoit à l'esprit-de-vin un goût de savon,

& s'y dissolvoit en beaucoup plus grande quantité qu'avant cette préparation ; car notre auteur s'est assuré que , malgré l'opinion contraire , il passe toujours une petite portion de ces huiles dans l'esprit-de-vin. L'huile , qui a été atténuée par la chaux , reste fluide au frais , & ne se fige pas , comme a coutume de faire l'huile d'olives récente , ou même la petite portion d'huile que l'esprit-de-vin a dissoute , sans l'interméde de la chaux , lorsqu'on l'a séparée de ce menstrue. C'est à l'action du *causticum* que M. Meyer attribue le changement que l'huile éprouve dans cette opération : selon lui , ce *causticum* abandonne la terre calcaire , pour s'unir aux huiles ; d'où il conclut que cet acide doit être plus gras , & approcher davantage de la nature huileuse , que tous les autres acides qui n'abandonnent pas de même les terres qu'ils tiennent en dissolution , pour s'unir aux corps gras & huileux , avec lesquels ils paroissent avoir moins d'affinité. Ses expériences sur les huiles éthérées lui ont démontré que la chaux leur donne un degré de subtilité qu'on ne sçauroit leur procurer , en les distillant simplement à l'eau : il y a plus ; elles prennent , dans ces opérations , une odeur camphrée ; & il est aisé , par ce moyen , d'en séparer le camphre qui peut y être contenu ; notre auteur conjecture qu'il pourroit bien se faire que

la chaux contribuât à sa production, puisque l'huile de térébenthine, dans laquelle on ne sçauroit soupçonner de camphre, prend cependant l'odeur camphrée avec la chaux vive. Le sel caustique produit les mêmes effets, à un degré beaucoup plus marqué sur l'une & sur l'autre espèce de ces huiles, que la chaux. L'esprit-de-vin acquiert aussi beaucoup de subtilité par l'action de la chaux vive, & sur-tout par celle du sel caustique qui paroît avoir sur lui une action beaucoup plus marquée; car il lui donne, en fort peu de tems, une couleur rouge très-foncée, & s'y dissout en beaucoup plus grande quantité que n'a coutume de faire le sel alkali pur. Cette teinture caustique peut, en l'étendant dans une suffisante quantité d'esprit-de-vin, fournir un excellent supplément à la teinture de tartre. Elle est, en outre, excellente pour dissoudre les matieres résineuses qui se dissolvent difficilement dans l'esprit-de-vin, telles que le succin, la gomme copale, &c. Elle dissout même le soufre en grande quantité. Si on distille cette teinture, on obtient une véritable matiere extractive qui ne se dissout plus dans l'esprit-de-vin, mais qui se dissout toute entière dans l'eau. Cette même matiere se sépare de la teinture, lorsqu'on la tient en repos pendant quelque tems, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la distillation

lation. C'est cette matiere qu'on voit se déposer au fond des vaisseaux, dans lesquels on garde la teinture de tartre ou celle d'antimoine. M. Meyer s'étant proposé de l'examiner plus particulièrement, ainsi qu'un sel crySTALLISÉ qui s'étoit formé au-dessous d'une teinture très-foncée, qu'il avoit préparée depuis quelques années, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, & au bout d'un ou deux ans, qu'il parvint à obtenir ce sel bien pur & bien dégagé de toute la matiere qui le coloroit : il étoit crySTALLISÉ en lames plates, n'attiroit plus l'humidité de l'air, & avoit tout l'air d'un sel neutre. Ayant distillé la matiere rouge & extractive, il obtint une quantité assez considérable d'une huile très-colorée qui ressembloit entièrement à l'huile des philosophes, & qui ne pouvoit venir que de l'esprit-de-vin : il retira du résidu une matiere charbonneuse, & un sel alkali très-pur. Il ajoûte que de l'esprit-de-vin retiré par la distillation de cette teinture, mêlé de nouveau avec du sel caustique, avoit donné une teinture aussi foncée; de sorte qu'en continuant à procéder de la même maniere, on pourroit décomposer tout l'esprit-de-vin par le moyen du sel caustique, aussi efficacement qu'avec l'huile de vitriol.

Ce qu'on nomme le *lait de soufre* est une des préparations pharmaceutiques, sur

laquelle les Dispensaires varient le plus. M. Meyer, la regardant comme la plus propre à démontrer l'action particulière que la chaux exerce sur le soufre, s'est attaché surtout à indiquer le procédé qui lui a paru le plus propre à remplir les vues qu'on se propose dans cette préparation. Voici ce procédé qui nous a paru, en effet, mériter la préférence sur tous ceux qu'on a suivis jusqu'ici, si tant est que cette préparation ait quelque avantage sur les simples fleurs du soufre.

*Prenez* trois livres de potasse purifiée; dissolvez-la dans vingt pots d'eau sur le feu, dans une marmite de fer.

*Prenez* aussi quatre livres de chaux vive, nouvellement calcinée; mettez-la dans la dissolution alkaline, où elle se dissoudra bientôt; faites bouillir un peu le mélange, & versez-le dans une chauffe de toile forte; passez deux fois la même quantité d'eau bouillante sur ce qui reste dans la chauffe.

Mettez toutes ces lessives dans un pot de fer, & faites-les réduire à deux pots & demi; laissez un peu tomber le feu, & jetez peu-à-peu dans la lessive deux livres de soufre jaune, pur & bien pulvérisé, & remuez bien le tout. Le soufre se dissoudra aussi-tôt avec une petite effervescence; & la dissolution deviendra rouge comme du

sang. Laissez bouillir doucement cette dissolution un bon quart d'heure, & versez-la au travers d'une chausse de toile serrée; vous passerez même une plus grande quantité d'eau sur ce qui sera resté dans la chausse, jusqu'à ce qu'elle passe sans couleur. Placez cette dissolution coulée dans quelque endroit où vous la laisserez refroidir & reposer pendant trois jours. Pendant ce tems-là, elle déposera au fond un sédiment de couleur verte, noirâtre & spongieux, (qui, desséché, pèse environ six dragmes;) & il se formera par-dessus une pellicule ou croûte un peu dure, &c.

Vous décanterez pour lors la dissolution pure dans deux pots de terre; vous l'étendrez avec une suffisante quantité d'eau froide, & vous la précipiterez. Il est essentiel de faire cette opération en plein air, & de tenir le vaisseau un peu élevé, afin d'éviter les vapeurs suffocantes qui s'en élèvent. Pour cet effet, vous prendrez une livre & un quart d'huile de vitriol d'Angleterre, que vous étendrez avec précaution dans cinq pots d'eau de fontaine: quand la précipitation est achevée, on verse le tout sur une grande toile neuve, serrée & étendue; & quand la liqueur est écoulée, on verse sur cette poudre de l'eau tiède, jusqu'à ce qu'elle en découle sans goût & sans odeur; enfin on la fait sécher à une douce

chaleur. Selon notre auteur, on obtient ; par ce procédé, dix-huit à dix-neuf onces d'un lait de soufre sec, léger & subtil, qui a très-peu d'odeur.

En parcourant les autres procédés, notre auteur fait observer les inconvéniens qu'il y a à se servir de vinaigre, pour faire ces précipitations. Il observe que la chaux pure peut bien dissoudre le soufre, & même en plus grande quantité qu'un simple alkali fixé, mais que si on emploie de l'acide vitriolique pour la précipitation, le lait de soufre, qu'on obtient, n'est pas pur, parce qu'il s'y joint de la sélénite formée par l'union de l'acide vitriolique à la terre de la chaux : il n'en est pas de même, si on se sert d'acide du sel marin. Il a observé, en faisant cette opération, qu'il y avoit une petite portion de soufre qui se décomposoit, & que cet acide du soufre, s'unissant à la terre calcaire, formoit une sélénite qu'on obtenoit dans cette préparation, lors même qu'on avoit employé l'acide du vinaigre pour précipitant. Il n'est donc pas étonnant qu'on ne retire pas, par ces opérations, tout le soufre qu'on a employé : on n'en obtient guères qu'un peu plus de la moitié par la méthode la plus avantageuse ; car, outre qu'il y en a une bonne partie qui est décomposée & convertie en acide sulfureux volatil par l'action du *causticum* mis en



mouvement pendant l'effervescence, les vapeurs en enlèvent de tout entier, à cause de l'extrême division où cette opération le met; c'est ce que démontre l'inflammabilité de ces vapeurs. Enfin il reste beaucoup de soufre dans les lessives précipitées, comme M. Meyer s'en est assuré par ses expériences.

Les précipitations de presque toutes les dissolutions des métaux par l'eau de chaux & par le sel caustique, démontrent, selon notre chymiste, que l'on peut séparer le *causticum* de la chaux, & le transmettre aux substances métalliques. Il en donne pour exemple l'eau phagédénique: on sçait que, dans cette préparation, l'eau de chaux précipite le mercure contenu dans le sublimé corrosif, en une poudre de couleur d'orange; si on précipite la lessive qui surnage avec un alkali fixe, on obtient, dit-il, la terre calcaire de l'eau de chaux privée de son *causticum*. Pour démontrer que ce *causticum* s'étoit uni au mercure, il prit un gros de ce mercure précipité qu'il gardoit depuis long-tems, & qui avoit conservé sa couleur; & la triturant avec autant d'alkali fixe végétal & cinq gros d'eau, il les exposa à une douce chaleur, où il les tint pendant vingt-quatre heures, ayant soin de les remuer de tems en tems: au bout de ce tems, il filtra la liqueur, & l'évapora: il en retira

un sel qui lui présenta tous les phénomènes du sel caustique. Dix dragmes de ce précipité, distillées dans une retorte de verre, à un feu qui fit presque entrer le verre en fusion, donnerent une once de mercure; & il resta, dans la retorte, dix grains de terre qui avoit toutes les propriétés de la chaux vive.

Après avoir suivi son *causticum* dans ces différens ordres de combinaison, M. Meyer crut devoir essayer s'il ne parviendroit pas à le faire passer dans l'eau. Pour cet effet, il prit une lessive caustique, préparée avec le plus grand soin; il versa dessus de l'huile de vitriol étendue, prenant toutes les précautions pour ne pas passer le point de la saturation, & même pour qu'il y eût un petit excès d'alkali; puis il distilla le tout, ayant soin de fracturer le produit. La première eau qui passa, sentoit l'huile de cire, avoit le goût un peu brûlant & styptique: versée sur l'alkali, elle le rendoit caustique; mêlée avec l'esprit de sel ammoniac, elle le rendoit aussi plus volatil & plus caustique à l'odorat. Elle ne changeoit point la couleur du syrop violat, & ne touchoit point au soufre. La seconde liqueur étoit semblable à la première, paroissoit même plus forte; elle étoit un peu trouble, & dépositoit une matière mucilagineuse blanche, en forme de petits flocons: les autres portions étoient

de plus en plus foibles & plus aqueuses. La vapeur, qui s'éleve de la chaux qu'on éteint, retenue dans un appareil convenable, avoit un goût légèrement-styptique; ce qui démontre la présence de cet être singulier & que notre auteur regarde comme une preuve de sa nature saline, comme son union avec les substances grasses & huileuses, lui démontre sa nature inflammable ou grasse : il avoit cru d'abord qu'en le concentrant, il auroit donné quelques signes plus marqués d'acidité; mais ses travaux ont été jusqu'ici infructueux.

Il démontre que ce *causticum* est fourni par le feu, en faisant observer, 1<sup>o</sup> que la pierre à chaux cruë ne contient rien de semblable, avant sa calcination; 2<sup>o</sup> que la terre calcaire, précipitée de l'eau de chaux par un alkali fixe, &, par conséquent, dépouillée de son *causticum*, le reprend, si on la calcine de nouveau. Il le démontre encore par le grand nombre de corps qui le prennent par la calcination, ou par un grand embrasement. M. Meyer met de ce nombre le *minium*, les alkalis fixes, la magnésie blanche, ou la base du sel d'Epsom, la terre de l'alun, les os calcinés, les terres filicees & argilleuses, l'huile de vitriol, enfin les métaux. Ce *causticum* étoit donc contenu dans les corps inflammables dont il se sépare, pendant la combustion,

Hiv

pour se diffiper dans l'air, ou s'attacher à d'autres corps qui lui sont présentés, & qui sont capables de le prendre. Mais il ne se sépare de ces corps combustibles que *dans leur entière décomposition*, soit qu'elle soit opérée par le feu ou par la putréfaction.

Il ne restoit plus à notre auteur, pour donner une théorie complète de son *causticum*, que d'examiner ce que c'étoit & de quoi il étoit composé : on a vu jusqu'ici sur quels fondemens il conjecturoit qu'il étoit formé d'un acide & d'une substance grasse & huileuse. Mais ce n'est que dans ce chapitre qu'il a pu en donner une idée exacte : il le définit donc *une substance saline, subtile, volatile, composée d'un acide uni très-intimement avec la plus pure matiere du feu*, & le regarde comme *un mélange analogue au soufre, qui est distinct de tous les autres corps de l'univers, & qui est indissoluble*, ( c'est-à-dire qui ne peut pas être décomposé, ) & *indestructible*, qu'on peut appeller *acidum pingue*. Les preuves, qu'il donne de cette assertion, ne sont, il faut en convenir, que des conjectures fondées sur les observations précédentes ; conjectures qui pourroient bien être susceptibles de plus d'une objection ; mais notre objet étant plutôt de faire connoître les idées de l'auteur que nous analysons, que de les

discuter , nous terminerons cet Extrait , en indiquant les matieres traitées dans le second volume ; matieres qui ne sont , à proprement parler , que des corollaires de la doctrine établie dans le premier. Il y examine , 1<sup>o</sup> quelle est l'origine , & comment se forme cet *acidum pingue* : il suppose que le Créateur en a formé , dès le commencement du monde , une quantité suffisante pour le besoin de tous les êtres qui composent ce globe , & qu'il ne fait que circuler , depuis ce tems-là. 2<sup>o</sup> Il fait une récapitulation de toutes les propriétés de cet être. 3<sup>o</sup> Il essaie de prouver que cet *acidum pingue* contribue à l'action & à l'effet de notre feu ordinaire , mais qu'il ne suffiroit pas seul pour produire l'embrasement des corps inflammables , si ces corps ne contenoient pas , en outre , une très-grande quantité de la matiere pure de la lumiere. 4<sup>o</sup> Il entreprend de démontrer que son *acidum pingue* est la matiere élastique de l'air , la matiere électrique & l'acide primitif ou universel. Enfin il donne une idée des élémens parmi lesquels il range son *acidum pingue* , en en excluant l'air.





## DIFFÉRENTES PIÈCES

*Sur l'Usage des Humectans dans les affections hyſtériques & hypocondriaques.*

*Nota.* « Nous avons cru devoir réunir ici  
 » quelques Pièces qu'on nous a adreſſées ſur  
 » l'usage des humectans dans les affections  
 » hyſtériques & hypocondriaques. Cette  
 » queſtion, une des plus importantes qu'on  
 » ait agitées depuis long-tems, ne ſçauroit  
 » être diſcutée avec trop d'exaſtitude : nous  
 » recueillerons avec ſoin les pièces du pro-  
 » cès, afin que les médecins inſtruits puiſſent  
 » en déduire la pratique la plus ſalutaire dans  
 » ce genre de maladies, qui n'a juſqu'ici que  
 » trop réſiſté à leurs efforts. Quand l'ou-  
 » vrage de M. Pomme n'auroit fait que ré-  
 » veiller l'attention des gens de l'art ſur cette  
 » matiere importante, on lui devroit beau-  
 » coup de reconnoiſſance.

## OBSERVATIONS

*Sur l'Usage des Humectans ; par M. LABROUSSE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, de la ſociété royale des ſciences de la même ville, & médecin de l'hôpital S. Jean d'Aramon.*

Nous devons au *Traité des Vapeurs* de M. Pomme une nouvelle méthode pour ces maladies.

Je vais détailler quelques faits qui se sont passés sous mes yeux, & dont la cure n'a réussi qu'en suivant sa pratique.

La femme d'un maréchal de cette ville, ayant souffert, depuis quelque tems, une perte considérable, fut guérie par les remèdes ordinaires. Des coliques, des suffocations, un appétit dépravé, des douleurs à la tête survinrent à la suite : elle avoit un éréthisme si considérable, que ses nerfs raccornis produisoient, par intervalle, une courbure dans toutes ses phalanges. Nonobstant le conseil qu'on lui avoit donné de se faire saigner & émétiser, elle suivit mon avis qui étoit de boire la tisane de poulet, & de prendre, de tems en tems, des lavemens presque froids qui la remirent entièrement.

Un travailleur avoit, depuis fix ans, une douleur à l'hypogastre, qui, par l'irritabilité de ses nerfs, lui produisoit un feu qui se communiquoit, en suivant les muscles droits, & le *sternum*, à la tête, où il resentoit sous les pariétaux, des battemens si considérables, qu'il sembloit, (à ce qu'il disoit) que sa tête s'entre-choquoit avec une autre. Je le reçus, il y a deux ans, dans notre hôpital, où, après l'avoir fait saigner, & purger différentes fois, je lui fis prendre des bouillons avec des écre-

viffes, des opiat, & le petit-lait. Il fe trouva mieux de ces remedes : je le renvoyai ; mais , deux mois après , il fut dans le même état. Il alla confulteur un fçavant médecin , à Avignon , qui lui ordonna les bains de Saint-Laurent ; il en revint , fans être guéri.

Après l'avoir examiné de plus près ; depuis la lecture du Livre de M. Pomme , & voyant les fymptomes d'un hypocondriacifme , je vis qu'il falloit fuivre *Sennert* & fa pratique , où il dit , dans fon Livre fecond , chapitre IV , au fujet des bains : *Aquæ enim dulcis calidæ balneum tollit laffitudinem , pectoris & dorfi dolores mulcet , articulos emollit , capitis gravitatem ex biliofis humoribus profectam amovet , melancholicos juvat , plenitudinem imminuit , flatu difcutit , corpus calefacit & humectat , ficcitatem illam fatalem remoratur.*

Je lui fis prendre quelque tems les bains chauds ; & je le conduifis peu-à-peu à des bains froids qui , avec d'autres petits ad-joints , le rétablirent parfaitement.

M. l'abbé Bermond effuya , dans le mois de Mai 1765 , une attaque d'apoplexie qui lui laiffa une hémiplégie du côté gauche. Il étoit fujet à des rhumes fréquens : l'hyver doux & humide les lui épargna ; & cette fonte d'humeurs , qu'il avoit coutume d'ex-



pectorer, fut supprimée; il se fit, par conséquent, un reflux de cette matiere dans les ventricules du cerveau, qui enfanta l'apoplexie.

L'âge de M. Bermond étoit d'environ soixante-cinq ans; son tempérament sec & phléthorique; sa conversation gaie par intervalle, & mélancolique par coutume; vivant commodément, & mangeant tout salé, poivré & aromatisé. Quoique je fus son médecin, je ne pus l'être dès le commencement. J'étois moi-même détenu dans mon lit par une fièvre continuë: on appella un médecin du voisinage, qui, après les remèdes ordinaires pendant & après le paroxysme, fut d'avis de l'envoyer à Balaruc; la saison étant propre, & les bains ouverts.

Après avoir bu les eaux, il ne put supporter que deux bains: il lui prit des spasmes & une fièvre si terrible, qu'on craignit de le perdre; on le saigna, & on le mit à la tisane de poulet, & de lavemens qui le calmerent; on le renvoya; & ce fut à son retour que je lui trouvai la fièvre qui ne l'a point quitté; des douleurs aux hypocondres; crachant fort peu, & ne dormant point.

Je diminuai la fièvre du malade par des saignées & des tisanes; les douleurs par des linimens; & je rappellois le sommeil par des anodins, J'allois lui faire prendre des

bouillons de poulet, quand une diarrhée le faisoit. Il fallut suspendre, & le guérir de cette infirmité qui dura quelque tems : il commença les bouillons indiqués qu'il sou tint douze jours ; je le dispofois à prendre les demi-bains, & les bains ensuite, quand la diarrhée reparut ; il rendit pour lors des matieres purulentes : peu de jours après, il en cracha. Il mourut enfin, trois mois après son retour de Balaruc, par une fièvre habituelle qui réduisit son corps au poids de quarante livres.

Il est facile de faire des réflexions sur cette maladie, & d'en tirer des conséquences avantageuses pour l'avenir ; mais je me borne à dire avec un sçavant médecin, ( M. Leroi, professeur en médecine à Montpellier ) sur les eaux minérales : *Ad hoc autem auxilii genus non facile venias cum homine qui aut podagrus sit, aut lue laboret venered, aut epilepsiæ obnoxius, aut passione laboret hypochondriacâ aut hystericâ.*

M. Cavene, bourgeois de cette ville, souffroit, depuis deux mois, des coliques hypocondriaques, des insomnies, des envies de vomir, des soubresauts dans les tendons des muscles, fort peu de fièvre, en furent les symptomes. Il consulta son médecin ordinaire à Avignon, qui lui ordonna

des saignées, des purgatifs, la racine de Bréfil, & les bains d'huile.

Comme je lui suis fort attaché, j'allai le voir, sans avoir été appelé. Je fus tranquille spectateur de son obéissance : on me demanda quelquefois mon avis. Je dis que je pensois tout le contraire de ce sçavant médecin, & qu'il n'y avoit que la tisane de poulet, des émulsions anodines, des lavemens, des applications des corps froids sur l'endroit de sa douleur, & sur-tout des bains froids qui pussent le guérir.

Je ne fus point suivi ; & je remarquai que toutes les fois qu'on le purgeoit, le jour même ou le lendemain, ses coliques augmentoient. Le malade ne put supporter les bains chauds d'huile : il essaya pour lors ma méthode, ou plutôt celle de M. Pomme. L'application d'une vessie remplie d'eau froide sur la région épigastrique & ombilicale, le soulageoit. La tisane de poulet fut mise en usage, & les bains presque froids. Le malade avoua lui-même, qu'il se sentoit beaucoup mieux : il ne prit pourtant que deux bains, où il resta une heure & demie à chacun. Mais, soit que la fraîcheur du bain lui déplût, ou qu'il fût sollicité par son neveu, chirurgien de profession, il consulta derechef son médecin qui lui ordonna encore des bains d'huile, & des potions d'huile d'amandes-douces.

Le malade ne voulut point des bains d'huile , parce qu'il sçavoit ce qu'il avoit souffert , en les prenant ; mais , en revanche , il a tant pris de ces potions huileuses , qu'il a gardé long - tems un vomissement presque continuel , & de tems en tems des douleurs fourdes.

Il s'est ordonné lui-même les eaux de Vals , parce qu'elles lui avoient fait du bien dans une autre maladie. Je lui dis de les mitiger ; il l'a fait , & s'en est mieux trouvé : je suis persuadé que s'il avoit continué les bains froids , ou du moins tièdes , il auroit plutôt guéri , sans avoir essuyé de vomissement & un défaut d'appétit long & journalier. La saison humide & froide , dans laquelle nous sommes , le préservera de ces coliques , & lui fera , sans doute , favorable ; mais ce sera à recommencer , quand les chaleurs reviendront.

Il est bien juste que les médecins s'empres sent à faire part au public des cures qu'ils operent , à la faveur de la nouvelle pratique de M. Pomme : quoiqu'*Hippocrate* , *Galien* , *Celse* , *Alexandre de Tralles* l'eussent déjà , pour ainsi dire , indiquée , on l'avoit abandonnée , depuis long - tems , pour ne substituer que des remedes contraires. L'humanité lui devra toujours de l'avoir fait revivre , pour la mettre dans un plus beau jour.

LETTRE

## L E T T R E

*De M. BRUN, médecin à Pignans en Provence, à M. COSTE, médecin à Ville en Bugei; en réponse à celle qu'il a publiée dans le Journal de médecine du mois de Mai, sur les Affections vaporeuses.*

MONSIEUR,

L'examen d'une question problématique; relative à quelque art, en favorise le progrès; c'est donc un très-grand avantage d'en discuter toutes les difficultés : l'éclaircissement de la vérité étant le but de pareilles disputes, personne ne doit jouir du droit exclusif de nier un fait, parce que ce fait n'a pas été opéré sous ses yeux; encore moins doit-on imputer à un honnête homme une fausseté, le rendre même ridicule, en voulant faire passer pour apocryphe une cure merveilleuse, qui sauva la vie à la femme accouchée dont il est fait mention dans le Journal du mois de Décembre dernier, que vous rejettez avec tant de dédain.

Nous sommes l'un & l'autre préposés pour conserver les jours de ceux qui ont confiance en nous : ce seroit prévariquer dans notre profession, que de passer sous silence l'imputation odieuse d'une opération fautive qui, pratiquée ailleurs, pour-

roit induire à erreur ceux qui, sous l'autorité d'une observation consignée dans un Journal fait pour instruire, prescriroient, sur l'assertion d'un imposteur, le remède indiqué à quelque affligé qui seroit la victime de la crédulité.

Vous regardez comme un paradoxe en médecine, que l'*asperfusion d'eau froide dans une attaque d'épilepsie hystérique, accompagnée de suppression de lochies, ait eu un heureux succès*. Vous me regardez comme un empirique qui applique, à tort & à travers, un remède éprouvé : je *n'abuse* pas assurément de la licence du paralogisme ; je connois les principes de la méthode que j'emploie, & je ne sçaurois en déduire des applications fausses. L'illustre auteur du *Traité des Vapeurs*, par amitié & par bonté, m'en avoit expliqué clairement tout ce qui pouvoit échapper à mes foibles lumières, lorsque j'avois l'honneur de le suivre dans sa pratique, pendant mon séjour à Arles : avec un tel guide, puis-je m'égarer ? Voici tout uniment mon procédé dans cette cure.

Le 15 Juillet dernier, à une heure après midi, étant dans ma chambre, j'entends les femmes de mon voisinage, qui alloient, revenoient, en criant continuellement : *Elle est morte*. A deux heures, le chirurgien de l'accouchée vint m'appeller. Je me rendis chez la malade que je trouvai expirante ;

roide comme une barre de fer ; le poulx presque éclipfé ; les vuidanges supprimées ; son ventre qui grossissoit à vue d'œil ; sa gorge resserrée ; dans des accidens épileptiques qui le succédoient les uns aux autres. Me voyant dans l'impossibilité de rien faire pénétrer , ni par le haut ni par le bas , toutes les parties étant en convulsion ; ne pouvant me procurer une baignoire sur le champ , vu le cas pressant , fondé sur l'autorité de l'auteur respectable déjà cité , je trempai des linges dans l'eau froide , dont je couvris le corps de l'accouchée , mis à nud , & l'en arrosai : je les renouvellois d'un moment à l'autre. Après plus de deux heures d'un travail si laborieux , n'appercevant aucun mieux , je me fis apporter de l'eau du puits d'un particulier , froide en été , presque au degré de la glace. J'y trempai un drap de lit plié en quatre , dont je couvris l'accouchée , depuis la tête jusqu'aux pieds. À l'instant , elle desserra un peu les dents : je profirai de cet avantage pour la faire boire ; je fis , en même tems , injecter un lavement de cette eau froide , qu'elle retint , & j'annonçai aux assistans stupéfaits la guérison. Tout le bourg fut témoin de cette opération : bien des gens vinrent , par curiosité , voir , enveloppée de linges trempés dans l'eau froide , une nouvelle accouchée que , dans ce pays-ci comme ailleurs , on abreuve de

liqueurs & de cordiaux, lesquels avoient procuré à ma malade les étranges paroxysmes mentionnés; car je sçus qu'on l'avoit gorgée d'eau des Carmes.

Par mon narré, vous devez comprendre, Monsieur, que je n'ai point *aggravé les symptômes par les premiers moyens que je mis en usage*, l'accouchée ayant déjà eu deux ou trois accès d'épilepsie, lorsque je fus arrivé auprès d'elle; que l'eau de poulet ne fut employée que vers les neuf heures du soir: quoique prescrite à mon arrivée, on ne pensa à la faire, dans le trouble où étoit la famille, qu'à sept heures, parce qu'étant retourné chez elle à cette heure, je la trouvai attaquée d'une violente toux que je caractérisai de *convulsive*. Les parens s'y refusoient, ayant fait prendre un bon & gras potage à l'accouchée, un moment après que je l'eus quittée. Cette boisson calma la toux dans la nuit. M. Tissot n'est pas éloigné de cette méthode. Voyez *l'Avis au Peuple sur sa santé*, de ce célèbre médecin bienfaisant de l'humanité, au titre SUI-  
TES DES COUCHES.

Je ne veux pas contester l'authenticité de vos deux observations; mais je crois pouvoir vous dire hardiment, que si, dans votre procédé curatif, vous n'aviez employé que les humectans, tels que les bains, demi-bains, pédiluves, lavemens, fomentations



& l'eau de poulet, & non les stimulans & les toniques, tels que le quinquina, & même la saignée souvent meurtrière en pareil cas, vos malades auroient été de beaucoup plutôt guéris. On ne sçauroit même attribuer leur entière guérison à l'usage du quinquina, puisque vous réunissiez les deux contraires, & qu'il se peut fort bien que les humectans l'aient emporté sur les stimulans; ainsi vos deux observations ne *me forceront pas de reconnoître, contre le sentiment de certains modernes, l'insuffisance des aqueux & des humectans* : il me paroît qu'un médecin devroit parler avec un peu plus de ménagement d'un confrère qui travaille à soulager les hommes dans leurs infirmités.

Je laisse à M. Pomme le soin d'analyser & de répondre aux autres articles de votre Lettre. Je l'ai promis en son nom, à la réponse que je fis à l'Anonyme de Lyon : il ne m'en dédira pas. J'ajouterais seulement que *les applications de glace, les bains, lavemens & boissons d'eau froide, que vous trouvez si opposés à la saine raison, ont été employés sous mes yeux, avec un succès éclatant. Vous n'êtes pas éloigné de Lyon; informez-vous des guérisons miraculeuses de madame de Cligni & de M. de Francheleins, président à Mâcon; vous verrez quel usage on a fait, dans leur traitement, des toniques & des stimulans.* Pour vous con-

vaincre de leur inutilité, la première fois que, dans votre pratique, vous rencontrerez quelque femme attaquée de suffocation hystérique ou de quelque autre accès de pareille nature, appliquez sur son corps nud un linge trempé dans l'eau froide, & vous verrez si, comme par enchantement, le paroxysme ne cesse pas aussi-tôt.

Je traite actuellement une maniaque hystérique, qui a passé trois mois sans dormir, mangeant & buvant très peu, & qui aujourd'hui mange & dort par l'application constante sur le cerveau, d'un linge trempé dans l'eau froide, renouvelée de tems en tems; des lavemens & des fomentations d'eau froide sur l'*abdomen* : n'ayant pas été possible de lui faire continuer les bains froids, les parens refusant d'employer la force, pour l'y contraindre, elle n'en a pris que cinq qui lui ont été pourtant salutaires.

Si vous doutez de la vérité de tout ce que j'ai avancé, tout le pays vous l'attestera : donnez-vous la peine d'en écrire aux magistrats; &, après leur réponse, peut-être *pourrez-vous concevoir comment des médecins osent faire trophée de pareils secours ? Je sçais que l'expérience démontre que, de tous les astringens, il n'en est aucun qui agisse avec plus d'efficacité que l'eau froide. Comment donc détruira-t-elle, dites-vous, le spasme actuel, immédiatement pro-*

*duit par une tension contre nature ?* Lisez, sans prévention, l'excellent ouvrage de M. Pomme, vous y trouverez vos difficultés applanies & expliquées avec autant de netteté que de précision.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E

*De M. DEJEAN, médecin à l'abbaye du  
Bec en Normandie, sur une Affection  
vaporeuse, guérie par le quinquina.*

MONSIEUR,

J'ai lu, avec d'autant plus de satisfaction, dans votre Journal du mois de Mai, une Lettre sur les Vapeurs, par M. Coste, que j'ai employé, avec le même succès, sa méthode thérapeutique : l'observation ci-dessous en est une preuve non équivoque.

Mlle M.\*\*\* âgée de vingt-huit ans, d'un assez bon tempérament, éprouva, vers le commencement d'Avril 1762, une toux férine & quinteuse avec oppression & étouffement ; les accès étoient très-fréquens, & si violens, que l'on craignoit, à tout instant, pour sa vie. Après un sérieux examen, j'ordonnai la saignée, tant pour prévenir la rupture de quelque vaisseau, que pour rendre la circulation plus uniforme, en diminuant la trop grande tension des solides.

Cette saignée rendit plus supportables les accès qui se soutinrent cependant à-peu-près les mêmes pendant trois mois, malgré l'usage des adoucissans, des délayans légèrement diurétiques, & des minoratifs les plus doux, après avoir fait précéder un vomitif, ayant eu lieu de soupçonner le foyer de la maladie dans les premières voies.

» *Galien* a eu bien raison de dire (a) que » la passion hystérique n'a qu'un nom, mais » qu'elle renferme des symptômes bien différens, & en très grand nombre, » puisqu'à ceux énoncés ci-dessus, se réunirent les lassitudes spontanées, les convulsions avec étranglement, le croacement ou cri des grenouilles, les hoquets, l'aphonie, l'enrouement, l'*abdomen* météorisé avec tension, des douleurs insupportables dans le creux de l'estomac, dans les parties précordiales, enfin dans les muscles quarrés, situés à la partie postérieure de la tête.

L'intermission de ces redoublemens étoit fort prochaine, au commencement; elle devint ensuite quotidienne, double-tierce, & enfin tierce. Quels remèdes devois-je leur opposer? Les bains, les aqueux, les eaux minérales acidules, le petit-lait avec le muguet

» (a) *Hystericam passionem unum quidem nomen esse, varia tamen & innumera accidentia sub se comprehendere.* » GAL. lib. 6, de Loc. affect. sap. 7.

& le souci, & la liqueur minérale anodine d'Hoffmann. Je me suis apperçu d'un assez bon effet du remède de cette bonne femme, dont parle *Riviere* dans sa *Pratique de Médecine* :

R $\acute{e}$ . *Mofchi*,

*Sanguinis Drac.*  $\overline{\text{aa}}$  gr. xiiij.

*Ex Aq. flor. Arant.*  $\mathfrak{z}$  iv.

tom. II, l. 15, c. vj.

Je lui permettois une ample boisson d'eau tiède dans les paroxysmes ; & dès qu'elle se précipitoit par les urines, le calme succédoit aux plus vives angoisses.

Par tous ces remèdes suivis & administrés très-scrupuleusement, pendant dix mois, n'obtenant qu'une cure palliative, je m'imaginai de tourner mes vues sur la mauvaise constitution de l'estomac, sur ses crudités & coctions vicieuses auxquelles *Higmore*, *Galien*, &c. attribuent la principale cause de cette maladie. Quel médicament aurois-je pu trouver qui fût plus propre à remplir mon indication, que l'écorce du Pérou, sur-tout en rapportant à la contraction spasmodique du genre nerveux, au tems périodique des fièvres intermittentes le paroxysme des affections hystériques ? Dans cette perspective, je soumis ma malade à l'usage d'une teinture faite avec trois gros de quinquina que je faisois bouillir dans trois verres d'eau, jusqu'à

### 138 DIFFÉRENTES PIÈCES

la réduction de deux verres à prendre , soir & matin. Dès le premier jour , l'accès fut moins long & moins violent ; ensuite l'intermission , de tierce qu'elle étoit , devint octave ; & enfin la déclinaison des symptômes fut toujours en raison réciproque de l'intervalle des paroxysmes. J'ose avancer , Monsieur , qu'en moins d'un mois & demi , cette demoiselle n'eut presque aucun ressentiment de sa maladie , & qu'elle fut guérie en peu de tems ; mais elle continua de faire usage de sa teinture , pendant plus de trois mois.

Quoique mon observation n'offre rien de nouveau , j'ai cependant cru devoir vous en faire part.

J'ai l'honneur d'être , &c.

### OBSERVATIONS

*Sur l'Usage des Humectans dans les maladies spasmodiques ; par M. COMTE , maître en chirurgie à Aouste en Dauphiné.*

On loue , on préconise le *Traité des Vapeurs* (a) ; on l'attaque en même tems , & on forme des doutes sur la doctrine que contient cet ouvrage (b). Il ne m'appartient

(a) Voyez le *Journal de médecine* du mois de Septembre 1764 , pag. 195.

(b) Voyez le même Journ. du mois de Septembre 1765 , pag. 258.

point d'entrer en lice avec ces adversaires. Je n'ai donc garde de me présenter pour défenseur de ce système ; toute discussion à ce sujet me déplairoit infiniment. Je me borne à fournir des matériaux à ceux qui, plus courageux que moi, sçauront en faire usage. Des observations bien constatées, & des expériences pratiques seront à l'abri, sans doute, de toutes discussions : en voici un certain nombre.

Une fille, âgée de trente ans, souffroit ; depuis long-tems, d'un gonflement douloureux aux deux mammelles, pour lequel elle avoit déjà été saignée & resaignée sans succès, lorsqu'elle me consulta. Le symptôme étoit des mieux caractérisés ; il annonçoit parfaitement le spasme de l'hypogastre, & le reflux des menstrues. La fomentation d'eau froide sur les parties souffrantes, emporta, dans peu, le gonflement & les douleurs. *Voyez le Traité des Vapeurs, seconde édition, pag. 32.*

Le sieur *Chatelan*, laboureur, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament sec, fut attaqué d'une fièvre putride, compliquée de spasme, que l'on méconnut entièrement. Les purgatifs irritèrent les symptômes ; une chaleur brûlante, la langue sèche & noire, les yeux enflammés, le délire,

le hoquet & une tension douloureuse à l'estomac me firent appercevoir de la méprise. Je retranchai tout remède, pour livrer le malade à une copieuse boisson d'eau de poulet nîtrée; j'ajoutai à ce puissant remède les lavemens froids, & les fomentations émollientes qui le guérèrent parfaitement. *Ibidem*, pag. 281.

La femme de *Jacques Gaynet*, garde-batelier des fermes du roi, âgée de vingt-cinq ans, étant épuisée par un enfant qu'elle allaitoit, depuis huit mois, fut tout-à-coup attaquée d'accidens épileptiques qui alarmerent le mari & la famille. Dans les perquisitions des causes, je découvris le vice de la matrice, & la traitai, d'après les instructions de notre auteur cité. Le bain froid, dans lequel je laissai la malade plusieurs heures par jour, & ensemble l'application d'eau froide sur la tête, la guérèrent radicalement, dans l'espace de deux mois. *Ibidem*, pag. 122.

Mlle *Buisson*, gouvernante chez M. le comte d'Aouste, âgée de trente-cinq ans, enceinte de sept mois, fut attaquée d'une perte de sang des plus considérables, qu'un chagrin des plus vifs lui avoit procurée. L'accouchement devint indispensable, eu égard à l'hémorragie : j'opérai, en conséquence,



& amenai un enfant mort avec gangrene au cordon ombilical. La fièvre survint le même jour : le ventre se tendit ; & les mouvemens convulsifs se mirent de la partie ; ce qui arrêta les lochies. Un pareil état me parut si critique , que je demandai du secours. Le conseil assemblé s' alarma par l'odeur cadavéreuse des vuidanges qui avoient réellement infecté la chambre de l'accouchée , & prognostica la gangrene & la mort. Mais , pour ne pas abandonner la malade à son malheureux sort , on la livre au quinquina , comme le seul spécifique dans le cas de gangrene. Ce remede augmenta l'éréthisme & les symptomes. Je fus maître pour lors du traitement ; & ce fut par le secours des fomentations continuelles , des lavemens fréquens , de l'eau de poulet pour boisson ordinaire , des injections d'eau tiède , qu'elle revint à la vie , & fut entièrement rétablie , après deux mois de traitement. *Ibidem* , pag. 410.

Madame *Beaudrant* , âgée de trente ans ; d'un tempérament vif , accoucha assez heureusement , le 10 Juillet 1764 , après avoir beaucoup fatigué , dans son ménage , auprès des vers à soie qu'elle avoit élevés : tout fut paisible jusqu'au 15 , auquel tems , elle fut affectée de certaines inquiétudes &

d'un chagrin assez vif. Le 16, les lochies se supprimèrent, & procurèrent, par leur reflux, un délire maniaque des mieux caractérisés. On osa, dans cet état, proposer l'ipécacuanha; & cet avis l'emporta sur tout autre conseil. L'effet de ce remède fut d'augmenter le délire : la malade devint furieuse, s'arrachant les cheveux, & se jettant sur les personnes qui l'entouroient, pour les mordre; les contractions des membres étoient si fortes, qu'il falloit plusieurs hommes pour la tenir; elles étoient aussi très-vives dans les muscles de l'*abdomen*; la gorge en étoit étranglée; & la déglutition des alimens ne pouvoit avoir lieu; ce qui fit croire à plusieurs, que la malade étoit hydrophobique. Dans cette perplexité, je ne connus que le bain froid, dans lequel je fis attacher la malade : on l'y laissoit journellement plusieurs heures de suite; & on eut toujours soin d'arroser continuellement la tête avec de l'eau froide; ce que l'on fit pendant près d'un mois, au bout duquel tems, le délire cessa; les vuidanges reparurent; & la malade a été si radicalement guérie, qu'elle plaisante aujourd'hui de son état passé. *Ibidem*, pag. 128.

Dans le courant du même mois, M. Roche, marchand, âgé de quarante-six ans,

d'un tempérament sec & atrabilaire, fut attaqué d'une toux convulsive avec fièvre, suffocation & autres symptomes spasmodiques : la saignée & les remèdes pectoraux n'opérèrent jamais le moindre soulagement ; mais l'eau de poulet pour boisson ordinaire, l'abstinence totale des bouillons, auxquels on suppléa par des crèmes de riz, emportèrent la toux & les autres symptomes. Il resta cependant au malade une douleur de tête habituelle, dont il étoit, depuis longtemps, cruellement tourmenté ; je conseillai l'application d'eau froide qui le guérit parfaitement. *Ibidem*, pag. 229 ; & encore pag. 139.

Je laisse aux antagonistes de ce système le soin de réfléchir sur ces observations : ma reconnoissance envers notre célèbre auteur, est le premier motif qui m'a engagé à les publier ; le second, non moins intéressant, est le desir sincere de soulager l'humanité, en invitant mes confreres à m'imiter en pareille circonstance.



## OBSERVATIONS

*Sur les Suites de Couches; par M. RENARD, médecin à la Fere.*

*Da locum medico. Eccl. 38, 11, 12.*

Toutes les maladies sont du ressort d'un médecin; c'est donc mal-à-propos qu'on ne l'appelle pas dans celles qui ont besoin du secours de la main. De tout tems, ils ont assisté & même présidé aux grandes opérations. On connoissoit déjà, dans le septième siècle, un médecin accoucheur. Paul Eginete, qui vivoit dans ce tems-là, étoit appelé par excellence, *vir obstetrix*, l'homme sage-femme. C'est aussi le premier homme qui ait fait sa profession du métier de sage-femme. Aujourd'hui, les médecins font une étude très-particulière de l'art des accouchemens. Plusieurs ont donné & donnent encore tous les jours d'excellens Traités sur cette partie de la médecine (a). Tous

(a) M. Petit, médecin anatomiste, dont je me ferai toujours gloire d'être le disciple reconnoissant, & l'admirateur impartial, donne, tous les ans, dans son amphithéâtre, à Paris, un Cours d'accouchemens, qui lui attire un nombre considérable d'élèves de toutes les parties du monde. Ses leçons, en général, sont des plus éloquentes, & très-instructives. On peut les  
sçavent

ſçavent remédier efficacement aux accidens qui précèdent, qui accompagnent ou qui ſuivent les couches. Quelques-uns même ſ'adonnent à la pratique de cette profeſſion, & ne rougiſſent pas de recevoir les enfans à leur naiſſance. Citoyens zélés, on les voit, ſans ceſſe occupés de la ſanté des hommes, dans tous les inſtans de leur vie. Le fœtus reçoit leurs ſecours bienſaiſans dans le ſein même de ſa mere ; il paroît au jour ſous leurs auſpices ; & ſi, dociles à leurs conſeils, les parens ne le garrottent pas avec les liens du maillot, & la cuiraffe de la balaine ; on le verra, avec autant de plaiſir que de ſurpriſe, croître, embellir & ſe fortifier plus en trois mois, que les autres en un an. Il y a des abus dans tous les âges ; mais les plus dangereux ſont ceux qui attaquent les enfans au berceau. Ce ſont ceux-là que les médecins doivent ſur-tout ſ'efforcer de corriger ; car combien d'enfans ſont tous les jours les victimes du maillot, du corps, d'un lait étranger, de la bouillie, &c. Il ne faut donc plus ſ'étonner ſi, comme le prouvent les *Tables des Probabilités de la*

regarder comme d'excellens Traiſés ſur les différentes parties de la médecine ; un ſçavoir & une érudition immenſes brillent dans tout ce qu'il dit ; mais ſon chef-d'œuvre eſt ſon cours d'accouchemens. Que ne lui devoit pas l'humanité, ſ'il vuloit un jour le rendre public !

*durée de la vie*, dans les paroisses de campagne, la moitié de tous les enfans qui naissent, meurent à-peu-près avant l'âge de quatre ans révolus (a). Quelle dépopulation ! Les hommes seront-ils donc toujours esclaves des usages malheureux, & des préjugés homicides ?

Les enfans qui naissent, ne sont pas les seuls en danger. Toutes les femmes grosses, ou en couches, abandonnées à elles-mêmes, ou confiées à des ignorans, sont exposées, ainsi qu'eux, à toutes sortes d'accidens. Tous les tems de la grossesse sont orageux : un purgatif ou une saignée à contre-tems, le moindre mouvement précipité, un cahot, &c. causent souvent une perte de sang, un avortement, & quelquefois la mort. Que de dangers plus imminens encore, avant & après l'accouchement ! L'énumération en seroit trop longue ; je ne parlerai que des plus ordinaires. Dans les villages, si l'enfant présente toute autre partie que la tête, ç'en est fait le plus souvent ; il est déchiré ; on le tire par morceaux. Trop heureuse la mere qui n'éprouve pas les atteintes de l'instrument, qui ne succombe pas à la douleur, ou que la vue d'un tel carnage ne fait pas mourir subitement ! Mais eût-elle assez de courage pour survi-

(a) Voyez M. *De Buffon*, tom. iv, in-12, pag. 419.

vre à un assaut si cruel & si horrible, ne deviendra-t-elle pas bientôt la proie d'une inflammation de matrice, d'une hémorragie ou d'une suppression des lochies, d'un dévoiement symptomatique, ou d'un lait répandu, d'une infiltration, &c ? Voilà autant d'accidens pour l'ordinaire mortels, sur-tout quand on n'est pas secouru par un homme de l'art. Malheureusement, la plupart des femmes sont trop pudibondes dans pareilles circonstances ; elles refusent opiniâtrement tout secours de la part des hommes. Fatal respect humain ! Ainsi elles restent absolument abandonnées à la vieille routine des sages-femmes. Dans les campagnes, souvent c'est une paysanne qui en accouche une autre ; & celle qu'on qualifie du nom de *sage-femme*, est ordinairement aussi bornée que sa voisine ; elle a seulement un peu plus de hardiesse. Ces prétendues sages-femmes, en général, ne savent pas même lire ; comment pourroient-elles apprendre un art qui exige, pour le pratiquer, des connoissances & des lumières très-étendues ? En effet, quelle est la sage-femme, ou l'accoucheur, ( je parle de ceux qui pratiquent dans les villages, ) qui d'abord aient fait une étude profonde & suivie de l'anatomie, qui ensuite se soient livrés, pendant long-tems, à la théorie de l'*Art des Accouchemens*, & qui enfin l'aient été exer-

cer dans les hôpitaux, ou chez les sages-femmes dans les grandes villes ? Supposons même qu'ils aient suivi ce plan d'étude, & acquis toutes les connoissances théoriques & pratiques, nécessaires pour assister les femmes en couches, & faciliter l'accouchement, ce ne sera encore là que la moindre partie de ce qu'il faut sçavoir pour réussir dans toute l'étendue de cette profession. Ordinairement l'accoucheur ou la sage-femme ont coutume de remédier aux accidens qui accompagnent la grossesse, & sont chargés spécialement du traitement des maladies sans nombre des enfans nouveaux-nés & des femmes en couches. Que de connoissances diverses ne faut-il pas réunir, pour s'en acquitter avec succès ? Un bon accoucheur & une sage-femme instruite sont sûrement les personnes les plus utiles & les plus essentielles à la population. Mais, malheureusement, le nombre en est trop petit : les grandes villes en ont peu ; & les autres en fournissent à peine. C'est au ministère public à remédier à cette disette. Pour moi, je ne peux faire que des vœux ; plût à Dieu qu'ils ne soient pas stériles !

I. La femme du meûnier de cette ville est morte, en Novembre 1763, le fixieme jour d'une fièvre inflammatoire, & le neuvieme de ses couches. Il est probable que la matrice avoit été blessée dans l'opération,



ou qu'il étoit resté dans ce viscere une portion du *placenta*. De-là le gonflement, la tension & la douleur aiguë du bas-ventre, la suppression totale des lochies, l'aridité & la chaleur de toute l'habitude du corps, les maux de gorge & de tête violens, les mouvemens convulsifs, & le transport. Ces accidens, tous très-graves, étoient sûrement l'effet d'une inflammation à l'*utérus*, favorisée & augmentée par un mauvais régime, & sur-tout par l'abus de quelque potion cordiale, & du vin. La malade a été saignée, le septieme jour de ses couches, lors de ma premiere visite, trois fois du bras & une fois du pied. On a employé les délayans, les nîtreux; les lavemens émolliens, les cataplasmes résolutifs & anodins, les potions calmantes & anti-spasmodiques, &c. tout fut inutile; & la malade est morte d'épuisement & de gangrene.

II. Il y a environ six ans que je vis périr de même une jeune femme du bourg de Tourouvre en Perche, à la suite d'une fausse-couche, pourtant assez heureuse. L'inflammation avoit été causée, entretenue & augmentée par l'usage le plus immodéré du vin. On m'a assuré que la malade, en une nuit, en avoit avalé au moins deux bouteilles avec beaucoup de sucre & d'autres ingrédients très-chauds & très-incendiaires. Aussi est-elle morte, vers le quatrième jour

de sa maladie, malgré les secours les plus efficaces, dans le transport, les convulsions & les douleurs les plus aiguës & les plus terribles. De tout tems, les médecins ont gémi sur le nombre considérable de citoyens que l'abus du vin & des autres liqueurs spiritueuses enleve, tous les ans, à la patrie. A quoi servent donc les lumieres si vantées de notre siècle, si nous conservons tous les abus & tous les préjugés de nos peres ?

III. Tout récemment, la femme du sieur Barenton, du village de Mennési, a éprouvé les mêmes accidens, & subi le même genre de mort que la meuniere de la Fere. On avoit aussi été obligé de l'accoucher de force. La sage-femme a avoué que c'étoit la premiere fois de sa vie, & qu'elle craignoit d'avoir donné un coup d'ongle aux parois intérieures de la matrice. De-là mille accidens des plus graves, auxquels cette sage-femme villageoise n'a pas sçu remédier. Je ne fus appelé que le septieme jour des couches; & quoique la distance ne fût pas fort longue, la malade étoit expirée, avant mon arrivée. Tout s'étoit supprimé, & il ne se faisoit plus la moindre fonction, depuis deux jours. Aussi tout l'*abdomen* étoit-il prodigieusement tendu & livide. J'aurois bien voulu m'assurer de la cause immédiate de cette mort. Mais, dans ce pays-ci, on s'oppose toujours opiniâtement à l'ouverture

des cadavres. C'est encore là un préjugé général, très-contraire aux progrès de la médecine expérimentale. *Qui bene judicat, bene curat.*

IV. Madame de \*\*\* a couru aussi toutes sortes de risques, pendant huit ou dix jours, entre les mains d'un accoucheur qui lui promettoit tous les jours une convalescence prochaine. A ma première visite, je reconnus un engorgement laiteux intérieur, accompagné d'agitation, de fièvre continuë, de douleur violente, &c. & le danger me parut si imminent, que je n'osai me charger seul de l'événement. On envoya donc chercher, sur le champ, M. *Rauffin*, docteur-médecin de Rheims, qui excelle dans toutes les parties de l'art de guérir. Il est resté trois jours auprès de la malade qui a été saignée une fois du bras, purgée plusieurs fois, &c. Tous les remèdes, sous la direction, ont eu le plus grand succès. Il a laissé, en partant, toute la famille dans la joie, & la malade hors de tout danger. Cependant, malgré la continuation de mes soins, la convalescence a été encore fort longue. *Quot diebus principium morbi duraverit, eotidem augmentum, status, &c.*

V. La femme du sieur Querzy, vannier à la Fere, étoit anasarque depuis plusieurs mois, menacée d'hydropisie de poitrine, d'une foiblesse extrême, & à la veille d'ac-

coucher. Tous ces accidens, assez graves par eux-mêmes, étoient encore accompagnés d'une petite fièvre continuë. La malade avoit été saignée une fois du bras, fort à contre-tems, dans le commencement de son enflure œdémateuse. Je lui ai conseillé l'usage du vin blanc avec le sel d'absinthe, l'oxymel scillitique, & le syrop fébrifuge. Tous les trois jours, elle étoit purgée avec une petite dose de pilules hydragogues; elle a aussi usé de teinture de Mars, d'oxymel colchique, de sel polychreste, & de *duobus*; de vin d'Espagne, &c. Tous ces différens remèdes ont opéré à merveille; & l'accouchement s'est fait, sur ces entrefaites, le plus heureusement du monde. Trois semaines de ce traitement, joint à un régime convenable, tant avant qu'après les couches, ont suffi pour terminer la cure, & procurer une convalescence parfaite.

Je pourrois encore rapporter un grand nombre d'autres exemples d'hémorragies ou de suppressions, d'engorgemens ou d'apostèmes laiteux, d'inflammations, d'ulcères ou de chutes de matrice, de laits répandus, &c. Mais je ne finirois pas, & je pourrois déplaire par des répétitions peut-être inutiles, & sûrement fastidieuses. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas me refuser à un fixieme exemple qui sera le dernier, le plus long & vraisemblablement le plus intéres-

fant. C'est aussi lui qui a donné lieu à cette suite d'observations.

VI. Dans le mois de Mai dernier, la femme du sieur Blin, tisserand à la Fere, a couru tous les dangers de la vie, quoiqu'accouchée assez heureusement d'un enfant à terme, après quelques jours de vives douleurs. Les lochies ont d'abord coulé avec assez d'abondance; mais la fièvre de lait, qui est devenue inflammatoire, a tout supprimé : de-là un nombre infini d'accidens graves, tels que la chaleur & la sécheresse dans toute l'habitude du corps, la tension considérable & la douleur aiguë à la région de la matrice, siége de l'inflammation (a); de-là des maux de tête violens, une soif inextinguible, & un délire sourd. Tout fit craindre alors pour la vie de la malade, & avec raison; car, suivant un aphorisme de Mauriceau, cité par Levret, *Art des Accouchemens*, pag. 460, « l'inflam-  
» mation de la matrice met la femme en  
» grand danger de la vie, mais principalement  
» quand elle arrive, dans les premiers jours,  
» après un accouchement fâcheux, parce  
» qu'alors, ajoute M. Levret, ordinaire-  
» ment la terminaison est la gangrene de cet  
» organe. » Bientôt la malade fut prise d'un

(a) *Uterina in ventriculis durities cum dolore; acutè perniciosum.* Coac. prænot. n<sup>o</sup> 528.

dévoient symptématique (a). Les déjections étoient bourbeuses, noirâtres, & extrêmement fétides. Intérieurement, un feu dévorant consumoit tout, tandis qu'à l'extérieur les frissons étoient très fréquens. Malgré tant d'accidens qui annonçoient une mort prochaine, je ne fus cependant appelé que le huitième jour au matin. La langue, les gencives & les lèvres étoient noires & grillées (b); le pouls étoit petit, serré, ondulant, & extrêmement fréquent; il s'exhaloit de toute la chambre de la malade une odeur infecte qui annonçoit déjà un principe de corruption & de gangrene. Mon pronostic fut des plus tristes & des plus malheureux. Je croyois la malade à sa dernière heure; & je serois peut être sorti, sans lui conseiller le moindre remède, sans les prières & le désespoir du mari.

J'ordonnai, sur le champ, une bouteille de décoction blanche de Sydenham, dans laquelle je fis ajouter une once & demie de syrop de quinquina, pour prendre en douze ou quinze heures. On fit prendre aussi, le même jour, un lavement, qu'on répéta, depuis, cinq ou six fois, composé avec

(a) *Facilis ille secessus lactis à sanguine morbus est.* VAN-SWIETEN, tom. iv, pag. 540.

(b) *Utero inflammato, linguam asperam ac nigram quasi atramento tinctam.* VAN-SWIETEN, tom. iv, pag. 546.

demi-once de quinquina concassé & bouilli dans égale & suffisante quantité d'eau & de vin. On appliqua, chaque fois, le marc sur le bas-ventre, en forme de cataplasme. On donnoit, pour boisson ordinaire, de l'eau de riz : je la fis continuer ; seulement on ajoûta dans chaque verre une petite cuillerée des syrop fébrifuge & de coquelicot mêlés ensemble. Peu de tems après, je substituai au syrop de coquelicot celui de limon, pour appaiser la soif & l'orgasme des humeurs : on ajoûta, pendant long-tems, aux bouillons très-legers d'ailleurs, le sel de *duobus*. J'eus la consolation, à ma seconde visite du soir, de trouver la fièvre un peu diminuée. Le lendemain matin, la langue commença à s'humecter ; insensiblement la peau me parut aussi moins aride, moins brûlante ; je crus même y reconnoître, dès le troisieme jour de mon traitement, un peu de moiteur ; pour la favoriser, j'ajoûtai alors, comme je l'ai dit ci-dessus, le syrop de coquelicot à celui de quinquina. Dès ce moment, les sueurs devinrent plus abondantes ; & le dévoiement, qui étoit déjà bien diminué, cessa entièrement. Tous les autres symptomes fâcheux disparurent aussi. Je crus alors pouvoir annoncer une convalescence prochaine. Cependant la fièvre ne quittoit pas prise absolument. Tous les jours, il y avoit un petit redoublement.

L'accès, le cinquième jour de mon traitement, fut même beaucoup plus considérable. J'ignore pourquoi : peut-être a-t-on fait quelque faute dans le régime, qu'on n'a pas voulu avouer. Quoi qu'il en soit, j'ai craint, tout ce jour-là, une rechute : pour la prévenir, je conseillai une boisson abondante avec le nître & le fyrop de limon, & de fréquens lavemens d'eau tiède. Ces derniers accidens étoient, sans doute, causés par la matiere laiteuse, retenue dans la masse des humeurs, puisqu'elle avoit cessé de couler par les lochies, & qu'elle ne s'étoit jamais portée au sein. J'ordonnai, pour en rappeler le cours, les pilules de Bécher, & le sel de *duobus*. A peine la malade eut-elle pris un demi-gros de ces pilules, que les vuidanges reparurent ; depuis ce tems, elle a continué d'aller de mieux en mieux ; & enfin je terminai la cure, en la purgeant, vers le vingtième jour de ses couches, avec les amers fébrifuges, & la manne.

On ne peut pas trop dire ce qui a donné lieu à l'inflammation de notre accouchée. Le travail a été laborieux, à la vérité ; mais on m'a assuré que l'accouchement avoit été heureux à tous égards. Il paroît aussi que le régime avoit été bien observé dans les commencemens. D'ailleurs, les vuidanges, dans les premiers jours, ont coulé abondamment. C'est donc la fièvre de lait qui a tout



dérangé ; elle s'est, sans doute, déclarée inflammatoire, dès son invasion. Peut-être auroit-il été utile de pratiquer une saignée, dès ce moment. Peut-être aussi le dévoiement y a-t-il mis obstacle : en effet, s'il eût été critique, il pouvoit seul terminer la cure, & sauver la malade : tout autre remède alors devenoit suspect & peut-être dangereux ; mais il est aisé de ne pas s'y tromper. La diarrhée critique n'arrive guères que le troisième ou quatrième jour après l'accouchement ; la symptomatique, au contraire, beaucoup plutôt. Dans la première, les excréments sont un peu liés, & comme marbrés de jaune & blanc ; dans la dernière, les déjections sont d'abord noirâtres, ensuite séreuses, quelquefois sanguinolentes, & extrêmement fétides. Celle-ci supprime les lochies, débilité les fonctions, énerve les forces, augmente la tension du bas-ventre, la douleur & la fièvre : celle-là ne cause aucune suppression ; les fonctions continuent de se faire assez bien ; la malade a de l'appétit, dort passablement, & se sent soulagée. Il ne pouvoit donc pas y avoir d'équivoque dans le cas dont est question ; & on auroit bien fait de recourir de bonne heure aux purgatifs émétisés, aux potions anti-hystériques & alexitères, aux lavemens anodins & relâchans, aux apéritifs martiaux, aux stomachiques corroborans, &c,

Ces remèdes ne convenoient plus à notre mourante, lorsque je la vis, quoique son dévoiement fût décidément symptomatique; mais elle alloit périr d'épuisement & de gangrene. Il a donc fallu employer d'autres remèdes, pour fortifier un peu la malade, & arrêter les progrès de la corruption. Ceux ci-dessus ont eu le plus grand succès. La décoction blanche a modéré le flux du ventre, & nourri la malade. Le syrop fébrifuge, comme anti-septique, a corrigé l'humeur & fortifié. Les lavemens, avec le quinquina & le vin, ont opéré à-peu-près le même effet; ils ont agi encore, ainsi que l'application du marc, comme résolutifs, vulnéraires & toniques: le coquelicot a calmé les douleurs, & favorisé la transpiration; & le dévoiement a diminué aussi-tôt: *Cutis cum alvo consentit, & vice versâ; morbi cutis in alvi morbos solvuntur, & vice versâ.* Le sel de duobus & les pilules de Bécher ont atténué l'humeur, & rappelé les lochies. La nature, quoiqu'opprimée & débile, a, sans doute, secondé l'effet de ces différens remèdes; sans cela, la mort étoit inévitable. *Naturâ repugnante, dit Celse, nihil medicina proficit.*



DESCRIPTION  
ET ANALYSE

*Des Eaux minérales de Nérís, près Mont-Lugon ; leurs vertus , & les maladies auxquelles elles conviennent ; par M. MICHEL, conseiller-médecin ordinaire du roi , & médecin-administrateur de l'hôpital de Nérís.*

L'eau des fontaines minérales de Nérís est très-claire , presqu'insipide : on s'apperçoit cependant , en la buvant au sortir de la source , qu'elle a une légère odeur de soufre , & un petit goût salé , sur-tout lorsque le soleil darde sur les fontaines : quand elle est refroidie , elle perd entièrement l'odeur de soufre & le goût saé.

Il y a trois fontaines ; l'une appelée *Grand Puits*, la seconde *Puits de la Croix*, la troisième *Puits quarré* : la chaleur de l'eau est très-grande, sur-tout celle de la grande source ou grand puits : j'y ai plongé un thermometre construit sur les principes de M. de Reaumur ; il y est monté au soixante-cinquième degré : dans la source appelée *Puits de la Croix*, au soixante-troisième degré ; dans la petite source , appelée *Puits quarré* ou *tempéré*, au cinquante-huitième degré.

Après avoir examiné le degré de chaleur des eaux de chaque fontaine, j'ai fait les expériences suivantes : je commençai par le grand puits. J'ai pris quarante bouteilles de pinte, mesure de Paris, d'eau de la grande source, que j'ai fait évaporer à un feu doux, jusqu'à siccité ; j'en ai tiré sept gros de résidu ; j'ai mis environ un demi-gros de ce résidu dans un creuset, pour être calciné à un feu violent ; il ne s'y est point gonflé ; il y a verdi, & ressembloit assez à la cendre gravelée, en ayant même le goût.

J'ai ensuite fait dissoudre les six gros & demi de résidu qui me restoit, dans l'eau de rivière distillée, pour séparer le sel de la terre ; j'ai retiré un gros & un scrupule de terre qui est restée sur le filtre. Cette terre, desséchée, étoit grisâtre : on y remarquoit une matiere comme ligneuse & chanvreuse, en petite quantité, laquelle, je pense, forme, au fond de l'eau, un limon, ou espece de mousse, qui tapisse le sol, qui s'élève par flocons, & couvre toute la superficie de l'eau : ce limon est gras & onctueux. Je fais appliquer ce limon, en forme de cataplasme, sur les *nodus* que forme le rhumatisme goutteux : il procure beaucoup de soulagement. Cette terre, ayant été fortement embrasée dans le creuset, est devenue brune. J'ai pris de cette terre calcinée que j'ai mise dans un verre, & de cette même terre

terre non calcinée que j'ai mise dans un autre verre ; j'ai versé sur l'une & sur l'autre du vinaigre distillé : il s'est fait une forte ébullition qui a continué pendant huit jours , & qui augmentoit , pour peu que l'on remuât le vaisseau. Cette terre ne s'y est point dissoute : il s'est formé autour du verre un sel très-blanc & insipide.

J'ai mis ensuite ma dissolution filtrée dans un plat vernissé , sur un feu doux , pour être évaporée jusqu'à pellicule ; je l'ai ensuite mise dans un lieu frais , pour favoriser la crySTALLISATION des sels. Au lieu de sel , il s'est séparé de cette eau une matiere limonneuse , gluante , blanche & onctueuse. J'ai étendu ma dissolution avec l'eau de riviere distillée ; je l'ai refiltrée ; & il est resté sur le filtre , cette matiere qui , desséchée , a pesé environ vingt-quatre grains : elle m'a paru être une terre calcaire d'un gris-perlé. J'en ai mis dans un verre , & j'y ai versé du vinaigre distillé : il ne s'est fait aucune effervescence ; elle ne s'y est point dissoute.

Après avoir séparé cette matiere de mon eau , je l'ai remise sur le feu , pour être évaporée jusqu'à pellicule : l'ayant ensuite mise dans un lieu frais , j'ai obtenu des crySTaux assez semblables à ceux du nître purifié : ce sel me paroît de la nature des alkalis fixes.

J'ai versé dessus ce sel de l'esprit de sou-

fre : il s'est fait une forte ébullition ; & ce sel a été dissous sur le champ.

J'ai fait la même expérience avec le suc de limon : l'effervescence n'a pas été si forte ; & le sel n'a pas été entièrement dissous.

Il ne pétille point sur les charbons , ni à la chandelle ; il ne s'enflamme point ; il se gonfle seulement , comme fait l'alun.

Après avoir fait les expériences ci-dessus , & examiné la nature des sels , voici celles que j'ai faites sur l'eau de cette source.

L'eau de chaux a blanchi l'eau de cette source , & n'a laissé échapper aucune odeur ; elle a donné un léger sédiment très-blanc , pesant environ trois ou quatre grains.

La dissolution du sublimé corrosif dans l'eau de rivière distillée , n'a d'abord produit aucun changement : l'eau a ensuite blanchi , & a déposé un sédiment d'un blanc-jaunâtre , de pesanteur de cinq à six grains : il s'est formé , sur la surface de l'eau , une pellicule assez épaisse , avec les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le sel de tartre a rendu l'eau un peu laiteuse , sans faire d'effervescence : la poudre de noix de galle a produit la couleur d'une bière légère , & l'infusion de noix de galle une couleur bien plus foncée , & comme vineuse.

La dissolution de Saturne a rendu l'eau

d'un très-beau blanc, & a déposé un sédiment de même couleur, de pesanteur d'environ quatre ou cinq grains; & l'eau a resté très-claire. Le syrop violat a pris avec l'eau, une très-belle couleur verte.

La teinture de tourne-sol n'a point rougi; elle a pris la couleur d'un pourpre violet foncé.

L'esprit de soufre a rendu l'eau un peu louche, de couleur jaunâtre: douze gouttes d'alkali volatil ont rendu l'eau un peu laiteuse; l'esprit-de-vin a occasionné une espee d'effervescence, & n'a produit d'autre changement.

Le tourne-sol, réduit en poudre, n'a point rougi.

Le papier bleu n'a point rougi; mais, rougi par un acide, il a perdu, sur le champ, sa couleur rouge, & est resté d'un jaune sale.

L'eau-forte, l'alkali fixe, l'esprit de sel, l'esprit de vitriol, la dissolution de borax, l'huile de tartre par défaillance, la dissolution de l'alun n'ont produit aucun changement ni effervescence.

#### *Le Puits de la Croix.*

J'ai fait évaporer quarante pintes d'eau de cette source, qui m'ont donné six gros de résidu, un gros moins que la grande source: ce résidu, calciné dans le creuset,

est devenu rougeâtre. Je l'ai dissous dans l'eau de rivière distillée; j'ai filtré la dissolution: il est resté sur le filtre un gros de terre d'un gris plus foncé que celle de la source précédente, & qui, calcinée dans le creuset, a pris une couleur brune, un peu rougeâtre.

J'ai mis mon eau sur le fourneau: à peine a-t-elle été évaporée à moitié, qu'il s'est formé cette matière visqueuse & gluante. J'ai aussi-tôt refiltré mon eau, pour en séparer cette matière qui, desséchée, s'est trouvée la même terre calcaire que dessus, mais en moindre quantité: le total n'a pesé que dix-huit grains.

J'ai remis mon eau sur le fourneau, pour être évaporée jusqu'à pellicule: j'ai obtenu des cristaux toujours semblables au nître, plus courts que les précédens, & plus gros. Les acides ont fait effervescence avec ce sel, comme dessus. La terre calcinée & non calcinée de cette source, avec le vinaigre distillé, ont produit la même effervescence que celle du puits précédent.

Ces expériences faites, voici celles que j'ai faites sur l'eau de cette source.

Le papier bleu n'a point rougi; &, rougi par un acide, a presque entièrement perdu sa couleur rouge; & l'eau est venue d'un jaune citron.

Quelques gouttes de solution de sel de



Saturne ont rendu l'eau d'un blanc laiteux; & il s'est fait un dépôt d'un très-beau blanc.

L'esprit de soufre lui a fait prendre une legere couleur de citron : l'eau de la reine d'Hongrie a un peu blanchi l'eau, sans effervescence; l'eau de chaux avec l'esprit de sel, n'ont rien produit sur le champ : il s'est précipité, quelque tems après, environ quatre grains d'une poudre blanche, insipide & onctueuse.

L'esprit volatil de sel ammoniac l'a rendue un peu louche, & ensuite un peu plus blanchie; & il s'est formé une iris sur la surface de l'eau, avec un léger sédiment.

Le sel de tartre a rendu l'eau d'un blanc laiteux, sans aucune effervescence.

La solution de vitriol l'a rendue d'un blanc bleuâtre, de couleur d'opale.

L'eau de chaux l'a blanchie tout-à-coup comme du lait, & a laissé échapper une legere odeur d'urine.

La poudre de noix de galle lui a fait prendre la couleur de forte biere : la teinture de noix de galle a produit le même effet. La dissolution de sublimé corrosif l'a d'abord un peu blanchie; ensuite elle est devenue plus blanche : en la regardant au travers du verre, elle paroissoit d'un jaune de topase; il ne s'est fait aucun précipité. Deux gros de syrop violat ont verdi quatre onces d'eau d'un verd sale : l'esprit-de-vin, l'esprit de

vitriol, la dissolution de borax, l'esprit de sel, l'alkali volatil, l'esprit volatil aromatique huileux, l'esprit de soufre, l'eau-forte, la dissolution d'alun, l'huile de tartre par défaiillance n'ont produit aucun changement ni effervescence.

*Le Puits quarré ou tempéré,*

J'ai pris, comme des autres fontaines, quarante bouteilles de cette source, que j'ai fait évaporer; j'en ai retiré cinq gros de résidu: ce résidu a verdi plus fortement dans le creuset, que celui du grand puits.

Je l'ai fait dissoudre dans l'eau de riviere distillée; j'ai ensuite filtré la dissolution: il est resté sur le filtre un gros & demi de terre qui, calcinée dans le creuset, n'a pas si fort bruni que celle de la premiere source; elle a de même fait effervescence avec le vinaigre distillé.

J'ai mis ensuite mon eau évaporer sur le fourneau: cette eau évaporée environ à moitié, il s'est formé, comme dans l'eau des autres fontaines, cette matiere onctueuse, mais en moindre quantité, puisqu'il ne s'en est trouvé que sept à huit grains. J'ai remis mon eau sur le fourneau évaporer jusqu'à pellicule, je l'ai portée en un lieu frais, pour faciliter la crySTALLISATION: il s'est de nouveau formé une matiere plus gluante & plus visqueuse qui, desséchée, ressembloit

assez à de la colle de poisson; matiere qui ne s'est pas trouvée dans les autres fontaines. Après cette dernière opération, j'ai obtenu des crystaux assez semblables à ceux du grand puits, plus gros & plus courts que ceux des autres sources. Les acides ont fait effervescence avec ce sel, comme avec ceux des précédens.

Ces expériences faites, voici celle que j'ai faite sur l'eau de cette source.

L'eau de chaux l'a rendue laiteuse, non d'un si beau blanc que dans les précédens; ensuite elle est venue rougeâtre, & a laissé un sédiment d'un blanc jaunâtre.

L'esprit-de-vin a occasionné une legere ébullition; elle a fort peu verdi le syrop violar: le verd en étoit très-clair.

En versant l'eau de cette source sur la poudre de noix de galle, elle est devenue laiteuse, & a ensuite pris la couleur d'un jaune ambré.

Elle n'a pas rougi le papier bleu: ce papier, rougi par un acide, y a perdu, sur le champ, la couleur rouge, & est venu d'un jaune plus clair que dans l'eau des puits précédens.

Elle a moins changé la teinture de tournesol, que les autres sources. L'eau-forte a tant soit peu troublé l'eau, en la versant; & elle est venue, sur le champ, très-claire.

Le sel de tartre l'a rendue un peu louche.

## 168 DESCRIPTION ET ANALYSE

La dissolution de vitriol blanc l'a rendue sur le champ, laiteuse, ensuite a jauni : il s'est formé une pellicule sur la surface de l'eau, & a laissé un sédiment jaunâtre, pesant environ trois à quatre grains.

La teinture de noix de galle a pris la couleur d'un très-beau jaune orangé.

L'huile de vitriol a occasionné une effervescence assez forte.

L'esprit volatil ammoniac n'a d'abord rien produit; ensuite elle a blanchi. La dissolution de sublimé corrosif a rendu l'eau d'un blanc jaunâtre, & a formé une pellicule sur la surface de l'eau, moins épaisse que dans l'eau des autres sources, ayant les couleurs de l'arc-en-ciel; & il s'est fait un dépôt d'environ un grain à un grain & demi jaunâtre.

La dissolution du sel de Saturne a rendu l'eau, sur le champ, blanchâtre, ensuite est devenue laiteuse : il s'est formé une legere pellicule. L'eau est revenue très-claire : il s'est formé un sédiment très-blanc, pesant environ dix à douze grains.

L'esprit de soufre, de vitriol, l'esprit volatil huileux aromatique, la dissolution de borax, l'huile de tartre par défaut, la dissolution d'alun, l'alkali volatil n'ont rien produit.

Outre ces trois sources, il y en a une quatrième bien plus considérable par la

quantité d'eau qu'elle fournit, qui a paru, il y a environ vingt-cinq ans, de la même qualité que la grande source ou grand puits : il est dommage qu'elle ne soit pas renfermée.

Toutes ces sources sont renfermées dans un bassin de figure ovale, qui a deux cent vingt-six pieds de tour.

Ce grand bassin est divisé en trois parties, par des murailles transversales qui forment trois bassins.

Le premier de ces bassins est celui où sont toutes les sources ; & il est nommé le *Grand-Bassin*. La première source, située à la tête de ce bassin, est le Puits de la Croix : il a six pieds de largeur sur une face, & huit sur l'autre ; quatre pieds & demi de profondeur d'eau.

La seconde source est presque dans le milieu de ce bassin, que l'on nomme le *Grand-Puits*, large de huit pieds sur toutes ses faces, cinq pieds de profondeur d'eau : ce puits a six angles.

La troisième, nommée *Puits quarré ou tempéré*, a trois pieds de profondeur d'eau, & quatre de largeur.

Chacun de ces puits a un canal, par lequel les eaux tombent dans le bassin.

Cé premier bassin est plus grand que les deux autres : le thermometre y est monté au soixante-deuxième degré : il a cinq pieds de profondeur d'eau.

## 170 DESCRIPTION ET ANALYSE

Le second bassin a la même profondeur d'eau : le thermometre y est monté au soixante-unieme degré.

Le troisieme est le plus petit , & nommé le *Bain des Pauvres* , parce que les pauvres y prennent les bains : il a trois pieds & demi à quatre pieds de profondeur d'eau : le thermometre y est monté au soixantieme degré. Les personnes les plus robustes ne peuvent soutenir ce bain plus de vingt minutes. Au bas de ce bassin est un canal , par lequel les eaux s'écoulent continuellement dans la campagne , en si grande abondance , què , dans les plus grandes sécheresses , elles fournissent assez d'eau pour faire moudre sept moulins ; ce qui est d'une très-grande utilité au public.

Les eaux de Nérís sont excellentes , tant en boisson qu'en bains & en douches : il faut cependant bien prendre des mesures ; dans de certains tempéramens , elles échauffent beaucoup , & souvent augmentent le mal plutôt que de le diminuer , si on a affaire à des personnes qui , ne connoissant pas ces eaux , ne savent prendre les précautions absolument nécessaires. On est quelquefois obligé de faire boire les eaux acidules , en prenant les douches & les bains ; le petit-lait , plutôt que la boisson des eaux de Nérís.

Elles réussissent très-bien dans les coliques d'estomac , qui viennent de la foiblesse

de ce viscere, ou par une trop grande abondance d'acides qui y séjournent. Dans les coliques néphrétiques, elles ont fait rendre, il y a quelques années, une pierre assez grosse à M. de Marconville, chanoine régulier de Sainte-Genevieve, prieur de Nérís même; elles font d'un très-grand secours dans les pâles couleurs; mais leur boisson est extrêmement dangereuse dans toutes les maladies de la poitrine; & même, pour peu qu'on l'ait délicate, elles font cracher le sang, & causent des hémorragies considérables; ce que j'ai vu par expérience, depuis vingt-cinq ans que je fréquente ces eaux, comme médecin-administrateur de l'hôpital dudit Nérís, & ce qui est arrivé, en 1763, à un domestique de M. le comte De Luberfac, lieutenant des mousquetaires, qui voulut les boire, malgré la défense que je lui en avois faite.

Les douches & les bains sont admirables, & font des effets surprenans qu'on regarde comme miraculeux, tant elles agissent promptement dans les paralysies, les rhumatismes, même gouteux: il ne se passe pas de saisons, que je n'aie la satisfaction de voir des gens perclus s'en aller s'aidant de leurs membres. Je vais en citer quelques exemples des plus récents, & de qui on peut s'informer de ce que j'ai l'honneur d'avancer, étant à portée & connus,

Un religieux Carme de Saint-Amand ; ville du Berry , qui arriva , trois semaines avant Noël , perclus de tout son corps par une attaque d'apoplexie , célébra la sainte Messe , dans la chapelle de l'hôpital , les fêtes de Noël , quoique la saison ne fût pas propre pour attendre un aussi grand succès.

Madame la marquise de Treignat , de la ville de Montluçon , percluse de tous ses membres par un rhumatisme goutteux , jouit d'une parfaite santé , depuis plus de quinze ans.

Le sieur Lucier , cocher de M. le duc de Villeroi , est venu , il y a quelques années , à Nérès , après avoir tenté tous les remèdes pour un rhumatisme , sans en être soulagé , a été parfaitement guéri.

En 1763 , M. le comte de Lubersac , lieutenant des mousquetaires , a été parfaitement guéri d'un rhumatisme qui le faisoit beaucoup souffrir.

M. le chevalier d'Ambrujac , mousquetaire , est arrivé , la même année , perclus de tout un côté par un rhumatisme , ne pouvant se remuer que par le secours des béquilles , a été parfaitement guéri.

M. le commandeur de Margou , grand maréchal de l'ordre de Malthe , a été guéri d'un rhumatisme goutteux.



Un pere Cordelier , perclus de tous ses membres par une attaque d'apoplexie , est venu en 1764 , a été guéri.

Madame Dupérou , de la ville de Dont-le-Roy , percluse d'une cuisse à la suite d'une couche, a été entièrement guérie : il est vrai qu'il lui a fallu deux ou trois saisons.

Madame de Saint-George , religieuse de la Congrégation de Bourges , est arrivée , en 1764 , avec la tête penchée , & si étroitement collée contre l'épaule , qu'à peine auroit-on pu passer une toile simple entre : elle ne pouvoit ni boire ni prendre de bouillon que par le secours d'un chalumeau , est partie , à la fin de la saison , totalement guérie.

Le mois de Mai dernier , le nommé *Le Cointre* , de Bourges , envoyé à Nérès , par le supérieur du séminaire de Bourges , perclus de la ceinture en-bas , par un rhumatisme , après avoir pris trois saisons , à Bourbon , sans aucun soulagement , commence à marcher , de cette premiere saison.

Je remplirois un volume des guérisons que j'ai vues & traitées moi-même ; & je suis très-persuadé qu'il n'y a point d'eaux minérales au-dessus de celles de Nérès , pour les maladies ci-dessus mentionnées : il est domage qu'elles ne soient pas connues.

Il y a bien des gens qui restent dans leur état malheureux, parce qu'ils ne les connoissent pas; c'est ce qui m'a obligé de travailler sur ces eaux, & de faire ce petit Mémoire pour l'utilité publique.

---

## OBSERVATION

*Sur une Plaie de la Gorge; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

Parmi les différentes parties de notre corps, qui peuvent être blessées, il n'y en a point qui guérissent plus facilement que les plaies en travers de la gorge, faites par des instrumens tranchans. Quantité d'auteurs respectables font mention d'un grand nombre de plaies de cette espèce, guéries en peu de tems, & sans d'autre moyen que la situation. Celle qu'on a jugé digne d'être insérée dans le Journal du mois d'Août 1764, fait bien voir les ressources de la nature dans ce cas, & l'inutilité de la future & des onguens avec lesquels tant de chirurgiens prétendent faire des merveilles ! Mais il n'en est pas de même des plaies de cette même partie, faites avec des instrumens piquans; leur suite en est bien plus à craindre; & c'est pour en prouver le danger, que je publie l'observation qui suit.

*Jean Darein*, tambour dans le régiment de Foix, compagnie de M. De Maillac, reçut, le 20 Mai 1765, un coup de bayonnette qui lui perça l'aîle droite du cartilage thyroïde, environ quatre lignes au-dessous de son bord supérieur. La membrane muqueuse, qui tapisse le larynx, fut ouverte avec l'instrument; de façon que les substances liquides sortoient souvent par la plaie. Le pansement fut simple, comme je recommande de le faire toujours en mon absence; & celui ci fut fait avec un plumasseau légèrement chargé de baume d'*Arcaeus*, trempé dans l'eau de-vie tiercée avec l'eau commune, & un bandage qui rapprochoit très exactement les bords de la plaie, en inclinant un peu la tête sur la poitrine. Ce blessé me parut, après le pansement, dans un état de trouble & d'inquiétudes. J'en attribuai la cause au regret assez naturel qu'ont la plûpart des hommes de se voir vaincus. Je rassurai celui-ci sur son état, le mieux qu'il me fut possible; &, malgré mes grandes promesses de guérison, il resta toujours, pendant le traitement, dans une démençe qu'il n'avoit point auparavant son accident. Plusieurs fois je fus obligé de consommer & emporter les chairs baveuses de la plaie: cependant, le 1<sup>er</sup> Juillet, je parvins à obtenir la cicatrice; & le malade

voulut sortir deux jours après. Le 11<sup>e</sup> du même mois, il se présenta de nouveau, pour entrer. Sa plaie laissoit couler par une petite ouverture beaucoup de suppuration féroce. Les bords étoient enflammés & douloureux. En comprimant aux environs, la matière sortoit avec abondance. Je ne sondai point de nouveau la plaie, m'étant assuré, la première fois, de sa pénétration dans le larynx. J'y injectois une décoction miellée; & plusieurs fois le malade en avala la valeur de deux pleines seringues, sans lui causer aucun mouvement de toux. Enfin, le 22 Juillet, il lui survint une difficulté de respirer si grande, qu'il mourut, le 24 dudit mois.

Mes recherches se bornerent à l'ouverture du cadavre au larynx. Je trouvai l'aîle droite du cartilage thyroïde, percée d'une ouverture ronde qui avoit trois lignes de diametre, & la membrane, qui en tapisse l'intérieur, divisée, & décollée jusques vers le cartilage cricoïde; de façon que, dans cet endroit, il y avoit un cul-de-sac qui contenoit beaucoup de matiere, & qui faisoit le fond du sinus, dont l'entrée étoit l'ouverture extérieure.

Il y a toute apparence que ce coup de bayonnette avoit été porté de haut en bas, & qu'après avoir percé le cartilage thyroïde,  
&

& divisé quelques fibres de la membrane muqueuse, la pointe de l'instrument avoit coulé entre celle-ci & le cartilage; & qu'elle s'étoit arrêtée vers la base du dernier, où la membrane y a naturellement plus d'adhérence.

Cette observation, en nous prouvant le danger des plaies de la gorge, faites avec des instrumens piquans, confirme ce que les auteurs nous ont dit de ces espèces de plaies en général. Il nous resteroit à présent à indiquer les signes qui peuvent faire reconnoître le fond de la fistule que nous avons trouvé par la dissection du larynx, & marquer l'opération qu'il conviendrait de faire, pour en guérir une semblable; c'est peut-être ce que nous ferons un jour.

## OBSERVATION

*Sur une Fracture du Crâne, opposée à la partie sur laquelle le coup a été porté, suivie d'un dépôt au cerveau, sous la fracture & épanchement de sang du côté du coup; par M. NOLLESON le fils, ancien chirurgien aide-major des armées du roi en Allemagne, maître en chirurgie à Vury-le-François.*

Dans la marche que fit l'armée Française, après l'affaire de Philinckhausen,

pour aller s'emparer des hauteurs d'Imbeck, un charion, nommé *Dutailly*, d'un tempérament fort & vigoureux, employé à la suite d'un détachement de l'hôpital ambulant, fut chargé d'aller prendre, chez le bourg-mestre (a) du village de Grove, sous Hoxter, où le détachement passa, deux ou trois morceaux de bois, pour les réparations des voitures destinées à conduire les effets du roi. Le bourg-mestre, qui étoit monté à son grenier, pour prendre ces bois, & les lui jeter par la fenêtre, fut assez mal-adroit pour attraper cet homme à la tête, & le blesser sur le pariétal droit. Le cuir chevelu & le péricrâne furent déchirés & contus, sans qu'il y eût de fracture apparente à l'os. Le blessé tomba, quelques momens après, dans une perte de connoissance; & les mouvemens corporels furent presqu'interceptés. Bientôt succéda le saignement d'yeux, d'oreilles & du nez. Ce fut dans cet état fâcheux qu'on apporta le blessé dans l'hôpital dont le soin m'étoit confié. J'examinai fort scrupuleusement tous ces fâcheux symptômes, & le blessé qui les éprouvoit; je me décidai à lui faire trois saignées du bras pendant la nuit: il fut évacué, le lendemain, sur la ville d'Im-

(a) Syndic en Allemagne.

beck, où j'eus ordre de me transporter. Je répérai la saignée du bras; j'en fis deux du pied & une de la jugulaire, en trois jours; je lui fis donner plusieurs lavemens, & je fis appliquer sur le ventre tendu & douloureux des fomentations émollientes, mais tout cela sans succès; car les accidens subsistoient avec autant de véhémence. Alors je me crus fondé à croire qu'il y avoit épanchement au cerveau, ou grande commotion, en conséquence du coup qu'il avoit reçu. Je procédai donc, & sans hésiter, (le troisième jour de son accident) à l'application d'une couronne de trépan; j'incisai, pour cet effet, en T, le cuir chevelu, & le péricrâne que je détachai, à l'endroit de sa contusion: j'appliquai la couronne de trépan sur la partie centrale du pariétal, en présence de M. Grappe, chirurgien-aide-major, & de deux de ses élèves. Je trouvai du sang épanché sous la dure-mère; je l'évacuai du mieux qu'il me fut possible; & la plaie fut pansée méthodiquement. Tous les symptômes cessèrent après cette opération; mais, cinq jours après, ils reparurent en partie, & furent suivis de léthargie, de fièvre & de phrénésie. Je regardai ces nouveaux symptômes comme les consécutifs d'une forte commotion ou d'un épanchement dans quelque

partie du cerveau. Enfin tous ces accidens me firent craindre pour la vie de cet infortuné. Cependant, étant fondé sur quelques expériences des contre-coups, je fis raser la tête au blessé, & j'examinai, dans toute sa circonférence, si le cuir chevelu n'étoit pas déprimé ou contus dans quelques-uns de ces points; ce qui fait souvent une conviction dans les fractures du crâne : je n'aperçus aucuns de ces signes; mais, en posant mon doigt sur le pariétal opposé à celui qui avoit été trépané, le blessé parut éprouver un sentiment de douleur, malgré l'assouplissement dans lequel il étoit plongé : il n'en fallut pas davantage pour me faire soupçonner une fracture ou un épanchement sous l'endroit douloureux : je procédai donc à la découverte de l'os par une incision cruciale sur cette partie, & je reconnus effectivement une fêlure à l'os. J'appliquai à la partie déclive une couronne de trépan qui eut tout le succès que je pouvois en attendre; car, après avoir percé la dure-mère, & avoir fait pencher le blessé convenablement, il sortit du cerveau un verre ou environ d'une matière d'un rouge-foncé, & assez fétide. Le blessé fut pansé avec plusieurs sindons trempés dans un mélange de baume de Fioraventi, & d'huile-rosat : les pansemens suivans furent exécutés selon l'art, & rela-



SUR UNE FRACTURE DU CRANE. 181  
tivement aux accidens. Une douce suppuration fit cesser les symptômes, & mit bientôt le blessé hors de danger; de sorte que, trente jours après son accident, il recouvra toutes ses fonctions, tant animales que naturelles; & une convalescence heureuse, & de peu de durée, qu'il eut à l'hôpital de Gottingen, où il fut envoyé, mit le comble à sa guérison radicale.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I N 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de midi.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.	
1	11 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{3}{4}$	28	28 1	28 3	
2	10	15 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2	28 1 $\frac{3}{4}$	
3	10	21 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	
4	15 $\frac{3}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	16	28	28	28	
5	17	22	16	28	27 11 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	
6	15 $\frac{1}{2}$	16	12 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	
7	12 $\frac{1}{2}$	14	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$	
8	13	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	
9	14 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	
10	13	21 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	
11	13 $\frac{1}{2}$	20	12	28 1	28	28 2 $\frac{1}{2}$	
12	10 $\frac{1}{4}$	14	10	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28	
13	10 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	
14	10	18	11	28 1	28 1 $\frac{3}{4}$	28 3	
15	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{3}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	
16	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 $\frac{1}{4}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$	
17	13 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12	27 10	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$	
18	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$	
19	12 $\frac{1}{2}$	15	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	
20	11 $\frac{1}{4}$	15	13	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	
21	13	18	13 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4	
22	11 $\frac{1}{2}$	21	15 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	
23	14 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5	28 4	
24	15 $\frac{1}{2}$	21	16	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
25	14 $\frac{1}{2}$	23	17 $\frac{3}{4}$	28 1	28	27 10 $\frac{1}{2}$	
26	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 1	
27	11 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$	
28	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28	
29	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	
30	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 183

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-O. nuag. pluie.	O-N-O. pl. couvert.	Couvert.
2	N-N-O. n.	S-S-O. n. beau.	Beau.
3	S-O. beau. nuages.	S-O. nuag.	Nuages.
4	S. couvert. pet. pluie.	O-S-O. pl. c. pl. contin.	Pluie.
5	O. nuages.	S-S-O. n. pluie.	Couv. pluie.
6	N-O. pluie. contin.	O-N-O. pl. couvert.	Pluie.
7	O. couvert. pluie.	O. v. couv. pluie fine.	Pluie.
8	O. couvert.	O-N-O. c. nuages.	Beau.
9	O-N-O. n.	O-N-O. n.	Nuages.
10	O-N-O. c.	N-O. nuag.	Beau.
11	N. nuages.	O. nuages.	Beau.
12	O. couvert.	O-S-O. c. pl.	Nuages.
13	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
14	S-O. pluie. couv. pluie.	S-O. nuages.	Beau.
15	O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
16	S-S-O. fer.	S. nuag. pl.	Nuages.
17	S-O. tonn. écl. couvert.	S-S-O. couv. pl. nuag. b.	Nuages.
18	S-O. couv. ondées.	S-S-O. n.	Beau.
19	O. couv. v.	O-S-O. ond. nuages.	Nuages.
20	O. couvert.	S-S-O. pl. couvert.	Couvert.
21	O. couvert.	O. c. nuages.	Serein.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	O. N O. b. nuages.	O. nuages. beau.	Serein.
23	N-O. beau. nuages.	N-N-O. n. beau.	Serein.
24	N. nuages.	N-E. n. beau.	Serein.
25	N-N-E. n.	S-E. n. pluie.	Pluie. cont.
26	O-S-O. b. nuages.	O-S-O. n. vent.	Couvert.
27	S S O. couv.	S-O. n. pl.	Couvert.
28	O. couv. n.	O. nuages.	Couvert.
29	O. couvert. petite pluie.	O. pluie. par ond. nuages.	Nuages.
30	S. pl. couv. pluie.	S S-E. nuag. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $23\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de  $9\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de  $12\frac{1}{2}$  de degré.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $9\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de  $7\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

3 fois du S.

7 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

## MALADIES REGN. A PARIS. 185

Le vent a soufflé 13 fois de l'O.

6 fois de l'O-N-O.

4 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 5 jours serein.

14 jours beau.

3 jours du vent.

26 jours des nuages.

19 jours couvert.

16 jours de la pluie.

1 jour des éclairs & du tonnerre.

### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1766.*

La constitution de ce mois ayant été presque la même que celle du mois précédent, on a observé les mêmes maladies que nous avons déjà décrites, c'est-à-dire des fièvres intermittentes, sujettes à récidive, des affections catarrhales & rhumatifantes, des fièvres continuës, tantôt simples, tantôt d'un mauvais caractère. On a ouï parler, en outre, d'un grand nombre de personnes mortes d'apoplexie, & d'autres attaquées de paralysie.



*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois de Mai 1766 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, des variations dans la température de l'air, dans les vents & dans la constitution du tems, par rapport à la sécheresse & à l'humidité. Il ne s'est guères passé de jour sans pluie, du 1<sup>er</sup> au 13 ; &, du 13 au 28, il n'y a eu que deux jours de pluie : elle a été assez abondante, les trois ou quatre derniers jours du mois.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces.

Il y a eu quelques jours de chaleurs au commencement du mois, la liqueur du thermometre s'étant approchée, le 7, du terme de 19 degrés au-dessus de celui de la congelation : le 17 & le 18, elle s'est encore portée à la même hauteur ; mais, le 19, elle ne s'est pas même élevée jusqu'au terme de 12 degrés ; & de-là à la fin du mois, elle ne s'est guères portée au-dessus de 17 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 5 degrés

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 187  
au-dessus de ce terme : la différence entre  
ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans  
le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes;  
& son plus grand abaissement a été de  
27 pouces 5 lignes : la différence entre ces  
deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

11 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

6 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nua-  
geux.

16 jours de pluie.

1 jour de grêle.

1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué une legere  
humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans  
le mois de Mai 1766.*

Nous avons observé, dans le cours de ce  
mois, & sur-tout à la fin, des *cholera-mor-*  
*bus*, des diarrhées bilieuses, & des affec-  
tions dysentériques, quoique les chaleurs,  
dont ces maladies sont ordinairement le pro-  
duit, n'ayent pas encore été bien vives.

Leur traitement n'a rien exigé de particulier : il a consisté principalement dans beaucoup de boissons délayantes & anodines ; & la saignée a dû être souvent pratiquée dans les affections dyssentériques , & la diarrhée bilieuse.

La maladie aiguë , dominante dans les adultes , a été une fièvre continuë putride , avec éruption miliaire-rouge , & qui étoit d'un caractère malin ; mais cette maladie n'a guères régné que parmi les pauvres. Nombre de personnes ont été travaillées de fièvre continuë du même genre , sans qu'il parût d'éruption cutanée ; circonstance qui n'a point paru y apporter de différence essentielle.

La fièvre rouge & la rougeole ont persisté parmi les enfans : des adultes en ont été attaqués. Il y a aussi eu des fièvres érépisélateuses. Ces maladies n'ont pas été dangereuses , & ont cédé assez aisément aux remèdes bien administrés.

Les fièvres tierces & doubles-tierces , loin de se relâcher , ont paru plus communes ce mois que les précédens , & même plus fâcheuses. Les doubles-tierces exigeoient la saignée répétée , & un grand usage des délayans nîtreux , &c. sans quoi , l'on avoit à craindre qu'elles ne devinssent continuës.





## LIVRES NOUVEAUX.

Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. *Richard de Hautefierck*, écuyer, chevalier de l'ordre de S. Michel, premier médecin des camps & armées du roi, inspecteur général des hôpitaux militaires de France, & ayant la correspondance des mêmes hôpitaux & des autres du royaume, où l'on reçoit des soldats malades; médecin-consultant du roi, & ordinaire des grandes & petites écuries, de l'université de médecine de Montpellier, & des académies de Göttingue & de Béziers, tome I. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1766, in-4°.

Traité des eaux minérales de Mertange, contenant, 1° l'analyse desdites eaux. 2° Plusieurs pièces qui tendent à constater l'état de leurs sources. 3° Une thèse soutenue aux écoles de médecine de Paris, sur leurs vertus dans les maladies chroniques. 4° La traduction de ladite thèse. 5° Les observations de plusieurs médecins de la Faculté de Paris, sur leurs propriétés médicinales. A Paris, chez *Quillau*, 1766, in-12.

Le Conservateur du sang humain, ou

la Saignée démontrée toujours pernicieuse, & souvent mortelle; par M. Malon, avec cette épigraphe :

*Salus populi suprema lex.*

Que le bien public soit votre première loi.

Cic.

A Paris, chez Boudet, 1766, in-12.

Il y a deux cens ans que ce livre auroit pu avoir quelques lecteurs. Mais aujourd'hui il n'est personne à qui l'on puisse persuader que *le sang est dans sa vigueur & sa force, depuis trois heures après minuit jusqu'à neuf heures du matin; la bile, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi; la mélancolie, depuis trois heures après midi jusqu'à neuf heures du soir; & la pituite, depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures après minuit; encore moins que le sang soit composé de la graisse la plus épurée de la terre, & de la partie la plus active de l'air; que le siège de nos maladies doive être dans la partie terrestre du sang, & nullement dans la partie spiritueuse, (fournie par l'air) qui lui donne la vie, d'où notre auteur conclut, avec le docteur Sganarelle, que la saignée doit retarder la cure des maladies, puisque son effet est de faire évaporer, par l'ouverture de la veine, la partie active de l'air, sans laquelle tout corps demeureroit sans*

*mouvement & sans force.* C'é sublime radotage ne séduira personne ; & il nous paroît que M. *Malon* ne retirera de son zèle pour la conservation du sang humain , que le triste avantage d'avoir renouvelé en pure perte les opinions les plus absurdes & les plus ridicules.

---

On nous a prié d'avertir que le Discours prononcé aux écoles de médecine , pour l'ouverture du Cours de chirurgie , par M. *Thomas D'Onglée* , docteur-régent de la Faculté de médecine , &c. que nous avons annoncé dans notre Journal de Décembre dernier , se trouve chez *Vincent* , imprimeur-libraire , rue S. Severin.



# T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT des <i>Essais de Chymie sur la Chaux vive</i> , traduits de l'allemand de Meyer. Par M. Dreux, apothé- caire.	Page 99
<i>Différentes Pièces sur l'Usage des Humectans dans les affections hystériques &amp; hypocondriaques.</i>	
<i>Observations sur l'Usage des Humectans.</i> Par M. Labrousse, médecin.	122
<i>Lettre de M. Brun, médecin, à M. Coste, sur les Affec- tions vaporeuses.</i>	129
— <i>De M. Dejean, médecin, sur une Affection vapo- reuse, guérie par le quinquina.</i>	135
<i>Observations sur l'Usage des Humectans dans les maladies spasmodiques.</i> Par M. Le Comte, chirurgien.	138
— <i>Sur les Suites de Couches.</i> Par M. Renard, médecin.	144
<i>Description &amp; Analyse des Eaux minérales de Nérès.</i> Par M. Michel, médecin.	159
<i>Observation sur une Plaque de la Gorge.</i> Par M. Martin, chirurgien.	174
— <i>Sur une Fracture du Crâne, opposée à la partie sur laquelle le coup a été porté, suivie d'un dépôt au cerveau, sous la fracture &amp; épanchement de sang du côté du coup.</i> Par M. Noëlon le fils, chirurgien.	177
<i>Observations météorologiques, Juin 1766.</i>	182
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1766.</i>	185
<i>Observations météorologiques faites à Lille, Mai 1766.</i> Par M. Boucher, médecin.	186
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mai 1766.</i> Par le même.	187
<i>Livres nouveaux.</i>	189

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois d'Août 1766. A Paris,  
ce 23 Juillet 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la  
Faculté de Médecine de Paris, Membre de  
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences  
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale  
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

SEPTEMBRE 1766.

---

TOME XXV.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

SEPTEMBRE 1766.

---

EXTRAIT.

*Essai pour servir à l'Histoire de la Putréfaction ; par le traducteur des Leçons de Chymie de M. SHAW , premier médecin du roi d'Angleterre. A Paris, chez Didot le jeune 1766 , in-8°.*

L'AUTEUR de cet Essai , déjà connu avantageusement du public , par sa Traduction des Leçons de Chymie de Shaw , & sur-tout par le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de cette Traduction , entreprend , dans cet Essai , de faire connoître les substances propres à retarder ou à accélérer la putréfaction où paroissent tendre

tous les corps organisés. Cette matiere, sur laquelle M. Pringle nous avoit donné quelques bons Mémoires, présentoit encore un champ vaste aux observations & aux recherches; champ qui méritoit d'autant plus d'être cultivé, qu'il en peut résulter les connoissances les plus utiles, non-seulement pour nous aider à dévoiler l'œconomie de ces corps, mais encore pour nous procurer les moyens de les conserver, &, ce qui est plus important, de retarder leur destruction.

La fermentation est un de ces phénomènes généraux qui influent sur presque toute la nature, & qu'on peut, en quelque sorte, regarder comme une clef, sans laquelle il est impossible de pénétrer dans son sanctuaire. Ce sont sur-tout les animaux & les végétaux sur lesquels elle a le plus d'influence. La putréfaction, qui n'en est qu'un degré, est un terme auquel ils tendent tous, & par le moyen duquel ils restituent au règne minéral les principes qu'ils en ont reçus; mais, avant de parvenir à ce terme, les uns passent par les deux autres degrés, la fermentation spiritueuse & la fermentation acide: quelques autres, en plus grand nombre, passent seulement par un état d'acidité qu'on ne devroit peut-être pas confondre avec la fermentation acide qui produit le vinaigre; car il paroît que cette dernière est le résultat d'une nouvelle combinaison; au



lieu que l'état d'acidité, par où passent les corps avant d'entrer en putréfaction, n'est qu'une simple décomposition, en vertu de laquelle le principe acide qu'ils contiennent, se dégage de ses entraves, & se manifeste à nos sens, ou peut être rendu sensible par nos expériences.

Les expériences, qui composent ce Recueil, ont été faites à la ville & à la campagne ; mais, pour être certain de leur exactitude, l'observateur n'a jamais changé de lieu dans l'un & l'autre endroit ; & il a tenu un journal très-circonstancié non-seulement de l'état où il trouvoit, chaque jour, ou au moins tous les deux jours, les substances qu'il avoit mises en expérience, mais encore le jour, l'heure, le degré du thermometre, & tout ce qui peut avoir rapport aux différentes variations dont la température est susceptible dans notre climat. Car, comme l'observe très-bien notre auteur, quoique la puissance conservatrice d'une substance anti-putride soit probablement la même dans tous les tems, cependant le corps auquel on l'applique, ayant plus de tendance à la putréfaction dans les grandes chaleurs, que lorsqu'il gele, par la dilatation que cette chaleur produit dans le tissu des fibres animales, cette puissance agit avec plus d'efficacité en été qu'en hyver, parce qu'elle trouve moins de résistance ; on ne sçauroit donc apporter

trop de soin ni pousser le scrupule trop loin ; quand il s'agit de constater des faits de cette nature.

La difficulté de travailler en grand sur cette matière, a contraint notre auteur de faire tous ses essais en petit ; mais il a eu l'attention d'employer les mêmes doses : il a toujours mis, par exemple, deux gros de viande dans chaque bocal, avec deux onces de la liqueur dont il vouloit éprouver le pouvoir anti-putride. Lorsque la substance qu'il mettoit en expérience, étoit saline ou gommeuse, il en faisoit dissoudre un gros dans deux onces d'eau commune. Il a employé aussi quelquefois à sec les mêmes substances qu'il avoit employées dissoutes, afin d'en mieux constater le pouvoir ; & il a presque toujours observé qu'elles étoient plus puissantes à sec.

Comme aucune substance ne se putréfie, sans avoir passé préalablement par l'état d'acidité, quand ce ne seroit que pour un instant, comme nous l'avons dit ci-dessus, d'après notre auteur, il a souvent trempé un morceau de papier bleu dans les liqueurs qu'il avoit en expérience, pour s'assurer du moment où elles devenoient acides, avant que de passer à la putréfaction. Il s'est servi aussi quelquefois du syrop violet ; mais ces moyens ne lui ont procuré que des connoissances très-vagues ; car souvent ces

liqueurs , sans être acides par elles-mêmes , teignoient en rouge le papier bleu , dès le premier instant qu'on les mettoit en expérience , & , par conséquent , avant que la viande eût pu leur communiquer aucune qualité , puisqu'elle étoit fraîche ; & ces liqueurs conservoient la même faculté , quoique l'odeur en fût venue d'une putridité insupportable , tandis que d'autres devenoient fétides , sans avoir donné auparavant le plus léger indice d'acidité : il en a été de même du syrop violat qui n'a point verdi avec les liqueurs très-putrides. Il est vrai qu'il a observé aussi plusieurs fois le contraire , par rapport au papier bleu ; car il lui est souvent arrivé de mettre en expérience une liqueur qui , pendant plusieurs jours , ne faisoit aucune impression sur ce papier , qui venoit ensuite à le teindre foiblement , & qui , de jour en jour , donnoit plus d'intensité à la couleur. Au bout de quelques tems , cette liqueur teignoit plus foiblement ; & lorsqu'elle contractoit une odeur fétide , elle ne teignoit plus du tout le papier bleu. La différence de ces faits dans des expériences du même genre , prouve qu'on ne sçauroit compter sur eux , pour en tirer aucune induction qui puisse conduire à des découvertes utiles. Notre auteur a cru cependant devoir les rapporter exactement , afin de ne pas supprimer des circonstances qui pour-

roient instruire ceux qui voudroient marcher dans la même carrière.

Il ne s'est pas contenté de faire des expériences sur la chair des animaux. Il en a fait aussi sur le lait & sur les œufs ; & il a trouvé que ces derniers se conservoient mieux que la chair avec les mêmes substances. Il a observé aussi que, de toutes les viandes, le veau étoit celle qui résistoit le plus long-tems à la putréfaction ; que la viande noire, par exemple, qui a ordinairement ce qu'on appelle *du fumet*, ne se corrompt pas plus facilement que le bœuf & le mouton. A l'égard du poisson, il est, en général, plus incorruptible que la viande, lorsqu'on le met avec des substances ou des liqueurs conservatrices ; mais, lorsqu'il est putréfié, son odeur est beaucoup plus insupportable que celle des autres animaux au même degré de putréfaction. On trouve, dans cet Essai, des observations du même genre, & très-curieuses sur la bile humaine, & sur le fiel de bœuf, qui ont été communiquées à l'auteur par une personne qui ne lui a pas permis de la nommer.

Notre auteur s'étoit flaté qu'en employant le suc des racines, des feuilles ou des fleurs des plantes, il trouveroit peut-être des anti-putrides très-puissans ; mais, excepté le myrte qui a préservé de la putréfaction, pendant plus de six mois, la chair qu'il

avoit mise en expérience avec son suc, tous les autres lui ont paru avoir un pouvoir très-inférieur à celui de plusieurs autres substances. Il a voulu tenter aussi le pouvoir des eaux minérales; mais aucune ne lui a réussi; & l'eau de Passy de M. Calsabigi est la seule qui ait conservé la viande sans fétidité, l'espace d'un mois. Il n'a trouvé, en général, de substance capable de préserver la chair de putréfaction d'une manière inaltérable, que parmi les sels métalliques, les extraits, les liqueurs spiritueuses, & les acides: toutes les autres ne la conservent que du plus au moins. On trouve, à la fin de l'ouvrage, une table de la puissance anti-putride de ces différentes substances, depuis celles qu'on peut considérer comme des anti-putrides absolus, jusqu'à celles qui accélèrent la putréfaction, puisqu'elles corrompent la viande plutôt qu'elle ne se corrompait, en l'abandonnant à elle-même. Pour s'en convaincre, il a toujours eu soin, dans toutes ses expériences, d'avoir pour point de comparaison, deux gros de bœuf à sec, ou plongés dans deux onces d'eau commune.

Pour s'assurer du pouvoir des liqueurs conservatrices qu'il regarde comme inaltérables, il a soumis la chair qui avoit séjourné dans ces liqueurs à toutes sortes d'épreuves; quand les morceaux de viande qu'il avoit mis en expérience, avoient passé un tems

confidérable, plongés dans la liqueur conservatrice, & que, par conséquent, ils avoient passé la révolution des saisons, il les mettoit à sec : au bout de quelques mois, lorsqu'il les trouvoit sains & sans odeur, il découvroit les bocaux qui les contenoient ; il ouvroit la fenêtre de la chambre où ils étoient ; & comme il n'a fait ces épreuves qu'en été, ils étoient exposés non-seulement à l'impression de l'air extérieur ; mais les insectes pouvoient y déposer leurs œufs : cependant il assure n'en avoir jamais apperçu aucun. Il a enfermé ensuite les bocaux dans une armoire où l'air n'avoit que très-peu d'accès. Enfin, pour dernière épreuve, il les a mis à un second étage très-élevé, dans une chambre exposée au midi ; au lieu que, jusqu'à ce moment, l'endroit qu'il avoit choisi, étoit exposé au nord ; & ses morceaux de viande, ainsi que des œufs & des morceaux de poisson, n'ont contracté aucune espèce de corruption. Il est vrai qu'ils sont totalement desséchés, fort diminués de volume, très-durs, & qu'ils paroissent enduits d'une espèce de vernis dû, sans doute, aux liqueurs dans lesquelles ils ont séjourné long-tems.

Dans le cours de ses expériences, notre auteur a remarqué plusieurs fois que les liqueurs, qu'il employoit, contractoient, avant que de se corrompre, & souvent même sans tendre à la putréfaction, des

odeurs singulieres. Quelquefois elles étoient agréables ; mais elles n'avoient aucune analogie avec celles qu'elles tenoient de la nature : ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que tous les sels métalliques , dont le plus grand nombre n'a point d'odeur particulière , acquéroient celle de graisse échauffée , ou , ce qu'on appelle vulgairement , *odeur de graillon* , lorsque la viande avoit séjourné , pendant quelque tems , dans leur dissolution ; elle a même conservé cette odeur jusqu'à présent , quoiqu'elle soit entièrement desséchée.

Il a souvent observé que les liqueurs , qu'il employoit dans ses expériences , donnoient des signes extérieurs de fermentation , par les bulles d'air qu'on voyoit s'élever , du fond du bocal , à la surface du liquide , & y former une espee de bouillonnement , & de mousse semblable à celle du vin de Champagne. Mais un phénomène bien surprenant , & qui n'est arrivé qu'une seule fois , c'est que notre auteur , ayant mis du mouton putréfié dans une forte décoction de quinquina , la liqueur , qui d'abord étoit trouble , & d'un jaune foncé , ayant déposé le quinquina au fond du bocal , s'éclaircit par degrés , & devint d'une couleur de rubis très-brillante. Ce fut dans cet espace de tems qu'elle éprouva le mouvement de fermenta-

tion dont nous avons parlé ; après quoi ; l'odeur fétide , qu'elle avoit contractée par la putridité de la viande qui y avoit séjourné , fut bientôt couverte par une odeur vineuse. Enfin l'odeur putride diminua insensiblement ; & lorsqu'on retira la viande , elle étoit assez ferme , belle de sa couleur naturelle , & n'avoit plus qu'une légère odeur de boucherie.

Il est arrivé plus d'une fois , que des morceaux de viande que notre auteur avoit mis en expérience , & qui s'étoient corrompus , non-seulement n'avoient point augmenté de volume , & n'avoient point perdu leur fermeté , contre la loi générale de tous les corps qui se putréfient , mais en avoient même acquis. Enfin notre auteur a souvent observé que la moisissure , qui annonce ordinairement la putréfaction , étoit , en même tems , un préservatif contre elle , quand elle couvroit en entier la superficie de la liqueur dans laquelle la viande étoit plongée , ou qu'elle entouroit exactement cette viande , lorsqu'elle étoit à sec.

Tels sont les moyens que notre auteur a cru devoir mettre en usage , pour découvrir quelles sont les substances les plus propres à arrêter ou à retarder la putréfaction des matières animales ; tels sont les phénomènes les plus importans qu'il a observés. On sent



bien qu'il ne nous est pas possible de le suivre dans le détail de ses expériences : nous terminerons donc cet Extrait, en traçant le plan qu'il a adopté dans cet Essai. Il rapporte d'abord les expériences qui ont pour objet les substances animales abandonnées à elles-mêmes ; ensuite il passe à celles où il n'a mis en usage que l'eau commune, non-seulement pour éprouver son pouvoir anti-septique, mais encore pour lui servir de point de comparaison ; enfin il va par gradation, à commencer depuis les matières qui n'ont conservé la viande saine qu'un seul jour, & qui, par conséquent, doivent être plutôt considérées comme des septiques, que comme des anti putrides, jusqu'à celles qui l'ont rendue inaltérable. Chacun de ces degrés forme une espèce de classe, à la fin de laquelle l'auteur a proposé ses réflexions sur les divers phénomènes qu'elle lui a présentés, & le résultat qu'il pense qu'on en peut tirer.





## OBSERVATION

*Sur une Grossesse compliquée d'un anasarque, d'un érysipèle, d'un ulcère phagédénique, & d'un enteritis ou inflammation des intestins, avec un dévoiement continu; par M. GUINDANT, médecin de l'université de Montpellier, agrégé au collège d'Orléans, & médecin en survivance de l'Hôtel-Dieu.*

Medico naturæ minister & interpres necessitas;  
ægro utilitas, & arti honor. ....

**M O N S I E U R ,**

La guérison des grossesses, en général, n'entraîne avec soi que du très-commun, la nature, en ces cas, opérant toujours presque seule; mais celle-ci me paroît si singulière, si heureuse & si précipitée, que je prends la liberté de vous prier de l'insérer dans le Journal de médecine.

*Louise Beranger, surnommée la Belle-Angélique, femme de Edme Gouard, cordonnier de cette ville, demeurant rue Creuse, paroisse S. Laurent, après avoir reçu tous les secours spirituels, se détermina à envoyer sa garde au collège de Médecine, où mes confreres & moi devons tenir, tous les*

mercredis & samedis de la semaine , assemblée , pour recevoir les pauvres , les entendre , & tâcher de remédier à leurs maladies.

Ce fut le samedi 5 de ce mois , que cette garde vint nous faire le récit suivant : Je suis envoyée ici , Messieurs , nous dit-elle , pour vous consulter sur une femme qui est malade depuis quatre mois environ , enflée depuis les pieds jusqu'à la tête , ayant une jambe rouge & enflammée , sur la même jambe une plaie qui suppure continuellement ; on ne sçauroit lui toucher le ventre , sans lui causer de grandes douleurs , tant il est dur & enflammé : elle ne sçait pas si elle est grosse ; mais elle n'a jamais rien senti remuer dans son ventre , depuis neuf mois & quelque chose de plus , qu'elle n'a pas ses règles ; elle est actuellement à toute extrémité , & elle a reçu hier , qui étoit vendredi , le bon Dieu : son mari , qui n'ose point venir lui-même , vous prierait , par mon organe , que quelqu'un de vous vînt la voir.

Cette maladie nous parut si singulière & si compliquée , que nous ne balançâmes pas d'un moment à satisfaire à la demande du mari : en conséquence , je fus député , comme le plus jeune , pour aller voir cette femme. Soit par devoir , soit par humanité , soit même que je prévîsse d'avance que

la nature me guideroit dans cette maladie ; & que je la rendrois maîtresse du champ de bataille, je me chargeai de la commission avec bien du plaisir.

Ce fut à onze heures & demie du matin, que je me rendis chez cette femme : je m'approche de son lit ; je l'examine attentivement, je vois, en effet, que tout ce que nous avoit rapporté sa garde, se vérifioit à mes yeux. C'étoit une leucophlegmatie ou hydropisie universelle, un éréfipele à la jambe droite, couvrant toute sa partie interne, depuis la malléole du même côté jusqu'aux genoux ; un ulcère phagédénique ou malin, rongéant peu-à-peu les chairs voisines, occupant le milieu de la partie éréfipélateuse, & exactement sur la portion moyenne des muscles extenseurs. Je veux toucher l'*abdomen* : à peine puis-je y appliquer légèrement la main, que j'excite des douleurs aiguës à la malade : cette femme ne pouvoit rien prendre, sans essuyer des coliques atroces ; le pouls étoit encore bon, cependant intermittent ; ce qui me donna occasion, d'après *Solano*, *Niehl* & *M. Borden*, de soupçonner un dévoiement ; c'est ce que je demandai ; & on me répondit qu'elle l'avoit depuis long-tems.

Telle étoit cette pauvre femme, âgée de trente-quatre ans, avec toutes les maladies que je viens de narrer, & qui n'étoient ,  
comme

comme on va le voir, que symptomatiques; le visage pâle & consterné, d'ailleurs paroissant assez robuste, dans un lit qu'elle ne quittoit point depuis quatre mois, pas même pour le laisser faire, lorsqu'elle répondit ainsi à mes demandes.

Je n'ai point encore eu d'enfans depuis quatre ans passés que je suis mariée; depuis le commencement du mois de Novembre, je n'ai point eu mes régles; je les avois toujours régulièrement auparavant; je n'ai jamais eu de perte ni aucune espece d'hémorragie; je n'ai point eu de maladies où l'on m'ait beaucoup saignée; depuis quatre mois entiers, je suis au lit, ayant été obligée de le garder, à cause de l'enflure que vous me voyez actuellement, & des maux de cœur qui me faisoient perdre quelquefois connoissance; quelque tems après, ma jambe, quoique beaucoup enflée comme le reste du corps, s'est prodigieusement enflammée, me causant des douleurs horribles: je n'ai senti aucun mouvement dans mon ventre, sinon qu'il y a trois semaines environ que j'entendis remuer quelque chose; mais je crus que c'étoit des eaux, le voyant considérablement enflé comme toutes les autres parties du corps; un dévoiement continuel m'est ensuite survenu; &, depuis dix-huit jours environ, la peau de ma jambe s'est crevée, pour former l'ulcere que vous

voyez, & donner issue au pus qui sort depuis ce tems-là comme actuellement : au commencement, il ne formoit qu'une espece de trou ; à présent, il s'étend tous les jours, & est devenu rond. Je transpire si fort, & par le corps & par la jambe, que je mouille tous les jours mes draps ; si j'étois grosse, j'aurois senti remuer de tems à autre, & balloter mon enfant ; mais je puis vous certifier que je ne m'en suis jamais apperçue, excepté une fois, comme je viens de vous le dire, il y a trois semaines. Mais je crois d'autant mieux que ce n'est point un enfant, que j'ai fait voir, à différentes reprises, à quantité de personnes très-expérimentées dans la connoissance & l'inspection des urines, la mienne qui a été regardée par ces mêmes personnes comme ne dénotant aucune grosseffe ; ainsi, Monsieur, continua-t-elle, vous pouvez compter que ce sont des eaux qui tuméfient mon ventre comme vous le voyez, & non un enfant. Je sens, en outre, depuis une semaine, des douleurs aiguës & bien vives dans cette partie-là, (en me montrant son ventre ; ) je ne puis rien prendre, depuis ce tems-là, qui ne m'en cause de cruelles ; & à peine puis-je supporter actuellement votre main, quoique vous l'appliquiez légèrement.

Elle ajoûta : Je n'ai fait appeller aucun médecin ni chirurgien ; mon état me le de-

mandoit; mais ma fortune ne me le permettoit pas; & mon mari & moi n'avons osé, & par honte & par un peu d'amour-propre, à la vérité, envoyer qu'aujourd'hui ma garde à la chambre des Consultations des médecins.

Touché de compassion, ( le cœur le plus dur & le plus insensible l'eût certainement été dans pareille circonstance ) du triste sort de cette misérable, n'ayant point perdu un mot de la conférence que nous venions d'avoir ensemble, j'examine son ventre encore une fois, soupçonnant qu'elle pourroit fort bien être enceinte, & que le fœtus fût mort dans la matrice; je ne fais pas d'attention aux douleurs que je lui caufois; je voulois voir & tâcher de découvrir quelque chose dans la région hypogastrique; je promenai donc, à différentes reprises, de peur de causer un évanouissement à la malade, ma main depuis cette région jusqu'à l'ombilicale; & je crus sentir, à la fin, la tête d'un fœtus; si le vagin n'eût point été si enflammé & si rouge, j'aurois voulu m'en assurer, en introduisant ma main & l'extrémité des doigts jusqu'à l'orifice externe de la matrice; mais je me crus dispensé de le faire, craignant de trop irriter la partie, & de la faire tomber ensuite en gangrene, comme cela est arrivé souvent en pareils cas.

Ne doutant presque plus que ce ne fût une grossesse, & que le fœtus ne fût vraisemblablement mort, les accidens présens pouvant n'être qu'*épiphénomènes*, comme ils n'étoient survenus qu'après une suppression de règles de cinq mois, je ne balançai point à croire & à présumer que l'anasarque n'étoit survenue & n'existoit que par la pression que faisoit le fœtus sur les vaisseaux iliaques; ce qui empêchoit le retour du sang par les veines, caufoit, par l'obstruction des vaisseaux capillaires de la jambe, une inflammation dans cette partie, & par-là formoit une tumeur éréfipélateuse; que l'ulcère pouvoit très-bien provenir de la trop grande pression des vaisseaux par le fœtus qui, s'il étoit mort, comme je l'ai toujours auguré, & ce avec raison, comme on le verra, étoit abandonné à son propre poids, & n'étoit point comme suspendu dans la matrice, ainsi qu'il l'est ordinairement, lorsqu'il est vivant, & avoit obligé les vaisseaux capillaires & cutanés de se rompre, & donner issue aux matieres qui, pour avoir séjourné & croupi, étoient devenues corrosives, & avoient rendu l'ulcère phagédénique ou malin.

Pour l'*enteritis* ou l'inflammation des intestins, je l'attribuai à la même pression de ce corps étranger sur les vaisseaux hypogastriques & mésentériques, qui empêchoit



le cours du sang dans ces parties-là, en les obstruant & les étranglant; ce qui ne pouvoit, conséquemment, que procurer une grande inflammation des intestins sur les membranes desquels une partie de ces vaisseaux se distribuent; & comme il n'existe point d'inflammation sans douleurs, je ne fus du tout point surpris de celles dont se plaignoit amèrement, cette pauvre misérable.

Quant au dévoiement, la cause qui le produisoit, ne me fut pas difficile à découvrir: j'étois sûr que le cours du sang étoit extrêmement ralenti dans toutes les parties du corps, comme le dénotoit la leucophlegmatie. Si le mouvement progressif du sang étoit ralenti dans toutes les parties du corps, il falloit qu'il le fût, conséquemment, dans le ventricule, le foie, le pancréas, &c. en un mot, dans tous les viscères qui concourent à la digestion; cela ne pouvoit point arriver, sans qu'elle n'en fût troublée, les dissolvans nécessaires, tant pour le commencement de cette opération & de cette fonction naturelle, comme la salive, les sucg gastriques, que pour sa fin & sa perfection, comme la bile, les sucg intestinal & pancréatique, tirant tous leur origine du sang, & exigeant un juste & exact équilibre dans son cours circulaire.

Les sucg destinés à l'ouvrage de la diges-

tion, une fois viciés, les alimens devoient subir une très-mauvaise élaboration; ils se changent alors en matieres, ou séreuses ou bilieuses, &c. Mais le dévoiement, dont il est ici question, étoit la *diarrhœa serosa*.

Après avoir bien combiné, recherché & réfléchi sur l'état-présent de la malade, bien persuadé d'avoir trouvé les causes de sa maladie, d'après une théorie qui me paroît assez bien digérée, je me retirai d'auprès de cette femme, pour aller rejoindre mes confreres; je leur fis part de ce que j'avois vu & observé, ainsi que de ce que je soupçonnois arrêter la malade, & l'affliger de tant de maux; je leur fis le narré & l'exposition des causes que je viens de rapporter; tous me répondirent d'une unanime voix, que cela pouvoit bien être, & qu'ils le croiroient même volontiers. Je leur dis naturellement mon dessein, en les priant de le censurer, le rectifier ou d'y adhérer, s'ils le jugeoient à propos.

Comme je me suis toujours fait une loi, en me faisant médecin, de suivre exactement, dans la pratique, la doctrine d'Hippocrate & de ses partisans; comme je me suis toujours bien trouvé de son précepte, *Natura medicatrix optima, medicus illius minister & interpret esse debet*, je représentai que, comme cette femme pouvoit être grosse, & son fœtus mort, (c'est ce que

j'aurois gagé ) que la nature paroïssoit opprimée de ce corps étranger ; que c'étoit ce fœtus qui caufoit tous les ravages actuels, & que s'il étoit une fois sorti, toutes les prétendues maladies s'évanouiroient sûrement & sensiblement ; j'étois d'avis, ne pouvant administrer les emménagogues, à cause de l'inflammation du bas-ventre, & une saignée du pied, à cause de l'œdémie générale, de prescrire l'huile d'amandes-douces à cuillerée, comme un remède calmant, & fort adoucissant, capable de relâcher les fibres tendues des viscères contenus dans l'*abdomen*, sur-tout la matrice, & de débrider son col, afin qu'elle se contractât plus aisément, & que le fœtus, comme par son propre poids, pût sortir plus facilement, & par-là délivrer la malade. Je proposai également une fomentation sur tout le bas-ventre, faite avec l'huile rosat, en vue de détendre les fibres de la peau, de ramollir & de relâcher l'hypogastre. Pour la jambe, je proposai un topique fait avec une flanelle imbibée de la décoction de fleurs de sureau, après l'avoir bassinée de la même décoction. Tous ces Messieurs furent de mon avis, & me dirent d'ajouter, après la fomentation du bas-ventre, faite avec l'huile rosat, une flanelle imbibée de la même décoction dont je viens de parler ; c'est aussi ce que je fis.

Flaté de ce que mon projet, loin de pa-

roître ridicule, ( comme il l'eût paru sûrement à ceux qui ne confiderent point la nature dans les maladies ) avoit été goûté & approuvé, je retournai sur le champ, ( ce fut à midi & demi ) chez la malade ; je fis venir, sur la minute, ce qu'il falloit pour remplir le traitement que je m'étois proposé d'exécuter. On fit la fomentation dessus tout le bas-ventre ; on appliqua le topique sur la jambe ; & la malade prit quelques cuillerées d'huile d'amandes-douces : comme cette femme avoit un dégoût particulier pour la tisane, je lui prescrivis, pour boisson ordinaire, de l'eau avec une croûte de pain rôtie, & trempée dedans ; tout cela s'étant exécuté devant moi, je m'en fus ; & je ne revins qu'à sept heures du soir. Dès que je fus auprès de la malade, je lui touchai le poulx que je trouvai un peu plus fort, & moins intermittent que le matin ; je lui touchai le ventre, sans lui causer d'aussi grandes douleurs qu'auparavant : elle ne sentoit plus un si grand feu dans les entrailles ; & l'huile d'amandes-douces lui avoit fait, à ce qu'elle me dit elle-même, un bien remarquable. Comme j'allois me retirer, cette femme se plaignit tout d'un coup, d'une grande douleur dans le ventre ; je lui dis de me montrer l'endroit où elle se faisoit le plus sentir : ce fut positivement tout le long de la région hypogastrique, en descendant vers le va-

gin : je touchai la partie le plus doucement que je pus ; je ne crus point me tromper cette fois ; je touchai la tête du fœtus ; & je dis seulement à la malade , que cette douleur étoit une bonne marque ; j'avertis , en conséquence , la garde ; & je lui prédis l'accouchement d'un fœtus mort pour la nuit. Après lui avoir recommandé de continuer les mêmes remèdes , & de faire prendre ; de demie en demi-heure , de l'huile d'amandes-douces , je m'en retournai. Le lendemain matin , je trouvai la malade accouchée d'un enfant mâle à terme. La sage-femme me dit que cela s'étoit fait à trois heures après minuit , du même samedi au dimanche ; & ce , sans beaucoup de douleur , & que l'arrière-faix avoit suivi de très-près l'enfant ; mais ce qu'elle trouvoit de surprenant , c'est qu'elle n'avoit rendu aucunes eaux ni avant ni après l'accouchement ; que l'enfant étoit venu sec ; qu'un instant après , l'ulcere s'étoit fermé , ne fournissant plus de pus ; & la jambe œdémateuse ne rendant également plus d'eau : cela ne me surprit point. Comme l'enfant étoit sûrement mort depuis quelque tems , le sang qui avoit été destiné à sa nourriture , s'étoit arrêté dans les vaisseaux ombilicaux , y avoit formé un corps concret & solide ; en conséquence , n'avoit pu sortir tout de suite après l'accouchement : pour les eaux , l'enfant , par son

propre poids , avoit tellement comprimé les membranes dans lesquelles elles étoient contenues , qu'il avoit obligé , ( ces membranes offrant assez de résistance pour ne pas se rompre , ) les eaux dans lesquelles nage ordinairement le fœtus , de prendre leur cours où elles trouvoient moins de résistance ; elles en avoient moins trouvé , en passant à travers le tissu cellulaire de la peau de la cuisse ; ce qui fit que , quelque tems avant l'accouchement , la malade rendit beaucoup d'eaux par chaque cuisse. L'instant après qu'elle fut accouchée , comme il n'y avoit plus aucun corps étranger dans la matrice , qui favorisât la sortie des matieres ou aqueuses ou purulentes , par la pression qu'il occasionnoit , l'ulcere se boucha ; & la jambe ne rendit plus d'eau. Cette femme , qui a toujours conservé un fond de courage , depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fin , se trouva bien débarrassée & bien tranquille , lorsqu'elle eut accouché ; aussi la trouvai-je très-bien , le matin que je fus la voir ; elle ne se plaignoit de rien. Mais n'étant point content de ce que les eaux ne couloient plus par les jambes , & le pus par l'ulcere , j'ordonnai de mettre dans le bouillon quelques feuilles de scolopendre , broyées & renfermées dans un linge fin. Cela fit l'effet que j'attendois : les eaux reprirent leur cours , & le pus le sien ;

comme l'érysipele caufoit encore quelques douleurs, j'ordonnai de mettre une tête de pavot bouillir avec les fleurs de fureau; ce qui fit auffi fon effet; car elles diminuerent confidérablement: le foir, je trouvai la malade beaucoup défenflée; elle fe plaignoit d'une pefanteur dans la région hypogaftrique, & de n'avoir point fes lochies. Je jugeai bien, comme auparavant, que le fang étoit grumelé & cantonné dans quelqu'extrémité de vaiffeau; comme il n'y avoit plus d'inflammation dans le bas-ventre, je prescrivis une potion emménagogue à prendre à cuillerée, compofée d'eaux de fleurs d'orange & de méliffe, de chacune une once; camphre & *assa-fœtida*, parties égales, quatre grains; vingt gouttes de teinture de caftor, & d'une once de fyrop des cinq racines apéritives; la malade, à l'aide de quelques cuillerées de cette potion, paffa bien la nuit; & le matin, qui étoit le lundi à huit heures à-peu-près, il fortit de la matrice deux livres & demie environ de fang noir, fétide & pourri; il étoit tellement grumelé, & formoit un corps fi concret, qu'en le jettant par terre, les parties ne fe défunirent point, & garderent leur confiftance. Cette pauvre femme, après cela, fe trouvant extrêmement foulagée, fe leva prefqu'elle feule, refta cinq ou fix heures levée; & le foir, à ma vifite, je la trouvai un peu foible.

Je fis toujours continuer la potion : elle passa fort bien la nuit ; & le mardi , elle se regarda comme guérie : je lui dis cependant de bien se ménager , & de ne rien prendre que je ne l'ordonnasse. Elle se leva après-dîner ; & comme cette potion l'avoit un peu altérée , loin de boire sa tisane ordinaire , elle but , pour se désaltérer , un septier d'eau fraîche : ( c'est elle-même qui me l'a dit depuis ; ) cette eau condensa si subitement les liqueurs & humeurs , qu'elle tomba , en un quart d'heure de tems , dans l'asphixie : on la mit au lit dans cet état-là , sans pouls ; elle reçut , pour la seconde fois , l'Extrême-Onction à quatre heures du soir ; & peu-à-peu cependant elle revint à elle.

On doit juger de l'étonnement où je fus ; en voyant , dans cet état , cette femme : je demandai ce qu'on lui avoit pu donner , personne ne me répondit ; & , à la fin , on me jura qu'elle n'avoit rien pris. J'étois comme désespéré d'avoir conduit cette maladie si heureusement jusques-là , & de faire naufrage au port : je ne me déconcertai point tout à-fait ; voyant que la malade tomboit , de tems en tems , dans la syncope , je changeai la potion emménagogue , pour en substituer une qui fût cordiale ; je la composai d'eau de cannelle , & de fleurs d'orange , de chacune , une once ; d'eau de menthe , quatre onces ; & vingt gouttes de



*Lilium* de Paracelse : j'en fis donner une cuillerée devant moi ; & j'en chargeai de continuer de quatre en quatre heures. Le lendemain matin , qui étoit le mercredi , je trouvai ma malade mieux ; le pouls presque égal , gardant encore cependant un peu d'intermittence ; la diarrhée continuant toujours ; l'éréfipele dispa-roissoit ; l'ulcere ne rendoit plus qu'un pus louable , & point ichoreux ; l'anasarque diminueoit sensiblement. M. *Arnault de Nobleville* , notre doyen , à qui je fis le rapport de tout le traitement que j'avois employé jusqu'alors , me conseilla d'ajouter dans l'eau panée de la crème de tartre , ce remede lui ayant toujours bien réussi dans des cas à-peu-près semblables , en vue de précipiter la guérison ; c'est ce que je fis ; & je mis dans deux pintes d'eau chaude deux dragmes de cette crème ; ce qui procura un effet merveilleux ; car l'éréfipele se dissipa entièrement : l'ulcere disparut ; la peau se cicatrifa d'elle-même ; & la malade urina & transpira si abondamment , que , cinq jours après qu'elle eût reçu l'Extrême-Onction , elle fut seule à la Messe , au grand étonnement du curé de la paroisse , de ses amis & de ses voisins : il y avoit si peu de tems que ces mêmes personnes l'avoient vue dans un état pitoyable , qu'elles ne pouvoient s'imaginer comment elle pouvoit déjà en être sortie ;

bref, cette femme se porte très-bien aujourd'hui ; & quoiqu'elle ait eu tout le corps prodigieusement enflé, elle est plutôt actuellement fluette & mince, que corpulente.

---

## L E T T R E

*A M. POSTEL DE FRANCIERE, médecin à Barenton ; par M. ROBIN, médecin de l'université de Montpellier, à Touffi.*

Vous êtes, Monsieur, intimement persuadé que le *tænia*, ou ver solitaire, a son siége uniquement dans les gros intestins : du moins, dites-vous, n'a-t-on aucune observation qui prouve qu'il se trouve dans les grêles. De vos observations particulières, vous paroissez avoir conclu pour le général. Cette induction peut être sujette à erreur. Je crois devoir vous désabuser, vous & ceux qui pourroient, sans plus ample examen, ajouter une foi aveugle à l'observation que vous avez fait insérer dans le Journal de médecine, Mai 1763.

Je pourrois bien vous citer des auteurs anciens, nos premiers maîtres en médecine, qui ont pensé & écrit, sans doute, sur leurs observations réitérées, que ce ver occupoit tout le trajet des intestins. Hippocrate, dont

toute la médecine n'est qu'observations,  
 » croyoit que ce ver *totam longitudinem*  
 » *intestinorum adæquabat.* » De Morb. lib. 4,  
 cap. xv.

Galien dit, dans son ouvrage qui a pour  
 titre : *Introductio, seu Medicus*, « Non-  
 » *nullos hominum vermes tam longos esse,*  
 » *ut in tota porrigantur intestina.*

Sennert, *Pract. lib. iij, pag. 11, sect. 1;*  
 cap. v, dit qu'Hieronymus Gabucinus pen-  
 soit « que le *tænia, latum lumbricum nihil*  
 » *aliud esse quàm abrasionem veluti intesti-*  
 » *norum albam, tota complectentem intes-*  
 » *tina.*

» Houllier, cap. liv de *Vermibus*, s'ex-  
 » plique ainsi : *Latus vermis per totum in-*  
 » *testinum aliquandò extenditur.*

Mais, sans vouloir tirer aucun parti de  
 l'autorité de ces auteurs, quelque respecta-  
 ble qu'elle soit, je vais vous citer une ob-  
 servation qui m'est propre, & que j'ai faite  
 moi-même. Je me contenterai seulement  
 de l'appuyer de quelques citations tirées du  
 quatrième volume des *Commentaires de*  
*M. Van-Swieten sur les Aphorismes de*  
*Boerhaave.*

Au mois d'Octobre 1757, comme je  
 finissois mes études en médecine dans l'uni-  
 versité de Montpellier, & que je suivois  
 M. Fournier, médecin de l'Hôtel-Dieu de

cette ville, dit *Saint-Eloi*, je vis un malade de fièvre putride-vermineuse, qui, quelques jours avant sa mort, rendit, à différentes fois, des portions de ce ver *prétendu solitaire*. Cet homme mort, les étudiants en médecine, & les élèves en chirurgie, qui suivoient en assez grand nombre ce médecin, le prièrent d'ordonner l'ouverture de ce cadavre. On la fit. On remarqua, à l'orifice inférieur du pylore, un peloton blanc, ferré, gros à-peu-près comme une moyenne pomme de reinette, dont le commencement étoit engagé dans le pylore. Le chirurgien, qui travailloit sur ce cadavre, empoigna ce peloton, & voulut le tirer; il le sépara du reste. On suivit les intestins que l'on ouvrit dans toute leur longueur; & on trouva le *tania* couché sur la tunique interne qui regarde l'épine du dos, depuis l'endroit où cette portion avoit été séparée du peloton, jusqu'à environ sept à huit pouces de l'anus. On enleva en entier cette portion de ce ver, & non sans quelque petite difficulté, parce qu'elle étoit comme adhérente aux intestins; on débrouilla le peloton; on mesura le tout; & il avoit en total vingt-sept pieds & demi, qui, avec deux pieds quelques pouces qu'il avoit rendus précédemment par les selles, faisoit plus de trente pieds.

Vous observerez que cet homme étoit dans une espece de marasme, quand il entra

tra

tra à l'hôpital ; & il avoit dit plusieurs fois au médecin , qu'en fanté , il avoit un appétit extraordinaire. Outre le *tænia* , il y avoit encore quelques vers lombricæux ; ce qui nous prouve bien encore que l'on a donné mal-à-propos au *tænia* le nom de *ver solitaire*. Aussi Van-Swieten dit-il ; tom. iv , §. 1363 , pag. 625 , *De Morbis infantum* : « Plures » *observationes habentur, quæ docent tæniam*  
*» non semper esse solitariam , sed quandoque*  
*» plures simul in hominibus nidulari.*

Voici d'ailleurs , ce que j'ai extrait de cet auteur , pour venir à l'appui de mon observation. « *In aliorum animalium*  
*» corporibus frequenter inveniuntur plures*  
*» tæniæ. In cane , tres ipse vidi , in di-*  
*» versis , & satis à se mutuo diffitis , in-*  
*» testinorum tenuium locis. Celeberrimus*  
*» Lister testatur se invenisse in cane fortè*  
*» plus quam centum lumbricos latos ; ita ut*  
*» intestinum duodenum , his plenum admo-*  
*» dum distenderetur. In mure , invenit duo-*  
*» denum , mole ventriculum excedens mul-*  
*» tum , pariter plenissimum vermibus latis.*  
*» In cane illo aderant & tæniæ in jejuno &*  
*» ileo . . . . In crassis intestinis nullæ ade-*  
*» rant. Omnium extremum tenuius superiora*  
*» spectabat , ac si descendentis chylo inhia-*  
*» rent . . . . Comparavit has tæniæ canium*  
*» iconi tæniæ humanæ , quæ apud Tulpium*  
*» habetur , & invenit magnam similitudinem.*

Vous paroissez d'une sécurité presque entière sur les événemens qui peuvent être déterminés par la présence de ces vers. Vous vous élevez même contre la prétendue pufillanimité des médecins à ce sujet. Je crois cependant, que toute cause qui peut exciter des nausées, des vomissemens, des diarrhées, des constipations, des syncopes, des épilepsies, la maigreur, la foiblesse, &c. qui même peut mener à la mort, mérite toute notre attention.

Il n'est pas que vous n'ayez lu une observation insérée dans le Journal de médecine, Août 1765, sur les symptômes « qu'avoit » occasionnés la présence de ce ver. Le bas- » ventre, dit M. Thomas, étoit prodigieusement boursoufflé : la malade avoit le » poulx dur, concentré, des nausées fréquentes; la langue étoit couverte d'un » limon épais.

J'ai observé moi-même plus d'une fois des vapeurs alarmantes chez des femmes qui avoient cette espèce de ver.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## E X T R A I T

*D'un Mémoire de M. BOHADSCH, conseiller du commerce de Leurs Majestés Impériales & Royales, professeur d'histoire naturelle & de botanique dans l'université de Prague, membre des Académies de Londres, de Bavière & de Florence, sur l'Usage de l'Isatis ou Pastel pour la nourriture des bestiaux.*

M. Bohadsch vient de publier un Mémoire intéressant pour les cultivateurs & pour tous ceux qui s'occupent de l'économie rustique. Ayant envoyé ce Mémoire, qui est allemand, à M. Bernard De Jussieu, de l'Académie des sciences de Paris, ce sçavant botaniste a cru qu'il seroit très-utile d'en faire part au public François, qui, depuis quelques années, semble prendre la plus grande part aux progrès de l'agriculture & des connoissances économiques. On se rappellera, sans doute, que c'est à M. Bohadsch que l'on est déjà redevable d'un Mémoire curieux sur le *pseudo-acacia*, ou faux *acacia*, dont il a montré que l'on pouvoit tirer un très-grand parti pour la nourriture des bestiaux; dans celui-ci, il s'agit de la plante connue sous les noms de *pastel*,

de *guesde* ou *vouède*, appelée en latin *isatis*, *glastum* ou *glastrum*. Tout le monde connoît l'usage de cette plante pour la teinture en bleu; mais on ignoroit qu'elle fût pour le bétail un aliment utile & agréable, comme M. Bohadsch vient de le découvrir en Bohême où il réside.

Il résulte de ses expériences, que le *pastel* est une plante qui plaît autant aux animaux, que le treffle & que les plantes qu'ils mangent le plus volontiers. Cela vient, selon lui, de ce que le *pastel* contient plus de sel que toutes les autres plantes qu'on leur donne à manger; ce sel paroît nîtreux, & se trouve joint avec un sel alkali volatil huileux, comme on peut s'en apercevoir à son goût amer & piquant. Tous ceux qui ont idée de l'économie rustique, savent combien le sel marin est utile pour les bestiaux; sur quoi, M. Bohadsch remarque que le prix de ce sel est cause que bien des gens de la campagne n'en donnent que très-peu ou point à ces animaux; il attribue à ce défaut l'amas des humeurs glaireuses & tenaces qui s'épaississent encore dans leurs estomacs par la nourriture mêlée de poussière, qu'ils prennent dans les champs; ce qui produit des obstructions au foie & aux poumons; auxquelles notre auteur attribue les maladies contagieuses que, depuis plusieurs années, l'on voit régner parmi le



bétail. Il croit que le *pastel*, ( par la propriété d'atténuer & de diviser que son sel nîtreux possède, & vu que sa faveur piquante aiguise, pour ainsi dire, la langue des bestiaux, & facilite leur digestion ) pourroit tenir lieu du sel marin, & contribuer peu-à-peu à faire cesser les contagions dont on se plaint, joint à ce qu'en cultivant cette plante, on ne seroit pas obligé de faire paître les bestiaux, tantôt au grand soleil, tantôt au brouillard, sur des terrains stériles où ils ne trouvent rien à manger ; ce qui est cause de leur mauvaise santé ; ce que l'on peut prévenir en grande partie, en ne les exposant plus aux intempéries de l'air.

M. Bohadsch observe que le *pastel* croît non-seulement dans la bonne terre ou terre à froment, mais encore dans les terrains sablonneux & pierreux ; & la nature semble toujours le placer plutôt dans un terrain maigre que gras, quoiqu'il soit vrai de dire que cette plante devienne plus forte dans ce dernier : cependant on pourroit en semer dans de mauvais terrains, où elle réussiroit mieux que le bled qu'on y sème, & qui ne vient qu'avec bien des peines.

On peut faire la récolte du *pastel* trois & même quatre fois l'année. Il a l'avantage de rester aussi frais & aussi verd même sous la neige, & durant les plus grandes gelées, qu'au cœur de l'été ; avantage inestimable,

puisqu'il fournit un moyen de donner, pendant les hyvers les plus rudes, une nourriture fraîche aux bestiaux.

En semant le *pastel* un peu serré, l'on empêche qu'il ne vienne de mauvaises herbes entre-deux. Quand un champ en a été une fois ensemencé, c'est pour toujours; & par la suite, il s'ensemence de lui-même; & les racines du *pastel* épuisé font un engrais, & bonifient le terrain, en pourrissant. Cette plante produit une graine très-abondante. Notre auteur conseille de la semer sur des terrains en friche ou en jachère, qui n'ont besoin, pour la recevoir, que d'un simple labour, ou d'être béchés. Ce travail ne peut nuire aux autres travaux des champs, vu qu'il ne se fait point dans la même saison, & que le *pastel* se sème long-tems après la Pen'ecôte & la tête de S. Gal, qui est le terme le plus tard où l'on sème les grains d'été & les grains d'hyver.

Cette plante, soit fraîche, soit séchée, est fort du goût du bétail qui la mange avec avidité. En joignant ainsi le *pastel*, (dont jusqu'ici l'usage n'étoit connu que pour la teinture) avec la feuille du faux *acacia*, l'économie rustique se trouvera enrichie de deux nouvelles ressources contre l'inclémence des hyvers; tems auquel le bétail souffre beaucoup, &c.



LETTRE

*De M. DANTOINE, apothicaire à Manosque, sur la Cévadille.*

MONSIEUR,

Je ne fus pas peu surpris de voir, dans le Journal de Novembre 1759, un Mémoire sur la cévadille, par M. Lottinger qui en parle comme d'une drogue peu connue, & encore moins employée. M. Alléon Dulac, qui vient de l'inférer dans son Recueil, me confirme que cette plante & ses usages ne sont pas universellement connus en France : cependant, ce dont je puis vous assurer, c'est qu'il y a plus de vingt ans que l'usage en est très-familier à Manosque, & dans la Provence : j'en détaille moi-même plus de vingt livres par an ; on la connoît ici sous le nom de *poudre de Capucin* & de *Cévadille* : c'est sous ce dernier nom qu'elle a été décrite dans le premier livre des *Médicaments des Indes occidentales*, par Nicolas Monard qui en a donné une assez mauvaise figure. Il paroît, par sa description, qu'on lui connoissoit, de son tems, une vertu anti-vermineuse ; extérieurement appliquée ; car il dit, en parlant de ses vertus, qu'elle tue les vers qui s'engendrent dans les ulcères. Je n'ai

jamais vu qu'on s'en soit servi ici autrement que pour extirper les poux & leur semence : elle ne manque jamais son effet , soit poudrée sur les habits , ou dans les cheveux ; on a soin cependant , quand c'est à la tête , d'oindre les cheveux avec un peu d'huile , pour qu'elle tienne plus facilement. Elle est bien plus sûre , plus propre , & on ne court pas les mêmes risques qu'avec les onguens mercuriels : quand cependant on veut s'en servir pour des enfans qui ont des achores à la tête , on se sert généralement de l'onguent gris , attendu la grande causticité de la cévadille qui leur cause trop de douleur. La scrupuleuse attention , que recommande d'avoir M. Lottinger , de bien envelopper la poudre , crainte qu'elle ne s'évente , & de n'en piler qu'à mesure qu'on en a besoin , n'est pas essentielle. Je n'ai point du tout reconnu que la poudre pilée , même d'un an , & mise dans une boîte ordinaire , manquât jamais son effet. Cependant je ne voudrois pas assurer qu'à la longue , elle ne perdît point de sa vertu.

M. Lottinger auroit dû observer la cévadille avec des yeux botanistes , & ne pas répéter , sur la foi de Monard , qu'elle vient d'une plante qui porte un épi semblable à celui de l'orge , duquel elle diffère *toto callo*.

Voici ce que j'ai pu découvrir dans la cévadille sèche , telle qu'on nous l'envoie.

Je n'ai point vu la racine, les tiges ni les feuilles : les fleurs sont en épi, accompagnées chacune d'une écaille : le calyce de chaque fleur est composé de six feuilles persistantes, dont trois extérieures : il n'y a point de corolle ; les étamines, plus larges par le bas, sont, en même nombre, & opposées aux feuilles du calyce, à la base desquelles elles sont insérées ; elles sont persistantes comme le calyce. Je n'ai point vu les antheres, attendu qu'elles se sont séparées des filamens dans le transport. Le pistil est composé de trois ovaires au fond du calyce qu'ils touchent : ces ovaires ont chacun un style court, & un stigmate simple, peu différent du style : chaque ovaire devient une capsule ovoïde univalve qui s'ouvre en dedans, & renferme deux ou trois graines noires, oblongues, tronquées obliquement par les bouts où elles s'ajustent.

On voit, par cette description, que la cévadille ne peut venir dans aucune des familles de M. Adanson, & qu'elle doit, par conséquent, faire un sujet d'une nouvelle famille. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ses gouffes sont tout-à-fait semblables à celles des *delphinium*. La famille de laquelle elle approche le plus, est celles des liliacées ; mais elle en diffère par le pistil & le fruit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E

*De M. DAUNON, maître en chirurgie à Boulogne-sur-mer, à M. ROUX, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris ; sur une Hémorragie périodique du gros doigt ou orteil du pied droit, survenue à la suite d'un ulcère chancreux.*

MONSIEUR,

Cen'est pas le vaintitre d'*observateur* que je recherche, en ayant l'honneur de vous faire part du sujet de cette Lettre ; mon seul objet est d'être utile à l'humanité.

Le nommé *Jacques-Poté*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, d'un tempérament fort & robuste, très-bien constitué, d'une taille médiocre, paroissant très-sain, fut attaqué, le 29 du mois de Mars de l'année 1764, d'une douleur de tête très-aiguë : le 30, la fièvre se mit de la partie, ainsi qu'une douleur qui se fixa à l'oreille droite. Il eut, le 2 Avril, une salivation aussi abondante que celle qu'on pourroit procurer par l'usage du mercure ; le 3, la respiration & la déglutition se firent difficilement. Le malade resta dans le même état, abandonné aux foibles secours d'une nature épuisée, & dont l'af-

faiblement étoit presqu'à son comble : on le regardoit alors comme un homme qui inouroit en détail.

Je fus appelé , le 10 Avril , pour voir le malade que je trouvai dans une situation des plus tristes , tant à cause de la petitesse du poulx & de la difficulté de respirer , qu'à cause de l'abbatement de ses forces , qui annonçoit une fin prompte. En examinant le malade de près , j'aperçus , à l'extérieur , un léger gonflement du côté droit , au-dessous de l'angle de la mâchoire inférieure. Je fus bien persuadé que le gonflement n'étoit pas la seule cause des accidens. Je lui fis ouvrir la bouche , pour examiner la gorge ; & j'aperçus alors tout le désordre. La luette excédoit la longueur naturelle , par le relâchement de l'expansion que forme l'espece de plancher mobile auquel est attaché ce petit corps pyramidal ; les glandes amygdales étoient dans une disposition gangreneuse ; il y eut plus : je découvris un ulcere chancreux , situé à la base de la langue , dont les progrès avoient été si rapides , qu'il avoit la circonférence d'une pièce de douze sols , & toutes les parties voisines extrêmement irritées. La nature aidée de quelques secours de l'art , opéra en lui de nouvelles merveilles ; elle l'arracha à une mort qui paroissoit inévitable.

Comme la nature s'accommode toujours

mieux des remèdes les plus simples, qui sont très-souvent les plus efficaces, on employa, pour commencer la cure, un gargarisme composé avec une forte décoction d'écorce du Pérou, aiguillée d'eau de vie camphrée; une infusion de quinquina avec le sel de nître fut donnée en boisson : les secours extérieurs me parurent nécessaires; c'est pourquoi on appliqua pour topique, un cataplasme fait avec le bec-de-grûe, les feuilles de mauve, la camomille, & la farine de graine de lin.

Il prit pour nourriture, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, de deux en deux heures, la valeur de trois cuillerées de bouillon, auxquelles on ajoûtoit environ deux gros d'eau thériacale.

Tous ces moyens ne furent pas sans quelques succès : le malade fut beaucoup mieux. Le 13, la respiration, ainsi que la déglutition, se firent plus facilement; le 15, le gonflement extérieur disparut; & les glandes commencerent à se vivifier. Le 16, les vulnéraires détersifs furent employés, & terminerent la cure, en rétablissant dans leur état naturel les organes, tels que la luette & les glandes amygdales qui avoient été si long-tems dans ce désordre. Le 21, le malade commença à faire usage des alimens proportionnés à ses forces digestives, & se releva peu-à-peu de son affaîssement; mais



L'ulcère resta toujours dans le même état, quoiqu'il fût borné par l'application du vitriol & par l'usage des anti-scorbutiques. Le 28, la salivation cessa; mais l'ulcère s'environna alors d'un bord calleux. Je vis qu'il n'étoit pas possible de parvenir à une cure radicale, par la raison que, dans un âge si avancé, le sang s'appauvrit journellement; & on ne peut attendre aucune ressource de la nature: c'étoit encore beaucoup de pouvoir la rendre palliative.

Le malade fut assez tranquille jusqu'au 15 Mai que les douleurs de tête & celles de l'oreille se renouvelèrent: le 16, la fièvre se fit sentir avec assez de violence; le 19, le visage s'enflamma; & la salivation reprit avec autant d'abondance. Tous ces accidens se calmerent le 20, mais par l'événement le plus surprenant; ce qui fait l'objet de cette observation, & mérite quelque attention.

Cet homme ressentit une douleur extraordinaire au gros orteil du pied droit. En l'examinant, il aperçut une petite tache rouge de la figure d'une lentille, située directement sur l'articulation du premier os du métatarse avec la première phalange du même orteil, du côté de la plante du pied; & n'ayant aucune douleur, il n'y fit point d'attention. Mais que son étonnement fut grand, quelques minutes après, de voir que son sang

sortoit hors de son soulier ! On vint aussi-tôt me chercher. Etant arrivé chez lui, je fus, à la vérité, surpris d'un tel événement : l'hémorragie fut considérable ; elle n'avoit pour cause, qu'une petite ouverture au milieu de la tache déjà citée : le sang étoit artériel ; & , par conséquent , il sortoit en arcade , venant, sans doute, d'un rameau de l'artere tibiale antérieure, après avoir formé, conjointement avec la postérieure, l'arcade plantaire. L'hémorragie fut arrêtée par une legere compression qu'on continua pendant deux jours ; & , l'appareil levé , on n'y trouva ni tache ni érosion : le malade continua de marcher à son ordinaire.

Cette saignée naturelle & révulsive se rendit périodique pendant vingt mois. Les mêmes accidens survinrent le 22 Juin, & cessèrent, le 24, par le même événement. Le malade continua d'être assez bien jusqu'au 21 Juillet qu'on vit éclore de nouveau les avant-coureurs de cette évacuation qui parut le 23. L'ulcere sortit pour lors un peu de son diametre. Le 29 Août ; mêmes accidens qui cessèrent, le même jour, par l'hémorragie : elle fut, cette fois, si considérable, que le malade fut, l'espace d'une heure, en syncope. Ce fait me parut, par sa nature & sa rareté, mériter l'attention d'un sçavant distingué, tel que M. Desmars, médecin de l'hôpital, & pensionné de la

ville, que j'ai consulté sur le parti qu'il y avoit à prendre pour le bien du malade. On employa alors de nouveaux moyens, les mieux indiqués; mais ils furent sans succès : il est vrai qu'on ne peut guérir la vieillesse. D'ailleurs, quoique les évacuations périodiques paroissent quelquefois vicieuses, il est bien rare qu'on les supprime ou qu'elles se suppriment par quelque cause que ce soit : l'art, en pareil cas, doit abandonner ces sortes de maladies à la nature, & en attendre tôt ou tard une fin funeste.

Enfin, le 15 Septembre, le malade eut des douleurs passageres dans les extrémités inférieures; un sentiment de pesanteur dans l'estomac, & un dégoût pour toutes sortes de nourritures : le 17, il sentit, entre le *scrotum* & l'*anus*, vers le col de la vessie, une douleur poignante qui l'empêchoit de marcher : chaque fois qu'il urina, les urines parurent sanguinolentes jusqu'au 20 que tous les symptômes cessèrent; mais l'hémorragie ne parut point alors.

Pour ne pas entrer dans une répétition ennuyeuse, je dirai seulement que, depuis cette époque, l'hémorragie a toujours paru dans son même période, & fut toujours précédée des mêmes symptômes; & le malade en a reçu, chaque fois, le même soulagement jusqu'au 12 Décembre de l'année 1765, que tous les accidens furent portés

à leur dernier période, par un délabrement presque universel de l'œconomie animale ; qui a terminé ses jours. Ce phénomène parut des plus singuliers à un second médecin d'un mérite très-distingué, ( M. Courtin fils ) qui vit le malade quelque tems avant sa mort.

### R É F L E X I O N.

Quelle idée doit-on se former d'une maladie aussi singulière, dans laquelle les antiscorbutiques, les toniques n'ont pu guérir l'ulcère ? Ils n'ont fait qu'en arrêter les progrès, & dissiper la disposition gangreneuse qui tôt ou tard auroit terminé les jours du malade. Le léger gonflement, qui, à la suite de la douleur fixe à l'oreille droite, paroissoit à l'angle de la mâchoire inférieure ; la salivation abondante, le défaut de respiration & de déglutition avoient pour cause l'inflammation des parties internes de la gorge ; la malignité de l'ulcère que l'usage des styptiques ne put enlever ; tout enfin semble nous indiquer que la maladie étoit entretenue par quelque virus qui infectoit la masse du sang, puisque la salivation & les autres symptômes ne cessèrent qu'à l'approche d'une saignée révulsive que la nature opéra en faveur du malade. Cette hémorragie périodique, qui laissoit le malade dans une espèce de convalescence, l'espace d'un  
mois,

mois, donneroit-elle lieu de présumer que la nature, en éloignant l'évacuation, n'avoit en vue que de la rendre par-là plus favorable, & empêchoit, par ce moyen, le ravage qui se faisoit dans la bouche, avant le flux périodique ? Les douleurs dans les extrémités inférieures, celles qui ensuite se firent sentir entre le *scrotum* & l'*anus*, vers le col de la vessie ; les urines sanguinolentes par l'absence de l'hémorragie, dont le terme fut de trois jours ; tout enfin ne donneroit-il pas lieu de croire que tous ces accidens ne furent occasionnés que par un reflux de l'évacuation périodique ? Le malade a toujours reçu le même soulagement, chaque fois que l'hémorragie a reparu avec les mêmes symptômes. Je laisse, Monsieur, à vos connoissances & à celles des sçavans le soin de déterminer pourquoi la nature a choisi, par préférence, le lieu le plus éloigné du foyer du mal, pour procurer un soulagement passager, à la vérité, & pourquoi, après l'hémorragie, la tache & le trou par où le sang sortoit, disparoissoient tout-à-fait.



## OBSERVATION

*Sur une Fracture du Pariétal, où une portion d'os de la largeur d'un petit écu ou environ, fut enlevée, & mit le cerveau à découvert à la suite d'un coup de sabre; par M. NOLLESON le fils, ancien chirurgien aide-major des armées du roi en Allemagne, maître en chirurgie à Vitry-le-François.*

Pendant la campagne de 1761, un hussard des volontaires de l'armée Francoise reçut d'un cavalier Hanovrien un coup de sabre sur le pariétal gauche, à côté de l'angle antérieur & supérieur, qui lui fractura le crâne, & enleva une portion de cet os, de la grandeur d'un petit écu, & d'une figure à-peu-près triangulaire. Le cuir chevelu ni le péricrâne ne furent pas entièrement enlevés; car la portion de l'os fracturé y tenoit encore. Un chirurgien Allemand, d'une petite ville nommée *D'Assel*, fut appelé, pour donner du secours au blessé, en l'absence des chirurgiens François. Cet Esculape résolu enleva la portion d'os avec les tégumens & le péricrâne qui y étoient attachés; il couvrit la plaie de plumasseaux & de compresses imbus d'eau-de-vie de genièvre. Le lendemain, à la levée

de son appareil, il trouva le cerveau qui avoit fait effort, & qui étoit sorti de sa capacité osseuse, de la hauteur d'un bon pouce. Il le coupa de niveau à l'os, & recouvrit la plaie de plusieurs compresses trempées dans la même eau-de-vie, observant de faire un point de compression exact & gradué sur le cerveau, pour empêcher qu'il ne sortît davantage. Peu de tems après cette manœuvre, le blessé éprouva les symptômes les plus affreux. La fièvre se déclara, un profond assoupissement, la perte de connoissance, la paralysie momentanée & alternative, le vomissement, le délire & les convulsions survinrent. Les yeux & la face étoient rouges, tendus & enflammés, de même que les paupieres. Toute la circonférence de la tête étoit œdémateuse & gonflée, excepté les oreilles. Le régiment, ayant été instruit de l'état de la blessure de cet infortuné & des accidens qui l'accompagnoient, ordonna qu'il fût transporté au village d'Oppessen où j'étois en détachement, pour panser les blessés. J'ôtai d'abord l'appareil qui comprimoit le cerveau. Je débridai promptement, & en plusieurs endroits, le péricrâne; j'appliquai par-dessus & sur les os à découverts des plumasseaux secs. Je posai mollement sur le cerveau un large linceul trempé dans un mélange de baume de Fioraventi, & de miel rosat, & par-dessus un plumasseau imbu du même

mélange; je garnis le reste de la plaie de plumasseaux couverts d'un digestif composé, & par-dessus le tout, des compresses trempées d'eau vulnéraire, soutenues par le couvre chef. Le blessé fut saigné, dans le même jour, quatre fois du bras. Je levai l'appareil, le lendemain; & j'eus la satisfaction de voir une grande diminution des symptômes. Mais l'affoupissement, la perte de connoissance, & quelques convulsions qui subsistoient encore avec la fièvre, m'engagerent à pratiquer, dans les deux jours suivans, deux saignées du pied & une à la jugulaire, qui firent cesser les accidens, & rappellerent le blessé à la connoissance, la nuit du quatrième au cinquième jour. Les pansemens furent continués de la même manière, les jours suivans, à Eimbeck, où le blessé fut transporté, & n'ont été modifiés qu'à proportion des indications. Le cerveau a parfaitement bien suppuré, de même que les autres parties intéressées. Une portion du pariétal inférieurement s'est exfoliée; & le nouveau périoste, qui s'est formé dessous, s'est identifié avec les tégumens, & ont conjointement concouru à recouvrir le cerveau; de sorte que le blessé fut parfaitement guéri, & la plaie solidement cicatrisée, au bout de trois mois, suivant le rapport de M. Zeller, chirurgien à l'hôpital de Cassel, où le blessé fut éva-



cué, cinq semaines après son accident.

La pratique de ce chirurgien Allemand étoit d'autant plus meurtrière, que les mauvais médicamens qu'il appliquoit inconsidérément sur les parties offensées, & les compressions qu'il faisoit sur le cerveau, ne pouvoient qu'occasionner tous les accidens qu'a essuyés notre blessé. En effet, la compression sur le cerveau, peu capable de ressort, avoit empêché la libre circulation des liqueurs, en général, dans ce viscere, & avoit, par conséquent, intercepté les fonctions de la machine humaine.

Quant à la portion du cerveau, enlevée par l'instrument tranchant, elle ne pouvoit pas occasionner indubitablement la mort; car il est prouvé par des expériences sans nombre, que des blessés sont guéris, après une portion du cerveau enlevée, mais qui ont essuyé la perte momentanée des mouvemens corporels & volontaires, &c. ainsi que nous l'avons remarqué dans notre blessé.

Il est encore prouvé que la lésion du péri-crâne peut être suivie de beaucoup d'accidens, par le grand nombre de vaisseaux & de nerfs qui entrent dans sa composition; & on a observé que cette membrane étoit susceptible de grandes irritations & d'inflammation; c'est la raison qui engage les praticiens de nos jours, dans les affections du

péricrâne, à le diviser, de manière qu'il le soit davantage que le cuir chevelu, pour faire cesser les accidens. La structure de cette membrane & sa communication avec la dure-mere ne nous laissent aucun doute de la lésion de cette dernière, quand le péricrâne est fortement affecté par l'instrument qui a fait la blessure, comme nous avons eu occasion de le remarquer par les accidens qui ont suivi le mauvais traitement qu'avoit éprouvé le blessé qui fait le sujet de notre observation.

---

## OBSERVATION

*Sur un Ecoulement purulent de l'oreille,  
& sur un Abscès du pavillon ; par M.  
MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

L'oreille interne est peut-être la partie du corps de l'homme, qui donne le plus de peine, pour en avoir une parfaite connoissance, lorsqu'on est privé de jeunes sujets pour ses exercices. Cependant il se trouve beaucoup de chirurgiens qui la connoissent assez bien ; & peut-être que les anatomistes ne desireroient rien plus sur sa structure. Il n'en est pas de même des maladies qui peuvent l'affliger. Les plus grands praticiens avouent

l'embarras dans lequel on se trouve , quand il faut distinguer la partie de l'organe affecté, & souvent même le remede qui lui convient. Les observations , qui pourroient nous apprendre les symptomes propres à chacune de ces parties , lorsqu'elles sont lésées , seroient donc très-utiles à la pratique, & peut-être satisfaisantes pour la physique. Celles que j'ai à rapporter , ne sont pas , par malheur , de ce genre ; la premiere montre une route assez extraordinaire que la nature a suivie dans une suppuration qui s'est montrée au-dehors ; & la seconde , quoique bien moins cachée , présente un fait assez particulier.

1<sup>re</sup> OBSERVATION. Guillen Rozé , âgé de vingt-deux ans , du Condomois , domestique chez M. De Rolland , conseiller au parlement de Bordeaux , fut attaqué , le 28 Septembre 1764 , d'une très-vive douleur de dent , pour laquelle il pria un chirurgien de la lui arracher ; mais celui-ci étant peu exercé dans cette pratique , fut obligé de l'abandonner , après sept ou huit reprises inutiles. Ces différentes tentatives augmentèrent sa douleur ; la fièvre survint ; & ce malade croyant que ces nouveaux accidens dépendoient d'une suite nécessaire de sa premiere douleur , il fut trouver le sieur Laudumiey , chirurgien expert dans cette partie , qui lui tira la dent avec faci-

lité. Malgré son extraction, les accidens continuerent ; on appella alors le chirurgien ordinaire de la maison, qui jugea à propos de le saigner du bras & du pied, & lui donner une potion cathartico-émétique. Le 6 Octobre, il fut porté à l'hôpital. Je le trouvai avec un pouls plein & agité : ses idées ne répondoient point au jugement qu'il auroit dû se former des choses ; je le fis saigner du pied dans le moment, & lui ordonnai une émulsion. M. Barbéguiere, médecin de l'hôpital, le vit, le lendemain. Il est inutile, pour notre objet, de rendre compte de tous les symptomes qui ont accompagné cette maladie, & du traitement que lui a fait cet habile médecin ; il suffit seulement de faire remarquer que, le quatrième jour de son entrée à l'hôpital, qui étoit le douzième de sa maladie, il s'est montré un écoulement purulent par l'oreille droite, qui a duré jusqu'au 4 Novembre, jour de son décès. Voyons ce qui s'est présenté à l'ouverture du cadavre. La dure-mere étoit extrêmement adhérente à la membrane arachnoïde par des points blancs, ressemblans à des grains de millet, principalement vers le sinus longitudinal supérieur qui étoit sec, ainsi que les latéraux. Le cerveau dépouillé de ses membranes, présentait, dans toute sa convexité, une quantité de petits tubercules remplis d'une matière

purulente; & en coupant sa substance par tranches, on y appercevoit des fillons de même nature; & le *plexus* choroïde, qui se trouve dans les ventricules supérieurs, étoit tout rempli de vésicules aussi purulentes. Le cervelet n'étoit point exempt de cette matiere; mais, ce qui me surprit le plus, ce fut de trouver la septieme paire de nerfs du côté droit, tant la molle que la dure, tombée en suppuration, & presque totalement détruite, ainsi que du pus amassé à l'entrée du conduit auditif. Pensant alors que celui qui étoit sorti par l'oreille, pouvoit venir du cerveau, je fis une dissection, aussi exacte qu'il me fut possible, de l'intérieur de cette oreille; &, malgré la difficulté de ce travail par la dureté des parties, j'y remarquai des choses satisfaisantes dont je vais rendre compte. Le canal vertical postérieur & l'horizontal étoient pleins d'une humeur purulente, ainsi que la rempe inférieure du limaçon, & le vestibule. La membrane de la fenêtre ronde étoit détruite; de façon qu'il y avoit beaucoup de cette matiere répandue dans la caisse, qui avoit la liberté de sortir dehors par une ouverture qui se trouvoit au tympan. De la recherche de ces faits, je crois qu'on peut juger que le pus du cerveau, parvenu vers la base du crâne, a passé par le trou auditif interne, de-là dans différentes parties du

labyrinthe; & qu'ayant détruit la membrane de la fenêtre ronde, il s'est fait jour dans la caisse, pour aller ensuite sortir au-dehors, en détruisant une partie du tympan.

II. OBS. Le nommé *Harmen Bergheer*, âgé de vingt-sept ans, natif de *Haoftercapel* en Hollande, entra à l'hôpital, le 9 Mars 1765, pour un mal d'oreille qui avoit commencé depuis quinze jours. En l'examinant, j'aperçus la face antérieure du pavillon élevée en bosse, arrondie depuis l'hélix jusqu'à la crête transversale de la conque. Cette tumeur avoit à-peu-près le volume & la grosseur d'un œuf : la membrane, qui la recouvroit, quoiqu'assez épaisse, n'empêchoit point d'y reconnoître un fluide; en effet, après avoir cerné cette espece de calotte, il sortit une quantité de lymphes roussâtres, mêlée avec une matiere purulente mal liée, dont l'évacuation entiere mit à découvert le cartilage; de façon que je reconnus aisément que ce singulier dépôt avoit son siége entre ce dernier & la peau qui le recouvre. Le pansement fut des plus simples : le malade a été guéri, dans l'espace d'un mois, ayant son oreille, comme tout le monde le pense, repliée en cornet, & en dedans.

Je ne conclurai point de la premiere observation, que, dans les saignemens d'o-

reille, qui sont si fréquens à la suite des coups violens sur la tête, ainsi que dans leur suppuration quelquefois critique qui succede aux maladies soporeuses; je ne conclurai point, dis-je, que le sang, ou le pus, suit cette route, lorsque l'un ou l'autre se montre au-dehors. Mon expérience sur cela très-grande, s'oppose à cette façon de penser; & je regarde le premier fait que j'ai rapporté, comme des plus rares; & c'est en le considérant comme tel, que je le publie. Quant aux conséquences qu'on peut tirer de la seconde observation, elle nous prouve combien les cartilages se recouvrent promptement d'une substance propre à former les cicatrices, lorsqu'ils ont été dépouillés de leur membrane commune, & que leur exfoliation n'est point nécessaire pour cet ouvrage.

---

## OBSERVATION

*Sur une Tympanite abdominale; par  
le même.*

La femme, qui fait le sujet de cette observation, étoit une insensée renfermée à l'hôpital général de la Salpêtrière à Paris. Elle mourut presque subitement, & fut

transportée dans l'amphithéâtre de cette maison, pour nos exercices anatomiques. Son ventre étoit considérablement élevé; & comme alors peu instruit, je jugeai que c'étoit de l'eau épanchée dans cette capacité, je voulus profiter de cette prétendue hydro-pisie, pour m'exercer à faire la ponction. Je plongeai mon trois-quarts au lieu d'élection; & , après en avoir retiré le poinçon, il en sortit, en place d'eau que je croyois retirer, des vents d'une odeur la plus insupportable, qui produisirent l'affaîssement du ventre. Pour m'instruire de ce phénomène qui me parut, dans ce tems, extraordinaire, (c'étoit en Mai 1757) j'entrai dans l'intérieur de cette capacité. L'estomac & le reste du conduit intestinal étoient assez dans l'état naturel, & ne contenoient point de vents. Les viscères situés au-dessus de la cloison transversale du méfocolon, n'étoient guères changés de nature, si ce n'est le foie où il y avoit sous la partie concave du grand lobe, un abcès, dont le pus amassé dans un petit foyer, se trouvoit borné par le rein, le *duodenum* & le colon.

Depuis cette observation, j'ai ouvert un grand nombre de cadavres morts de tympanite; & dans pas un, je n'ai trouvé l'air renfermé seulement dans le sac du péri-



toine. Cependant celle-ci n'est pas unique. M. *Combalusier* en rapporte une (a) : son traducteur a vu faire la ponction, dans ce cas, à l'Hôtel-Dieu de Paris, avec succès (b); & M. *Lieutaud* a vu une fois que tout l'air étoit contenu dans la capacité de l'*abdomen*, l'estomac & le canal intestinal en paroissant absolument exempts (c).

De ces observations, je crois que nous pouvons conclure que les tympanites abdominales, exemptes de l'intestinale, ne sont pas aussi rares qu'on l'a d'abord cru, & que, par conséquent, la ponction pourroit bien sauver la vie à des malades atteints de cette maladie, si nous étions un peu plus éclairés sur les signes qui pourroient nous faire distinguer l'une de l'autre.

(a) *Pneumato-pathologie, ou Traité des Maladies venteuses*, traduit du latin de M. *Combalusier*, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, professeur de pharmacie dans la même Faculté, & docteur de celle de Montpellier; par M. J. docteur en médecine, & professeur royal, tome j, pag. 37.

(b) Dans le même ouvrage, Préface du traducteur, pag. 46.

(c) *Précis de la médecine pratique*, pag. 362.



## OBSERVATION

*Sur une Fracture compliquée de la jambe ;  
avec gangrene ; par M. LEAUTAUD ,  
chirurgien-juré de la ville d'Arles , pré-  
vôt de sa compagnie , ancien chirurgien-  
major de l'hôpital général du Saint-Esprit  
de la même ville , &c.*

De tous les symptomes qui peuvent arriver aux fractures avec plaies , il n'en est point de plus dangereux que la gangrene. En effet , lorsque le cours des fluides est tellement ralenti aux environs de la partie blessée , que le sang ne circule qu'avec peine , & que les vaisseaux manquent d'esprit & d'action , le tissu des solides se relâchant insensiblement , la partie se refroidit , devient molle , flasque ; la gangrene commence à se montrer , & menace une ruine prochaine.

Le nommé *Jean Duclos* , travailleur ; natif de cette ville d'Arles , d'un tempérament robuste & sanguin , âgé d'environ trente-six ans , eut une dispute avec un de ses camarades. La querelle s'anima si fort , qu'étant tous deux pris de vin , ils en vinrent aux prises ; & en se débattant avec violence , l'adversaire , qui étoit d'un tem-

pérament robuste & replet, le culbata si fort, qu'il le fit tomber par terre, lui cassa la jambe droite à la partie moyenne du tibia; de façon que l'os étant découvert, la pointe passoit au dehors de trois à quatre travers de doigt. Cette plaie étoit accompagnée d'une hémorragie : on le fit transporter à l'hôpital; &, après avoir examiné l'espece de fracture, je crus qu'il étoit convenable de dilater la plaie, pour faire rentrer cet os, & le contenir à sa place, en faisant faire avec des lacs, par mes élèves, de fortes extensions & contre-extensions pour la réduction. Mais tous ces moyens furent inutiles. Je me décidai enfin à scier cet os; après quoi, je fis la réduction de la fracture, & j'appliquai un bandage à dix-huit chefs. Le lendemain, les saignées furent répétées. La diète, si essentielle dans le traitement des plaies, qu'on ne doit jamais perdre de vue depuis le commencement jusqu'à la fin, & qui demande toute la prudence d'un praticien consommé, fut régulièrement observée. Il survint un gonflement considérable sur toute la circonférence de la jambe; & le huitieme jour de mon pansement, j'apperçus une gangrene, quoique cependant j'eusse eu la précaution de ne point trop ferrer le bandage. Néanmoins je ne perdis pas un moment de tems; je fis un nombre de scarifications profondes, dans la vue de ranimer

les parties, & d'y attirer de nouveau le cours du sang & des esprits. La gangrene faisant toujours des progrès, je fis faire une consultation : les personnes de l'art s'assemblerent ; les sentimens furent partagés sur l'amputation ; & on ne décida rien. Je continuai à panser le malade ; & , pour arrêter le progrès de la gangrene , je séparai le mort d'avec le vivant ; j'emportai, avec mes ciseaux, toutes les chairs gâtées & corrompues , qui avoient une odeur cadavéreuse ; je fis ensuite détacher les escarres par un digestif composé & animé , ranimant toujours de plus en plus les parties privées de mouvement & de sentiment , par des embrocations chaudes avec l'esprit de-vin camphré ou thériacal , la teinture de safran & d'aloës , l'essence balsamique de Stahl, &c. Tout cela fut employé avec succès ; & lorsque les escarres furent tombées , je pansai la plaie tout simplement ; les chairs s'accrurent à vue d'œil , & me conduisirent à une parfaite guérison. Enfin la plaie se termina par une cicatrice des plus heureuses. La fracture fut bien réduite. Le malade jouit actuellement d'une parfaite santé , marchant librement , & avec autant de fermeté qu'auparavant.



LETTRE

*A M. ROUX, auteur du Journal de médecine; sur quelques Cas des Maladies de l'Urètre; par M. LEFRANC, ancien élève des Hôtel-Dieu de Rouen & de Paris, & chirurgien aide-major des camps & armées du roi.*

J'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, quelques remarques sur les Ecrits & sur la Méthode de M. André, chirurgien à Versailles, concernant le traitement des maladies vénériennes, & celle du canal de l'urètre: je vous prie d'en faire part au public, par la voie de votre Journal; mon intention étant ici de rassurer l'humanité contre les assertions attristantes, répandues dans les ouvrages de ce chirurgien.

Selon cet auteur, il reste toujours à ceux qui ont eu quelques maladies vénériennes, un levain vérolique qui demeure constamment fixé, & dans tous les tems de la vie, dans les parties de la génération de l'un ou de l'autre sexe, quelques remèdes que l'on ait employés pour guérir les premières impressions du virus; mais il n'est pas d'accord avec lui-même sur le lieu positif qu'occupe

## 258 LETTRE SUR QUELQUES CAS

le vice vénérien. Dans un endroit (a), il dit que le virus *s'enveloppe toujours dans le tissu spongieux de l'urètre* ; qu'il y demeure plusieurs années, & qu'il produit, dans les suites, la pourriture du canal de l'urètre, les chançres de l'intérieur de cette partie, les squirrhès, &c. Je conviendrais avec l'auteur, qu'un particulier qui gagneroit une vérole qui ne se manifesterait pas d'abord, ou une gonorrhée qui seroit négligée ou mal traitée, ne fût exposé à quelques-uns de ces accidens dont il parle ; mais l'expérience prouve tous les jours, que, si, après un congrès impur, un malade est attaqué de gonorrhée, de bubons, & d'autres affections dépendantes de la présence du virus, qu'il soit traité méthodiquement, & au point que le vice soit détruit, & l'ulcère de l'intérieur de l'urètre cicatrisé, on ne doit craindre aucune récidive de la part du virus ; & le malade est bien fondé de se croire en sûreté. Je dis que l'expérience le prouve tous les jours : ne voit-on pas, en effet, quantité de personnes gagner, dans leur jeunesse, des maladies vénériennes, en être traitées & guéries radicalement, devenir sages dans la suite, se marier, engendrer des enfans parfaitement sains, mener même une car-

(a) Seconde Lettre du sieur André, pag. 1.

rière assez longue , fans avoir, ni elles ni leurs familles, aucune attaque de maladie vénérienne, ni autres incommodités qui puissent déceler la présence d'un virus vérolique ? Les embarras du canal de l'urètre, qui causent quelquefois des rétentions d'urine, peuvent bien venir, dans quelques cas, de la présence des ulcères chancreux, des squirrhés & des carnosités qui sont bien sûrement des signes de vérole dans ceux qui n'ont pas été guéris de leurs gonorrhées. Mais tous les rétrécissemens de l'urètre n'ont pas toujours de telles causes : il peut arriver, dans ceux qui ont eu plusieurs gonorrhées, & qui en ont été bien guéris, que des cicatrices & des brides oblitérent le canal, comme les plus habiles praticiens s'en sont apperçus, il y a long-tems ; mais d'insinuer que ces derniers vices locaux soient entretenus par un virus caché exclusivement dans le tissu spongieux de l'urètre, c'est s'abuser soi-même, & abuser les autres.

Dans un autre ouvrage (a), M. André place le siège du vice vérolique non-seulement dans le tissu spongieux de l'urètre, mais encore dans la membrane charnue de la vessie, de la matrice & des environs ; & il dit ailleurs, que le virus est d'un caractère

(a) Nouvelles Observations, &c. pag. 10.

acide , mais très-irritant : si cela est , on ne conçoit pas comment la présence d'un irritant , aussi actif qu'il suppose être le vice vénérien , déposé sur les fibres charnues de la vessie , peut laisser si long-tems cet organe en repos : ignore-r il la propriété irritable de ses fibres ? Si le virus étoit déposé sur leur surface ou dans leur tissu , comme il le présume gratuitement , ne verroit-on pas les organes que ces fibres constituent , dans un spasme continuel & tout-à-fait gênant pour les personnes ainsi affectées ? Cependant on ne voit rien de tout cela.

Le virus caché dans la vessie , produit , selon notre auteur ( a ) , *les phlicènes , les érosions , les déperditions de substance , les herpes miliaires , les ulcérations cotonneuses (b) , les tubercules squirrheux , d'où naissent des protubérances & des excroissances fongueuses & variqueuses de tous les genres de vaisseaux de l'intérieur de cette partie , pour la guérison desquelles affections , les bougies ou flambeaux (c) , sont les seuls & uniques moyens.* Mais prenons

(a) *Idem* , pag. 20.

(b) On ne trouve point cette nomenclature dans le *Dictionnaire de James* , ni dans les autres.

(c) M. André se sert indifféremment des termes de *bougies* ou *flambeaux* , pour désigner son remède. *Nouvel. Obs.* pag. 9.



l'auteur par ses propres incipies. Dans un autre endroit de ses ouvrages, il assure, & la chose est vraie, qu'un vice local ne se guérit qu'autant que le topique est appliqué immédiatement dessus : cela posé, je ne crois pas que M. André puisse jamais guérir, avec ses flambeaux ou bougies, les vices locaux de l'intérieur de la vessie, parce qu'il n'est pas possible qu'il puisse les porter sur tous les points de l'intérieur de cette poche membraneuse, affectée des maladies dont on vient, d'après lui, d'exposer le tableau : il est certain, au contraire, que l'extrémité de la bougie reste flottant dans la capacité de la vessie ; & si, par hazard, cette extrémité se couche contre l'intérieur des parois de ce viscère, ce ne peut être que dans un espace très-petit ; il s'en faut donc bien que ce topique puisse *déterger, incarner & cicatrifer* les ulcères de l'intérieur de la vessie, comme il le fait accroître, puisqu'il y a impossibilité que ce topique puisse s'appliquer sur tous les points de l'étendue de ses parois intérieures ; chose absolument nécessaire pour procurer la déterfion de ces affections locales. Ce que l'on dit ici de la vessie, peut s'appliquer à ce que l'auteur suppose arriver dans l'intérieur de la matrice, par la présence du vice vénérien.

M. André est persuadé & soutient que toutes les difficultés d'uriner & toutes les

rétenions d'urine ont des causes vénériennes ; que ces maladies sont incurables par tous autres moyens que les bougies , mais pourtant que les bougies n'ont d'effet salutaire , qu'autant qu'elles sont secondées des frictions mercurielles , c'est-à-dire du grand remède. Cet auteur ignore-t-il qu'il y a des rétenions d'urine causées par l'inflammation idiopathique du col de la vessie , que l'on guérit sûrement par les saignées , les relâchans , les demi-bains & les topiques mucilagineux , & où la présence des bougies causeroit les plus grands désordres ? Tous les praticiens attesteront la réalité de cette espèce de rétention d'urine qui n'est pourtant pas compliquée de vice vénérien , quoiqu'elle soit très-commune. N'a-t-il jamais vu cette même maladie produite par des abcès aussi idiopathiques , & des suppurations dans l'intérieur de la vessie , où les bougies & les grands remèdes seroient au moins inutiles ? Ne sçait-il pas que les glandes muqueuses de l'intérieur de la vessie peuvent se gonfler & devenir squirrheuses , sans être empreintes du vice vénérien , comme je l'ai vu récemment dans un homme fort sage , & produire des tumeurs dans l'intérieur de la vessie , vers son col , capables d'oblitérer l'embouchure de l'urètre , & causer la rétention d'urine ; & où les bougies de notre au-

teur, & le grand remède seroient insuffisans, & ne pourroient rien ? Seroit-il juste & raisonnable de condamner un vieillard à passer par le grand remède & par l'épreuve des bougies ou flambeaux de M. André, lorsqu'une paralysie de la vessie lui donneroit une rétention d'urine, parce que, selon les assertions de ce praticien, toute rétention d'urine est l'effet d'une cause vénérienne ? Ne seroit-ce pas une absurdité aussi grande que si l'on vouloit soumettre à ce traitement ridicule un homme qui auroit une rétention d'urine causée par la présence d'une pierre dans la vessie, ou par l'effet de la paralysie du corps de ce viscère, en conséquence d'une commotion de la partie inférieure de la moëlle de l'épine ?

Il n'y a qu'un seul cas des rétentions d'urine, où les bougies de M. André & des autres chirurgiens qui s'occupent des maladies de l'urètre, ( car l'expérience & les attestations prouvent qu'elles sont également bonnes ) peuvent être utiles : c'est celui où l'urètre, embarrassée par des brides, des cicatrices, des carnosités, des glandes muqueuses, devenues squirrheuses, &c. à la suite des gonorrhées fréquentes, ne permet pas à l'urine de sortir librement. Mais, quoique cet état de l'urètre exige toujours l'usage des bougies, il n'est pas vrai, comme le

prétend M. André dans ses brochures, qu'il faille toujours passer les malades par le grand remède, pour parvenir à une guérison radicale. M. Martin, principal chirurgien de l'hôpital S. André à Bordeaux, dans ses *Réflexions sur la Cure des Rétentions d'urine à la suite des gonorrhées*, en rendant la justice convenable aux procédés & à la méthode de M. Morand dans le traitement de ces maladies, ne dit pas que cet illustre chirurgien ait passé par les grands remèdes les malades invalides qu'il a traités, quoiqu'il les ait tous également guéris avec ses bougies. Cependant les dix malades, dont M. Martin rapporte le traitement, avoient des symptômes portés au dernier période (a).

C'est donc seulement dans le cas où l'urètre est rempli de carnosités, de *fungus*, d'ulceres chancreux, accompagnés de douleur & de strangurie considérables, d'écoulement de matière virulente, &c. que l'on doit allier les frictions mercurielles à l'usage des bougies ; mais ce cas n'est pas aussi com-

(a) Voyez le Journal de médecine du mois de Juin dernier, pag. 552 & suiv. Ouvrage précieux à l'humanité & à la nation, où l'on trouve, dans plusieurs des volumes qui le composent, des observations sur plusieurs cas relatifs aux maladies de la vessie & aux rétentions d'urine.

mun que se l'imaginent les distributeurs de bougies ; & je ne crains pas de nier qu'il faille procéder de la même manière , quand le canal n'est rétréci que par des brides & des cicatrices qui peuvent l'oblitérer à la suite de plusieurs gonorrhées : ce cas , sans doute , est aisé à distinguer du précédent , par l'absence d'une douleur aiguë , de la chaleur , de l'inflammation , de l'écoulement purulent , &c. La difficulté d'uriner est le seul symptôme qui détermine l'usage des bougies ; & les espèces qui conviennent , sont les bougies relâchantes , émollientes & dilatantes , dont l'effet doit se borner à ramollir les duretés , relâcher les brides & les cicatrices , & mettre , pour ainsi dire , le canal en forme , afin qu'en lui donnant son diamètre naturel , les urines puissent sortir avec la plus grande liberté : on sent bien que , dans un tel cas , les bougies cautérisantes & suppuratives , accréditées par les Ecrits publics , dans l'idée de détruire des excroissances de chairs & des carnosités , produiroient bien du désordre : j'en ai vu causer des stranguries si opiniâtres , que les remèdes les mieux indiqués ont eu bien de la peine à en maîtriser les accidens : on n'a pas cela à craindre des bougies émollientes & dilatantes dont je viens de parler.

Un officier , qui avoit gagné successive-

ment trois gonorrhées, & qui avoit été traité auffi fuccessivement par trois habiles chirurgiens, & guéri vraisemblablement, vivoit sagement depuis plusieurs années, avoit une femme aimable, & des enfans bien constitués, & jouissans tous d'une bonne santé : cela n'empêcha pas qu'il ne fût attaqué, il y a environ six ans, d'une difficulté d'uriner très-pressante. Comme il étoit de mes amis, il me pria de le secourir : j'examinai le malade ; & je le vis uriner avec beaucoup de peine : je lui passai une bougie, je trouvai le canal de l'urètre rétréci dans plusieurs points de son étendue ; ce que je jugeai être occasionné par les cicatrices des ulcères qui avoient précédemment constitué les gonorrhées : il ne souffroit pas excessivement. J'entrepris de rétablir le diametre de ce canal ; & , pour cela, je n'employai que des bougies faites avec la cire jaune, un peu de résine & de térébenthine, pour lier les molécules de la cire, & empêcher les bougies de s'écailler : avant de les introduire, je les enduisois d'huile de millepertuis, pour les rendre plus glissantes & plus émollientes. J'en employai d'abord de très-ménues que je grossis par degrés, afin de dilater peu-à-peu le canal ; j'en continuai l'usage un tems convenable, & jusqu'à ce que j'eusse remis l'urètre dans son état naturel, & que je visse

fortir les urines à plein canal. Quand je retirois les bougies du canal, je les trouvois chargées d'une matiere blanchâtre & mucilagineuse que je me gardai bien de prendre pour du virus, parce que ce n'étoit que le mucilage lubréfiant de l'intérieur de l'urètre, qui se dépofoit sur toute l'étendue de la bougie. Le malade a parfaitement guéri; & il n'a pas passé par les grands remèdes.

On ne voit pas dans les Ecrits de M. André, qu'il ait distingué les différens cas des rétentions d'urines; il s'est laissé séduire par l'opinion que toute rétention d'urine étoit vérolique; opinion que M. Daran a eue avant lui, & que ses bougies étoient les topiques uniques pour y remédier : il est devenu enthousiaste de son remède, & n'a débité que des rêveries. Mais qu'il revienne à lui; qu'il réfléchisse sur ces remarques; qu'il les médite, & il verra combien il s'est éloigné de la vraie théorie des rétentions d'urine. Les préjugés de notre auteur sont portés au point de croire ses bougies fort au-dessus de celles de MM. Daran, Goulard, Arnaud, Balay, Aliers, Lafond, & des autres praticiens dont il tâche de rabaisser le mérite (a). Mais chacun de ces praticiens n'en pourroit-il pas faire autant des

(a) Nouvelles Observations, pag. 23.

siennes ? On sçait qu'il ne guérit pas tous les malades qu'il entreprend. Si quelqu'autre que lui se sert de son remède, & ne guérir pas, il dit que ce n'est pas la faute du remède; *mais que l'on a manqué aux préparations indiquées* (a). Il a grondé M. Cadran, chirurgien de l'hôpital des Vénériens à Brest (b), de ce que ce praticien se plaignoit qu'il restoit toujours des écoulemens, après l'usage des bougies en question, que l'on ne pouvoit faire cesser que par les remèdes ordinaires, & lui a imputé, pour excuser les défauts du remède, de n'avoir pas bien saisi ses vues & sa méthode. Mais, lorsque M. André ne guérit pas ceux qu'il entreprend lui-même, à quoi manque-t-il ?

Dans une brochure intitulée, *Manière de faire usage des bougies*, &c. pag. 45, l'auteur condamne les dragées du sieur Keyser; les regarde comme un remède capable seulement de pallier *les symptômes les plus grossiers de la vérole*; &, dans ses *Nouvelles Observations*, pag. 2, il dit qu'en les unifiant à ses bougies, & changeant la forme de leur administration, il les croit très-bonnes pour opérer des guérisons radicales; d'où vient cette contradiction ? Il se récrie

(a) *Idem.* pag. 28.

(b) Seconde Lettre de M. André, pag. 12.



Ensuite contre M. Lecat, de ce qu'il a guéri un particulier infecté de virus, avec les dragées, & il est tâché de ce que cet homme célèbre a opéré cette cure, sans le secours de ses bougies : M. Lecat a eu tort, sans doute ; car, s'il s'en fût servi, M. André n'en inferoit pas aujourd'hui (a), que le malade n'est pas parfaitement guéri.

Cet auteur établit comme un axiome, dans tous ses Ecrits, que toutes les personnes affectées de maladies vénériennes, qui passent les remèdes entre les mains des médecins & des chirurgiens qui ne connoissent pas & ne se servent pas de ses bougies, ne sont point guéris de leurs maux, quoiqu'ils paroissent d'ailleurs se bien porter, que tôt ou tard ils doivent s'attendre à être incommodés de rétentions d'urine, & à passer de nouveau par les grands remèdes : heureusement pour l'humanité qui pourroit en être effrayée, l'expérience s'inscrit en faux contre l'axiome de M. André, parce que l'on connoît des vieillards, outre l'exemple que je viens de rapporter, qui ont eu des gonorrhées dans leur jeunesse, qui ont passé les remèdes plusieurs fois, & qui, malgré cela, sont parvenus à un âge très-avancé, & ont joui, dans tout le tems de leur vie, d'une santé permanente : on les voit mourir des

(a) Nouvell. Obs. pag. 11.

infirmités que donne le poids des années ; parmi lesquelles la rétention d'urine ne se joint pas toujours ; & quand même on verroit quelques vieillards atteints de cette fâcheuse maladie , on ne pourroit pas en conclure que le vice vérolique en soit toujours la cause efficiente.

Selon de telles rêveries , aucun praticien ne peut donc se flater d'avoir guéri une vérole en sa vie : tous ceux qui ont passé les remèdes entre les mains des Astruc , des Col-de-Villars , des Cantwel , des Petit , des Lapeyronie , des Ledran , des Pibrac , des Fournier , des Thomas , des , &c. &c. qui ne se servoient pas des bougies de M. André , peuvent donc se croire , eux , leurs femmes & leurs enfans infectés de virus. Mais qu'ils se rassurent & ne craignent rien ; ils auront de quoi se consoler , quand quelque jour on s'élèvera contre le charlatanisme des bougies ; qu'on réduira le mérite de ce topique à sa juste valeur ; qu'on démontrera que les véroles qui ne sont point compliquées de maladies locales de l'urètre , comme il en est beaucoup , peuvent guérir sans bougies ; qu'on prouvera que tous les vices locaux de l'urètre ne sont point entretenus par le vice vénérien , & peuvent se guérir par l'usage des bougies seules , sans le secours du grand remède , & qu'il est peu de cas où ces deux

remèdes doivent être alliés ; qu'on fera connoître qu'il est faux que toutes les rétentions d'urine soient les effets du virus caché dans la vessie & le tissu spongieux de l'urètre, & qu'enfin on enseignera aux jeunes médecins & chirurgiens, que les maladies de l'urètre ne sont point l'écueil de la médecine & de la chirurgie, comme prétendent l'insinuer dans leurs affiches, les marchands de bougies de nos jours ; que les bougies ne sont un secret que pour ceux qui en font un ; que les chaux de plomb en font la base, & leur donnent la consistance ; & que celles de MM. Cantwel, Daran, Goulard, Arnaud, Fabre, Vergnes, Balai, Aliez, Lafond, André & les miennes guérissent également & sûrement les maladies de l'urètre les plus compliquées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## G U É R I S O N

*De la Morsure d'une Vipère, par l'eau de Luce, communiquée par M. MACQUER, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, de l'Académie royale des sciences, &c.*

Une suite nombreuse des accidens les plus funestes a fait connoître, de tout tems, de

quels dangers est accompagnée la morsure des vipères, sur-tout lorsque ces animaux mordent, après avoir été irrités; mais ce n'est que de nos jours qu'on a eu le bonheur de trouver un remède assuré contre ce venin si meurtrier. C'est à M. De Jussieu que l'humanité est redevable de cette importante découverte. La guérison que ce grand naturaliste opéra, par le moyen de l'eau de *Luce*, dans la personne d'un jeune homme qui avoit été mordu, en herborisant à sa suite, à Saint-Prix, quoique déjà très-con nue, ne l'est cependant pas encore assez, comme le prouve l'observation que nous allons rapporter : elle servira à faire connoître de plus en plus cet excellent remède, en même tems qu'elle deviendra une nouvelle preuve de son efficacité; ce double motif nous fait un devoir de la publier. C'est le bourg de *Malesherbes* qui a été le théâtre de l'accident dont il s'agit; & c'est à une dame qui pour lors étoit en cet endroit, qu'est dû tout l'honneur de cette guérison. Elle m'a mandé les détails dans une lettre, dont nous allons donner l'extrait, en conservant ses propres expressions.

12 Juin 1766.

» Je vous envoie une petite boîte qui  
 » contient un animal . . . . qui a causé un  
 » furieux accident dans le bourg, jeudi der-  
 » nier.

» nier. En prenant des fagots dans le gre-  
 » nier de M. le bailli, on a apperçu une  
 » espece de serpent ou de couleuvre. Un  
 » homme du voisinage est venu pour tuer  
 » cette bête ; comme il n'en avoit pas peur,  
 » il l'a irritée, pour la faire crier ; cet ani-  
 » mal, en se débattant, l'a piqué à la main.  
 » Dans l'instant, il a senti une douleur très-  
 » forte ; & son bras, en peu de momens,  
 » a enflé considérablement. Les chirurgiens  
 » du bourg, (*qui n'avoient, sans doute,*  
 » *jamais entendu parler du remede de M.*  
 » *De Jussieu*) ont imaginé de lui appliquer les  
 » vésicatoires, & de lui faire prendre beau-  
 » coup de thériaque. Malgré leurs secours,  
 » le mal alloit toujours en augmentant. Un  
 » médecin, qui étoit alors dans le pays,  
 » (*& qui apparemment ne connoissoit point*  
 » *non plus le remede de M. De Jussieu,*)  
 » proposa un autre traitement qui ne fut  
 » point suivi aussi-tôt. . . . On ne m'apprit  
 » cet accident que le lendemain matin ; l'en-  
 » flure avoit déjà gagné le haut de l'épaule ;  
 » le malade étoit presque sans pouls ; il avoit  
 » les extrémités froides avec de fréquens  
 » maux de cœur. Je me ressouvins alors du  
 » remede que M. de *Montigny* (a) avoit  
 » fait employer, en pareil cas, d'après  
 » M. *De Jussieu*.

(a) Voyez le Journal de médecine pour le mois de Mars 1766.

» Je priai sur le champ M. \*\*\* d'y aller  
 » avec un flacon d'eau de Luce ; il fit faire  
 » à l'homme des scarifications ; on y mit de  
 » l'eau de Luce , & on lui en fit avaler dix  
 » gouttes dans de l'eau.

» Cependant , comme j'ignorois si l'on  
 » pouvoit réitérer ce remède , j'écrivis tout  
 » de suite à M. de *Denainvilliers* (a) ; j'en  
 » eus la réponse dans l'après-dîner. Il me  
 » manda qu'il falloit continuer à en faire  
 » prendre , de demi-heure en demi-heure ,  
 » en petite dose ; ce qui a été fait. Ce re-  
 » mede a ranimé le pouls du malade , lui a  
 » occasionné de fortes sueurs , a diminué les  
 » maux de cœur , & calmé le vomissement :  
 » depuis ce tems , ce pauvre misérable a  
 » été tous les jours de mieux en mieux , &  
 » est enfin entièrement guéri.

» Quant au régime qu'il a observé pen-  
 » dant ce traitement , le hazard en a plus  
 » décidé que mes conseils : je lui faisois por-  
 » ter du bouillon ; mais je crois bien qu'il  
 » mangeoit de la viande. A l'égard du vin ,  
 » il ne s'en est pas fait faute : on m'a même  
 » dit qu'il en avoit bu un peu abondam-  
 » ment : je craignois que cela ne lui fût

(a) M. de *Denainvilliers* , frere de M. *Duhamel* , aussi cher aux habitans du pays par sa bien-  
 faisance , qu'il l'est à tous les sçavans par la grande  
 quantité de belles & utiles découvertes dont on  
 lui est redevable.

» contraire ; mais je juge que la nature lui  
» avoit indiqué ce secours de plus.

Ce récit simple, sans prévention, dans lequel se montrent par-tout la vérité & l'exactitude, en dit plus que tout ce que nous pourrions ajoûter à ce sujet.

---

## LETTRE

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES,  
maître en chirurgie à Plancoët, sur une  
Plaie de Tête avec fracture de l'os corô-  
nal, guérie sans le secours du trépan.*

MONSIEUR,

L'indulgence qui vous a porté à insérer dans votre Journal les observations que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, m'enhardit à vous en présenter d'autres.

M. Quesnay, en traitant du trépan dans les cas douteux, n'a rien laissé à desirer sur cette matière (a). Voici un fait sur lequel on ne pouvoit, je crois, former aucun doute qui pût empêcher d'en venir au trépan, & que la nature, toujours cachée & bienfaisante dans ses opérations, a rendu inutile. Vous allez en juger, Monsieur, par

(a) Premier vol. in-4° des Mém. de l'Acad. R. de Chirurg.

le simple récit qui n'est peut-être pas à mon avantage ; mais la vérité doit l'emporter sur toutes les considérations ; & vous nous l'avez dit plusieurs fois, les fautes instruisent souvent plus que les succès.

Un jeune garçon , âgé de neuf à dix ans , de la paroisse de Trégon , badinant avec un autre enfant à peu-près du même âge , fut frappé du bout d'une baguette que celui-ci lui lança , à la distance d'environ cinq à six pas. Le coup porta sur la bosse frontale , & enfonça une portion d'os avec la peau , de la grandeur d'un denier , dont la figure étoit d'un triangle assez parfait. On m'apporta cet enfant vingt-quatre heures après l'accident. Les yeux égarés , le pouls convulsif , le saignement de nez qu'il avoit depuis dix-huit heures , ne me firent augurer rien que de fâcheux. Je levai un gros tampon de charpie qu'un paysan avoit appliqué sur la plaie. Un des angles de la portion d'os enfoncée pénéroit de deux lignes dans le cerveau qui étoit extrêmement affaibli : je tentai , mais en vain , d'enlever cet os ; j'eus bien de la peine à le dégager du cerveau , & de la dure-mère qui étoit très-enflammée. Pendant le tems de cette petite opération , les convulsions furent continuës , & la foiblesse les suivit. Je proposai au pere du jeune garçon le trépan comme l'unique



moyen de sauver son fils : il n'y voulut point consentir : j'insistai ; il persista : j'assurai qu'il périroit ; j'aime mieux qu'il meure , me repliqua t-il , que de le voir en si *piètre* état ; & il s'en fut avec son fils. Le même homme qui lui avoit mis le tampon de charpie , se contenta de lui appliquer sur la plaie des compresses trempées dans moitié eau-de-vie & moitié eau commune. Les tables de l'os se sont séparées , ont sorti d'elles-mêmes par petites parcelles ; le cerveau a suppuré & a repris son ressort. L'enfant a guéri en assez peu de tems ; & l'on s'est moqué de moi , même parmi mes confreres.

Un prognostic donné au hazard ; tourne souvent à la honte de celui qui le porte. Le mien étoit-il dans le cas ? Je n'en dirai rien. Le trépan auroit-il sauvé plus sûrement l'enfant ? Je le crois , étant secondé de la saignée & du régime. Rien de tout cela n'a eu lieu ; & il a guéri , comme on vient de l'exposer. Le *dictum* , assez répandu , que les plaies de tête ne sont point dangereuses en Bretagne , seroit-il bien fondé ? C'est un préjugé , sans doute , mais que je ne puis combattre , séduit peut-être par une fausse apparence , & donnant trop au peu d'expérience que j'en ai. Si l'on veut cependant jeter les yeux sur la manière que les Bretons ont de se battre avec la tête , sur-tout en Basse-Bretagne , où

pour s'amuser, ils s'y portent réciproquement, avec des petites massues, les coups les mieux conditionnés, ce qu'ils appellent *s'essayer*, on ne peut guères s'empêcher de convenir que de telles têtes doivent être à l'abri de bien des accidens funestes à d'autres qui n'auroient pas ainsi subi l'épreuve.

Le même amour de la vérité, qui m'a engagé à vous faire le récit ci-dessus, veut que je vous dise, Monsieur, qu'après avoir eu le même succès dans la réunion de quatre tendons extenseurs des doigts de la main, & la semi-séparation de l'articulation du coude; que pour le doigt presque entièrement séparé, dont je vous ai envoyé l'histoire, je n'ai pas également réussi, en voulant réunir un pouce dépouillé, & que, pour avoir voulu trop ménager ce doigt, je l'ai rendu très-difforme.

J'ai l'honneur d'être, &c.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I L L E T 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de denis du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	14	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
2	12 $\frac{3}{4}$	19	13	27 11	27 11	28
3	11	19 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
4	12	19	15 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3
5	15	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
6	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28
7	14	19	15	28	28	28
8	13 $\frac{1}{2}$	21	15 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
9	14	21 $\frac{1}{2}$	17	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28
10	17 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
11	16 $\frac{3}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	15	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
12	13 $\frac{1}{2}$	16	14 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
13	13 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2
14	15	21	16	28 2	28 1	28 1
15	15 $\frac{1}{4}$	18	14 $\frac{3}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28
16	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
17	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
18	13 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
19	14 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
20	15 $\frac{1}{2}$	24	18 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
21	17 $\frac{1}{4}$	26 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
22	16	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28
23	13	17 $\frac{1}{4}$	13	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
24	11 $\frac{3}{4}$	16	15	28 1	28	27 11 $\frac{1}{4}$
25	16	22	16 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
26	15 $\frac{1}{2}$	21	15 $\frac{1}{2}$	27 10	28 10	27 11 $\frac{1}{4}$
27	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
28	14	20 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
29	15 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
30	16 $\frac{1}{4}$	18	17	28 1	28 1	28
31	17 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	17	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-S-E. nuag. pluie.	O-S-O. écl. tonn. gr. pl.	Pluie.
2	S-S-E. couv. nuages.	S-S-O. n.	Beau.
3	O. couvert. nuages.	N-N-O. n.	Beau.
4	N-N-O. c. nuages.	N-N-O. n.	Beau.
5	N. couvert.	N. nuag. écl.	Nuages.
6	N. couvert. nuages.	O-N-O. écl. tonn. gr. pl. nuages.	Nuages.
7	N. beau. n.	O. ond. nuag. ges. beau.	Serein.
8	O. b. nuag.	O-N-O. n.	Serein.
9	N. fer. nuag.	N. nuages.	Nuages.
10	N-N-E. couv. pluie.	N-E. n. écl.	Couvert.
11	O. couvert. pl. ondées.	O. nuages. pluie.	Pluie.
12	O. pl. cont.	O. pl. couv. vent.	Couv. vent.
13	O-N-O. n.	O. nuages.	Couvert.
14	O. nuages. pluie.	O-S-O. c. nuages. pl.	Couvert.
15	O-S-O. c. pl.	O-S-O. couv. vert. pet. pl.	Couvert.
16	O-S-O. c. pet. pluie.	O. couvert. ondée.	Beau.
17	O. couvert. nuages.	O. nuages.	Nuages.
18	O-N-O. n.	N-O. nuag.	Beau.
19	N-O. nuag.	N-N-O. n. b.	Serein.
20	N. b. nuag.	N. nuages.	Nuages.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
21.	S - O. nuag.	S-S-O. n. b.	Beau.
22	N - O. nuag. couvert.	N-N-O. pl. contin.	Couvert.
23	O - N - O. c. pluie. vent.	N - O. couv. nuages.	Nuages.
24	S-O. nuages. couvert.	S - S - O. pl. contin.	Couvert.
25	S. couv. pl.	S - O. pl. n.	Pluie. tonn.
26	S. couv. pl.	S-S-O. ond. tonnerre.	Couvert.
27	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
28	O - S - O. n.	O - N - O. n.	Nuages.
29	S-O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
30	S-O. pet. pl. couvert.	S - O. pluie cont. couv.	Nuages.
31	O. couv. n.	O. nuages. c. petite pluie.	Couv. pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $26\frac{1}{4}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de  $11\frac{1}{3}$  degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de  $14\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $9\frac{1}{4}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de  $6\frac{3}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

2 fois du S-S-E.

## 282 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 2 fois du S.

4 fois du S-S-O.

5 fois du S-O.

5 fois de l'O-S-O.

12 fois de l'O.

6 fois de l'O-N-O.

3 fois du N-O.

4 fois du N-N-O.

Il a fait 4 jours serein.

10 jours beau.

27 jours des nuages.

20 jours couvert.

16 jours de la pluie.

6 jours des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1766.*

Les affections catarrhales & rhumatisantes ont continué encore pendant tout ce mois : on a observé, en outre, un grand nombre de fièvres accompagnées de putridité dans les premières voies. La petite vérole a paru se multiplier considérablement ; elle a été, en général, d'un caractère assez benin, étant assez généralement discrète, excepté dans les hôpitaux où elle a paru confluente. Il y a eu, en même tems, une très-grande quantité d'éruptions sans fièvres, de l'espèce de celles qu'on appelle *échauboulures*, & quelques éréthypes.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Juin 1766 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Tout le cours de ce mois a été pluvieux ; & la pluie a été abondante plusieurs jours, tant au commencement qu'à la fin du mois.

Nous avons eu quelques jours de chaleurs vers la fin du mois : le 23 & le 24, la liqueur du thermometre s'est portée à 21 degrés au-dessus du terme de la congelation.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, pendant presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces, & s'est approché plusieurs fois de celui de 27 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

3 fois du N. vers l'Est.

1 fois de l'Est.

284 MALADIES RÉGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 6 fois du sud vers l'Est;

7 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'Ou;

2 fois de l'Ouest.

8 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité jusques vers la fin du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1766.*

La maladie aiguë dominante, parmi les adultes ou les hommes faits, a encore été la fièvre continuë-putride, qui portoit à la tête, & quelquefois, en même temps, à la poitrine : souvent il se faisoit une éruption miliaire-rouge dans le progrès de la maladie ; mais elle n'apportoit aucun changement notable à l'état des malades. Si on ne recouroit à quelque émétique ou émético-catarctique dans le commencement de la maladie, il survenoit assez souvent, dans la suite, une diarrhée colliquative qui affoiblissoit les malades, & qu'il étoit cependant dangereux d'arrêter. Dans l'état de la maladie, le ventre, en plusieurs, se tendoit & devenoit sensible au tact ou à la pression. En général, après les évacuations suffisantes



des premières voies, nous nous sommes bien trouvé de l'usage du syrop de vinaigre préparé avec des framboises, & des décoctions de tamarins, ou de la crème de tartre dans du petit-lait, lorsque les évacuations du ventre avoient besoin d'être aiguillonnées.

Nombre d'enfans, dans le petit peuple, ont succombé à la fièvre rouge, ou bien sont restés hectiques & poitrinaires, pour n'avoir pas été bien traités. Pour prévenir ces fâcheuses suites, il étoit essentiel de faire saigner les petits malades au déclin de la maladie, lorsqu'ils ne l'avoient pas été dans le commencement, & de leur faire boire beaucoup de décoction d'orge ou de gruau avec du lait, après les avoir purgés avec de la manne.

Les poitrinaires, les asthmatiques & les rhumatisés ont beaucoup souffert de l'humidité & des fréquentes variations de l'air : il en a été de même des personnes sujettes aux ophthalmies. Nombre de personnes ont encore essuyé des fluxions inflammatoires dans les oreilles, qui souvent, ainsi que les ophthalmies, se sont trouvées compliquées de vices dans les premières voies.



## LIVRES NOUVEAUX.

Seconde Distribution des planches du *Traité historique des plantes de la Lorraine* ; par M. *Buchoz*. A Paris, chez *Durand* neveu.

L'auteur promet de délivrer incessamment la troisième distribution : on trouve, dans celle-ci qui comprend trente-sept planches, celles qui manquoient à la première.

Rapports en faveur de l'inoculation, lus à la Faculté de médecine, & imprimés par son ordre ; par M. *A. Petit*, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, membre des Académies royales des sciences de Paris & de Stockholm, de la société d'agriculture, & ancien professeur public d'anatomie, de chirurgie & de l'art des accouchemens. A Paris, chez *Dessain Junior*, 1766, in 8°, deux volumes.

Traité des principaux objets de médecine avec un sommaire de la plupart des thèses soutenues aux écoles de Paris, depuis 1752 jusqu'en 1765 : on y a joint des observations de pratique ; par M. *Robert*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, chez *Lacombe*, 1766, in-12, deux volumes.

Mémoire sur les maladies épidémiques

des bestiaux, qui a remporté le prix proposé par la société royale d'agriculture de la généralité de Paris pour l'année 1765, composé par M. *Barberet*, médecin-pensionnaire de la ville de Bourg en Bresse, ancien premier médecin des armées, membre de l'académie de Dijon, & imprimé par ordre de la société, avec des notes instructives. A Paris, chez la veuve *D'Houry*, 1766, in-8°.

Dissertation sur les bains d'eau simple, tant par immersion qu'en douches & en vapeurs; par *Jean-Philippe De Limbourg*, docteur en médecine, & correspondant de la société royale des sciences de Montpellier; seconde édition revue, corrigée & augmentée, avec une addition sur les bains de Chaufontaine. A Liège, chez *Desoër*, 1766, in-12.

Traité des fièvres de l'île de Saint-Domingue, seconde édition. A Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, 1766, in-12.



# TABLE.

<b>EXTRAIT</b> de l'Essai pour servir à l'Histoire de la Puerpéracion. Par le Traducteur des Leçons de Chymie de M. Shaw, médecin.	Page 195.
Observation sur une Grossesse compliquée d'un Anasarque. Par M. Guindant, médecin.	106
Lettre de M. Robin, médecin; à M. Postel de Franciote, sur le Tænia.	212
Extrait d'un Mémoire de M. Bohaldch, professeur d'hist. nat. & de botanique, à Prague.	227
Lettre de M. Dantoine, apothicaire, sur la Cévadille.	231
— de M. Daunon, chirurgien, à M. Roux, sur une Hémorragie périodique.	234
Observation sur une Fracture du Pariétal. Par M. Nolleson le fils, chirurgien.	242
— Sur un Ecoulement purulent de l'oreille. Par M. Martin, chirurgien.	246
— Sur une Tympanite abdominale. Par le même.	251
— Sur une Fracture compliquée de la jambe. Par M. Leautaud, chirurgien.	254
Lettre de M. Lefranc, chirurgien, à M. Roux, sur quelques Cas des Maladies de l'Urètre.	257
Guerison de la Morsure d'une Vipere, par l'eau de Luce, communiquée par M. Macquêt, médecin.	271
Lettre de M. Mareschal de Rougetes, chirurgien, sur une plaie de Tête, avec fracture.	275
Observations météorologiques, Juillet 1766.	279
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1766.	282
Observations météorologiques faites à Lille, Juin 1766. Par M. Boucher, médecin.	283
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juin 1766. Par le même.	284
Livres nouveaux.	286

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Journal de Médecine du mois Septembre 1766. A Paris, le 23 Août 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la  
Faculté de Médecine de Paris, Membre de  
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences  
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale  
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

OCTOBRE 1766.

---

TOME XXV.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.  
OCTOBRE 1766.

EXTRAIT.

*Premier Rapport en faveur de l'Inoculation, lu dans l'assemblée de la Faculté de médecine de Paris, en l'année 1764, & imprimé par son ordre.*

Quis cuspide valens  
Senserat, hinc eadem cuspide sensit opem.  
PROPERT.

*Second Rapport en faveur de l'Inoculation, lu dans l'assemblée de la Faculté de médecine de Paris, au commencement de l'année 1765, & imprimé par son ordre.*

Quo non praestantius ullum  
Auxilium venit.

VIRGIL.

*Par M. A. PETIT, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, membre des Académies royales des sciences de Paris & de Stockholm, de la société d'agriculture, & ancien professeur public d'anatomie, de chirurgie & de l'art des accouchemens. A Paris, chez DESSAIN JUNIOR, 1766, in-8°, deux volumes. Prix 4 livres 4 sols brochés.*

LORSQUE, dans notre Journal du mois d'Avril 1765, nous rendîmes compte du rapport que M. De l'Epine avoit fait au

nom d'une partie des commissaires nommés par la Faculté de médecine de Paris, pour examiner tout ce qui est relatif à l'inoculation, nous annonçâmes que ces commissaires s'étoient trouvés partagés de sentiment, & que la Faculté avoit ordonné l'impression des deux Rapports qui lui avoient été faits. Ceux que nous annonçons aujourd'hui, sont l'ouvrage de M. Petit, & ont été souscrits; le premier, par MM. Geoffroy, Lorry, Maloët & Thierry; le second, par MM. Geoffroy, Lorry & Maloët seulement.

Le premier de ces deux Rapports est uniquement destiné à établir les avantages de l'inoculation, & à exposer les motifs qui ont déterminé les commissaires qui l'ont adopté, à conclure à ce qu'elle fût *au moins tolérée*.  
» L'inoculation, dit M. Petit, n'a jamais  
» été proposée que comme un *moyen propre*  
» *à préserver des dangers que la petite vérole*  
» *naturelle fait courir*; ce qui étant une fois  
» établi, toute la question se réduit simplement à sçavoir *si le plus communément ce*  
» *préservatif est sûr*. . . Pour que le préser-  
» vatif proposé, ajoute-t-il un peu après,  
» soit censé avoir la sûreté qu'on en doit  
» exiger, il faut d'abord que le plus ordi-  
» nairement il garantisse de la maladie qu'on  
» veut écarter. Il faut, en second lieu, que  
» le danger auquel il expose, soit beaucoup  
» plus petit que celui que feroit courir la



» maladie elle-même, si elle venoit natu-  
 » rellement ; d'où il suit que les deux ques-  
 » tions qu'il s'agit d'examiner, sont celles-ci ;  
 » sçavoir :

» 1<sup>o</sup> Si, quand on a été *bien* inoculé, on  
 » ne court communément plus de risque  
 » d'être attaqué de la petite vérole ?

» 2<sup>o</sup> Si la maladie donnée par l'inocula-  
 » tion est beaucoup moins périlleuse que la  
 » petite vérole naturelle ?

La solution de la première de ces deux questions dépend d'un fait ; & notre auteur assure que, d'après tout ce qu'il a pu rassembler, le fait est que, quand on a été bien inoculé, le plus communément on est à l'abri de la petite vérole naturelle. Tout le monde convient que cette maladie a cela de particulier, qu'on n'en est attaqué qu'une seule fois dans sa vie. Il y a beaucoup de médecins qui prétendent que jamais on n'a vu le même homme pris deux fois dans sa vie, d'une véritable petite vérole : plusieurs anciens praticiens assurent n'avoir jamais traité deux fois la même personne de cette maladie. L'opinion publique, la plus universellement répandue, est conforme à cette décision des médecins, & fait la règle de la conduite de la plupart des hommes.

Cependant M. Petit convient que l'affertion de ces médecins est trop générale ; qu'il est possible que le même homme ait

deux fois la petite vérole, & que même il y a des exemples de cela; mais que cela arrive si rarement, que, dans l'ordre commun, & relativement à l'usage, cela peut être regardé comme n'arrivant jamais; d'où il conclut qu'on est bien fondé à penser & à dire qu'en général, on n'éprouve la petite vérole qu'une fois en sa vie. La maladie qu'on contracte par l'inoculation, est de la même nature que la petite vérole naturelle, & n'en diffère que par son extrême bénignité: il en résulte donc que puisqu'en général, on n'a plus rien à craindre du retour de la petite vérole, quand une fois on l'a eue naturellement, de même on ne doit point en craindre la récurrence, quand on a reçu cette maladie par inoculation. Les faits viennent à l'appui de ce raisonnement. En Angleterre, on n'a pu, malgré les perquisitions les plus exactes, trouver un seul homme à qui la petite vérole soit survenue, après avoir été inoculé. On a plusieurs expériences bien constatées de personnes qui, après avoir été inoculées une première fois, & ayant contracté la petite vérole par cette opération, n'ont pu gagner une autre fois la même maladie par une voie toute semblable, en se faisant inoculer une seconde & même une troisième fois, à des intervalles de tems fort considérables.

Quoique jusqu'ici on n'ait fait, en France,

qu'un assez petit nombre d'inoculations, cependant les anti-inoculateurs assurent que ce royaume a fourni plusieurs exemples de retour de la petite vérole après l'inoculation ; mais les faits ayant été bien examinés, il se trouve que ces exemples se réduisent à cinq ou six personnes, dont les unes n'avoient pas reçu la petite vérole par l'inoculation ; d'autres ont eu des maladies qu'on s'est efforcé de faire passer pour des petites véroles, & qui, aux yeux des médecins éclairés & exempts de toute partialité, n'ont point été regardées comme telles. Mais, quand il seroit vrai que, sur plusieurs milliers d'inoculés, un seul n'auroit point été préservé de la petite vérole, l'inoculation n'en seroit pas moins une opération utile, & un préservatif assuré pour des milliers de citoyens. D'ailleurs n'eût-elle d'autre avantage que celui de dissiper la terreur que cette maladie a coutume d'inspirer à tous ceux qui ne l'ont point eue, cela seul suffiroit pour la rendre très-recommandable & digne du plus favorable accueil.

La seconde question : *Si la maladie donnée par l'inoculation est beaucoup moins périlleuse que la petite vérole naturelle*, demandoit à être discutée un peu plus au long ; aussi M. Petit y a-t-il consacré la plus grande partie de son Rapport. Il n'en est pas du danger auquel la petite vérole expose, comme

de celui que font courir la plûpart des autres maladies qui affligent l'humanité : le péril, qui accompagne ces dernières, se borne au seul individu qui en est attaqué. La petite vérole étant contagieuse, peut passer rapidement d'un corps malade à un autre corps en santé; elle peut se répandre avec promptitude dans toute une contrée, & porter avec elle la désolation & la mort. Ainsi, pour sçavoir si cette maladie inoculée est moins dangereuse que celle qui vient naturellement, il ne s'agit pas de l'envisager relativement au sujet qu'on inocule; il faut, de plus, la considérer dans son rapport avec la société entière, dont l'inoculé fait partie. Pour juger si le danger qui naît de la petite vérole inoculée, est beaucoup plus petit que celui de la petite vérole naturelle non-seulement pour l'inoculé lui-même, mais encore pour toute la société dans laquelle il vit, notre auteur fait observer que la petite vérole inoculée ne fait périr personne, tandis que la naturelle enlève une grande partie de ceux qu'elle attaque; que la première est, en général, une maladie légère très-supportable, exempte d'accidens fâcheux, pour mieux dire, n'est qu'une légère indisposition; au lieu que la seconde est, pour l'ordinaire, une maladie grave, souvent accompagnée de symptômes effrayans, quelquefois funeste, & toujours fort incom-

mode & très-désagréable ; que l'une n'a presque jamais de suites fâcheuses ; qu'au contraire, elle a le privilège de conserver dans leur intégrité & le libre exercice des sens & des fonctions, & les agrémens de la beauté, lorsqu'entr'autres inconvéniens, il n'est que trop commun de voir l'autre rendre difformes les personnes les plus aimables, & priver de leurs actions les organes des sens les plus chers ; qu'on est toujours le maître de prévoir l'arrivée de la petite vérole artificielle, de séparer celui qui l'a reçue du commerce des autres hommes, & de lui faire prendre la maladie dans des lieux & avec des précautions propres à l'empêcher de s'étendre & de se communiquer aux personnes saines ; tandis qu'il est impossible de pressentir la naissance de la petite vérole spontanée, & que, par conséquent, il l'est de même de sequestrer entièrement le malade, & de le placer dans un lieu, d'où la contagion ne puisse atteindre ses concitoyens ; ce qui étend & propage les épidémies, entretient la maladie, sans espoir de la voir jamais finir.

Afin de mettre ses preuves dans un plus grand jour, notre auteur les rappelle à deux chefs. Il démontre d'abord que la petite vérole inoculée est infiniment moins dangereuse pour l'individu qui l'éprouve ; en second lieu, que la société a bien moins à

craindre d'elle , que de celle qui vient spontanément. Pour fixer nos idées sur le premier de ces objets , il a cru qu'il étoit nécessaire de comparer l'un à l'autre , ce qui a été le mieux & le plus constamment observé relativement à la petite vérole spontanée , & à celle qu'on reçoit par l'inoculation. Il partage cette comparaison en trois articles. Il examine , dans le premier , les circonstances qui précèdent l'invasion des deux maladies , & qui peuvent influencer sur leur caractère , & rendre leur terminaison heureuse ou malheureuse ; le second offre celles qui les accompagnent l'une & l'autre , quand une fois elles se sont emparées du malade. Enfin il expose , dans le troisième , les accidens que chacune d'elles a coutume de traîner à sa suite.

Comme il n'est pas possible de sçavoir dans quel tems la petite vérole naturelle se doit manifester , il est évident qu'on ne sçau-roit employer contre elle presque aucune sorte de précaution : il n'en est pas de même de la petite vérole inoculée ; on peut prendre vis-à-vis d'elle tous ses avantages. Ces avantages consistent dans le choix de l'âge.

» La petite vérole spontanée , dit M. Petit ,  
» quoique plus familière aux enfans , attaque  
» cependant à tout âge , & même dans la  
» vieillesse la plus avancée ; & personne ne  
» disconvient que , toutes choses égales d'ail-

» leurs , le danger , qui l'accompagne , ne  
 » soit d'autant plus grand , que le malade  
 » est plus éloigné de l'enfance ; d'où il suit  
 » que , si l'on pouvoit faire en sorte que tous  
 » les hommes eussent la petite vérole étant  
 » enfans , au total , on diminueroit considé-  
 » rablement le risque qu'ils courent : or cela  
 » se peut exécuter par le moyen de l'inocu-  
 » lation. Cette méthode aura donc l'avan-  
 » tage de fixer , pour ainsi dire , l'invasion  
 » de la petite vérole à l'âge où elle est le  
 » moins périlleuse.

2<sup>o</sup> D'après le choix du sujet , la petite vérole spontanée surprend indistinctement & ceux qui sont forts , & ceux qui sont foibles ; les personnes d'un bon tempérament comme celles qui en ont un mauvais ; celles dont les humeurs sont saines comme celles qui les ont altérées ou dépravées , &c. D'ailleurs il n'y a point de médecin qui ne convienne que la crainte de mourir , laquelle s'empare de l'esprit d'un grand nombre d'adultes , dès que , chez eux , la petite vérole se déclare , n'ajoute considérablement au danger de la maladie , & souvent ne la rende mortelle. C'est à ces différentes circonstances que les adversaires de l'inoculation attribuent le danger de la petite vérole naturelle ; ils prétendent que , si cette maladie fait tant de ravages , c'est moins à sa malignité que cette infortune est dûe , qu'à

quelqu'une de ces circonstances fâcheuses ; dans lesquelles elle se manifeste , qui altèrent son caractère naturel , & lui communiquent une perversité étrangère. En admettant que cette prétention soit juste & bien fondée , il paroît , comme l'observe très-judicieusement notre auteur , qu'elle est faite pour favoriser l'inoculation ; car , en inoculant les enfans de préférence aux adultes , on imite la nature qui donne plus souvent cette maladie aux premiers qu'aux seconds ; d'ailleurs l'ignorance des enfans les entretient dans la plus parfaite sécurité : on ne craint point qu'ils se saisissent , qu'ils se frappent , & que leur inquiétude leur devienne funeste ; d'un autre côté , leurs humeurs sont plus douces , & leurs corps plus sains : les effets de la débauche n'ont point encore altéré leur constitution ; leur sang est pur , & ne roule avec lui aucun germe de corruption : tout cela est incontestablement vrai des enfans en général ; & , pour pratiquer l'inoculation , on choisit encore , parmi eux , ceux en qui les signes de la santé la plus parfaite se manifestent le plus éminemment : on pousse le scrupule jusqu'à s'informer des mœurs des parens & de la nourrice ; & l'on ne se permet point d'inoculer les enfans , dont les nourrices sont suspectes , & dont les peres ne sont pas exempts de soupçon ; enforte que chez ceux dont on fait choix ,



toute mauvaise disposition apparente manquant absolument, la petite vérole est communément très-bénigne, & , par conséquent, exempte de tout danger ; d'où il suit que de choisir ainsi son sujet, est un très-grand avantage, & qu'à cet égard, comme à celui de l'âge de l'inoculé, l'inoculation l'emporte de beaucoup sur la petite vérole naturelle.

3<sup>o</sup> Pour assurer de plus en plus les succès de leur opération, après avoir fait choix du sujet, les inoculateurs le préparent à recevoir la petite vérole ; cette préparation a pour objet de mettre les fibres dans un état de souplesse qui favorise la crise par laquelle la maladie doit se terminer ; & d'enlever la quantité surabondante du sang & des humeurs, & de corriger dans ces liquides, les mauvaises qualités qui pourroient faire obstacle à cette crise salutaire.

4<sup>o</sup> On compte encore au nombre des avantages de l'inoculation sur la petite vérole naturelle, la liberté qu'on a de ne prendre, pour transmettre la maladie, qu'un levain bien pur ; afin de l'avoir tel, on le recueille d'un sujet, dont la petite vérole est bénigne, qui n'a d'ailleurs aucune infirmité, & dont les parens sont bien sains. Pour se convaincre de la réalité & de l'importance de cet avantage, on n'a qu'à jeter les yeux sur l'excessive mortalité de certaines épidémies

varioliques , dans lesquelles un miasme d'un caractère malin se répand des corps infectés à ceux qui ne le sont pas.

5<sup>o</sup> Un avantage encore plus grand , plus intéressant , est le choix du lieu par lequel on fait pénétrer le levain variolique : cet avantage est tel , que M. Petit ne craint pas de dire qu'il suffiroit seul pour déterminer tout homme raisonnable en faveur de l'inoculation : il lui paroît qu'on n'en a pas assez senti le prix , ni suffisamment fait valoir l'importance. Quand on reçoit la petite vérole par la contagion ordinaire , les miasmes varioliques , répandus dans l'air qu'on respire , passent avec lui dans les poumons , sur lesquels il fait sa première impression. On peut juger du premier effet que ce levain doit produire sur ce viscere si intéressant , par ce qu'on voit arriver aux plaies , par lesquelles on le fait passer dans la masse du sang , lors de l'inoculation. Quoique ces plaies ne soient que de légères égratignures , il est ordinaire de les voir suppurer un peu de tems : quelquefois leurs bords s'élèvent , & causent de la douleur ; quelquefois aussi il survient , dans le voisinage , un érysipele plus ou moins étendu , & qui dure quelques jours. Ces accidens , tout légers qu'ils sont , ne peuvent dépendre que de l'impression produite par le levain variolique , sur les bords de la petite entamure qu'on a faite à la peau.

L'impression , que ce levain fait sur ces plaies, n'est qu'une image legere des accidens que ce virus fait naître dans le poumon : il s'y forme des congestions phlegmoneuses qui altèrent son action , gênent la respiration , & finissent souvent par suffoquer les malades. Si le désordre suscitè dans ce viscere par le premier effort du levain variolique , est si fâcheux en lui-même , & suivi d'accidens si terribles , cela vient non-seulement de la très-grande quantité de vaisseaux dont le poumon est arrosé , & de sa texture molle & délicate , mais principalement de la fonction importante qu'il remplit , & sans le libre exercice de laquelle les autres ne sçauroient subsister : la peau est d'un tissu plus ferré ; elle est bien plus forte & plus capable de résister : il s'en manque bien qu'on y découvre un aussi grand nombre de vaisseaux ; & d'ailleurs il n'y a point de comparaison à faire entre sa fonction & celle du poumon.

Nous ne copierons point ici le tableau que notre auteur fait des deux maladies. Les adversaires les plus obstinés de l'inoculation ne peuvent s'empêcher de convenir que l'une , la petite vérole inoculée , est une maladie très-legere ; & que l'autre , la naturelle , est presque toujours accompagnée des symptomes les plus effrayans.

C'est de la comparaison établie entre les

suites de la petite vérole naturelle & celles de l'artificielle, que, de tout tems, on a tiré un des plus puissans argumens en faveur de l'inoculation. Les unes ne sont que trop souvent excessivement fâcheuses ; les autres sont presque toujours exemptes d'accidens graves.

Non content d'avoir établi tous ces faits par des preuves directes, M. Petit n'a laissé aucune des objections que les inoculateurs ont coutume d'y opposer, sans y répondre d'une manière souvent neuve, & toujours victorieuse : il termine cette première partie, en concluant, « 1<sup>o</sup> que les  
 » précautions prises par les inoculateurs,  
 » avant d'insérer le levain variolique, sont  
 » puisées dans la nature, & ne sont qu'une  
 » imitation de ce qu'elle opere elle-même,  
 » pour procurer à la petite vérole une heureuse terminaison. 2<sup>o</sup> Que ces précautions  
 » ont réellement leur effet, & que la petite  
 » vérole communiquée par l'inoculation,  
 » est une maladie très-legere, fort peu incommode, laquelle se termine en assez  
 » peu de tems, & qui ne fait courir aucun  
 » risque de perdre la vie ; tandis que la  
 » même maladie reçue par la contagion  
 » ordinaire, est presque toujours sérieuse,  
 » grave, douloureuse, fort incommode,  
 » pleine de danger pour la vie qu'elle fait  
 » perdre très-souvent.

» 3°. Que quand on a le bonheur d'en  
 » échapper, il n'est pas rare d'être la victime  
 » des suites fâcheuses qu'elle traîne après  
 » elle ; au lieu que l'inoculation n'est suivie  
 » d'aucun accident remarquable ; qu'elle  
 » préserve, au contraire, de ceux qui, sans  
 » elle, pourroient survenir ; qu'elle con-  
 » serve l'intégrité des organes, le libre exer-  
 » cice des fonctions, & prévient les diffor-  
 » mités que la petite vérole naturelle pro-  
 » duit si fréquemment ; » d'où il résulte  
 invinciblement que l'inoculation possède la  
 seconde qualité qu'on exige d'un préservatif, *sçavoir, de faire courir à celui qui l'éprouve, beaucoup moins de risque que la maladie dont il préserve.*

M. Petit ne prouve pas moins solidement que l'inoculation, sagement administrée, ne sçauroit jamais nuire au bien général de la société ; qu'au contraire, elle est propre à y contribuer avec efficacité. 1°. En conservant la vie d'un grand nombre de sujets que la petite vérole naturelle fait mourir ; 2°. en prévenant les suites funestes que cette maladie n'a que trop souvent ; car les personnes, qu'elle a rendues aveugles, ou qu'elle a mutilées, sont une charge, & une charge souvent très-pesante pour la société : celles que cette maladie a défigurées, offrent, sans cesse, des objets peu agréables, quelquefois même des objets hideux. Combien de jeunes

filles destinées au mariage, lesquelles auroient été d'excellentes meres de famille, & par là auroient contribué au bien de la société, ont été condamnées à vivre dans un triste célibat, par l'excès de difformité que la petite vérole leur a causé ? Combien n'avons-nous pas vu de jeunes gens se précipiter dans des cloîtres, & priver la république des services qu'elle avoit droit d'attendre d'eux, lesquels n'ont eu quelquefois pour principe que le dégoût que leur laideur procurée par la petite vérole, inspiroit, & l'espece de mépris qu'elle leur faisoit essuyer dans le commerce des hommes ?

Ce n'est pas tout ; l'inoculation resserre dans des bornes beaucoup plus étroites la contagion de la petite vérole, & peut faire espérer qu'on parviendra, par son moyen, à l'éteindre & à l'anéantir dans la suite des tems. Comme, après avoir inoculé, on attend la petite vérole, on prend ses précautions pour empêcher que, quand elle paroîtra, cette maladie ne s'étende & ne se transmette à d'autres personnes ; on sequestre le malade de toute société, & l'on ne laisse approcher de lui que ceux dont les secours lui sont nécessaires, & qui d'ailleurs n'ont rien à craindre de la contagion que l'on borne par ce moyen ; car il est évident que, si l'on eût laissé venir la petite vérole naturelle, comme elle se malique dans les com-

mencemens, & que les signes, qui l'annoncent, sont équivoques, on laisse communiquer le malade avec ses parens & ses amis jusqu'au moment où l'éruption est assez avancée pour que le caractère de la maladie ne puisse être méconnu; &, quand cet instant est arrivé, le venin variolique s'est déjà insinué dans les veines de plusieurs de ceux qui ont visité le malade, lesquels reçoivent une maladie à laquelle ils ne s'attendoient pas, & qu'ils n'étoient point préparés ni disposés à recevoir d'une manière heureuse.

Plus le cours d'une maladie contagieuse sera long, (tout étant égal d'ailleurs, avec une maladie de même nature, mais plus courte,) & plus elle répandra de venin; plus elle fournira à la contagion. La petite vérole inoculée dure bien moins de tems que la petite vérole naturelle; elle contribuera donc bien moins à propager la maladie.

Plus il y aura de matière variolique développée dans un sujet, c'est-à-dire, plus le nombre & la grosseur des boutons de la petite vérole seront grands, (l'égalité sur tout le reste étant supposée exister) & plus il s'exhalera de miasmes vénéreux; plus, par conséquent, la contagion sera grande: or, dans la petite vérole inoculée, les boutons sont & moins gros, & en beaucoup

moins grand nombre que dans la petite vérole naturelle. Enfin l'expérience fait voir que les maladies contagieuses se répandent avec d'autant plus de promptitude & de facilité, que les lieux, qu'elles assiègent, sont plus peuplés; que les habitations y sont plus rapprochées, & la communication entre les citoyens plus intime : toutes ces choses ont plus lieu dans les villes que dans les campagnes : si donc on inocule les enfans dans les premières années de leur vie, comme ces premières années, suivant l'usage reçu parmi nous, se passent à la campagne, où le nombre des habitans est petit, où chaque famille occupe une maison particulière, &c. il arrivera que la petite vérole ne se communiquera pas aussi rapidement, ni à un aussi grand nombre de sujets; d'où l'on est en droit de conclure que l'inoculation borne & resserre la contagion de la petite vérole, & que, par conséquent, elle fait le bien de la société entière comme celui des particuliers qui y ont recours.

Une seule réflexion suffit pour faire sentir qu'il est raisonnable d'espérer que, dans la suite des tems, on pourroit parvenir à faire cesser presque entièrement la contagion de la petite vérole. En effet, si l'on suppose que tous les enfans soient inoculés, à la campagne, dans la seconde ou troisième année de leur vie, il est évident que le venin qu'ils



auroient répandu, s'ils avoient été pris de la petite vérole à la ville, & dans la maison de leurs parens, sera étouffé & anéanti; par conséquent, la contagion sera diminuée, dès la première génération; si les suivantes continuent sur les mêmes erre-mens, au bout de quatre ou cinq générations, il n'y aura plus de personnes qui soient attaquées de la petite vérole naturelle, que celles qui sont disposées à contracter cette maladie deux fois en leur vie; & comme le nombre de ces personnes est très-petit, il sera d'autant moins capable de répandre la contagion, que tous ceux avec lesquels elles vivront, ayant été inoculés, ils seront préservés de l'infection vario-lique; ainsi la contagion cessera; & le genre humain sera délivré d'un fléau qui l'afflige depuis si long-tems.

C'est d'après des raisons aussi solides, que M. Petit s'est cru autorisé à conclure que ce que le ministère public pouvoit faire de mieux à l'égard de l'inoculation, *c'est d'en tolérer au moins la pratique & l'usage.*

Le second Rapport, que nous avons annoncé, est uniquement destiné à réfuter celui de M. De l'Épine. Comme nous avons déjà relevé la plupart des raisonnemens & des faits que cet auteur a hazardés sur des témoignages peu sûrs, nous nous contenterons d'observer qu'en général, M. Petit

s'est attaché à démontrer que les inoculateurs n'adoptent pas les principes que M. De l'Epine leur prête; qu'ils ne sont pas obligés de les adopter, pour soutenir leur cause; enfin que M. De l'Epine a fait de vains efforts pour les détruire.



## L E T T R E

*De M. PARADE, médecin de Périgueux,  
contenant deux observations sur des  
crises annoncées par le pouls.*

J'ai lu, Monsieur, dans votre Journal du mois de Mai 1766, une observation sur un dévoiement accompagné du pouls appelé *intestinal* par M. De Bordeu, votre confrere; cette lecture m'a fait naître le desir de vous communiquer deux de mes observations sur une matiere qui me paroît de la plus grande importance, & même illustrer notre siècle.

1<sup>o</sup> M. le marquis de J.\*\*\*, âgé d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament sec, bilieux & très-vif, fut attaqué de la colique bilieuse: le ventre douloureux; la constipation considérable; les urines en très-petite quantité; le pouls *petit, vif, concentré*; les envies de vomir fréquentes; les matieres du vomissement, tantôt vertes, tantôt jaunes.

Plusieurs saignées, de l'huile d'amandes-douces, du petit lait, de l'eau de poule, des lavemens d'eau pure, & le tems, calmerent les douleurs, & diminuerent les autres symptomes. Le quatrieme jour, le pouls *se dilata, se développa*. Le mécanisme de la fièvre, qui jusqu'alors avoit été bridé, fut assez libre pendant le reste de la maladie : on employa des purgatifs qui procurerent des selles abondantes, mais qui ne terminerent pas la maladie. Il se présenta des sueurs qui ne firent que tourmenter le malade. Vers la fin du vingt-unieme jour, je fus dans l'obligation de quitter le malade pour quelques heures : un de mes confreres resta auprès de lui. Le malade se trouva plus foible qu'à l'ordinaire ; il devint d'une inquiétude singuliere ; le bas-ventre se boursouffla ou s'éleva sans douleur ; les urines furent suspendues ; le pouls changea, devint *inégal, sautillant, intermitient* ; ce dernier phénomène épouvanta mon confrere, (comme il m'eût épouventé, avant les découvertes modernes sur le pouls.) L'alarme fut mise dans la maison : on parla des derniers Sacremens. J'arrivai dans ce moment-là : on m'annonça la mort comme très-prochaine : je fus très-surpris, ne m'attendant point à cet accident. Je me hâtai d'aller examiner le malade ; je le trouvai dans l'état que je viens de décrire, foible,

abbatu , consterné , le ventre tendu , le pouls *inégal , défaillant , irrégulier , & semblant être au point de se perdre à chaque instant*. Je me rappelai ce que j'avois souvent vu , d'après les observations publiées sur cette matiere ; j'annonçai hautement une crise par les entrailles ; & j'osai avancer qu'elle guériroit le malade : je me le persuadai même au point que je me retirai chez moi. Mon confrere resta , en me protestant qu'il ne quitteroit pas le malade un moment , & qu'il vouloit absolument suivre le cours de cet événement. Quelques heures après , le malade demanda le bassin ; il fit , pendant le reste de la nuit , plus de quinze selles fort copieuses & très-bien cuites : le pouls resta *intestinal* jusqu'à la dernière ; & la fièvre cessa totalement ; c'est ce que j'appris , le lendemain , de la bouche de mon confrere qui m'attendoit avec la plus vive impatience , & qui me fit part du plaisir qu'il avoit eu de voir ma prédiction se vérifier. J'en suis , lui dis-je , redevable aux *Recherches sur le Pouls , de M. De Bordeu* ; je vous prêterai cet ouvrage ; lisez-le au chevet du lit de vos malades , & vous en serez aussi content que je l'ai été. Il m'a , en effet , dit depuis , qu'il avoit fait beaucoup d'observations très-utiles. Quant à moi , je ne pense point qu'on puisse voir clair dans la plupart des maladies , sur-tout les aiguës ,

lorsqu'on ne connoît pas bien & qu'on ne s'attache pas à étudier opiniâtrement les caracteres du pouls *inférieur*, *intestinal*, plus ou moins *composé* ou *compliqué* : ce sont les rithmes qui me paroissent jouer le plus grand rôle. Dans les maladies humorales, si le pouls *inférieur*, & plus ou moins décidément *intestinal*, n'annonce pas toujours une vraie crise, au moins nous fait-il connoître le tems le plus favorable pour placer des purgatifs : ce symptome m'a constamment réussi ou heureusement guidé, même lorsque d'autres symptômes paroissent s'opposer à l'application du purgatif ; c'est ce que je me fais gloire de publier.

2<sup>o</sup> Un jeune homme bien constitué fut attaqué d'une colique très-vive ; il rapportoit toujours le foyer ou le centre de la douleur au creux de l'estomac ; il disoit éprouver, dans cette partie, comme l'impression d'un fer rougi au feu, qui le brûloit constamment : les envies de vomir étoient continuelles ; & il ne vomissoit que ce qu'il venoit de prendre : le bas-ventre n'étoit ni gonflé ni douloureux ; mais il ne faisoit aucune fonction : les urines étoient en très-petite quantité. Je ne fus appelé qu'au quatrième jour. On avoit fait trois saignées, & on avoit fait prendre beaucoup de gouttes

anodynes de Sydenham, sans qu'elles eussent produit d'autre effet que celui d'échauffer prodigieusement le malade. (Je dirai, en passant, que je n'en fus pas surpris, & que je ne me fers que très-rarement de cette préparation dans les douleurs qui affectent les viscères du bas ventre; je crois avoir observé, que si la maladie est grave, elle devient, par l'usage des gouttes, plus opiniâtre & plus dangereuse.) Il fallut se retourner du côté des saignées qu'il fut nécessaire de multiplier jusqu'au nombre de quinze; on y joignit l'usage des délayans, tomentations, lavemens & bains; mais ces derniers ne pouvoient produire que très-peu d'effet: le malade ne pouvoit y rester dix minutes de suite; jamais la colique, qu'on nomme de *Poitou*, n'a mis le malade dans un plus cruel état; l'orage dura jusques vers le douzième jour qui fut l'époque d'une révolution particulière. Le pouls, qui jusques-là avoit été *concentré, petit & serré*, s'éclipsa entièrement: une sueur froide se répandit dans tout le corps du malade qui perdit connoissance; la respiration devint très-laborieuse; en un mot, la dernière heure paroissoit très-proche. Mais la nature reprit des forces: le pouls se réveilla, & fut très-sensiblement *inégal, irrégulier, intermittent*, en un mot, *bien intestinal*. La

douleur du creux de l'estomac ne paroïssoit plus : je fis prendre un doux purgatif qui produisit six évacuations abondantes, & de bonne espece. La nature n'avoit pas encore fini sa besogne ; bientôt après, la dernière évacuation, pendant laquelle le pouls avoit toujours demeuré *intestinal*. Il changea sensiblement, & devint *roide, dur, redoublé, rebondissant, supérieur & nasal* : le visage se couvrit d'une couleur rouge ; les yeux s'animerent ; j'annonçai un saignement de nez qui, en effet, arriva quelque tems après, & vers le treizieme jour. Cet événement, dont plusieurs personnes furent témoins, les étonna beaucoup, ainsi que le malade qui, dès ce moment-là, entra en convalescence.

Voilà, Monsieur, les deux observations dont je me suis proposé de vous faire part aujourd'hui : si vous pensez qu'elles méritent quelque attention, j'aurai l'honneur de vous en faire parvenir d'autres de la même espece (a). Je vous demanderai aussi la permission de vous parler d'un *signe* qui n'a peut-être jamais été observé, & qui accompagne les dépôts au foie : je l'ai constam-

(a) Nous exhortons M. *Parade* à continuer de nous faire part de ses observations : nous osons lui promettre d'avance l'accueil le plus favorable de la part de tous les médecins qui s'intéressent véritablement aux progrès de leur art.

ment trouvé sur cinq malades qui sont morts chacun d'un abcès au f. ie, comme l'ouverture des corps l'a démontré.

Permettez moi, je vous prie, une seule réflexion sur les deux observations précédentes : voilà deux crises qui ont guéri deux malades ; n'est-il point évident qu'ils doivent la vie à la connoissance du pouls ? &, sans cette précieuse connoissance, n'aurois-je pas dérangé ces crises par des remèdes administrés contre l'intention de la nature ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## L E T T R E

*De M. YSA BEAU, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, & lieutenant de M. le premier chirurgien à Gien-sur-Loire ; sur une Personne de quatre-vingt douze ans, à laquelle il est percé une dent molaire.*

MONSIEUR,

Je crois devoir vous faire part d'un fait assez singulier, & dont je me suis rendu certain par la vue & par le tact ; car, en fait d'observations rares, on ne peut être trop scrupuleux ; & quoique ce que j'ai à dire ne touche en rien l'art de guérir, il prouve toujours quelles sont les ressources de la nature, jusqu'à quel point & jusqu'à quel



âge elle travaille à perfectionner son œuvre. Voici le fait.

Madame Chazeray, supérieure des religieuses Ursulines de cette ville, après avoir souffert des douleurs incroyables à la mâchoire supérieure du côté droit, pendant plus de quinze jours, avec fluxion & enflure à la joue & aux gencives, s'aperçut qu'à l'endroit de la troisième dent molaire, cette dernière partie étoit fort tendue : effectivement il lui perça une dent que je n'ai vu que quinze jours après l'éruption de la gencive, & que je trouvai élevée de deux lignes, solidement plantée, & revêtue d'un émail très-blanc, mais plus large de sa surface, que n'est cette troisième molaire dans les enfans de deux à trois ans, à qui ces dents-là croissent. Cette dame a quatre-vingt-douze ans, & jouit de la meilleure santé ; elle a le teint le plus frais ; &, à cela près d'un peu de surdité, elle n'a rien des incommodités de la vieillesse.

Quelques auteurs ont cité de semblables faits ; tel que Mentzellius, médecin Allemand, qui assure avoir vu, à Cleves, en 1666, un vieillard de cent vingt ans, à qui il étoit venu, deux ans auparavant, des dents doubles. *Dictionnaire encyclopédique*, lettre D.

M. Dufay, médecin du Port-d'Orient, écrivoit à M. Geoffroi, que, dans le cours

318 SUITE DES DIFFÉRENTES PIÈCES  
de deux ans , il étoit sorti à un charpentier  
de ce port , âgé de quatre-vingt ans , qua-  
tre dents , deux incisives , & deux canines.  
*Académie royale des sciences 1730 ; Hist.*  
*pag. 42.*

L'histoire , que je rapporte , n'a pas le  
merveilleux de ces deux-ci ; mais au moins  
je peux en attester la vérité.

---

## S U I T E

Des différentes Pièces sur l'Usage des  
Humectans dans les affections  
hystrériques.

*Réponse de M. PAMARD , chirurgien à  
Avignon , à la Lettre de M. PARIS ,  
médecin à Arles ; insérée dans le Journal  
de médecine du mois de Juin de cette  
année 1766 , pag. 526.*

Tant s'en faut , Monsieur , que le procès  
soit suffisamment instruit : votre vaste éru-  
dition n'a pas éclairci le point essentiel ;  
c'est ce qui m'engage de revenir à la charge ;  
& de vous demander une seconde fois des  
observations par lesquelles vous puissiez me  
prouver que , dans les affections vaporeuses ,  
la tension des nerfs & leur relâchement  
agissent de concert ; ce qui résoudra le pro-

blême. J'avois pris la liberté de vous demander, pour cela, une cure faite par des stimulans; je me rétracte aujourd'hui, pour vous faciliter les inoyens de me répondre; car le silence, que vous vous proposez de garder dorénavant, semble annoncer que vous renoncez à la victoire. C'est sur les toniques seuls que je me retrancherai; ayez donc la complaisance de présenter au public impartial une cure bien constatée, opérée par ce double secours; je veux dire ( l'humectant & le fortifiant; ) & je dirai ensuite, après vous, que *l'étendue & l'importance d'une profession aussi noble doivent exciter l'émulation, intéresser la conscience & la probité de tout homme religieux & bon citoyen.* C'est en cette qualité que j'ai cru devoir publier les observations que j'avois faites d'après le système de M. Pomme: l'amour de la vérité m'y a conduit, & le même sentiment m'y soutient, puisqu'une expérience constante & dépouillée de tout préjugé, m'en prouve l'excellence chaque jour. Vous me citez des auteurs respectables; mais vous passez sous silence tous les moyens de guérison, tant soit peu relatifs à ceux que M. Pomme & ses prosélytes reconnoissent pour spécifiques dans la cure des affections vaporeuses, tels que les anodins, les délayans, les bains, les lavemens, les fomentations, &c. Les remèdes sont cités avec éloge dans

les auteurs. Il me suffira de vous citer celui qu'Etmuller fait du petit-lait. Dans sa *Dissertation sur la douleur hypocondriaque*, pag. 626, l'usage du lait, dit-il, est suspect ; mais, si on en sépare la partie butyreuse & caséuse, le serum, ou petit-lait, qui reste, sera un remède admirable pour le mal hypocondriaque.

Qui de nous deux procède plus régulièrement ? Vous donnez des raisons, & moi des faits : c'est à regret que vous vous obstinez à fermer les yeux, tandis que, suivant à la lettre la théorie & la pratique de M. Pomme, non-seulement je vois clair, mais je rends l'usage des yeux à plusieurs personnes qui en étoient malheureusement privées : en voici une nouvelle preuve.

L'épouse de M. Bagnoly, docteur en droit, & juge de notre ville, âgée d'environ trente ans, pâle en couleur, d'un tempérament délicat, & sujette aux vapeurs, fut attaquée, à la suite de sa première couche, de maux d'estomac, de coliques, de suffocation, de tiraillemens dans tous les membres, avec des douleurs à lui faire jeter les hauts cris : des frissons, la fièvre par intervalle, & des insomnies cruelles. Ces accidens dépendoient de la nourriture trop succulente dont elle fit usage par préjugé, pour réparer plutôt ses forces, autant comme du lait

lait qui, mal élaboré, dans les premiers tems, par l'érétisme, & dont le cours avoit été suspendu par les premiers accès, infectoit encore la masse des humeurs, après un mois, & concouroit au désordre général. Tel étoit son état, lorsque je fus appelé auprès d'elle, dans le mois d'Août 1764 : les yeux étoient affectés ; elle ne pouvoit plus supporter la plus foible lumière sans douleur & sans trouble ; l'axe de la vue étoit inégal ; une des deux prunelles montoit, & l'autre descendoit ; les objets paroissoient doubles & confus ; & enfin les deux paupieres supérieures étoient tout-à-fait affaissées sur le globe des yeux : c'étoit bien un strabisme hyستérique, d'inégale hauteur, des plus compliqués ; mais l'exemple de la guérison de M. Boin, secrétaire de l'intendance de Lyon, dont j'ai fait l'histoire, (Journal de Juillet 1765, pag. 63,) par parenthèse objet de la dispute ; cet exemple étoit, dis-je, trop satisfaisant pour ne pas porter le pronostic le plus assuré de guérison, si la malade étoit docile au même traitement. L'eau de poulet froide devint sa boisson ordinaire : elle en buvoit douze ou quinze livres dans les 24 heures : les lavemens froids furent souvent répétés : elle en prenoit au moins cinq ou six par jour ; & sur-tout dans le tems qu'elle se sentoît plus fatiguée par des accès de vapeurs, quarante

### 322 SUITE DES DIFFÉRENTES PIÈCES

bains domestiques dans l'eau de rivière, agréablement froide, & que l'on rafraîchissoit encore peu-à-peu, dans l'espace de trois heures qu'elle y restoit chaque jour : dans le même tems, on lui appliquoit sur la tête des linges trempés dans l'eau froide, que l'on renouvelloit, dès que le linge s'échauffoit tant soit peu ; & ces remèdes étoient aidés d'un régime doux & des plus légers ; car, dans les premiers jours du traitement, la crème de riz, cuite à l'eau, étoit toute sa nourriture ; on ne l'augmentoît qu'à mesure que les symptômes perdoient de leur intensité ; ainsi les seuls humectans rendirent le véhicule aqueux & mucilagineux qui manquoit aux humeurs. Tous les symptômes s'apaisèrent : dès les premiers huit jours du traitement, les paupières reprirent leur ressort ; le strabisme cessa ; toutes les fonctions rentrèrent dans leur devoir ; & cette dame recouvra, en même tems, la santé, la vue & l'embonpoint.

Dans le cours de sa maladie, elle eut fantaisie de manger des concombres farcis au gras : s'étant livrée à son appétit, elle eut une indigestion & la diarrhée. M. Gastaldy, célèbre médecin de notre ville, ne voulut pas permettre le moindre purgatif, pour ne pas perdre l'avantage de cette imprudence : ce fut la détente des solides,

qui soutint l'évacuation, tantôt bilieuse, féroce, grumelée, & de plusieurs couleurs ; ce qui abrégéa infiniment la cure : les bains furent seulement suspendus pour quelques jours, ainsi que dans le tems des règles qui s'annoncerent & finirent sans orage ; ce qui n'étoit pas arrivé à cette dame, dans des tems plus reculés.

Voilà deux fois le même cas, c'est-à dire le strabisme connivent-hypocondriaque, & le strabisme d'inégale hauteur, hystérique-complicqué ; à l'un, l'affaissement de la paupiere supérieure de l'œil droit seulement ; (voyez le Journal de Juillet 1765, cité ; ) à celui-ci, l'affaissement des deux paupieres ; symptomes de paralysie, & cependant décidés convulsifs, & dépendans de l'éretisme. A en juger par le seul effet des humectans, n'est-il pas démontré que, par la crispation spontanée des filieres des nerfs, autant que par l'acrimonie des suc dans les deux cas, tant dans les nerfs des paupieres, que dans ceux des muscles opposés à l'endroit où tournoient les prunelles, le fluide nerveux ne pouvoit pas y couler ? & de-là le relâchement des muscles, & la privation du mouvement. Croiriez-vous qu'il y eût tant de paralysies incurables, si, ayant égard à la cause qui les procure, on avoit recours aux seuls humectans ? Je ne sortirai pas de ma sphere ; je m'en fais

une loi ; & lorsque, dans ma pratique, je reconnoîtrai l'érétisme, je le combattrai, avec succès, par les seuls humectans, jusqu'à ce que le relâchement s'annonce : c'est ainsi que je me suis expliqué dans le Journal d'Octobre 1765, pag. 425 : voilà mon sentiment, & des faits authentiques. Mais que dois-je penser, quand vous osez assurer que vous *connoissez nombre de malheureuses victimes de la nouvelle méthode que nous avons*, dites-vous, *sous nos yeux* ? Pour le coup, Monsieur, ç'en est trop : il ne suffit pas d'indiquer vaguement des faits ; il faut mettre le lecteur impartial en état de les apprécier, & sur-tout d'en reconnoître la vérité.

---

## L E T T R E

*De M. POMME le fils, médecin, résident à Arles en Provence, à M. DEJEAN, médecin à l'abbaye du Bec en Normandie, en réponse à celle qu'il a publiée dans le Journal de médecine du mois d'Août, sur une Affection vaporeuse, guérie par le quinquina.*

MONSIEUR,

Vous êtes dans l'erreur ; & je présume trop bien de votre façon de penser, pour ne pas me persuader que vous serez bien-



LETTRE SUR UNE AFFECTION, &c. 325

aise qu'un confrere, aussi zélé que vous paroissez l'être pour le bien de l'humanité, vous l'apprenne. Votre observation en faveur du quinquina ne prouve rien, si ce n'est que les accidens vaporeux, survenus chez le malade que vous citez, sont du caractère de ceux que l'on appelle *accidentels*, &, pour parler notre langage, *symptomatiques*; & alors sont-ils soumis à la première cause qui les fait mouvoir? Il y avoit, chez votre malade, une matiere étrangere qui donna primitivement lieu à la toux convulsive. Cette matiere occupoit alors l'estomac & les intestins: agitée & mise en jeu par l'émétique & les minoratifs, elle passa dans le sang, donna des accès de fièvre quotidienne-tierce & double-tierce qui vicierent toujours plus les suc digestifs, & entretenrent ainsi la fièvre, en lui donnant un nouveau foyer. C'est cet émétique & les minoratifs qui compliquerent cette fièvre de spasme; aussi avez-vous vu qu'après leur action, il s'ensuivit *des lassitudes spontanées, les convulsions avec étranglement, le croacement ou cri de grenouilles, le hoquet, l'aphonie, l'enrouement, l'abdomen météorisé avec tension, des douleurs insupportables dans le creux de l'estomac, dans les parties précordiales, enfin dans les muscles quarrés, situés à la partie postérieure de la tête.*

Ces symptômes vaporeux étoient donc secondaires : l'activité de la matière fébrile les a entretenus jusqu'à ce qu'ayant été fixée, elle a cessé de réveiller les spasmes. La méthode aqueuse devoit donc ici être insuffisante, mais jamais inutile & contraire, puisque vous avez vu que la copieuse boisson d'eau tiède vous a servi pour calmer les spasmes. Le quinquina étoit, par conséquent, très-indiqué : vous l'avez employé en maître de l'art ; ce en quoi vous êtes très-louable ; mais n'en devenez que plus circonspect sur son usage : je prends la liberté de vous donner cet avis, en vous jurant que je recevrai toujours très-favorablement ceux que vous voudrez bien me donner à l'avenir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## R É P O N S E

*De M. COSTE, docteur en médecine à Ville  
en Bugey, à la Lettre de M. BRUN,  
médecin à Pignans en Provence.*

... Veniam petimusque damusque vicissim ;  
Sed non ut placidis coëant immitia.

*Hon. Art. poët.*

MONSIEUR,

La Lettre, à laquelle vous venez de répondre, me servira d'apologie contre les

imputations que vous me faites : je sçais trop me respecter moi-même pour m'être exprimé aussi indécemment que vous le supposez, vis-à-vis d'un confrere que je n'ai pas l'avantage de connoître, & dont le procédé n'auroit, en aucune sorte, excusé celui que vous me prêtez aussi gratuitement.

En effet, sur quoi eût tombé ma critique, si j'avois eu l'imprudencce de nier le fait cité dans votre observation, tandis que mes reproches ne se fondent que sur la façon dont vous l'avez envisagé, en attribuant la guérison à ce qui avoit augmenté l'intensité du mal, par une métafase défavorable ; car, soyez-en persuadé, l'asperfion d'eau froide n'a suspendu les mouvemens spasmodiques à la périphérie du corps, qu'aux dépens de l'organe de la respiration, dont la texture délicate offroit moins de résistance à l'action violente du répercussif ; & croyez-vous que la toux convulsive, qui survint, ne fût pas un symptôme plus grave que ceux qui avoient précédé ? C'est celui-là que vous avez fait heureusement disparaître, à l'aide de l'eau de poulet & d'un régime convenable, mieux adapté, sans doute, aux indications qui se présentoient.

Vous voyez, Monsieur, combien je suis éloigné de regarder le sujet de votre observation comme un fait apocryphe qui ait

besoin d'être authentique par les *magistrats locaux*, auxquels je ne m'adresserai certainement point : ce n'est pas au fait, c'est à votre induction que j'en veux ; elle ne me paroît pas dans les bonnes règles de physique ; & c'est cette induction qu'il s'agissoit de justifier, plutôt que de répéter l'histoire de la maladie qui y a donné lieu.

Démontrez-moi comment le spasme actuel, immédiatement dû à une tension contre nature des organes érétilés, peut être détruit par l'application d'un corps propre à augmenter l'éréthisme de la manière la plus active, & *eris mihi magnus Apollo* ? Vous me renvoyez, pour la solution de cette difficulté, au livre de M. Pomme, que je viens de revoir attentivement, & *sans prévention* ; & je serois fort embarrassé de dire à quelle page il entreprend de la résoudre. Les avantages des humectans tièdes, dans le tems même du paroxysme, y sont discutés avec netteté & précision. La raison physique en est claire, simple, intelligible. La cause prochaine argue la tension immodérée : il est évident que l'indication la plus naturelle est de relâcher ; mais que l'eau froide, que l'eau glacée soit propre à la remplir, permettez-moi de vous dire hardiment que vous ne le persuaderez à personne, & que l'observation de tous les siècles déposera contre vous. Quelle cause plus fréquente

d'accès hyftériques, que la fuppreffion des menftrues, ou celle des lochies ? & quelle imprudence y donne lieu plus fouvent, que l'immerfion des pieds ou des jambes dans l'eau froide, & quelquefois bien moins encore ? Je ne fçais comment, en pareil cas, un lavement à la glace, ou une afperfion d'eau glacée, feroit capable de rétablir le flux fupprimé ? Si la caufe pro-cathartique d'un mal en eft auffi le fpécifique, certes la logique eft ici en défaut ; & c'eft à tort qu'elle profcrit les deux contradicteurs. L'eau glacée, je crois, & l'eau tiède diffèrent entr'elles ; & les qualités différentes n'ont pas coutume de produire des effets femblables. Voilà mon objection prefque en forme : vous connoiffez, dites-vous, Monsieur, les principes de la méthode que vous employez ; ayez la générofité de m'en faire part ; diffipez les nuages qui m'offrent un paradoxe infoutenable, où vous n'appercevez qu'une vérité évidente.

J'ai vu, il y a deux ans, à Lyon, deux dames qui ufoient de la méthode dont vous vous déclarez le défendeur : elles m'avouèrent n'en avoir éprouvé aucun bien ; mais j'ai été témoin oculaire de fes funeftes effets fur le fils de M. Emery, riche fabriquant, rue de la Comédie à Lyon. Je fus à portée de le voir fouvent, étant, à la campagne, chez un de mes oncles, voifin & ami de la

maison. Ce jeune homme avoit eu, à Paris, une attaque d'apoplexie, à laquelle il avoit échappé. Une affection spasmodique, dûe à une peur qu'il éprouva, pour avoir été volé en route, fut traitée par les bains froids, & l'application quotidienne de quelques livres de glace sur la tête qu'on avoit soin de raser bien exactement : je n'y faisois que des visites de bienfaisance : on ne me demanda point mon avis ; & je l'eus proposé en pure perte, parce que la confiance aveugle est une barrière inaccessible. Le malade devint paralytique de la moitié du corps : on insista sur les applications ; & il mourut, au bout de quelques mois, perclus de tous ses membres.

Il est certain que le traitement des paroxysmes exige des secours différens de ceux qui conviennent à la cure prophylactique. Les humectans tiédes, sous quelque forme que ce soit, procureront le relâchement qui fait cesser l'accès ; mais il faut ensuite fortifier la fibre, pour diminuer son irritabilité : peut-être feroit-ce le cas du bain froid ; mais les raisons que j'ai dites, & le bon succès de l'expérience me feront toujours préférer le quinquina, auquel ma première malade a dû si certainement sa guérison, qu'elle a eu une attaque, chaque fois qu'elle avoit manqué d'en faire usage. Ce remède n'agit pas avec moins d'efficacité

sur les autres maladies intermittentes , que sur les fièvres de ce nom : c'est une raison d'analogie pour l'employer dans l'affection la plus sujette aux paroxysmes multipliés. Je viens , dans l'instant même , depuis ma Lettre commencée , de trouver une occasion favorable d'en faire une nouvelle épreuve. Ne trouvez pas mauvais que j'aie jugé à propos de la préférer à celle que vous me proposiez si obligeamment , & que je ferai volontiers , quand la maniere , dont votre remede opere *des merveilles* , ne sera plus une énigme pour moi.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## OBSERVATION

*Sur une Hémorragie utérine , accompagnée de convulsions , guérie par l'eau froide ; par M. GAUTHIER , maître en chirurgie à Versailles , chirurgien-major de la compagnie de M<sup>m</sup>. les chevaux-legers de la garde ordinaire du roi , & chirurgien-major en chef des hôtels de la guerre , marine & affaires étrangères.*

Lorsque la maison du roi eut ordre , en 1761 , de retourner de Westphalie en France , elle campa entre le Rhin & Burick , petite ville de ce canton , vis-à-vis Vésel.

C'est-là où je fus appelé pour secourir la femme d'un vivandier, qui se mouroit par une hémorragie utérine des plus considérables, accompagnée de spasme & de mouvemens convulsifs; suite des fatigues que nous avions essuyées : on avoit déjà recouru aux legers cordiaux; & on alloit passer aux plus forts, tels que le *lilium* & autres, lorsque je vins tout à propos, pour empêcher de se servir de ces remèdes, auxquels je substituai l'eau froide que j'ai reconnue être le seul spécifique en pareil cas; je fis, en conséquence, envelopper cette femme mourante, d'un drap trempé dans l'eau froide : quatre grenadiers, aussi humains que braves, qui parurent en ce moment, m'aiderent à cette opération; ce remède opéra avec un si prompt succès, que l'hémorragie fut d'abord arrêtée, ainsi que les mouvemens convulsifs; &, le même jour, cette femme fut en état d'être transportée, & poursuivit sa route.

Je laisse aux antagonistes de la nouvelle méthode d'attaquer les spasmes, le soin de réfléchir sur cette observation.





## REMARQUES

*Sur les mauvais Effets de l'Abus que l'on fait du Quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes, maladie endémique à Berre en Provence; avec des observations sur une maladie épidémique qui a régné, pendant deux ans, dans le même pays; où l'on a joint une observation particulière sur une fièvre maligne de la même épidémie, accompagnée des accidens les plus terribles, guérie par l'application du bain froid qu'un accident procura. Par M. GOIRAND, chirurgien à Berre en Provence.*

Les fièvres intermittentes, qui sont endémiques dans le pays où j'habite, par les infections que fournissent, dans l'air qu'on y respire, le voisinage d'un étang considérable, & les marécages qui l'entourent, nous ont toujours paru nous préserver de certaines maladies plus fâcheuses (a), & des épidémies qui passent quelquefois dans les villages circonvoisins. L'observation semble si bien là-dessus confirmer nos idées, que les fièvres intermittentes, n'ayant pas été si

(a) Ou fièvres putrides & malignes.

nombreuses que d'ordinaire, pendant les étés de 1762, 1763, 1764, ( par des causes dont la recherche ne doit point m'occuper ici; ) nous n'avons point été exempts d'une épidémie qui a ravagé certains quartiers de la Provence. Cette épidémie a régné ici, pendant environ deux ans, & semble n'avoir pu disparaître entièrement, que par le retour de nos fièvres intermittentes, dont le nombre a été si grand, pendant tout l'été dernier, qu'il y a bien peu de nos habitans qui n'en ayent été atteints.

Cette espèce de fièvre, lorsqu'on ne la fixe pas trop tôt par l'usage du spécifique connu, ou qu'elle ne dégénere pas par tout autre mauvais traitement, devroit être donc regardée comme un véritable préservatif. Mais malheureusement, comme elle est ici fort commune, tout le monde veut se mêler de la guérir; & la mauvaise méthode qu'on emploie pour y réussir, est cause que l'on voit ici beaucoup de gens pâles, jaunes, bouffis, cachectiques, obstrués, hydropiques, &c. Ceux-ci, loin de trouver dans les fièvres d'accès un préservatif de toute autre, elles les précipitent dans des maladies de langueurs, qui, quoiqu'elles ne tuent pas d'abord, ne conduisent pas moins vers le tombeau, par un chemin un peu plus long, tous ceux qui sont les victimes de leur mauvaise conduite.

L'abus que l'on fait du quinquina, & l'excès contraire où tombent ceux qui veulent le proscrire du traitement des fièvres intermittentes, sont les causes de tous ces desordres, & de la mauvaise santé dont jouissent nombre de nos habitans.

Les uns précipitent leurs guérisons, en se livrant trop tôt à l'usage du quinquina sans faire précéder les préparations nécessaires ; ils ne se purgent qu'imparfaitement, ou ils ne le font pas du tout ; & le quinquina qu'ils prennent d'abord, à grande dose, ne sçauroit opérer une guérison durable. Cette admirable écorce fixe d'abord, à la vérité, les accès de fièvre ; mais elle ne les arrête que pour un tems : elle ne fait qu'affoupir la matiere fébrile, sans l'expulser ; les malades n'éprouvent qu'un soulagement passager : la matiere fébrile se remet facilement en jeu, dès que l'action du quinquina cesse ; la fièvre revient par le moindre écart dans le régime, & les malades recommencent à nouveaux frais l'usage de la poudre spécifique ; ou, ce qui n'est pas moins ordinaire, il arrive que ceux qui abusent ainsi de ce remède qui merite tant d'éloges en médecine, entre les mains de ceux qui sçavent s'en servir ; il arrive, dis-je, qu'il reste aux malades, après leurs guérisons apparentes, une fièvre lente qui les mine sans cesse : les digestions se vicient ;

le chyle qui en résulte n'a plus les qualités requises pour réparer les pertes du corps ; la transpiration & quelquefois les sueurs sont abondantes , sur-tout pendant la nuit ; la partie la plus fine des humeurs se dissipe : la lymphe & le sang s'épaississent , ou se décomposent ; la circulation se ralentit ou se précipite : de-là naissent les stases , les embarras ou la cachexie , les obstructions , les hydropisies , le marasme , &c.

Les autres , ceux qui , par un excès contraire , proscrivent de leurs traitemens cette écorce précieuse (a) , s'exposent encore à de plus grands dangers , en se livrant , avec plus de confiance , aux remèdes des charlatans & des bonnes femmes , ou en mangeant sans réserve tout ce que le goût le plus dépravé peut leur faire désirer.

Il n'en est pas de même de ceux qui , en ne voulant pas se soumettre à l'usage du quinquina , ne font pas au moins d'autres remèdes , & qui s'en tiennent au seul régime : j'en ai vu parmi ceux-ci , guérir par la seule dépuration des humeurs , qui se fait pendant la fièvre. Mais comme les efforts de la nature ne sont pas toujours suffisans pour se débarrasser de la matière

(a) Dans le préjugé où ils sont que le quinquina affoiblit l'estomac.

morbifique ,

morbifique, & qu'on en a vu, parmi ceux qui suivent cette route, tomber dans de grands inconvéniens. Ce moyen de guérir n'est point à conseiller.

Il est une méthode sûre, simple, & qui manque bien rarement; c'est de commencer par faire une ou deux saignées, selon l'âge, les forces, le tempérament du malade, la saison, & tant d'autres circonstances; car l'application de ce remède n'est pas toujours nécessaire dans cette maladie, comme se l'imaginent ceux qui font la médecine comme un art mécanique, & qui pensent que pour former un tel ouvrage, il faut toujours, & de nécessité, appliquer telle pièce avant telle autre. On doit ensuite insister sur l'usage des évacuans; & c'est de ces derniers qu'on doit attendre la solidité de la cure; on les choisit parmi la classe des vomitifs & des cathartiques, selon les circonstances. Il est rare qu'un seul suffise; il n'est jamais indifférent de les pousser plus loin: c'est au praticien éclairé, de les continuer jusqu'à ce qu'on ait obtenu des évacuations complètes de la matière fébrile. On peut donner après, en toute sûreté, le spécifique; & alors une plus petite dose qu'on ne pense suffit pour terminer la guérison des fièvres intermittentes. Plusieurs grands praticiens, & les plus

fideles observateurs , (a) ont déjà fait la même remarque. On se trouve toujours bien de faire user aux malades , pendant tout le cours du traitement , d'une tisane délayante , rafraîchissante , prise abondamment. La limonade , par exemple , mérite la préférence, lorsque rien ne la contre-indique.

On ne désapprouve point , qu'après avoir même fixé les accès de fièvre , on prenne , pendant trois ou quatre jours , une prise de quinquina tous les matins. Cette pratique peut être utile dans beaucoup de cas ; mais je ne puis m'empêcher de m'élever contre ceux qui en recommandent l'usage pendant plusieurs jours , plusieurs semaines , & même plusieurs mois , jusqu'à la dose de deux , trois , quatre prises par jour. Ceux qui connoissent les grandes vertus du quinquina , n'ignorent point combien il peut devenir pernicieux , lorsqu'on en prend trop long-tems , & en trop grande quantité. Je connois nombre de personnes qui prennent du quinquina depuis trois , quatre , six mois , un an , qui n'éprouvent que des soulagemens fort courts : ils portent déjà un teint jaune , pâle ; leurs bas-ventres

(a) Voyez le *Précis de la Médecine pratique* par M. Lieutaud , art. de la FIÈVRE INTERMITTENTE EN GÉNÉRAL , pag. 55.

commencent à durcir ; & il est à présumer qu'ils n'obtiendront jamais de ce remède une guérison radicale , & qu'ils subiront le sort de ceux qui , pour s'opiniâtrer à prendre trop long-tems de cette écorce , meurent obstrués ou hydropiques , après avoir traîné , pendant long-tems , des jours tristes & languissans.

Ainsi , lorsqu'une once , une once & demie , deux onces tout au plus de ce remède n'ont pas terminé pour toujours la curation des fièvres intermittentes , on doit en cesser l'usage , & chercher des ressources plus efficaces dans les purgatifs réitérés , les diurétiques , les apéritifs ; choisir , parmi ces dernières classes , ceux qui n'échauffent pas trop ; les tempérans , les délayans , les rafraîchissans , les dépurans , les amers , tous ceux , en un mot , dont on se servoit avec succès , avant la découverte du quinquina. Mais tous ces remèdes , quoique bien indiqués , sont souvent infructueux , s'ils ne sont secondés des grands secours que l'on tire d'un régime convenable à l'état du malade , selon les circonstances , dans le détail desquelles les bornes des observations ne permettent pas d'entrer. Le changement d'air enfin , est quelquefois le seul victorieux , pour tirer des bras de la mort , ceux que la mauvaise

conduite & l'abus du quinquina ont déjà plongé dans les maladies de langueur.

Je ne dissimulerai point que des malades , qui ont été traités par la méthode que j'ai prescrite ci-dessus ; n'ont pas été tout-à-fait exempts de récidiye , parce que la cause qui leur avoit procuré les fièvres , existe dans l'air , jusqu'à ce que nos marécages inondés au commencement de l'hiver par des eaux fraîches & nouvelles , cessent de nous donner des exhalaisons putrides , âcres , salines. Cette cause aidée de l'intempérance , peut les reproduire , tant qu'elle existe , lorsque les convalescens s'y exposent un peu trop : ce cas de rechute est cependant rare , lorsque les malades ont été bien guéris ; & lorsqu'il arrive , il est facile d'y remédier , sans exposer ceux qui ont fait cette faute de régime , aux maladies de langueur , où jette la fièvre intermittente , abandonnée à elle-même , ou dégénérée par un mauvais traitement. C'est ce que nous tâcherons de montrer dans les suites. Ce que nous aurions actuellement encore à dire sur les fièvres d'accès , ne peut trouver place que dans un Traité particulier.

La maladie épidémique , qui a régné ici , pendant les deux ou trois années , pendant lesquelles nous n'avons pas eu beau-



coup de fièvres intermittentes, étoit une fièvre putride - vermineuse qui portoit souvent avec elle un caractère de malignité. Elle s'annonçoit par l'accablement de tout le corps, par des frissons ; par des maux de tête, d'estomac, par le dégoût, par des envies de vomir ; quelquefois par deux, trois accès de fièvre intermittente : j'ai été un de ceux chez qui elle s'est déclarée ainsi. L'insomnie, le délire, l'assoupissement, le météorisme, la constipation que l'on avoit, dans certains cas, bien de la peine à vaincre, étoient les accidens ordinaires que nous avions à combattre, & le plus à redouter. Elle se terminoit quelquefois le quatorzième, mais plus ordinairement le dix-septième, le vingt-unième, le trente-unième ; enfin nous en avons vu qui se sont prolongées jusqu'au cinquantième jour. J'aurois pu rapporter un exemple de ces dernières, qui m'auroit fourni le sujet d'une observation bien intéressante, si l'épidémie, qui ne m'épargna point, ne m'eût fait craindre, dans ce même tems, beaucoup pour mes jours.

La crise la plus ordinaire par laquelle la nature se débarrassoit le plus avantageusement de la matière morbifique qui la fomentoit, étoient des déjections séreuses, jaunâtres, bilieuses, vermineuses, extrême-

ment fétides; elles étoient si abondantes dans certains sujets , qu'elles alloient jusqu'à l'étonnement. Tous ceux, au contraire, chez lesquels le cours de ventre ne se déclaroit pas naturellement , ou auxquels on ne pouvoit pas le procurer par les secours de l'art , étoient exposés aux plus grands dangers. Ceux enfin chez lesquels le cours de ventre s'arrêtoit , après s'être déclaré par quelque écart dans le régime , ou par quelque autre cause , étoient enlevés par la mort la plus prompte. Les urines dépo-  
soient quelquefois sur le déclin de la maladie. Les sueurs étoient rarement critiques. La plupart des malades restoit sourds , imbécilles , stupéfaits sur le déclin de la maladie , & même jusques sur la fin de la convalescence. J'ai vu une femme qui resta folle pendant plus de deux mois après : l'égarement de son esprit la portoit à dire mille choses ridicules & extravagantes; lorsque je m'approchois d'elle , pour panser ses vésicatoires , elle me disoit qu'elle n'avoit jamais été malade , qu'elle n'avoit point de mal aux jambes , & que je n'avois qu'à sortir de sa maison ; aussi la négligence que nous mîmes dans les pansemens de ses vésicatoires les fit dégénérer en ulcères calleux que nous eûmes bien de la peine à guérir , lorsqu'elle eût , dans les suites , repris l'usage de tous ses sens.

La saignée, dans notre épidémie, ne nous a pas paru être d'un grand secours; aussi ne la plaçoit-on que lorsque quelque cas particulier la rendoit indispensable : les émétiques, au contraire, nous offroient de plus grandes ressources. Le tartre stibié en lavage, ou l'ipécacuanha, selon les circonstances, donnés les premiers jours de la maladie, procuroient des évacuations qui nous ont toujours paru fort avantageuses; & nous avons constamment observé que la maladie, dans les cas, où il n'étoit pas permis d'en user, étoit plus longue & plus orageuse. Les cathartiques répétés souvent dans le courant de la maladie, sans faire attention si la matiere étoit cuite ou cruë, nous ont paru indispensables. Le séné, la rhubarbe, les sels neutres, la manne sont ceux dont nous avons le plus éprouvé l'efficacité : les tamarins, la casse, lorsque la chaleur étoit forte, ou que l'irritation des premières voies ne nous permettoit pas de nous servir des premiers, nous ont été fort utiles; les contre-vers, donnés seuls, le soir de la veille d'un purgatif, ou associés à ces derniers, produisoient des bons effets; le *semen-contra*, les fleurs de pêcher, la coralline, l'eau de mercure sont ceux dont nous nous sommes servis avec le plus de succès; les boissons délayantes, adouciss-

santes, telles que l'eau pure, l'eau d'orge, l'eau de riz, l'eau de poulet, prises abondamment pendant le courant de la maladie, nous ont paru d'une nécessité absolue; les lavemens toujours nécessaires; le kermès minéral, donné de quatre heures en quatre heures, à la dose d'un grain, lorsque la lenteur du pouls, l'assoupissement & d'autres signes nous faisoient craindre l'épaississement du sang, nous a produit des effets merveilleux; l'application des vésicatoires, des sang-suës, selon l'exigence des cas, offrent des ressources que nous n'avons jamais rejetées. Nous nous sommes enfin servis des cordiaux, lorsque la foiblesse nous y forçoit. Mais n'est-ce pas encore ici en médecine, si j'ose le dire, des remèdes dont on abuse un peu trop? Il ne faut pas être bien versé dans l'art de guérir, pour sentir que les différentes confections, le *lilium*, les esprits, les poudres, les sels volatils des animaux, dont on use si fréquemment, sont des remèdes extrêmement échauffans & incendiaires qui produisent dans notre corps des effets pernicioeux, & même funestes, si on les donne à haute dose: on prive ainsi, par une pratique meurtrière, ceux qui sont les victimes de l'abus qu'on en fait, des secours & des bons effets que ces mêmes remèdes peuvent produire, donnés

avec beaucoup de discernement & de modération.

Parmi les observations particulieres qu'auroit pu me fournir notre épidémie, je me borne à celle qui me paroît la plus digne de l'attention des praticiens.

Le nommé *Dominique*, laboureur, âgé de quarante-deux ans, d'un tempérament bilieux, résident à la campagne, à une demi-lieue d'ici, ayant été attaqué, le 12 Septembre 1764, de la maladie régnante, garda son mal jusqu'à ce qu'il se vît dans un danger pressant, comme font la plûpart des payfans qui n'appellent bien souvent du secours, que lorsqu'il n'est plus tems de remédier aux désordres qu'ont déjà produit les maux dont ils sont atteints. On ne m'appella que le cinquieme ou le fixieme de la maladie. Je trouvai le malade dans un grand accablement ; il avoit la tête douloureuse, pesante ; les yeux rouges, qu'il n'ouvroit qu'avec une certaine peine ; & il étoit beaucoup enclin à un sommeil que les rêves désagréables, & un froid qu'il ressentoit dans l'intérieur du corps, interrompoient souvent. Il avoit la bouche pâteuse, amere ; la langue chargée d'un limon blanc qui commençoit à jaunir : il éprouvoit, depuis l'invasion de la maladie, des anxiétés, des maux de cœur accompagnés de frissons : la chaleur extérieure étoit pourtant assez

forte, mais âcre, & la peau sèche; le bas-ventre, dans un état assez naturel; la fièvre ne répondant guères à la violence des symptômes.

Quoique le tems de placer la saignée à propos, fût passé, je me crus cependant encore obligé d'y recourir, pour m'opposer à l'engorgement de la tête, & au délire qui m'étoit annoncé par des signes qui ne trompent pas souvent; mais la syncope, qui suivit de près l'ouverture de la veine, ne me permit pas de la continuer, quoique mon intention ne fût pas de la faire bien copieuse, déjà averti par l'épidémie, que l'effusion du sang étoit rarement avantageuse. La purgation me paroissoit d'une nécessité plus indispensable, par les signes que j'avois de l'abondance des suc viciés, contenus dans les premières voies, & de leur passage dans le sang, dont les frissons que le malade éprouvoit si souvent, étoient vraisemblablement l'effet. Cela prouve bien combien il est important de ne point négliger la purgation dans le commencement des fièvres putrides, ou causées par la dépravation des humeurs: on expulse, par son secours, tout-à-la-fois beaucoup de la matiere morbifique, & on empêche qu'elle passe en si grande quantité des premières voies dans les secondes: outre les évacuations qu'elle procure, elle dispose toutes les voies dont la nature peut

se servir pour la dépuracion du sang. « Il ne  
 » faut pas attendre la coction, dit un des  
 plus grands praticiens (a) : » ceux qui en  
 » usent autrement, voient misérablement  
 » périr leurs malades par des inflammations  
 » des viscères, malgré les saignées; ni se  
 » laisser ébranler par l'autorité d'Hippocrate  
 » qui dit qu'il faut purger les matieres cuites,  
 » & non les cruës, à moins qu'elles n'en-  
 » trent en turgescence; ce qui arrive rare-  
 » ment; car l'observation journaliere nous  
 » prouve que la matiere morbifique est sou-  
 » vent en turgescence dans les fièvres pu-  
 » trides; & d'ailleurs nous guérissons par  
 » notre méthode, un plus grand nombre de  
 » malades. » Je me déterminai donc à pur-  
 ger mon malade le lendemain matin; en  
 conséquence, après l'avoir mis à l'usage  
 d'une tisane appropriée, ordonné un lave-  
 ment & une potion contre les vers pour le  
 soir, je recommandai aux parens de venir,  
 le lendemain de grand matin, m'informer de  
 l'état où se trouveroit le malade, afin que  
 je pûs lui ordonner les remedes nécessaires à  
 sa guérison. On me répondit qu'oui; mais on  
 n'en fit rien. J'attendis inutilement tout le  
 jour. Ce ne fut que dans la nuit, qu'on  
 vint me dire de venir tout de suite; que le  
 malade s'en alloit mourir, & que peut-être

(a) M. Fises, *Traité des Fièvres*, chap. v,  
 pag. 95.

je le trouveroïis mort. Dans de si tristes conjonctures , je me munis d'une potion cordiale , & je partis. Arrivé à la campagne , on me dit que le malade alloit un peu mieux : je leur demandai ce qui les avoit donc si alarmés. Ils me répondirent que le malade avoit eu , pendant la nuit , un grand délire suivi de défaillance qui le laissoit , pendant plusieurs momens , sans donner signe de vie. Je le trouvai , à la vérité , dans une grande foiblesse , & l'imagination beaucoup troublée. Je lui fis donner un peu de potion cordiale : il reprit des forces ; & dès qu'il me parut en état de supporter la purgation , je retournai promptement à Berre , pour la lui faire préparer. Ce jour-ci , la femme du malade fut plus obéissante ; elle envoya prendre le purgatif ; mais mon ordonnance ne fut pas , pour cela , mieux exécutée. Elle ne fit point prendre la potion à son mari , parce que , me dit-elle ensuite , une de ses voisines lui avoit dit que tout ce que donnoient les apothicaires , empoisonnoit. C'est ainsi que les préjugés , qu'enfante la plus crasse ignorance , deviennent une des grandes causes de la dépopulation dans les campagnes , & nous privent de cette partie du peuple si précieuse à l'Etat. L'auteur (a) de l'*Avis au Peuple* est d'au-

(a) M. Tiffot , *Traité des Maladies les plus fréquentes*.



tant plus louable, que le principal objet de son ouvrage est de s'opposer aux progrès qu'elle fait tous les jours. Mais, comme les préjugés qu'il veut détruire, existent dans des têtes auxquelles il est difficile de faire entendre les bonnes raisons, & qui, pour la plupart, ne liront point son Livre, il y a beaucoup à douter de son succès. Il faudroit, ce me semble, pour parvenir à les détruire d'une manière plus sûre, que tous ceux qui se mêlent de l'art de guérir, fussent animés du bien de l'humanité, & qu'ils s'attachassent tous en particulier, à les combattre, loin de les respecter, comme font ceux qui, en voyant des malades, ont des vues que je rougirois pour eux d'approfondir. Il seroit pourtant d'autant plus important d'obvier à cette cause de la dépopulation, qu'elle subsiste encore si fort dans les campagnes des provinces, qu'on commence à se ressentir par-tout de la rareté des cultivateurs.

Le lendemain matin, neuvième ou dixième de la maladie, je fis prendre moi-même la potion purgative au malade, (crainte qu'on ne trouvât quelque autre raison de l'en dispenser;) mais la matière étoit alors devenue tenace: elle avoit déjà passé en grande quantité dans le sang. Ce premier purgatif ne produisit pas de grandes évacuations; & les autres que je donnai, dans

le courant de la maladie , lorsque l'état du malade le permettoit , eurent encore moins d'effet. Les symptomes de la maladie devinrent aussi plus violens ; les redoublemens , qui allerent en augmentant , observoient assez l'ordre de la fièvre tierce intermittente , c'est-à-dire que le troisieme accès repondoit au premier , & le quatrieme au second , & ainsi de suite. Ce malade , dont la grande foiblesse m'avoit obligé de recourir aux cordiaux , au commencement de la maladie , devint ensuite si fort & si furieux dans son délire , qu'il cassoit tous les liens dont on se servoit pour l'attacher. L'état du pouls , l'affaiblissement de tout le corps , l'assoupissement où il tomboit dans la rémission de la fièvre , me rendoient suspect la saignée & les narcotiques : pour calmer le délire qu'ils ont rendu , dans certains cas , plus furieux , je me contentois de prescrire à mon malade de ces remedes , qui , s'ils ne procurent point du soulagement , ne sçauroient au moins nuire , fondé sur les observations & sur les écrits des plus grands maîtres , qui nous apprennent à ne point être au moins meurtriers , dans le cas où nous ne pouvons opposer des remedes efficaces à la violence de la maladie. Enfin pour ne point être prolix , le redoublement du premier Octobre, vingtieme ou vingt-unieme

de la maladie , fut accompagné de tant de symptomes de mauvais augure , que je crus que la mort alloit bientôt enlever notre malade. Il avoit tous les membres en convulsion , les yeux hagards , dont la cornée transparente commençoit à s'obscurcir, les gencives sèches , les dents arides , les muscles masseter & les crotaphites dans une si forte contraction , qu'il n'étoit plus possible de lui faire avaler aucun liquide : quelquefois ces derniers entroient aussi en convulsion , & alors le malade éprouvoit des grincemens de dents ; quelquefois aussi il bâilloit , & il pouffoit , dans ces momens , une voix si tremblante , qu'on l'eût plutôt prise pour les hurlemens d'un chien , que pour une voix humaine. Il faisoit des mouvemens des mains comme s'il eût voulu saisir quelque chose : il avoit la respiration difficile , le ventre toujours ferré & météorisé , le poulx tendu , intermittent , avec des soubresauts dans les tendons. Ce terrible redoublement ne fut pourtant pas le dernier. Je trouvai , le lendemain matin , le malade comme dans une espece de relâchement. Dans ces circonstances , je crus devoir hazarder encore un purgatif ; ( car il falloit qu'il évacuât , ou qu'il mourût. ) En conséquence , je lui fis préparer quatre onces de manne , & trois grains de kermès pour deux doses ; la pre-

miere ne produisit point d'évacuation ; la seconde , qu'on donna trois heures après , ne produisit rien non plus. Sur les deux heures après midi , on vint m'avertir que le malade étoit encore dans le même état que le soir d'auparavant. Je priai , avant que de partir , un médecin qui a vu , dans notre épidémie , nombre de malades avec le plus grand succès , de vouloir bien m'accompagner , sans l'avis des parens qui n'avoient jamais voulu appeller personne , malgré mes instances. Nous trouvâmes le malade dans un sommeil si profond , qu'il approchoit du léthargique. M. le Médecin qui ne porta pas sur son état un meilleur pronostic que celui que j'avois porté la veille , fut d'avis de lui appliquer , pour la dernière ressource , des vésicatoires aux jambes. Bien des raisons , dont le détail seroit trop long , m'avoit empêché jusqu'alors l'application de ce remède. Je priai donc M. le Médecin de m'envoyer les vésicatoires dès qu'il seroit de retour à Berre : en attendant qu'ils arrivassent , je fus me promener à une campagne voisine ; & ce fut alors qu'arriverent les plus grandes catastrophes. Le malade passa encore de son assoupissement léthargique dans le délire le plus furieux ; il voulut se lever : les deux femmes qu'il y avoit alors seulement dans la maison , ne purent lui opposer de la résistance ;

sistance ; elles prirent l'épouvante ; elles sortirent de l'appartement & fermerent la porte après elles. Le phrénétique se trouvant seul dans la chambre , & ne pouvant sortir par la porte , ouvre la fenêtre , & saute en bas sans se faire aucun mal. De-là il vient au bord d'une petite riviere que nous appellons l'*Arc* , & qui passe environ cent pas loin de la maison de campagne ; il saute dans un trou où il pouvoit avoir de l'eau jusques par-dessus les épaules , où il se baigna environ un quart d'heure , sans se noyer : il s'en fut ensuite à travers champs.

Les deux femmes qui l'avoient enfermé dans la chambre , n'entendant plus de bruit quelques momens après , ouvrirent la porte pour voir ce que faisoit le malade : elles le chercherent dans le lit , sous le lit , dans tous les endroits de l'appartement , mais fort inutilement. Quelle triste aventure pour ces pauvres femmes ! Elles firent retentir de leurs cris tous les champs voisins. L'une des deux vient toute éplorée à la maison où j'étois , en me criant de loin : Venez vite , monsieur , le malade est sorti du lit & nous ne le trouvons plus. Je partis tout de suite , avec du monde , pour aller donner du secours. Mais quelle surprise n'eus-je pas à mon tour ! En traversant des terres pour prendre le chemin le plus court , nous

rencontrâmes le malade qui couroit à travers champs avec sa chemise trempée sur le corps , les cheveux épars & coulans l'eau , semblables à ceux de quelqu'un qui viendrait de plonger , le nez aigu , les yeux enfoncés , la tace pâle & plombée , enfin telle que celle qu'on appelle *Hippocratique*. Jamais spectacle plus effrayant , que l'aspect de ce phrénétique ! Je le fis arrêter (a) & envelopper dans le manteau d'un berger qui se trouvoit parmi les gens qui venoient au secours. Je me rappelai que j'avois vu un cabriolet dans la remise de la maison d'où je venois ; je l'envoyai prendre , & je fis transporter , sans perdre de tems , le malade chez lui. Dès que nous fûmes arrivés , je le fis mettre dans son lit : je lui trouvai tout le corps froid comme la glace , la vue obécurcie , tous les membres roides , le pouls tout-à-fait effacé : un mouvement de respiration presque insensible étoit le seul signe de vie qui lui restoit. Il avoit la mâchoire inférieure si fortement serrée contre la supérieure , qu'il ne fut pas possible de lui faire prendre une seule goutte de cordial. La va-

(a) Car il vouloit toujours fuir ; mais , un moment après que nous l'eûmes arrêté , il ne put plus se soutenir sur ses jambes ; il s'affaissa , & il ne se donna pas plus de mouvement que s'il eût été un cadavre.

peur du vinaigre , les linges , les plaques de fer , les briques chaudes que je lui fis appliquer à la plante des pieds , aux mains & par tout le corps , furent les seules ressources qu'il me restoit pour le ranimer. Mais le ventre , qui jusqu'alors avoit été fort serré , donna si abondamment , pendant qu'on l'amenoit dans la voiture , qu'on trouva le manteau qui l'enveloppoit , tout plein de matiere excrémenticielle. Une heure après , le poulx commença à se faire sentir foiblement : je recommandai aux assistans de ne point se lasser de chauffer le malade , de lui faire prendre , dès qu'il y auroit lieu , quelques gouttes de vin & du bouillon , & je partis.

Le lendemain matin , je trouvai le malade beaucoup mieux ; le poulx assez vigoureux , & plus régulier que je ne l'avois trouvé depuis plusieurs jours. Ce jour-là fut fort tranquille : le malade eût simplement , dans la nuit d'après , un petit redoublement qui le fit délirer encore un peu ; mais il alla , dans la suite , de mieux en mieux. Deux purgations qui produisirent de grandes évacuations , terminèrent le traitement. Le 12 Octobre , trente ou trente - unieme de la maladie , le malade fut sans fièvre , & parfaitement bien guéri.

Je ne m'arrêterai point à toutes les remarques que peut fournir une observation

si intéressante pour la pratique , ni même aux conséquences utiles qu'on en peut tirer pour l'usage du bain froid , non-seulement dans le délire fébrile & dans la phrénésie , mais dans toutes les maladies convulsives & spasmodiques. Les observations de (a) plusieurs modernes fort zélés pour le bien de l'humanité en constatent assez l'efficacité , pour que tous les vrais praticiens , ceux qui sont dégagés de toute prévention , ne dussent point en négliger l'usage dans toutes les affections du corps , où il a déjà été appliqué avec le plus grand succès. Je pense qu'il me suffit d'avoir rapporté cette observation , pour que tous ceux qui la liront , puissent facilement s'apercevoir que le malade qui m'en a fourni le sujet , étoit en proie aux terribles accidens qui annoncent la mort la plus prochaine , & qu'il trouva son salut dans ce qui sembloit devoir ouvrir son tombeau. Je dirai seulement , à ce sujet , que ce ne seroit pas la première fois que le hasard , ou quelque accident , ou l'envie même de

(a) Voyez celles de M. Pomme , *Traité des Vapeurs* ; celles de M. Pamard fils , chirurgien , *Journal de médecine du mois de Juillet 1765* ; celle de M. Brun , docteur en médecine , *Journal de Méd. de Décembre 1765* ; celle de M. Brote , maître en chirurgie , *Journal de médecine du mois de Janvier, 1766.*



se donner la mort , (a) auroit fait découvrir (un remede) utile pour guérir la maladie dont l'atrocité portoit ceux qui en étoient affligés à des fins si tragiques. Le bain froid n'est pas un remede nouveau pour calmer le délire fébrile : ceux qui , auparavant que d'oser traiter des maladies , ont fait une lecture assidue des bons livres , n'ignorent point que ce remede a déjà été mis en usage avec un heureux succès , pour calmer cet accident , & qu'il a même fait cesser la maladie principale (b). Mais les observations que les praticiens nous ont laissées là-dessus , sont trop vagues & trop rares pour déterminer le commun de ceux qui font la médecine , à se servir d'un remede , qui , placé dans des circonstances défavorables dans la même maladie , où bien d'autres l'auroient éprouvé efficace , pourroit avoir les suites les plus funestes. Il faudroit que quelque grand maître , quelqu'un de ceux pour qui l'expérience est une source féconde de connoissances pré-

(a) Le malade me dit , dans les suites , qu'il se rappelloit presque tout ce qu'il avoit fait dans son délire , & que , quand il se jeta dans le goufre , c'étoit dans le dessein de se noyer ; que ne l'ayant pas pu , il s'en alloit à la Fare , village voisin , chercher quelque autre moyen de se débarrasser de la vie.

(b) Voyez les Observations de *Willis* & de *Floyer*.

cieuses , dont ils enrichissent tous les jours la médecine , après avoir apprécié l'état où se trouvent les parties du corps dans le délire fébrile , la cause immédiate de cet accident redoutable , la maniere d'agir du bain froid pour le calmer ou pour le faire cesser , les cas où il peut être avantageux , comme ceux où il pourroit être nuisible , nous donnassent des préceptes que nous pussions prendre pour guides , pour combattre ce terrible accident dans une maladie dangereuse , où le moment de l'application d'un tel remede paroît , dans certains cas , difficile à saisir. Je m'estimerois bienheureux , si , en publiant cette observation , je pouvois inviter quelque sçavant à des recherches dont le résultat fourniroit des ressources pour la vie des hommes , dans des cas qui les exposent aux plus grands dangers : ce sont les mêmes vues qui m'ont déterminé à écrire ; ce sont celles aussi qui devroient animer tout bon citoyen ; mais principalement ceux qui se sont imposés pour état ce bel art qui apprend à guérir.



## OBSERVATION

*Sur une Épingle avalée & arrêtée dans l'estomac, rendue sur le champ, par le moyen des choux verts, suivis de l'émétique ; par M. LE TUAL, maître en chirurgie, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi, chirurgien en chef des hôpitaux & conciergerie de la ville de Bayeux.*

Le vendredi 11 Décembre 1761, la fille de Seigle, boucher de la paroisse de S. Patrice de Bayeux, âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin, sur les huit heures du soir, se mit à table avec sa mere & deux de ses parens. Comme ils avoient pour leur souper du merlan frit, & des pois, cette fille, après en avoir servi à la compagnie, mit à sa bouche un peu de poisson par-dessus une cuillerée de pois, & un peu de pain qu'elle avala sans beaucoup mâcher. Ces trois sortes d'alimens lui causerent d'abord beaucoup de douleur le long du conduit de l'œsophage, & ensuite dans l'estomac : ses douleurs étoient piquantes, & s'augmentoient à proportion que se faisoit la déglutition. Les vives douleurs, qu'elle ressentait, firent qu'elle ne mangea pas davantage : on lui fit boire deux verres d'eau

Ziv

chaude sans succès. L'eau chaude, qu'elle but abondamment, pour s'exciter à vomir, loin de diminuer les douleurs piquantes qu'elle ressentoit dans l'estomac, ne fit que les augmenter de plus en plus : d'ailleurs elle avoit l'estomac vuide, n'ayant presque rien goûté de la journée, ayant été occupée à sa boucherie, pour le marché du lendemain. Elle resta donc dans ces vives douleurs depuis huit heures jusqu'à minuit qu'elle fut saisie de fièvre accompagnée d'une sueur froide, à laquelle succéderent des mouvemens convulsifs, sans cependant perdre connoissance. Les assistans, commençant à craindre pour sa vie, firent appeller du secours. Je fus prié d'y aller sur les deux heures du matin. Je trouvai cette fille attaquée d'un ris sardonien, avec des mouvemens convulsifs dans les bras & dans le visage, un poulx dur & concentré. Elle me dit qu'elle alloit crever ; qu'elle étoit sûre d'avoir avalé une épingle ou une arrête de merlan ; que cependant elle ne croyoit pas que ce fût une arrête, parce qu'elle n'avoit mangé qu'un peu du dos du poisson, mais que les vives douleurs qu'elle ressentoit, lui indiquoient assez que c'étoit une épingle ou quelque chose semblable ; que ç'en étoit fait, qu'elle ne pouvoit plus survivre aux douleurs qui avoient remonté un peu plus haut dans l'estomac, depuis qu'on l'avoit fait vomir. Aussi-tôt je lui fis

appliquer mon doigt à l'endroit où elle ressentait la plus vive douleur ; je remarquai que, lorsque je pressais sur la partie qui peut occuper le milieu de la petite courbure de l'estomac, en tirant du côté du pylore, elle y ressentait de grandes douleurs suivies de contractions de l'estomac, avec des efforts pour vomir, sans pouvoir rien rendre.

J'eus de la peine à me déterminer sur le parti que j'avois à prendre dans un cas aussi pressant. J'estimai d'abord que la cause de la maladie pouvoit être réellement une épingle qui avoit descendu obliquement le long de l'œsophage, & qu'ayant tombé la pointe en bas dans l'estomac, elle y avoit occasionné une douleur piquante. Je crus ensuite, que l'eau chaude, qu'on lui avoit donnée à boire, n'ayant pas eu assez de force pour entraîner l'épingle, & lui faire enfler la route de l'œsophage, l'estomac, par sa contraction, pouvoit avoir poussé l'épingle vers cette petite courbure où elle s'étoit attachée, & que d'ailleurs ce corps étranger, piquant les membranes de l'estomac, & le mettant en convulsion avec le diaphragme, pouvoit être l'occasion de ces ris sardonien.

Tous ces accidens annonçoient une inflammation prochaine de l'estomac, qu'il n'auroit pas été possible de détruire, tant que la cause auroit subsisté.

En vain je me rappelai toutes les sçavantes recherches ; ainsi que les moyens que nous a fournis l'Académie de chirurgie dans ses Mémoires ; il n'y avoit que l'éponge , ou la chaîne portée dans l'estomac , attachée au bout d'un fil d'argent flexible , ou de plomb , pour , en la tournant doucement çà & là , tâcher de déplacer le corps étranger , & le mettre à plat dans l'estomac , pour l'attirer , s'il étoit possible , ou l'abandonner aux effets merveilleux de la nature.

J'avois à craindre , en ne réussissant pas ; d'accélérer plus promptement l'inflammation par l'irritation que j'aurois été obligé de faire.

Je me déterminai donc au parti suivant ; lequel me réussit fort heureusement. Je fis une legere saignée du bras à la malade ; une heure & demie après , une saignée du pied : dans l'intervalle des deux saignées , je lui fis donner un lavement d'herbes émollientes ; en même tems , je me fis apporter des choux verds que je coupai grossièrement en travers ; de sorte qu'ils représentoient assez des rubans. Je les mis dans de l'eau avec du beurre frais , & les fis cuire à demi , pour qu'il leur restât quelque consistance ; je préparai , pendant ce tems-là , dans trois verres d'eau chaude , dix grains de tartre stibié , & je fis tenir deux pots

d'eau chaude. Le tout ainsi en état, un quart d'heure après la saignée du pied, je fis avaler à la malade une écuellée des choux ainsi préparés, sans les mâcher, autant qu'il lui fût possible ; & par-dessus, elle prit un gobelet d'eau, & l'émétique. Sur le champ elle rendit tous les choux, dans lesquels, après les avoir examinés, je ne trouvai rien. La malade me dit après, que sa douleur étoit moindre. Je présurai que le corps étranger étoit encore dans l'estomac, mais y caufoit moins d'irritation. Je me déterminai donc à répéter une seconde fois les choux & l'émétique ; & , par cette seconde opération, je trouvai, dans les feuilles de choux, une petite épingle qui y étoit enveloppée.

Cette fille ne ressentit aucune douleur après, ni à l'estomac ni à l'œsophage, sinon une légère tension qui fut dissipée, en quatre jours, au moyen d'une légère boisson d'eau d'orge mondé, & d'un régime convenable en pareille circonstance, pour dissiper les accidens d'une inflammation.

Perfuadé que les douleurs de l'estomac ne pouvoient être occasionnées que par un corps étranger, tel qu'une épingle, mon but fut de l'en ôter par le vomissement, sans risquer que la pointe, venant en devant, ne s'arrêtât dans la membrane interne de l'estomac ou de l'œsophage. Je crus donc

que le remède le plus sûr étoit de la lier dans quelque chose qui eût un peu de consistance , & qui fût , en même tems , doux & incapable d'irriter. Je n'en trouvai point de plus sûr que les choux ainsi préparés.

Les saignées & le lavement , que j'avois fait précéder , n'étoient qu'un préservatif des accidens qui auroient pu arriver.

---

## O B S E R V A T I O N D E C H I R U R G I E

*Sur un Sarcome utérin , caractérisé de polype , où les véritables moyens employés pour sa curabilité , sont discutés ; par M. NOLLESON le fils , ancien chirurgien aide-major des armées du roi , en Allemagne , maître en chirurgie à Vitry-le-François.*

Quoique différens auteurs ayent conseillé l'amputation de la plupart des polypes utérins , néanmoins il est des cas variés par la nature , qui exigent nécessairement des modifications dans leur traitement , pour parvenir à une curation solide , & pour éviter des accidens qui ne seroient que trop certains , si l'on ne se soumettoit pas à cette théorie. L'observation , que je vais rapporter , prouve non-seulement le danger de la section dans certains polypes , mais l'utilité



de la ligature , singulièrement dans ceux qui prennent naissance au fond de l'*uterus* , & dont les pédicules sont gros & courts.

Le 12 Mars 1766 , environ une heure après midi , l'épouse de M. \*\*\* , avocat en parlement , demeurant ici , âgée de quarante-quatre ans , fut attaquée subitement d'une douleur sourde dans le bas-ventre , qui augmenta par degré , & fut suivie de tranchées & de borborygmes dans toute l'étendue de l'*abdomen* , de nausées , de pesantEUR sur le *rectum* , de strangurie , &c.

Cette dame , fort effrayée de cet accident inopiné qui n'avoit été précédé par aucune incommodité , finon de quelque engorgement glanduleux , porta le doigt dans l'intérieur de la vulve , où elle ressentoit des élancemens cruels , & d'où suintoit du sang ; elle y reconnut , par le tact , un corps fort solide & gros qui la détermina à avoir recours à M. Blanchart , docteur en médecine , & son médecin ordinaire , lequel lui conseilla d'appeller un chirurgien , pour reconnoître la nature de cette tumeur ; cette dame me fit l'honneur de me donner sa confiance ; & , après avoir examiné son état , je sentis que ce corps solide & charnu , qui étoit encore dans l'intérieur des parties naturelles , avoit une adhérence intime avec la partie latérale droite & moyenne du fond de l'*uterus* , & que ce viscere entraîné par

le poids de cette tumeur, en formoit une autre plus considérable, qui sembloit avoir donné naissance à la première, & lui être comme subséquente.

M. Blanchart & moi nous jugeâmes nécessaire, dans cette circonstance, qu'il falloit tirer un peu de sang à la malade, appliquer sur le bas-ventre & sur les parties naturelles, déjà tendues & douloureuses, des topiques émolliens & anodins, dans les vues de calmer les douleurs, d'opérer un relâchement dans ces parties, & d'accélérer l'émission de ce corps solide, pour en faire la ligature, en cas de nécessité, ou autrement : j'exécutai le tout avec exactitude ; ce qui fut suivi d'un heureux succès.

M. Decourcelle, mon confrere, fut mandé en consultation, le même soir de l'accident : il toucha la malade, mais pas assez exactement pour en conclure définitivement. La consultation fut remise au lendemain matin, à sept heures. Nous reconnûmes alors l'état des choses avec moins de confusion, parce que la tumeur s'étoit avancée considérablement. Nous la caractérisâmes de *sarcome*, ou de *polype utérin*, suivant M. Levret, &c. lequel avoit un pédicule fort court, dur, & d'environ six pouces de circonférence. Dans cette occurrence, je fis au col de la tumeur une ligature de soie, à la maniere ordinaire. Nous décidâmes

unanimentement, que la ligature seule pouvoit suffire pour la curation de la maladie, en observant toutefois de la ferrer de tems en tems. M. Blanchart prescrivit à la malade un régime convenable qu'il fit soutenir par l'usage intérieur du quinquina & de tous les autres remèdes recommandés en pareils cas. Tous les jours je faisois, dans l'intérieur des parties affectées, des injections anti-septiques avec un mélange de vin camphré, & de décoction de quinquina, plus ou moins souvent, suivant que la nécessité paroïssoit l'exiger, & autant de lotions avec la même liqueur, sur toute l'étendue de la tumeur. L'avantage, qu'on se proposoit dans l'administration de ces remèdes, c'étoit d'empêcher les résorptions putrides dans la masse des humeurs, & le progrès de la corruption.

Dans ces circonstances, un ancien chirurgien de troupes légères, empyrique dans son état, entendit parler de cette maladie; il assura plusieurs personnes, qu'elle lui étoit familière, & qu'il avoit extirpé quantité de tumeurs semblables, sans événemens fâcheux (a). Il employa tout ce qu'il crut ca-

(a) Ce discours étoit d'autant plus apocryphe, que cette maladie n'est pas commune, puisque les Mémoires de l'Académie de chirurgie, depuis 1743, n'en renferment qu'environ trente observations dans un Mémoire particulier de M. *Levret*; lesquelles observations viennent de différentes pro-

pable d'étayer son raisonnement captieux , & toujours en déprimant les médecins & les chirurgiens les plus méthodiques , les plus accrédités , pour acheter la confiance des malades à leur préjudice.

Le mari de cette dame , rempli de zèle & d'attention pour elle , vivement pénétré du desir de trouver les moyens qui pourroient lui être favorables dans son incommodité , entendit ces personnes , & saisit leur langage ; en conséquence , il envoya avertir ce chirurgien de se trouver à l'heure du pansement du matin , qui étoit le quatrième jour de l'accident de la malade. Il ne manqua pas de s'y rendre. D'abord , & pour fronder le médecin & moi , ( car alors mon confrere étoit absent , ) il proposa d'un ton ferme , impérieux & décisif , de substituer à la ligature de soie , que j'avois faite à la tumeur , un cordon de coëffe , parce que , disoit-il , ce moyen lui avoit réussi. Sa proposition fut réfutée comme inutile , 1<sup>o</sup> par la raison que la soie a des avantages réels , & singulièrement sur le ruban de fil en pareil cas ; 2<sup>o</sup> parce qu'il n'y avoit point de nécessité d'ôter une ligature bien faite , pour en substituer une autre moins solide (a).

vinces , & dont il paroît que l'Académie a fait beaucoup de cas.

(a) M. *Levret* a inventé un instrument propre à faire la ligature des polypes utérins avec un fil d'ar-

Mais

Mais, pendant deux jours que notre contentieux ne cessa d'insister pour ce futile moyen, la ligature, que je serrois par intervalles, faisoit beaucoup de progrès; & la tumeur comprimée avoit déjà acquis un degré de flétrissure & de mortification, seulement à l'extérieur de sa substance; accident inséparable de la ligature, & symptôme caractéristique d'un événement heureux, mais qui effraya notre présomptueux chirurgien; de manière qu'il fit bientôt connoître ses connoissances triviales dans cette maladie. Il proposa l'amputation de la tumeur à un pouce au-dessous de la ligature (a). Son raisonnement étoit fondé sur la gangrene commençante de ladite tumeur, dont il craignoit la communication aux viscères du bas-ventre. La ligature faisoit pourtant un obstacle à cette communication: il auroit dû le sentir; & la gangrene de sa substance extérieure

gent de coupelle, bien cuit, parce qu'il prétend que la soie, quoiqu'au-dessus du fil, ne comprime pas assez exactement, & ne forme pas assez vite le sillon circulaire sur le pédicule, & que d'ailleurs l'instrument devient plus facile à l'opérateur, & moins douloureux à la malade, dans l'exécution de la ligature.

(a) Il avoit, sans doute, entendu parler du sentiment de *Samuel Sharp*, Anglois, sur les polypes, inséré dans les *Recherches critiques sur l'État présent de la Chirurgie*. Mais, s'il avoit lu cette traduction, il auroit trouvé que ce grand chirurgien

n'en étoit qu'une suite nécessaire (a). Enfin ; M. Blanchart & moi , nous conclûmes contre ce sentiment erroné ; & nous suivîmes notre projet primitif , après en avoir exposé la nécessité à la malade & aux assistans ; de sorte que nous triomphâmes bientôt d'une cruelle & dangereuse tumeur que nous avions à combattre chez la malade , & dont la chute s'opéra , le vingt-deuxieme suivant , à 4 heures du matin , qui faisoit le neuvieme jour inclusivement , sans que cette séparation fût suivie d'aucun accident ni hémorragie. L'organe utérin , qui avoit donné naissance à la tumeur , recouvra son premier état ; & quelques injections vulnérables , détersives & balsamiques , qui ont été faites dans cette partie , soutenues par des topiques sur le ventre , des lavemens & quelques minoratifs terminèrent heureusement la maladie.

L'exposé ci-dessus démontre évidemment que tous les moyens proposés par le zélé chirurgien , devenoient très-inutiles à

gien avoit établi des signes tout-à-fait distinctifs entre les excroissances polypeuses qui devoient être liées , & celles qui devoient être extirpées par l'amputation.

(a) La gangrene se borne toujours à la tumeur ; au-dessous de la ligature , quand son pédicule est gros , court & compact. Voyez le *Traité des Polypes utérins* ; par M. Levret.

la curation de la maladie ; ils devenoient même dangereux : je vais le prouver par leur application , dans la réflexion qui suit.

On ne peut révoquer en doute deux assertions principales qui prouvent contre le sentiment réfuté ; elles consistent , 1<sup>o</sup> dans une légère section que je pratiquai , avec le bistouri, circulairement sur la tumeur, à un pouce & demi au-dessous de la ligature , & à quatre lignes de profondeur , laquelle fut suivie d'une effusion de sang artériel , & assez grande pour faire craindre une hémorragie sans remède , si j'eusse été plus avant (a).

2<sup>o</sup> La quantité de vaisseaux variqueux , que nous avons remarqués dans la substance de la tumeur , par son ouverture après sa séparation , n'étoit-elle pas une preuve qui justifioit de plus en plus le sentiment contraire à l'amputation ? En effet , cette tumeur sarcomateuse , du poids de douze onces , quoique déjà flétrie , d'un volume assez gros , & d'une figure ronde , un peu allongée vers son col , ne devoit son accroissement qu'aux sucs nourriciers ou élémén-

(a) Je n'ai pratiqué cette section , que pour démontrer au partisan de l'amputation , & à ceux des parens qui sembloient y adhérer, qu'il pouvoit en résulter de grands accidens , en pénétrant plus avant ; car l'effusion du sang ne s'est faite que par jet ; ce qui démontroit ( en examinant de plus sa couleur vermeille ) qu'il sortoit des artères qui n'avoient pas perdu leur systole.

taires qui lui étoient apportés par les vaisseaux de l'*uterus*, qui communiquoient avec elle. Or, comme son pédicule avoit deux pouces de diamètre, & au moins six de circonférence, ne pouvoit-on pas inférer, 1<sup>o</sup> que le nombre de ces vaisseaux devoit être considérable, relativement à l'espace qu'ils avoient à parcourir, & d'un calibre proportionné à l'impulsion des fluides qu'ils recevoient ? 2<sup>o</sup> Que le terme de cinq jours de ligature ne pouvoit point encore avoir opéré une pression assez exacte sur eux-mêmes, & assez profondément, pour avoir intercepté le mouvement progressif du sang, qui s'y faisoit librement.

On a de plus, des preuves que l'amputation faite de pareilles tumeurs, & en pareilles circonstances, quoique par d'habiles chirurgiens, a été suivie d'hémorragie sans remède, & dont les malades sont mortes.

Mais, au contraire, cette ligature, qui a été continuée pendant neuf jours, & que j'ai serrée par degrés, & alternativement, en s'opposant au retour des fluides, a rapproché, vers le centre du pédicule, la membrane intérieure utérine qui fournit toujours une enveloppe à ces sortes de polypes ; & , par cette opération, les vaisseaux communs avec la tumeur, se sont affaîlés & identifiés avec ceux des parois de l'*uterus*, qui leur étoient subalternes ; mécanisme qui a réta-



bli le commerce libre des liqueurs dans cet organe.

Nous avons remarqué, dans la tumeur, que la plaie, qui résultoit de sa séparation d'avec l'*uterus*, n'avoit alors que trois lignes de diametre; aussi les suppurations ont-elles été proportionnées à sa petitesse, & le restant de la membrane utérine qui avoit été divisée, bientôt consolidée.

On suppose encore ici, que l'amputation de la tumeur n'eût pas été suivie d'hémorragie, parce que la ligature auroit assez comprimé ses arteres nourricieres, pour opposer une digue à la force projectile du cœur; n'est-il pas prouvé par les loix de la mécanique animale, qu'après la soustraction, l'*uterus* devoit reprendre spontanément son premier état ou sa situation naturelle, ne se trouvant plus entraîné par le poids de cette tumeur volumineuse qui avoit forcé l'action de ce viscere, &, par cette réaction, porter dans sa cavité la portion restante du polype, au-dessous de la ligature, dont la gangrene occupoit toute la surface externe? De-là des résorptions putrides, des inflammations utérines, leurs suites funestes, &c. Donc la ligature continuée étoit un obstacle à tous ces accidens que la malade auroit éprouvés vraisemblablement sans elle.

Enfin tous les polypes, ou tous les far-

comes, ayant un pédicule gros & court, comme étoit celui qui fait l'objet de cette observation, doivent être flétris & mortifiés, à la suite de la ligature, avant leur pédicule, ainsi que nous l'avons remarqué; ce qui doit assurer le chirurgien, que cette corruption se communique rarement, ou plutôt jamais, avant la chute de la tumeur. M. Levret, qui a traité cette matière à fond, & qui a mis dans le plus grand jour la doctrine de ce genre de tumeur, est un sûr garant de ce principe posé (a). C'étoit donc sans fondement, que notre chirurgien prétendoit que la mortification communiquoit au pédicule de la tumeur, & qu'il soutenoit opiniâtrement les dangereux avis qu'il avoit voulu insinuer contre le sentiment d'un médecin qui jouit d'une grande réputation, & qui est méritée à tous égards, & contre celui de deux chirurgiens? Qu'il sçache donc, ou qu'il l'apprenne, que les maladies de ce genre ont des symptômes invariables dans le progrès des accidens dont elles sont susceptibles, mais que leur connoissance doit être soumise à la théorie de la médecine, & jamais aux décisions de l'empyrisme,

(a) Le sçavant M. Astruc, dans son *Traité des Maladies des femmes*, conseille l'amputation des polypes utérins, & de l'utero-vaginal; mais il admet la ligature, particulièrement dans ceux dont le pédicule est gros & court.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## A O U S T 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. & deus du sur.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	16	20 $\frac{1}{2}$	16	28	2 $\frac{3}{4}$	28
2	15	26	18	28		27 11 $\frac{1}{2}$
3	15 $\frac{3}{4}$	21	15	28	1 $\frac{1}{3}$	28
4	13 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28	3	28
5	14 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	18	28	3 $\frac{1}{4}$	28
6	15 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	18	28	3 $\frac{1}{4}$	28
7	16 $\frac{1}{4}$	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
8	16 $\frac{1}{2}$	24	17	28	3 $\frac{1}{4}$	28
9	16	23 $\frac{1}{2}$	17	28	3 $\frac{1}{2}$	28
10	13	18	13 $\frac{1}{2}$	28	3	28
11	11 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
12	12	18	14 $\frac{1}{4}$	28	2	28
13	12	18	12	28	3 $\frac{1}{2}$	28
14	9 $\frac{1}{4}$	17	13 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
15	13 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12	28	2 $\frac{1}{2}$	28
16	12	16	12 $\frac{1}{4}$	28		28
17	12 $\frac{3}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
18	13	18	14	28	3	28
19	14	22 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{2}{3}$	28	4 $\frac{1}{3}$	28
20	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28	4	28
21	12 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
22	14 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	28	1	28
23	17	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28		28
24	13	21	15 $\frac{1}{4}$	28	2	28
25	15	19 $\frac{3}{4}$	13	28	1 $\frac{3}{4}$	28
26	11 $\frac{3}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	4	28
27	12	19	14 $\frac{1}{4}$	28	4	28
28	12	21	16	28	2 $\frac{1}{2}$	28
29	14 $\frac{3}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28	2	28
30	15 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16	28	2 $\frac{1}{2}$	28
31	13 $\frac{1}{2}$	22	15	28	3 $\frac{1}{2}$	28

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O - N - O. c. nuages.	O. nuages. ferein.	Serein.
2	N - N - O. n.	E - N - E. nuag. beau.	Nuages.
3	N - N - E. couv. pluie.	O - S - O. ond. nuages.	Beau.
4	O. nuag. b.	O. beau.	Serein.
5	N. ferein.	N - E. beau.	Serein.
6	N - E. ferein.	N - E. beau. n.	Serein.
7	N - N - E. b. nuages.	N - N - E. n. beau.	Serein.
8	N - N - E. fer. nuages.	E. nuages. b.	Serein.
9	N - N - E. b. nuages.	N - N - E. n. beau.	Beau.
10	N - E. couv. nuages.	N - N - E. n. vent.	Nuages.
11	N - E. nuag.	N - N - E. n.	Beau.
12	N - N - E. c.	N. couv. n.	Nuages.
13	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
14	N - N - E. n.	N - N - E. n.	Nuages.
15	O. pl. cont. vent.	O. couv. pl. nuages.	Beau.
16	O - N - O. n. pluie.	O - N - O. n. pluie.	Nuages.
17	N - N - O. n.	N - N - O. n. pet. pluie.	Couvert.
18	N - O. couv.	N - O. c. pl.	Beau.
19	N. nuages.	N - O. couv.	Nuages.
20	O. couvert.	O. couvert. nuag. beau.	Serein.
21	N - N - O. b.	N - O. beau.	Serein.
22	N - E. beau. leg. nuages.	E. leg. nuag.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
23	S - O. couv.	O. pl. nuag.	Beau.
24	O. nuages.	S. nuages.	Nuages.
25	O. gr. pluie. couvert.	O. couv. v. beau.	Beau.
26	O. nuages.	N - N - O. n.	Beau.
27	N. beau.	N. leg. nuag.	Serein.
28	N - N - E. b.	S - O. beau. nuages.	Beau.
29	S-S-E. nuag.	O - S - O. n.	Serein.
30	N-O. nuag.	S-O. nuages.	Beau.
31	O - N - O. n.	N - O. nuag.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 26 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de  $9\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de  $16\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $4\frac{1}{3}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $11\frac{1}{2}$  lignes : la différence entre ces deux termes est de  $5\frac{5}{8}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

9 fois du N-N-E.

5 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'Est.

1 fois du S-S-E.

1 fois du S.

3 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

8 fois de l'O.

### 378 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 3 fois de l'O-N-O.  
5 fois du N-O.  
4 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours serein.  
20 jours beau.  
27 jours des nuages.  
10 jours couvert.  
7 jours de la pluie.  
3 jours du vent.

---

#### *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1766.*

On a observé, pendant ce mois, un grand nombre de fièvres d'un mauvais caractère, & qui présentoient plus ou moins de malignité. La petite vérole 'a continué à régner, mais sans faire plus de ravage que le mois précédent. On a vu aussi un très-grand nombre d'éruptions, la plupart sans fièvre, qui n'ont pas paru mériter beaucoup d'attention. On a observé, à la fin du mois, une très grande quantité de dévoiemens qui ont dégénéré, dans beaucoup de personnes, en une véritable dyssenterie.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Juillet 1766; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Les pluies, qui ont continué tout le mois, si l'on en excepte huit jours dans son commencement, ont apporté un grand retardement à la moisson qui avoit donné de grandes espérances.

Le mercure, dans le barometre, a été observé constamment, tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces.

Il n'y a pas eu, ce mois, de chaleurs vives, la liqueur du thermometre ne s'étant point ou presque point élevée au-dessus du terme de 20 degrés : elle ne s'est même portée jusqu'à ce terme, depuis le 11 jusqu'au 31, qu'un seul jour. Le vent a été le plus souvent *nord*, la premiere moitié du mois; & presque toujours *sud*, la dernière moitié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de  $20\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 10 degrés : la différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces

380 MALADIES REGN. A LILLE.

6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

2 fois du N. vers l'Est.

1 fois de l'Est.

4 fois du sud vers l'Est.

8 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

1 jour de grêle.

1 jour de tempête.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1766.*

La fièvre continuë-putride, ou bilieuse, a encore dominé, ce mois; elle portoit constamment à la tête, & dans quelques-uns, à la poitrine en même tems. Il se faisoit, dans la plûpart des malades, & dès le commencement de la maladie, sur les bras & la poitrine, une éruption miliaire-rouge qui n'étoit nullement critique, & qui disparoissoit & reparoissoit irrégulièrement. Les vo-



missemens & les déjections du ventre, dans nombre de malades, soit qu'ils eussent été spontanés, soit qu'ils eussent été provoqués par des remèdes, étoient une matière bilieuse, d'un jaune plus ou moins foncé, ou de la bile pure; ce qui étoit d'un mauvais présage : plusieurs ont rendu des vers.

Nous avons vu, ce mois, ainsi que le précédent, beaucoup d'embarras de tête, la plupart consistant dans une pesanteur de tête, avec engourdissement plus ou moins considérable de tout le corps, des éblouissemens ou la vue trouble, des bruissements d'oreille, &c. & très-souvent sans fièvre apparente. Quoique cette incommodité fût opiniâtre, elle n'étoit point dangereuse : la cure devoit consister en une ou deux saignées, des boissons délayantes & nitrées, des bains des jambes, beaucoup de lavemens & d'apozèmes laxatifs.

Il y a aussi eu nombre de personnes sujettes à des indigestions & à des vomissemens, sans avoir commis d'erreurs considérables dans le régime. Ces vomissemens, dans quelques uns, ont été compliqués de la maladie de la tête dont nous venons de parler. Il y a eu aussi nombre de diarrhées bilieuses.

Nous avons observé que nombre de femmes ont été sujettes aux pertes, & que des nourrices ont perdu leur lait, sans cause manifeste.

## LIVRES NOUVEAUX.

Henrici-Augusti Wrisberg, *D. M. anat. atque art. obstetr. professoris regii, observationum de animalculis infusoriis Saturæ, quæ in societatis regiae scientiarum solemni anniversarii concessu præmium reportavit.* C'est-à-dire : Recueil d'observations sur les Animalcules des infusions, qui a remporté le prix de la société royale de Gottingue ; par M. H. A. Wrisberg, docteur en médecine, & professeur royal d'anatomie & de l'art des accouchemens. A Gottingue, chez *Vanden-Houk*, 1765, in-8° de 100 pages.

Mémoire sur l'Action d'un feu égal, violent & continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres & de chaux métalliques, essayées, pour la plupart, telles qu'elles sortent du sein de la terre ; lu à l'Académie royale des sciences, les 16 & 28 Mai 1766 ; par M. *D'Arcet*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez *Cavelier*, 1766, in-8° de 120 pages.

*Elinguis fœminæ loquelam gratiosi medicorum ordinis indultu, pro licentia doctoris gradum petendi, die xiiij Augusti 1766, solemniter deffendet* Joseph. Francisc. Aurran, &c. C'est-à-dire : Dissertation sur une

femme qui parle sans langue; par M. J. F. Auran. A Strasbourg, chez Le Roux, 1766, in-4<sup>o</sup> de 27 pages.

Lettre de M. Lecat, écuyer, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de la même ville, &c. à M. \*\*\*, maître ès arts & en chirurgie de Paris, sur les avantages de la réunion du titre de *docteur en médecine*, avec celui de *maître en chirurgie*, & sur quelques abus dans l'un & l'autre art. A Amsterdam, 1766, in-8<sup>o</sup>.

Observations sur les Maladies des nerfs, ou Maladies vaporeuses de l'un & l'autre sexe, traduites de l'anglois de Robert With, sur la dernière édition; par un médecin de la Faculté de Paris. A Paris, chez Vincent, deux volumes in-12.



## T A B L E.

<i>Extrait, de deux Rapports en faveur de l'Inoculation. Par M. Petit, médecin.</i>	Page 291
<i>Lettre de M. Parade, médecin, sur des Crises annoncées par le poulx.</i>	310
<i>Lettre de M. Ysabeau, chirurgien, sur une Personne de quatre-vingt douze ans, à laquelle il est percé une dent molaire.</i>	316
<i>Réponse de M. Pamard, chirurgien, à M. Patis, médecin, sur l'Usage des humectans.</i>	318
<i>Lettre de M. Pomme le fils, médecin, à M. Dejean, médecin.</i>	324
<i>Réponse de M. Coste, docteur en médecine, à Ville en Bugey; à la Lettre de M. Brun, médecin à Pignans en Provence.</i>	326
<i>Observation sur une Hémorragie utérine, guérie par l'eau froide. Par M. Gauthier, chirurgien.</i>	331
<i>Remarques sur l'Abus du Quinquina. Par M. Goitand, chirurgien.</i>	333
<i>Observation sur une Epingle avalée &amp; arrêtée dans l'estomac. Par M. Le Thual, chirurgien.</i>	359
<i>Observation de chirurgie, sur un Sarcome utérin. Par M. Nolleson le fils, chirurgien.</i>	364
<i>Observations météorologiques, Août 1766.</i>	375
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1766.</i>	378
<i>Observations météorologiques faites à Lille, Juillet 1766. Par M. Bouchet, médecin.</i>	379
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1766. Par le même.</i>	380
<i>Livres nouveaux.</i>	382

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1766. A Paris, ce 23 Septembre 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la  
Faculté de Médecine de Paris, Membre de  
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences  
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale  
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

NOVEMBRE 1766.

---

TOME XXV.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

NOVEMBRE 1766.

---

EXTRAIT.

*Mémoire sur l'Action d'un Feu égal, violent, & continué, pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres & de chaux métalliques, essayées, pour la plûpart, telles qu'elles sortent du sein de la terre; lu, à l'Académie royale des sciences, les 16 & 28 Mai 1766; par M. D'ARCEY, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez Cavelier, 1766, in-8°.*

**L**E feu est l'agent le plus puissant que les chymistes puissent mettre en usage : la vitrification paroît être le dernier terme de l'action qu'il exerce sur les substances de

nature terreuse ou métallique ; mais tous les corps de cette espèce ne sont pas également susceptibles de subir ce changement. Les travaux de la métallurgie avoient appris , depuis long-tems , que certaines substances minérales résistoient à l'action d'un feu qui fondoit & vitrifioit d'autres substances plus ou moins composées ; mais on n'avoit pas songé à s'assurer quelles étoient celles de ces substances qui , par elles-mêmes , résistoient à la vitrification ; quelles étoient celles qui en étoient susceptibles. M. Henckel , & , après lui , M. Pott , sont les premiers qui aient entrepris un travail suivi sur cette matière. Le dernier , sur-tout , nous a donné , dans sa *Lithogéognosie* & dans sa continuation , un Recueil d'expériences qui ont été accueillies avec les plus grands applaudissemens , par tout ce qu'il y avoit de chymistes instruits. Mais il s'en falloit de beaucoup que les expériences fussent aussi décisives qu'on l'avoit imaginé : il n'avoit pas employé un feu aussi grand qu'il étoit possible de l'avoir , ni aussi grand que plusieurs arts l'emploient. Un fourneau d'un petit diamètre , chauffé avec du charbon , & vraisemblablement à l'aide des soufflets , ne pouvoit donner un feu tel que celui que fournissent les fourneaux des verreries & ceux où l'on cuit la porcelaine ; aussi les résultats que M. D'Arcet , qui a soumis à l'action d'un



feu de cette dernière espèce un très-grand nombre de substances de même espèce que celles que ce chymiste avoit examinées, font-ils, à beaucoup d'égards, différens de ceux qu'il dit avoir obtenus. Les applaudissemens unanimes de l'Académie royale des sciences, sous les yeux de laquelle il a exposé un échantillon des substances qu'il a soumises à l'action du feu des fourneaux où M. le comte de Lauraguais cuisoit sa porcelaine, & le produit qu'il a obtenu de chacune des expériences rapportées dans son Mémoire, lui assurent ceux de tous les connoisseurs. En effet, il seroit difficile de trouver un ouvrage aussi court, qui contînt autant de faits intéressans & bien constatés, que le Mémoire que nous annonçons, & dont nous croyons devoir donner un précis. Nous nous contenterons de rapporter les résultats de quelques-unes de ses expériences; & nous choisirons celles qui nous paroîtront les plus propres à faire connoître l'importance de son travail, & les vues nouvelles qui résultent de ses découvertes : si nous voulions rapporter tout ce que ce Mémoire contient d'intéressant, nous serions obligés de le copier en entier.

Les pierres, qu'on désigne communément par le titre de *vitriifiables*, parce qu'elles entrent dans la composition de nos verres, telles que le quartz qu'on trouve par mor-

ceux plus ou moins gros dans les rochers ; celui qu'on trouve par couches, ou plutôt en filon, dans les fentes des rochers ; une troisieme espece blanche & opaque, mais plus pesante que les deux précédentes, & qu'au premier coup d'œil on prendroit pour du spath fusible ; une pierre grise, d'un grain très-fin & très-ferré, & fort dure ; celle qui fait le pavé de Bayonne, le *cos turcica*, le crystal de roche, plusieurs especes de grais, tels que ceux de Fontainebleau, de Marly, de Franconville-sur-bois, & celui qui se tire des deux carrieres qui fournissent le pavé d'Alençon, & que les disputes sur la porcelaine ont rendu fameux depuis quelque tems ; les sables quartzeux, &c. Toutes ces pierres, dis-je, soumises à l'action d'un feu soutenu, pendant plusieurs jours, dans un grand fourneau toujours plein d'une masse considérable de flamme pure, en sont sorties, sans y avoir souffert aucune altération ; d'où il résulte que la classe de pierres, qu'on avoit cru pouvoir regarder comme vitrifiables par excellence, est celle qui est la moins susceptible de subir ce changement, lorsqu'on l'expose seule à l'action du feu.

La craie, la chaux ordinaire, & un spath calcaire, qui sert de matrice à un mine de plomb, sont les seules pierres calcaires qui ont paru résister absolument à l'action du

feu que M. D'Arcet a employé : toutes les autres, soit simples, soit préparées, ou coulent absolument, & font du verre, comme le spath calcaire de Franckemberg en Hesse, qui est cependant entièrement soluble dans les acides; ou donnent des marques bien sensibles d'un commencement de fusion. Il est vrai que, parmi les substances qu'il a soumises à l'action de son feu, il y avoit quelques terres qui avoient été extraites par un acide, & ensuite précipitées par un alkali. M. D'Arcet convient que cette pénétration, qu'elles ont soufferte, a pu favoriser la rupture entière de leur aggrégation; & augmenter l'action du feu; il convient aussi qu'il a pu y rester une petite portion d'alkali qui a dû contribuer à leur vitrification; mais il a observé cette même fusibilité dans d'autres pierres calcaires qui n'avoient jamais souffert de semblable préparation.

Les argilles, ainsi que les terres & les pierres qui tiennent de leur nature, sont absolument infusibles, lorsqu'elles sont pures, & que le lavage les a bien séparées des pierres & du sable qui les accompagnent très-souvent. Elles prennent au feu assez de corps & de dureté pour faire feu avec le briquet; mais cela a son terme. Cependant l'argille bleue des environs de Paris, fond, & fait une masse comme une scorie ferrugineuse. Le tripoli & la craie de Briançon ont

aussi fondu ; & fait un véritable verre dans quelques expériences , quoiqu'ils ayent paru résister davantage dans quelques autres.

Presque tous les chymistes s'étoient accordés pour regarder le talc , sur-tout lorsqu'il est blanc , comme infusible au feu de nos fourneaux. M. D'Arcet a fait ses expériences sur celui du kao lin , espece de terre dont on fait , depuis long-tems , de la poterie auprès d'Alençon , & qui est composée , 1<sup>o</sup> d'une portion argilleuse peu abondante ; 2<sup>o</sup> de *mica* , ou d'un talc plus ou moins gros ; 3<sup>o</sup> d'un peu de terre calcaire ; 4<sup>o</sup> enfin d'une quantité assez considérable d'un quartz à demi-transparent , parfaitement infusible. Ce *mica* , bien lavé & bien pur , mis seul au grand feu , a fait masse & a blanchi ; cette masse s'est moulée dans le creuset ; elle étoit composée d'une infinité de petites particules à demi-vitrifiées , & un peu arrondies , luisantes & collées les unes aux autres par de petites lames de verre déjà bien fondu ; d'où M. D'Arcet croit pouvoir conclure que , si le feu , qui cuit la porcelaine , ne peut pas le changer en une masse parfaitement vitreuse , il est du moins suffisant pour le mettre en un état de frite. Cette matiere n'attaque nullement les creusets ; ainsi on ne peut pas dire que le creuset entre pour rien dans cette fusion. L'ardoise , dont on se sert à Paris , pour couvrir les

maisons , bien lavée & mise en poudre, a été mise dans l'état de frite dans une premiere expérience; dans une seconde , elle a fait un émail brun , couleur de café foncé.

Il y a peu de substances sur lesquelles les naturalistes ayent autant varié que sur la terre gypseuse. M. D'Arcet expose avec beaucoup de sagacité les causes qui ont pu les induire en erreur. Tous les chymistes s'étoient accordés jusqu'ici à regarder cette terre comme absolument invitrifiable. « Le » gypse est inaltérable, dit M. Pott, à la » plus grande violence du feu ; de-là vient » qu'il est si propre à servir de support aux » matieres qu'on expose à l'action du miroir » ardent, soit qu'il soit pris cuit, soit qu'on » s'en serve tout crud. » Toutes les especes de gypse , que M. D'Arcet a essayées, & il en a essayé cinq à six especes prises en différens lieux , & dans des états très-différens , ont toujours fondu, & ont fait un verre beau , transparent, d'un verd jaune, clair, agréable : ce verre ronge les creusets, les perce & les dissout comme le verre de plomb. La sélénite , bien pure & bien édulcorée, a donné un verre parfaitement semblable : celui qu'a fourni le sel sédatif, a paru aussi avoir beaucoup de ressemblance avec l'un & l'autre; mais il présente des phénomènes particuliers qui le distinguent : par exemple , il paroît attaquer moins les creusets.

Les spaths fusibles sont un genre de pierre dont le nom est plus connu que les individus auxquels il peut appartenir : ils n'ont souvent d'autres rapports extérieurs entr'eux, que celui de la pesanteur ; encore varie-t-il extrêmement dans les espèces : ce caractère n'est pas même propre au spath fusible. Ils ne varient guères moins par leurs qualités intrinsèques, & leur degré de fusibilité dans le feu : une règle que notre auteur croit pourtant générale, c'est qu'il n'en est point qui ne fonde à un feu plus ou moins violent ; ou s'il s'en trouve qui y résiste, du moins ceux-là conserveront-ils, après en être sortis, un caractère qui les fera distinguer de toute autre pierre quartzeuse qui y tiendra comme eux ; en sorte qu'un œil exercé s'y méprendra rarement. Il y en a beaucoup qui, dans la vitrification, donnent un verre transparent, tout-à-fait semblable à celui des pierres gypseuses ; tandis que d'autres en fournissent de colorés, & d'autres enfin qui n'y ressemblent point du tout. Ceux que M. D'Arcet met dans cette classe, & qu'il a examinés, sont la pierre de Boulogne, un spath rouge feuilleté, le sable de la rivière de Seine, qui en contient beaucoup, celui de Nevers, le *glarea* de l'Isle-aux-Cygnés, une pierre rouge qui forme de grandes couches parallèles dans les montagnes qui sont entre

Gottingue & Cassel, un granit de Bourgogne, celui d'Alençon, une terre rougeâtre qui paroît être le résultat de la décomposition d'un granit, &c.

L'amyranthe filé s'est parfaitement vitrifiée : une autre espece, qui n'étoit point filé, mais qui étoit propre à l'être, n'a pas si bien coulé : il est vrai qu'il avoit eu moins de feu. La pierre-ponce a donné un verre qui n'étoit pas assez cuit ; à cela près, il étoit d'un brun transparent : un peu plus de feu l'auroit mis dans l'état du verre des bouteilles ordinaires. L'état de ce verre & le peu de ressemblance qu'il a avec celui de l'amyranthe, paroissent suffisans pour faire rejeter l'opinion de MM. Stahl & Pott qui conjecturent que la pierre-ponce doit son origine à l'asbeste, au liége & au cuir de montagne. Différentes autres productions de volcan, soit de l'Auvergne, soit de différens autres pays, ont donné des verres plus ou moins parfaits. Il en résulte, selon M. D'Arcet, que les pierres, qui ont autrefois souffert l'action des embrasemens des volcans, étoient originairement, du moins en partie, attaquables par le feu, comme les spaths & les granits ; à la différence de la lave qui, ayant été plus liquéfiée, peut bien avoir été formée par le concours & la fonte générale de plusieurs matieres de nature différente ; d'où il croit qu'il est assez

naturel de conclure que le feu qui cuit la vraie porcelaine , est supérieur de beaucoup à celui qui opere de si terribles bouleversemens dans le globe terrestre.

M. D'Arcet ne s'en est pas tenu aux seules pierres ou terres ; il a aussi soumis à ses expériences quelques chaux métalliques. L'antimoine diaphorétique , très-lavé & bien pur , a fait un verre d'un beau jaune transparent : pendant la fusion , une partie de l'antimoine s'est sublimée ; & ce sublimé s'est vitrifié en quelques endroits. La chaux d'antimoine , faite par l'acide nîtreux ( qui , comme l'on sçait , enlève au régule d'antimoine tout son phlogistique , & laisse tomber sa chaux , ) s'est sublimée en entier , & a fait un verre jaune. Le bismuth , dissous par l'acide nîtreux , précipité par l'alkali fixe , & bien édulcoré , a coulé & fait un verre d'un verd sale qui a rongé le creuset. La chaux de zinc , préparée par la détonation avec le nître , s'est sublimée en partie : ce qui est resté au fond du creuset , y a laissé une trace légère de verre brun. Le *minium* , sans addition , a fait un verre jaune transparent. La chaux d'étain , mise deux fois en expérience , a donné , toutes les deux fois , un beau verre d'un beau jaune foncé , très-égal & très-transparent. La platine , qui , depuis quelque tems , occupe si fort les chymistes , a paru à M. D'Ar-



est entièrement attirable par l'aimant : exposée au feu de son fourneau, elle s'y est calcinée ; & la poudre qui s'en est détachée par le broyement, a été toute entière attirée fortement par l'aimant ; ce qui confirme l'opinion de M. Marggraff qui regarde ce prétendu nouveau métal comme un alliage de fer.

Nous n'entrerons point dans le détail des expériences que notre auteur a faites, en mêlant ensemble des terres & pierres de nature différente ; & nous concluons, avec les commissaires nommés par l'Académie, pour l'examen de ce Mémoire, *qu'il est utile à ceux qui voudront étudier tout ce qui concerne l'art de la porcelaine, de la vitrification & des émaux ; que c'est un grand avantage pour eux, que de sçavoir bien distinguer les matieres vitrifiables par elles-mêmes, de celles qui ne le sont pas ; de connoître les substances qu'on peut joindre à celles-ci, pour les rendre plus ou moins fusibles dans un feu violent ; d'apprendre que les naturalistes se sont trompés, lorsqu'ils ont nommé pierres vitrifiables les quartz, les pierres à fusil, les cailloux, le sablon, qu'on ne peut fondre qu'avec addition de sels ou de fondans ; que d'habiles chymistes se sont trompés, lorsqu'ils ont regardé comme infusibles beaucoup de matieres qui coulent seules au feu, telles que le gypse, la chaux.*

d'étain, & plusieurs especes de spaths ; de sçavoir que plusieurs de ces matieres peuvent fournir, sans addition d'aucun sel, des couvertes & des émaux ; qu'enfin les naturalistes auront des notions plus précises sur la fusibilité des terres, des pierres & autres fossiles, dont plusieurs étoient à peine connus par leurs apparences extérieures ; ils seront en état de placer avec sûreté, parmi les substances vitrifiables, plusieurs classes très-étendues, telles que celles des spaths & des gypses.



## L E T T R E

*De M. GOSSE fils, licencié en médecine, à M. PLANCHON, médecin à Péruwelz en Hainaut ; sur une Fièvre épidémique qui a régné à Saint-Amand en Flandre, depuis le mois de Mars 1765 jusqu'en Mai 1766.*

*Qualia sunt tempora, tales etiam  
Sunt morbi & constitutiones ex ipsis.*

HIPPOCRATES, lib. de Humor. §. 7.

. Vous faisant, le 24 du mois de Janvier dernier, la description de la maladie épidémique qui régnoit en nos cantons, j'étois bien éloigné, Monsieur, de satisfaire plei-

nement à ce que vous auriez pu demander sur ce sujet : mon loisir ne me permettoit que de vous en tracer les principaux symptômes ; vous exposant d'ailleurs rapidement & avec sincérité la méthode que j'employois, pour les combattre, j'espérois qu'une de vos réponses m'éclairciroit & m'affermiroit dans une carrière où les maîtres de l'art sont si souvent même embarrassés. Non-seulement cette attente fut remplie ; j'eus, en outre, le bonheur de vous voir approuver l'idée que je m'étois formée du caractère de cette épidémie ; suffrages bien flatteurs & encourageans ! Je me suis senti, dès ce moment, échauffé d'un nouveau zèle ; & je croirois aujourd'hui avoir manqué à la reconnoissance, si volontairement je vous laissois quelque chose à desirer sur une matière où notre voisinage seul vous donne tant de droit de prendre part.

Pour procéder avec le plus d'ordre qu'il m'est possible, & vous exposer sommairement les différens degrés que cette épidémie a eus jusqu'à présent, je vais refondre, dans cette Lettre, tout ce que contenoit celle du 24 Janvier.

Maillery, situé à l'ouest, & à un quart de lieue de notre petite ville, fut vraisemblablement, comme je vous l'ai dit, le berceau de notre épidémie. Quatre à cinq chaumie-

res, uniques habitations de cette partie, en sentirent brusquement les plus rudes coups; chaque famille s'y trouva enveloppée. C'étoit à l'entrée du printems (1765:) notre ville s'en ressentit bientôt. Mais le voisinage de la rive de l'ancienne Scarpe, vulgairement *la rue du Prévôt*, sembloit être le théâtre qu'elle avoit choisi pour exercer plus particulièrement sa fureur: plusieurs maisons y avoient jusqu'à trois & quatre malades; les autres quartiers furent beaucoup moins attaqués: en général, cependant, très-peu de monde succomba.

Les symptômes, qui se manifestoient d'abord, étoient ceux qui annoncent ordinairement la synoque putride: un grand abattement, une lassitude spontanée, la pesanteur de tête, une difficulté de respirer, des nausées, un vomissement bilieux, sur-tout pendant l'opération de la première saignée. Le pouls étoit tant soit peu dur & fréquent: la fièvre, quoique continuë, redoubloit, chaque jour, vers le soir.... L'état se caractérisoit par les symptômes suivans.

La chaleur devenoit moins supportable; la soif se faisoit vivement sentir: le malade devenoit si sourd, qu'à peine pouvoit-on s'en faire entendre; la langue chargée d'une croûte jaune, il se plaignoit d'un dégoût continuel; ses urines tenues & rougeâtres répandoient une odeur fétide.... Quelquefois

quelques fois la fièvre , à l'aide de quelques sueurs critiques , mais plus souvent d'une diarrhée bienfaisante , & des purgatifs réitérés , tombant insensiblement , & cela , entre le onzième & le quatorzième jour , tous les symptômes disparoissoient , hors une surdité qui ne cédoit souvent que long-tems après la convalescence.

Appelé à tems chez le malade , je débutois ordinairement par la saignée (a). Vingt grains d'ipécacuanha en poudre , & un grain de tartre stibié , donnés le même jour ou le lendemain , débarrassoient les premières voies d'une partie du levain morbifique (b) , & procuroit encore d'autres avantages.

Je réitérois la saignée , si la pléthore où l'orgasme l'exigeoient indispensablement :

(a) *Plusieurs se passoient très-bien de ce secours qui demande tant de précautions dans toutes les fièvres putrides du genre bilieux , dont , sans contredit , fut la nôtre , comme on verra bientôt : d'ailleurs la plupart des malades , d'un tempérament mol & relâché , s'en seroient mal trouvés. Voyez Essai sur la Conformité de la Médecine des anciens & des modernes , chap. xj , pag. 112.*

(b) *Non tantùm quatenùs evacuans pròderat emesis , sed multùm quoque juvit ratione succussuum quibus abdominalia viscera concutiebatur ; sic enim materiæ anfractibus viscerum impactæ atteruntur , solvuntur , exprimuntur. TISSOT , de Febre biliosa Lausan. pag. 21 & 22.*

dans toute autre circonstance, je m'en tenois aux lavemens émolliens, tâchant toujours d'éloigner le spasme des fibres intestinales que la matiere hétérogene auroit pu occasionner (a).

Je me hâtois aussi de prescrire un apozème purgatif, dont le séné étoit toujours la base. Cet apozème revenoit, tous les deux ou trois jours, jusqu'à la fin de la maladie. Quantité de vers accompagnoient souvent les déjections qui toujours paroissoient bilieuses & nuancées de diverses couleurs. Le malade, que de si fréquentes évacuations auroient pu trop affoiblir, étoit soutenu par quelques legers cordiaux. . . . Si les redoublemens prenoient avec plus de violence, que les veilles devinssent immodérées, &c. les juleps rafraîchissans, la poudre tempérante, les émulsions cuites & nîtrées, les lavemens émolliens étoient mon recours ordinaire, & secundoient très-bien mon intention.

Toute simple que paroisse cette pratique, je puis vous assurer, Monsieur, de n'avoir vu périr que très-peu de mes malades,

(a) *Scilicet venâ in morbis biliosis, extrâ vehementem plethoram, & longam assuetudinem, raptum humorum ad caput inducit cum delirio & faucium inflammatione.* JUNKER, *Compend. Med. pract.* pag. 515.

pendant l'espace de quatre mois que je m'y  
tins constamment.

Ce qui m'avoit porté à insister sur les pur-  
gatifs, étoit, outre l'appareil de crudité  
bilieuse qui, comme une hydre renaissante,  
sembloit, chaque jour, accabler les pre-  
mières voies, la conviction d'avoir presque  
toujours affaire à des tempéramens d'une  
constitution lâche & spongieuse; nos solides  
d'ailleurs, ayant perdu beaucoup de leur  
ressort par les pluies continuelles que nous  
venions d'essuyer tout l'hyver, l'automne  
& une bonne partie de l'été; étoient deve-  
nus susceptibles de peu d'irritation (a). Il  
plut, à la vérité, beaucoup moins vers le  
tems de la naissance de l'épidémie; mais le  
débordement de la Scarpe, l'inondation  
extraordinaire de nos marais, chargerent  
l'air de vapeurs humides, & de substances  
corrompues que nul vent, dont nous étions

(a) *Aerium diuturnus, humidus, pluviosus, nebulosus, aeris status, ob eminentem vaporum aqueorum copiam, vim ætheris vividam, elasticam, expansivam, quæ solidorum & fluidorum ad vitam necessariam in corpore motum, sustinet, obtundit ac deprimat: inde salutiferæ excretiones, maximeque perspiratio, elanguescunt ac turbantur, inutiles, superflue & corruptæ partes retinentur, quibus in sanguine & succis accumulatis, non potest non summa ad corruptionem & dissolutionem gigni dispositio.* HOFFMAN, de Feb. petechial. vern. cap. xj; pag. 262.

privés depuis long-tems, n'avoit emportées ; ce qui rendoit ces sortes d'évacuations encore plus nécessaires.

On sçait combien le caractère d'une épidémie peut varier dans une même année : la nôtre commença à présenter un aspect bien terrible vers la fin du mois d'Octobre (a) ; nous avons eu un été d'une chaleur excessive, & peu commune en ces climats ; nos marais, subitement desséchés par les ardeurs du soleil, par les vents du nord, qui furent fort fréquens, & plus encore par les voies de décharge qu'en même tems on y pratiquoit (b), devoient infecter l'air de leurs matieres fétides, vermineuses & acrimonieuses. Or, si les liqueurs, qui circulent en nos corps, se ressentent toujours des exhalaisons prédominantes de l'air, dès que le tempérament & le régime conspiroient avec cette constitution, à quel danger n'étoit-on pas exposé ?

Un si grand changement dans la nature de

(a) On s'appercevoit déjà, en Août & Septembre, que les symptomes en étoient aggravés dans quelques sujets, & qu'il falloit diriger les secours de l'art en conséquence.

(b) A Dieu ne plaise que nous cherchions à blâmer ici tout ce qui peut contribuer à rendre ces endroits accessibles & praticables : nous sentons trop bien le prix de si sages institutions. Ce qui, par hazard, peut nuire dans certains tems, devient souvent au centuple avantageux pour toujours.



l'air fut suivi d'un pareil dans les effets de l'épidémie : au lieu des tempéramens phlegmatiques, ce fut des personnes vives, maigres ; *douées de gros vaisseaux, de chair ferme & bien colorée*, qui devinrent les victimes.

Vers les premiers tems de son attaque dans ce nouveau période, le malade se plaignant d'un certain mal-aise qu'il ne pouvoit expliquer, vaquoit encore quelques jours à ses occupations ordinaires : l'œil étoit étincelant, la tête pesante ; & une lassitude universelle accabloit bientôt toute la machine qui succomboit à la fin ; un frisson, qui ne paroissoit plus dans la suite de la maladie, se faisoit sentir tout le long du dos ; un mal de gorge survenoit & fatiguoit le malade ; hors la fréquence qui étoit augmentée, le pouls le plus souvent sembloit garder son état naturel ; la chaleur cependant étoit assez vive ; & des sueurs copieuses paroissoient ordinairement ; les nausées & les vomissemens étoient aussi de la partie, ainsi que des douleurs pongitives vers différentes articulations ; l'aridité de la langue étoit extrême ; celle de toute la peau y répondoit dans quelques sujets, & étoit d'un très-mauvais présage ; venoient ensuite, tantôt des affections comateuses, des éruptions pourprées vers le septième jour ;

des météorismes, une respiration toujours plus lésée, une toux sèche quelquefois, souvent un ptyalisme de matiere gluante, visqueuse & acrimonieuse, & quelquefois un délire obstiné; des veilles immodérées, des cardialgies; une soif inextinguible; des parotides, (sur-tout si les purgatifs avoient été réitérés au commencement de la maladie;) des spasmes, des tremouffemens de toute l'habitude du corps étaloient toute leur fureur. Ces symptomes subsistoient communément avec plus ou moins de violence, à moins que la mort ne survînt, jusqu'au dix-septieme jour. Ce jour voyoit le plus souvent éclore une sueur critique & abondante qui annonçoit le triomphe de la nature (a).

Tant de gravité dans les symptomes, & tant de variations méritoient la plus grande exactitude: des remedes indiqués chez un malade, n'étoient point applicables, & même seroient devenus pernicioeux pour un autre. . . . Dans ces circonstances, dignes, sans doute, d'un plus habile observateur, mes premiers soins furent de m'instruire, autant qu'il me fut possible, du degré de l'ére-

(a) *Sudores febricitantibus si inceperint, boni sunt . . . . septimâ . . . . decimâ-quartâ & decimâ-septimâ . . . . hi enim sudores morbos judicant.*  
HIPP. Aphorism. 36, sect. x.

tisme qui dominoit ordinairement , pour établir , en conséquence , une méthode curative.

La nature montrant toujours la première indication par les nausées & les vomissemens , avant que de prescrire aucun remède qui évacuât les premières voies , je tâchois d'obtenir un relâchement , au moyen d'une saignée & de quelques lavemens. Mon objet rempli , je me servoais d'un simple vomitif : le malade rendant souvent par la bouche une matière gluante & visqueuse qui lui irritoit les bronches , j'aurois craint qu'un purgatif n'eût interrompu le cours de cette excrétion , ne l'eût détourné sur quelque viscère , ou n'eût enfin augmenté la rigidité des fibres (a).

Pour modérer les mouvemens fébriles , je réitérois la saignée , & cela , autant qu'il se pouvoit , vers le soir ; tems où la fièvre augmentoit. La même opération étoit répétée trois à quatre fois , selon le tempérament plus ou moins sanguin du malade (b).

(a) *At si inflammato sanguini inflammatorios purgantium stimulos addideris , præsertim crudo existente morbo , non solum motus naturæ prius contrarios excitabis , sed , exacerbata inflammatione , sputum suppresses , spirandi difficultatem augebis , donec brevi vel mors superveniat , vel interitum migrabit patiens.* BAGLIVI , de Usu & Abus. vésicartum , Dissertat. ij , pag. 367.

(b) *Le sang tiré des veines , étoit ordinairement coenneux.*

Ces remèdes généraux ainsi administrés , j'observois la violence de chaque symptôme. La chaleur étoit-elle mordante , la langue sèche & brûlante , la soif inextinguible , les veilles immodérées , &c ? les lavemens émolliens , les anti-phlogistiques , les nîtreux , les boissons acidulées étoient mon unique refuge. Appercevois-je de l'embarras dans la respiration , comme il m'arriva le plus souvent , une toux sèche & fatigante ? les incrassans , tel que le looch , la manne , les potions huileuses soulageoient beaucoup le malade (a). Dans ces cas , où les purgatifs paroissent si suspects , si les huileux ne remplissent pas tout-à fait leur office , leur matiere lisse & onctueuse favorise au moins la souplesse des membranes & leur flexibilité. Pour porter encore plus de relâchement dans les fibres nerveuses , je prescrivois le petit-lait pour boisson , & j'y faisois exprimer quelques gouttes de suc de citron , selon les occasions.

C'est de cette façon que je conduisois mon malade jusques vers les quatorzième , quinzième & seizième jours : pour lors je

(a) *Ol. amygd. præ cæteris enim manifestâ vi pectori conducit , aperitque vias ac lenit ; adeoque expectorationem promovet quâ . . . . . tùm exoneratur sanguis à molesto humore commodo jam excreto , qum eâdem operâ non nihil refrigeratur.* SYDENHAM , de Febre contin. cap. iv , pag. 4.

commençois à faire usage d'une tisane incisive, & du kermès, cet incisif par excellence : les cantharides, les analeptiques & les cordiaux me servoient aussi quelquefois, & cela, lorsqu'il falloit réveiller les forces trop abbatues & languissantes, pour soutenir les combats d'une crise prochaine. Cette méthode me réussit chez la plupart de mes malades, & particulièrement chez la femme d'un des premiers de nos distributeurs d'eau-de-vie.

Cette femme, âgée de quarante-deux ans, vive & laborieuse, trainoit, depuis plus de quinze jours, un mal-aise & des dégoûts qui l'inquiétoient. Lorsque, le 25 Janvier, cinq jours après son flux périodique, la fièvre se déclara avec un grand mal de tête & des douleurs obscures, principalement vers les articulations des genoux, le chirurgien fut appelé, & opina pour la saignée. Peu de tems après, une sueur copieuse parut, & fit augurer que tout alloit se terminer heureusement; attente aussi frivole que mal fondée. Je fus demandé le 27. Je trouvai, selon le récit qu'on m'en fit, les symptômes du 25, aggravés, & une legere inflammation à la gorge. La saignée, en conséquence, fut réitérée; & je prescrivis quelques lavemens émolliens. Le lendemain, 28, la malade se plaignoit d'un point de côté vers les fausses-côtes : la respi-

ration étoit gênée, & les hypocondres affectés tendus & douloureux. . . . Elle fut saignée pour la troisieme fois. Deux heures après, je fis préparer une potion huileuse avec six grains de kermès minéral, qu'on donna par cuillerée. Ce vomitif eut tout le succès que je pouvois en attendre. Les premières voies furent déchargées d'une bonne partie de leur saburre; & un ptyalisme visqueux parut, qui dégagea le jeu des poumons. Le point de côté n'étoit même plus si sensible.

Le 29 & jours suivans, la toux devint plus fréquente; elle resta cependant toujours un peu humide. La langue se chargea d'une croûte noire : la chaleur de tout le corps étoit âcre; les urines enflammées excitoient de la douleur à leur passage; la soif se faisoit sentir le plus vivement; rien ne pouvoit désaltérer. Les boissons nitrées, & sur-tout les tamarins, pour lesquels la nature avoit plus de penchant, ne furent point épargnées. Le looch à la manne, pour entretenir la liberté du ventre, & favoriser l'expectoration, étoit ici d'un grand secours. Cependant toujours plus inquiète, & ne parlant que de sa mort prochaine, la malade tomba insensiblement dans le délire : ce délire dura huit jours; & , pendant tout ce tems, il ne fut pas possible de lui procurer aucun repos : elle s'agitoit & parloit con-

tinuellement. Les lavemens émolliens, les émulsions cuites, le nître camphré, &c. furent prescrits. On appliquoit, de tems en tems, sur la tête des compresses imbibées de vinaigre..... Le pouls, au reste, dans sa fréquence, demouroit régulier; & la liberté du ventre se soutenoit.

Le 8 Février, (quinzieme de la maladie,) je trouvai la langue moins sèche qu'elle n'avoit été jusqu'alors, la peau beaucoup relâchée, mais presque point de chaleur: le pouls étoit affoibli; & le visage paroïssoit abbattu: le ventre s'étoit déchargé, la nuit, de matieres gluantes, noirâtres, & de la dernière fétidité..... Tout annonçoit une crise peu éloignée; mais, comme les couloirs de la peau étoient la voie dont se servoit le plus souvent la nature, pour expulser les matieres hétérogenes, je dirigeai tous les secours de l'art de ce côté. Le vésicatoire de cantharides fut appliqué aux jambes; & l'on fit avaler à la malade quelques cuillerées d'un cordial léger..... Les forces du cœur se réveillèrent. La nuit du 9 au 10, on vit paroître une sueur abondante qui se soutint encore une partie de la matinée: le reste du jour & la nuit suivante furent fort tranquilles. Le délire céda insensiblement; & la malade ne se plaignit plus que de foiblesse, & d'une legere amertume à la bouche. On continua, quelques jours, l'usage

des cordiaux ; ensuite on passa à un mino<sup>3</sup>ratif. La santé se rétablit ; mais ce fut l'ouvrage de près d'un mois (a). Le sommeil fut ce qu'il y eut de plus difficile à procurer, tant les coups portés au cerveau & au genre nerveux, avoient été sensibles.

Si généralement il falloit être bien réservé sur l'usage des purgatifs dans la nouvelle irruption de notre épidémie, combien, Monsieur, en devois-je être éloigné dans le traitement de la maladie dont je viens de vous faire l'histoire ? Tout marquoit tant de crispation & d'irritation dans le genre nerveux, que ces sortes de remèdes n'auroient fait que les mettre à leur comble. Les huileux, au contraire, & les loochs à la manne, assoupissant les solides trop éréthisés, entretenant même la liberté du ventre, ne pouvoient que favoriser les sages intentions de la nature.

Telle appréhension, pourtant, que me donnaissent les purgatifs, je ne la portois pas au lit de chaque malade : il fut des cas où je m'en trouvois très-bien ; c'étoit quand le ressort des solides paroissoit relâché, & que les premières voies se trouvoient farcies de crudités qui concouroient à l'épaississement & à la lenteur du sang. Alors, au lieu d'être agité comme le plus grand nombre,

(a) C'étoit celui de trois semaines dans la plûpart des convalescens.



morne au contraire, & abbatu, le malade restoit constamment assoupi dans la même situation, sans proférer aucune plainte.

Les pauvres & quelques personnes moins gênées, furent les seules victimes de notre épidémie. Proportion gardée à la quantité de malades, il en périt très-peu : Novembre, Décembre & Janvier furent le tems où elle fit le plus de ravage ; aussi l'alarme se répandoit-elle au premier accès de fièvre : le malade se croyoit déjà dans le tombeau : heureux, si rien n'eût concouru à augmenter l'inquiétude & la terreur ! Plus la maladie faisoit de progrès, plus le voisinage en foule se rendoit à l'envi chez le patient, &, je ne sçais par quelle manie, s'y plaisoit à repaître ses regards d'un spectacle de douleurs ; importunité aussi funeste que le seroit peut-être un abandon général. Le ménagement de l'air ne trouve-t-il point déjà assez d'obstacles sous le toit du pauvre citoyen, sans y avoir encore à vaincre les vapeurs toujours mal-saines de tant de survenans ? & la malignité d'une épidémie ne peut-elle se répandre assez d'elle-même, sans la faciliter de la sorte ?

Le Mont des Bruyeres, & sur-tout la Croisette, hameaux éloignés d'une demi-lieue, & situés au sud-est de la ville, sentirent les plus vives secousses de notre épidé-

mie. Pour qui réfléchit, cette invasion particulière ne peut être un phénomène.

Les deux seuls aspects libres de ces lieux sont tournés, l'un vers le nord, & l'autre vers l'ouest; cantons où se trouve justement la plus grande partie de nos marais. Au levant, à leurs pieds, regnent d'épaisses forêts qui non-seulement empêchent les vents salutaires qui pourroient souffler de cette partie, mais deviennent une barrière aux exhalaisons corrompues, apportées de l'ouest, obligées de se concentrer.

Les vents du nord, chargés eux-mêmes des humidités qu'ils ont rencontrées, à leur passage, dans les marais de Nivelles, & dans ceux du voisinage de Cubrai, ne sont guères propres à venir purifier l'infection de l'air. Ces vents d'ailleurs, trouvant de la résistance vers le midi, à cause de la continuation des mêmes forêts, se dépouillent, en passant, de leurs parties les plus pesantes, & grossissent le foyer, au lieu d'en purger les impuretés (a).

Le sexe, chez qui le tissu des fibres est plus spongieux, depuis le mois d'Octobre jusqu'au moment où je vous écris, a moins souffert de notre épidémie respectivement,

(a) *La Croisette, plus proche des bois du côté de l'est, & située au bas de la pente du Mont des Bruyeres, a vu périr le plus de monde.*

que les hommes. Le contraire se faisoit remarquer vers les premiers tems de son invasion (a).

Le tems de sa furie fut pendant les gelées sèches que nous essuyâmes une partie de l'hyver. On sçait combien un air constamment froid peut affecter la sensibilité du genre nerveux, & favoriser la coagulation & la roideur des fibres. *Unde non-solum ad affectus spasmodicos (aër frigidus) disponit, sed etiam cutis poros & vasa nimium coarctans, ad interiora urget humores stagnationem demum ac stasim concipientes* (b).

Ce fut vers ce tems, qu'un avis aussi pernicieux qu'inouï, passant de bouche en bouche, fut reçu avec les plus grands applaudissemens. Pour se garantir de l'épidémie, cet avis consistoit à *bien boire*, &, chaque matin, à jeûn, à *humer* une portion raisonnable d'eau-de-vie.... Les auteurs d'un pareil conseil cherchoient-ils à donner de la souplesse au ressort excédé de nos solides ? Non sans doute : de quelle autorité se seroient-ils appuyés ? « *Propter vim quam spiritus tuos obtinent*, dit le célèbre auteur que l'on vient de citer, « *animantium succos*

(a) Les enfans n'en furent pas à l'abri ; mais tous se tirèrent toujours d'affaire plus aisément que les adultes.

(b) HOFFMAN, sect. 1, cap. viij, de *Damnis ex cohibita cuticulari excretione*.

» *coagulandi ad morbos qui ex vasorum*  
 » *obstructionibus, viscerum indurationibus*  
 » *nasci solent, valdè disponunt (a).* » Mais,  
 quoiqu'on fût moins suivi, n'a-t-on pas  
 mieux fait d'exhorter à éviter « tout ce qui  
 » peut arrêter l'insensible transpiration, sur-  
 » tout l'air froid du matin & du soir; à ne se  
 » livrer à aucun exercice violent; à ne vivre  
 » que d'alimens de facile digestion; enfin à  
 » entretenir la fluidité des humeurs, en fa-  
 » vorisant les sécrétions & excrétions (b)?

Notre épidémie commença à se ralentir vers le milieu de Février. Outre le dégel, ce qui y contribua sans doute encore, furent quelques pluies que nous eûmes alors. Le commencement de Mars fut des plus agréables. Les vents d'est soutenoient sa sérénité. Vers le 20 cependant, parut un vent du nord, suivi de frimats : il tomba de la neige assez abondamment le 23; & les gelées nocturnes continuèrent, tout le reste du mois : au reste, les maladies, toujours plus rares, offroient moins de gravité dans leurs symptômes.

Les vents les plus fréquens, dans le mois d'Avril, vinrent de l'ouest. Je ne vis que six personnes attaquées de l'épidémie : outre

(a) Capit. iij, de *Noxâ potûs spirituosî*, pag. 386, tom. ij.

(b) Voyez le *Dictionnaire raisonné des Sciences*, article ÉPIDÉMIE.

la diminution des symptômes, je m'aperçus de quelques variations dans son caractère : le pouls avoit de l'intensité & de la promptitude. Cinq de ces malades restèrent affoupis, tout le cours de leur maladie, avec la peau toujours relâchée & humide : deux furent délivrés de la fièvre le quatorzième jour ; un autre, le quinzième ; & les trois derniers, le dix-septième (a).

Il en fut un dont la peau resta constamment sèche, & qui demanda la plus grande attention : c'étoit un maître boulanger âgé de cinquante ans. Cet homme, d'un tempérament vif & maigre, sentit une chaleur brûlante, la nuit du 20 au 21. Le jour venu, quoique accablé & abbatu, il continua ses occupations ordinaires : son mal-aise augmentant de plus en plus, il s'alita enfin le 24. Son chirurgien le saigna le 25. Je fus appelé le 26. Je trouvai le malade avec un mal de tête extrême, des anxiétés, les hypocondres tendus, & une forte véhémence dans le pouls.... La saignée fut réitérée ; & je prescrivis trois lavemens émolliens, durant le reste de la journée. Le 27, au matin, l'on me dit que le ma-

(a) *Les sueurs critiques, qui soutinrent tous ces malades, étoient beaucoup moins copieuses que celles qu'on voyoit autrefois. .... Il est vrai qu'une partie de la matière hétérogène se faisoit jour, presque en même tems, par la voie des selles.*

lade avoit été agité toute la nuit : le pouls étoit à-peu-près dans le même état que la veille ; une toux fréquente , mais habituelle , le fatiguoit beaucoup ; la respiration étoit fort embarrassée , & la tête nullement allégée ; le ventre s'étoit pourtant un peu détendu. . . . J'opinaï pour une troisième saignée & la réitération des lavemens : un looch à la manne , où j'ajoutai deux gros de sel de nître , fut aussi préparé. Le ventre , qui avoit assez obéi jusqu'alors , fournit plus abondamment , vers la nuit : les déjections étoient gluantes , de diverses couleurs , & fétides.

Le 28 , ( huitième jour de la maladie , ) je trouvai du relâchement chez mon malade ; & étant informé de quelques commotions dans le bas-ventre (a) , je fis administrer une livre d'infusion de follicules de féné , avec le sel d'Epsom , dans laquelle avoient été délayées trois onces de manne. Deux verrées de cette infusion évacuèrent considérablement : pour calmer un peu les agitations qui auroient pu suivre , on donna six gros de diacode. La nuit n'en fut pas moins mauvaise , de même que toute la journée du 29. Sur le soir de ce jour-ci , les urines , qui jusqu'alors avoient gardé leur état naturel , devinrent tenues & limpides ;

(a) *Ce malade est le seul qui n'eût aucunes nausées dans tout le cours de sa maladie.*

&, toute la nuit, il y eut délire obscur.

Le 30, dixieme jour de la maladie, la langue montra une legere aridité : l'habitude du corps, toujours plus sèche, donnoit un fâcheux pronostic : cependant la régularité du poulx se soutenoit ; & le ventre restoit libre. . . . Le délire ne fut plus si marqué, vers la nuit ; &, toute la matinée du 1<sup>er</sup> Mai, le malade fut assez à lui : quelques lavemens, les loochs à la manne, une infusion de racines d'*Althæa*, étoient les secours qu'on lui procuroit. . . . La toux étoit moins fatigante ; & l'expectoration se faisoit.

Tous les symptomes augmentèrent à l'entrée de la nuit, & inquiéterent les assistans toute sa durée. Le 2, vers les huit heures du matin, un nouveau calme succéda : les urines déposèrent un sédiment blanc & homogène. La soirée & la nuit de ce jour furent aussi assez tranquilles. La journée du 3 fut à-peu-près de même. Le malade, devenu assoupi, déliroit encore à différentes reprises. Je le revis vers minuit, & trouvai le poulx ondoyant. . . . Je le trouvai dans le même état, vers le matin : les urines étoient citronnées avec fort peu d'hypostase.

La nuit du 5 au 6 vit éclore une legere sueur sur la poitrine, qui disparut, le jour. Le 6, seizieme jour de la maladie, furent prescrites une infusion de capillaires, & quel-

ques doses de kermès. La nuit suivante, la sueur fut beaucoup plus copieuse, que la précédente : la tête cependant, & la poitrine en furent les seules parties affectées ; les autres n'étoient que tant soit peu relâchées & transparentes : au reste, tous les symptômes s'évanouirent ; le pouls reprit bientôt son état naturel. . . . . Un léger purgatif & l'usage des amers aiderent à rétablir les sécrétions & excrétions ; & , au bout de trois semaines, le digne chef d'une famille de douze enfans reprit le train de ses affaires ordinaires (a).

Je ne vis, le mois de Mai, pendant lequel soufflerent presque toujours les vents d'est, que des fièvres tierces qui dispa-roissoient bientôt d'elles-mêmes, ou cédoient aux remèdes généraux.

Considérant les tems que notre épidémie a parcourus depuis un an, on voit, Monsieur, qu'une maladie peut paroître sous des symptômes bien différens, relatifs aux sujets qui en deviennent les victimes, & aux diverses constitutions de l'air, & cela, sans changer de caractère essentiel.

Les symptômes mentionnés, & les succès de la méthode curative indiquent suffi-

(a) *La cure de cette maladie prouve, en passant, que les sueurs locales ne sont pas toujours suivies de suites aussi tragiques, que le disent les auteurs les plus graves.*



amment que la nôtre étoit *putride-bilieuse* dans sa première invasion. Les causes qui paroissent l'avoir fait naître, sont, qu'un air, constamment humide & nébuleux, avoit assez affoibli le ressort de nos solides, pour que l'insensible transpiration se déroutât dans son cours; celle-ci, une fois déviée & refoulée vers les premières voies, porta l'altération dans l'humeur bilieuse, qui devinrent bientôt la source des accidens les plus funestes (a).

Cette fièvre putride-bilieuse devint *inflammatoire*, à l'entrée de l'automne, époque de l'augment ou du second tems de notre épidémie. Les sécheresses & les chaleurs excessives de l'été, affectant vivement l'économie animale, la roideur des fibres, l'épaississement des fluides, l'exaltation putride des humeurs qui tendent à l'alkalescence, comme vous dites fort bien, en furent les effets sensibles. Les tempéramens vis & sanguins y furent exposés à leur tour; & autant la méthode curative, em-

(a) *Nil magis bilem vitiat, eamque impuram & salibus causticis refertam reddit, quam solemnis per superficiem corporis prohibita evacuatio. Quandocumque igitur talis bilis caustica in primis viis existit, horrorem, anxietates, vomitus & motus febri-les parit...* HOFFMAN, de Bil. medic. & venen. corp. human. §. 31, tom. vi, pag. 159. Voyez, en outre, plus haut, la note (b).

ployée dans le premier tems, avoit été avantageuse, autant devint-elle meurtrière dans celle-ci.

Le troisième tems de l'épidémie, & celui de son déclin, que favorisèrent le dégel, les pluies & la salubrité de l'air du printems, vit relâcher le ton excédé de nos solides, & tempérer la discrasie phlogistique de nos fluides. La gravité des symptômes ralentie, & le génie de la fièvre, devenu plus traitable, je n'hésitai point de varier les secours de l'art : j'osai même porter quelques légers purgatifs ; & je m'en trouvai très-bien. Si celui dont je me servis chez mon dernier malade, à l'entrée de son huitième jour, paroît un peu hazardé, qu'on considère les nausées qui n'avoient point précédé, l'état du relâchement, la commotion du bas-ventre. . . . . Quelque chose de plus doux, comme, par exemple, une eau de casse, n'auroit peut-être fait que glisser ; & le lendemain, l'érysisme survenant, ce jour auroit pu se passer à regretter un moment précieux qui ne vient pas au gré de nos desirs.

*P. S.* Quoique nous jouissions d'un certain relâche, nous ne nous flatons pas d'une entière sécurité : plus d'une épidémie s'assoupit pour quelque tems, & se réveille ensuite avec plus de fureur. Si la nôtre repa-

OBSERV. SUR UNE GROSSESSE. 423  
roît de nouveau , & donne matiere à quel-  
ques nouvelles observations , je ne man-  
qu岸rai pas de vous les faire parvenir.

---

## L E T T R E

*Adressée à M. P E T I T , docteur-régent en  
médecine , &c. contenant une Observa-  
tion sur une Grossesse prolongée beau-  
coup au delà du terme ordinaire ; par  
M. MARTEAU , médecin , ancien pen-  
sionnaire de la ville d'Aumale , agrégé  
au collège des médecins d'Amiens.*

J'attendois avec impatience , Monsieur  
& cher maître , la Lettre que j'ai l'honneur  
de vous adresser. Elle devoit m'instruire de  
l'événement d'une grossesse extraordinaire ,  
dont je projettois de vous faire part. Je me  
bornerai au simple récit des phénomènes.  
Je les ai recueillis avec la plus grande exac-  
titude , d'après le récit naïf de gens simples  
& grossiers qui n'ont , ni l'art d'arranger un  
système , ni le moindre intérêt d'en im-  
poser. Je vous laisserai le soin d'apprécier la  
juste valeur de cette observation en faveur  
des naissances tardives. Mais il me semble  
que je suis en droit d'exiger qu'on ne ré-  
voque pas en doute la vérité des faits que je

vais exposer : ils ont pour caution les deux époux mêmes. Quels témoins plus irréprochables, que celle qui souffre, & celui qui naturellement est le confident perpétuel de ses douleurs ?

Marguerite Soyer, épouse de Louis Binant, du village d'Harbonnières en Santerre, élection de Péronne, est âgée de vingt-six à vingt-sept ans. Elle avoit eu quatre grossesses heureuses. Vers le milieu d'Avril de l'année 1764, elle essuya une perte avec caillots. Elle fut considérable d'abord par sa violence; elle le devint ensuite par sa durée : elle se termina, au 6 Août, par l'accouchement d'un enfant de six mois, maigre, mais qui eut encore assez de vie pour recevoir le baptême à l'église. La perte cessa.

La malade étoit épuisée : un espace de trois mois n'étoit rien de trop pour réparer ses forces, & se remettre en état de fournir à l'écoulement des règles. Elle ne les vit, en effet, reparôître qu'au commencement de Novembre; & ce fut si peu, qu'à peine la tache égaloit-elle la largeur de la main : ç'en étoit cependant assez pour l'aptitude à concevoir. En effet, elle ne vit plus.

Au commencement de Janvier 1765, elle éprouva des dégoûts & de fréquens crachotemens ; symptomes familiers aux

commencemens des cinq grossesses précédentes. Il étoit naturel de se croire enceinte : on l'imagina. Dans le courant de Mars , les soupçons se convertirent en certitude. On sentit les mouvemens du *fœtus*. La femme pouvoit-elle douter qu'elle ne fût à mi-terme ? *Quand on sent le mouvement de l'enfant , il n'est non plus permis de douter , que de ne pas croire qu'il soit jour en plein midi* (a).

Aux premiers jours d'Avril, elle éprouva des pertes considérables, fougueuses, mais sans caillots. Suivant le cours ordinaire des choses, ces hémorragies devoient conduire à l'avortement. Il y a toute apparence qu'elles procédoient uniquement de l'ouverture des vaisseaux du vagin, & non de la cavité de la matrice. La vie de l'enfant n'en souffrit point d'atteinte. Elles se répétèrent jusqu'aux premiers jours d'Août, à des intervalles de quinze jours, trois semaines, un mois, & même six semaines; de maniere que plus on avançoit vers le dernier terme de la grossesse, plus les intervalles étoient longs.

La continuation des mouvemens ne laissoit pas d'équivoque. Suivant la règle ordi-

(a) La Motte, pag. 62.

*Certissimis, & omni exceptione majoribus indistis, si motus infantis in utero distinctissime sentiantur.* Van-Swieten, §. 1293.

naire, la première huitaine du mois d'Août étoit le tems où la femme devoit attendre la délivrance de son fardeau. Elle ressentit, en effet, à cette époque, *des douleurs pour l'enfantement*. La sage-femme l'assista même pendant deux jours. Le ventre étoit aplati; & *le sein gonflé donnoit du lait*. Elle n'accoucha cependant pas. Le lait se dissipa, & revint aux mammelles, à plusieurs reprises. Du moment de ces douleurs, il ne fut plus question d'aucune perte.

Au 25 Septembre, elle éprouva de nouveaux dégoûts, & de fréquens crachotemens.

Une grossesse si singulière, & prolongée déjà presque deux mois au-delà de son attente, devoit, à la fin, lui causer des inquiétudes. Elle n'avoit éprouvé rien de pareil, aux cinq précédentes couches. Comment concevoir que la nature puisse s'oublier si long-tems ? Elle consulta quelques médecins, & plusieurs de ces Esculapes de villages, dont les décisions sont d'autant plus tranchantes & plus hardies, qu'ils ont moins de connoissance de l'œconomie animale; les uns décidèrent que c'étoit une mole; d'autres, *une excroissance de chair à la matrice*; d'autres accusoient une hydropisie. Rien n'étoit plus ridicule que l'absurdité de ces opinions. Une mole mouvante ! un polype sautillant & roulant ! une

hydropisie dure & rénitente ! Mais à des yeux qui ne connoissoient pas les écarts de la nature, ces absurdités-là même paroissent en sauver une plus grande, une grossesse d'onze mois au moins.

Chacun ajusta ses vues au système qu'il s'étoit fait. Elle prit des remèdes de toute main ; des purgatifs & des tisanes laxatives qui demeurèrent sans effet. Un de ces empoisonneurs publics qui, à la faveur d'un brevet, montent sur leurs treteaux, & désolent nos provinces, lui donna six pintes de je ne sçais quelle tisane mercurielle : elle n'eut pas plus de succès.

On se fatigue, à la fin, de tant de remèdes inutiles. Au 9 Décembre, elle prit fagement le parti d'y renoncer, & de s'abandonner aux soins de la nature. On ne croyoit plus à la grossesse. Cependant les sauts de l'enfant étoient si continuels, que la femme, à cette époque, les comparoit *au choc de l'eau sur la roue d'un moulin*, & si violens, que souvent ils lui arrachoient *des cris*.

Le peuple est naturellement superstitieux ; il soupçonne aisément des causes surnaturelles où il n'apperçoit plus le mécanisme de la nature. Ces gens-ci croyoient avoir épuisé toutes les connoissances de la médecine & des médecins. Comment ne pas soupçonner du sortilège ? On eut recours au devin. Je ne sçais quelle fut sa réponse ;

mais il y a bien de l'apparence qu'elle fut conforme aux préjugés de ceux qui le consultoient ; aussi eurent ils ensuite recours au pouvoir que l'église exerce sur les démons & leurs maléfices. Cependant, depuis le 9 Décembre, le ventre, de jour en jour, augmentoit de la maniere la plus sensible ; & les mouvemens ne discontinuoient pas. La sainteté du respectable prélat qui gouverne ce diocèse, ranima leur espérance. Il étoit en visite dans leur voisinage : ils eurent recours à lui. Trop éclairé pour ne pas entrevoir le naturalisme de cette maladie, il eut la bonté de me les adresser, avant d'approuver les exorcismes qu'avoit faits le doyen rural. Je les vis le 9 Mai ; je les interrogeai pendant trois heures ; j'écrivis, & leur lus, à deux reprises, l'histoire des phénomènes qu'ils venoient de me détailler. Je les assurai que le prétendu sortilège tiroit à sa fin, & se termineroit bientôt par un accouchement. Ils virent, le lendemain, M. Desmery, mon collègue, & M. Anselin, accoucheur, qui jouit ici d'une réputation brillante & méritée. Il n'y eut point de partage dans les avis : nous avions tous senti le volume & les roulis de l'enfant ; & le ventre commençoit à tomber. Cette femme, tranquille enfin sur son état, reprit, le 10 Mai, la route de son village, & le 15, accoucha d'une fille qui se porte bien. Cette



couche n'a eu aucune mauvaise suite.

En vérité, mon cher maître, ne faudroit-il pas s'obstiner à fermer les yeux à la lumière, pour méconnoître ici une grossesse de dix-huit mois ? Il n'est pas ici question d'une criminelle qui suppose une grossesse, pour retarder son supplice ; ni d'une veuve coupable qui, pour dépouiller des collatéraux, veut supposer un héritier à son mari. Ce sont deux paysans sans astuce, qui racontent, dans la simplicité de leur ame ; l'une, ce qu'elle a senti ; l'autre, ce dont il a été le témoin. Que racontent-ils ? des phénomènes qui, chez la plupart des femmes, & chez celle ci sur-tout, sont les premiers signes de la grossesse ; le crachotement & le dégoût. Que racontent-ils encore ? le signe pathognomonique de la grossesse la mieux confirmée, les mouvemens de l'enfant vers le 15 Mars. Remontez à l'époque de la conception ; au tems qui a suivi l'apparition des règles dans les premiers jours de Novembre ; vous aurez l'intervalle de quatre mois au moins. C'est le terme où, de l'aveu de tous les accoucheurs, le *fœtus* commence à développer & à faire sentir ses mouvemens. Que signifient ces douleurs, dans les premiers jours d'Août, vers la fin du neuvième mois ? Que signifie cette montée de lait ? Pourquoi donc ces phénomènes ne sont-ils pas suivis de l'accou-

chement ? Pourquoi ? Est-il difficile de le deviner ? Je demande, à mon tour, pourquoi la fréquence des pertes a-t-elle soustrait à l'enfant sa nourriture ? Pourquoi a-t-elle retardé sa cruë ? Pourquoi les épuisemens ont-ils diminué l'irritabilité & l'énergie de la contractilité de la matrice ?

On m'objectera que, les pertes cessant dès les premiers jours d'Août, l'enfant devoit reprendre vigueur, & forcer plus promptement les barrières de sa prison. Eh quoi ! quelle règle assujettit la nature à réparer les désordres qu'elle a soufferts à terme fixe, & dans un tems donné ? Ne voyons-nous pas tous les jours des guérisons promptes & heureuses, & des convalescences languissantes, & de longue durée ? Que pouvoit ici la nature perpétuellement tracassée par la multitude & la diversité des remèdes ? Je m'en tiens, au reste, à cette succession non interrompue de mouvemens, depuis le 15 Mars 1765, jusqu'au 15 Mai 1766. Les suppositions les plus spécieuses ne détruiront jamais la force de cet argument. Remarquez, mon cher maître, que, dès qu'on cesse les remèdes, ces mouvemens deviennent des secousses violentes, & que c'est à cette époque, que l'augmentation plus rapide du volume du ventre fournit des indices du développement plus soutenu des membranes du *fœtus*.

Cette observation présente le même phénomène que la grossesse de Renée de Villeneuve, & celle de la femme dont parle Bodin. Ce concert n'est-il pas admirable ?

Je joins ici la Lettre de Louis Binant (a). Elle sert de confirmation au détail que je viens de faire. Vous l'adresserez à M. Roux, si vous la trouvez digne de voir le jour. On ne sçauroit trop recueillir de faits dans une question aussi importante que celle des naissances tardives.

Je suis, &c.

MONSIEUR,

» (a) Celle-ci est pour répondre à la vôtre du  
 » 17 Août dernier. Vous me demandez des nou-  
 » velles de la grossesse *extraordinaire* de mon  
 » épouse : il a plu à la Providence de me donner  
 » une fille se portant bien, le 15 Mai, cinq jours  
 » après que nous avons eu l'honneur de vous voir  
 » chez vous. La mere n'a eu aucune suite mau-  
 » vaïse. La petite fille se nomme *Victoire*. Je suis  
 » surpris que vous n'ayez pas sçu cet accouche-  
 » ment, le 20 Mai suivant, par le parren qui a  
 » été à Amiens, auquel j'avois donné com-  
 » mission de passer chez vous.

» Je fais, avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-  
 obéissant serviteur,

L. BINANT

*A Harbonnières, ce 8 Septembre 1766.*

## OBSERVATION

*Sur la Superfétation dans une Chatte ;  
adressée à M. ROUX, auteur du Jour-  
nal de médecine ; par M. MARRIGUES,  
maître en chirurgie à Versailles.*

L'observation, que M. D'Arcet a fait insérer dans le Journal du mois de Juillet dernier, m'a fait naître l'idée de vous faire part, Monsieur, d'un phénomène qui, quoique d'un genre différent, n'en est pas moins curieux & intéressant, & ne prouve pas moins que celui dont ce sçavant médecin nous a fait part, combien la nature est variée dans ses productions, malgré l'uniformité que l'on remarque généralement dans les opérations de cette mere commune. Tous les phénomènes qu'elle offre aux yeux de ceux qui l'étudient avec soin, me paroissent d'autant plus du ressort du Journal de médecine, qu'ils ont un rapport plus direct à l'œconomie animale : c'est donc dans la vue que vous donniez une place dans ce même Journal à celui qui fait l'objet de cette observation, supposé que vous le trouviez susceptible d'intéresser les curieux naturalistes, que j'ai l'honneur de vous l'adresser.

La

La chatte d'une dame de mes amies, mit bas, il y a plusieurs années, cinq petits, au terme de la gestation dans ces animaux : on en supprima quatre, pour lui en laisser un seul à allaiter. Mais ce petit chat, ayant été écrasé par accident, on chercha à faire perdre le lait à la mere, par les moyens ordinaires ; ce qui le supprima seulement en partie ; car on remarqua qu'il y en avoit toujours assez dans les mammelles, pour le faire paroître, en les pressant. Dès le jour que cet animal mit bas, on observa, au côté droit de son ventre, une tumeur qui n'étoit pas ordinaire, & dont le volume paroissoit augmenter de jour en jour. Les sentimens furent partagés sur la nature de cette tumeur : on crut cependant qu'elle pouvoit être l'effet d'un engorgement lacteux dans l'ovaire, ou dans le côté droit de la matrice (a), parce qu'elle étoit sensiblement renfermée dans l'intérieur du ventre. Cette tumeur, qui s'accrut de plus en plus, piqua ma curiosité, & me détermina, quinze jours après celui auquel l'animal avoit mis bas sa portée, de l'examiner avec soin. Je crus reconnoître alors que la présence d'un

(a) On sçait que, dans ces animaux, de même que dans tous les *multipares*, la matrice est bifurquée ; qu'une partie se porte du côté droit de la région iliaque, & l'autre du côté gauche.

434 OBS. SUR UNE SUPERFÉTATION.  
foetus en étoit la cause immédiate : ma conjecture devint une vérité ; car , huit jours après cet examen , la chatte mit bas un petit très-bien constitué , & d'un volume égal à ceux qui étoient sortis trois semaines avant lui ; & la mere n'en fut pas plutôt débarassée , qu'il ne resta aucun vestige de la tumeur : elle a allaité & nourri ce petit qui s'est parfaitement élevé.

On voit , par cet exposé , que ce dernier chat est sorti du ventre de sa mere trois semaines plus tard que les autres. Quelle peut être la cause de ce retardement , ou de cette différence dans le terme de la gestation ? Il ne peut y avoir que l'une ou l'autre des deux suivantes. Ou le petit chat , plus foible & plus délicat que ses freres , a été plus long tems qu'eux à venir à une parfaite maturité ; ou la mere l'a conçu dans une seconde copule : dans ce cas , qui me paroît le plus vraisemblable , ce seroit une vraie superfétation. Mais , pour cela , il a fallu que la chatte soit devenue en chaleur , depuis la conception des premiers , & dans un tems même où ils avoient déjà acquis un certain volume. Cette seconde chaleur paroîtra , sans doute , bien extraordinaire : cependant ce n'est pas la premiere fois que je l'ai observée. J'ai nourri une chatte qui cherchoit quelquefois le mâle , quoiqu'elle fût pleine :

il ne lui est pourtant jamais arrivé que je sçache, de conceptions fréquentes ; mais je pense qu'il étoit possible que la chose arrivât : au reste, je me contente d'être observateur ; je laisse aux naturalistes, à qui j'adresse cette observation, le soin de décider la question.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## OBSERVATION

*Sur une Fracture compliquée des os du crâne ; par M. POMMIER, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Geissen, & actuellement chirurgien de la manufacture royale des glaces de Saint-Gobin, près la Fere en Picardie.*

Le nommé *Louis Lacroix*, de la manufacture royale des glaces de Saint-Gobin, travaillant, au mois de Décembre 1765, à un chemin que la manufacture faisoit faire, entreprit de détacher un bloc de pierre de quatre pieds de hauteur sur deux de largeur & autant d'épaisseur. Il s'étoit couché sur le côté, pour l'excaver en dessous, lorsque le bloc se détacha tout-à-coup, &

lui tomba sur la tête. Comme il y avoit sur l'attelier un grand nombre de travailleurs, on parvint, avec des leviers, à le débarraffer de dessous ce poids énorme : on l'emporta chez lui sans connoissance ; & je fus appelé sur le champ.

Ayant examiné la tête du malade, je soupçonnai, à la première inspection, qu'il y avoit fracture : je m'en assurai, en sondant la plaie avec mes doigts. Ayant rasé la tête, je baignai la partie blessée avec du vin chaud, pour la nettoyer du sang dont elle étoit couverte. Je fis une incision cruciale qui me découvrit, sur le champ, la grandeur du mal.

J'apperçus, en effet, une fracture qui partoît à environ un demi-pouce de l'apophyse angulaire externe gauche du coronal, & se terminoit à l'apophyse mastoïde, formant un demi-cercle qui embrassoit une portion du coronal, une portion du pariétal, & presque toute la partie écailleuse de l'os temporal. Dans l'intérieur de cette fracture, il y en avoit une autre en étoile, dont le centre se trouvoit sur la suture écailleuse, & qui de-là s'étendoit sur le coronal, le pariétal & le temporal gauches : les parties inférieures de ces os fracturés étoient enfoncées & entroient de quatre lignes sous les supérieures. Pour mettre bien à decouvert



tous les prolongemens de ces fractures, je crus devoir détacher le muscle crotaphyte de ce côté. Je m'apperçus alors, que la fracture coronale étoit entr'ouverte, & que le coronal s'étoit écarté, au moins de deux lignes, du pariétal. Cet écartement commençoit à la partie moyenne de la fracture en demi-cercle : pour le suivre jusqu'à son autre extrémité, je me vis obligé de prolonger mes incisions qui, par ce moyen, formèrent un T, & me découvrirent, à mon grand étonnement, qu'il s'étendoit jusqu'à deux lignes au-dessous de l'attache supérieure du muscle crotaphyte du côté droit; de sorte que le coronal étoit presque entièrement détaché des pariétaux.

M'étant bien assuré de l'état des choses, je pansai le malade avec de la charpie brute, des compresses trempées dans l'eau-de-vie, &, par-dessus, la capeline. La connoissance étant revenue au malade, & son pouls s'étant animé, je lui fis une saignée du bras, trois heures après le pansement, & je lui fis donner un lavement qu'il ne rendit que par les urines. Le trépan m'ayant paru indispensable, je disposai mon appareil, & préparai mes instrumens. Lorsque tout fut prêt, je commençai par appliquer la plus petite couronne du trépan près de l'angle inférieur du coronal, joignant la su-

ture coronale : quand elle fut faite , je m'aperçus que la partie inférieure de la fracture passoit encore sous la supérieure , & qu'il ne me seroit pas possible de la relever ; ce qui me détermina à appliquer successivement quatre nouvelles couronnes plus grandes que la première , au moyen desquelles j'em brassai un espace d'environ trois pouces. Cette ouverture & une esquille d'un pouce & demi , que je détachai de la partie latérale inférieure du coronal , me donnerent plus d'aisance. J'essayai , au moyen de mon élévatoire & du tire-fond , à relever une pièce de la fracture en étoile , que j'avois perforée à cet effet : j'eus d'abord beaucoup de peine , parce que les bouts fracassés s'arc-boutoient les uns contre les autres : il m'auroit même été fort difficile d'en venir à bout , si l'esquille , dont j'ai parlé ci-dessus , ne s'étoit pas détachée : j'y réussis cependant à la fin ; & je terminai par-là mon opération qui dura trois bonnes heures , pendant lesquelles le malade eut plusieurs foibles occaſionnées par la quantité de sang qu'il avoit perdu , & par celui qui s'épanchoit entre la dure-mere & le crâne. L'irritation que les esquilles avoient occasionnée sur les membranes qui enveloppent le cerveau , y causerent une inflammation qui produisit des nausées , des assoupissemens ,

des pertes de connoissance, des pesanteurs de tête, de la fièvre, &c. Pour calmer ces accidens, j'eus recours aux saignées, aux lavemens; je mis le malade au bouillon de veau pour toute nourriture, & je lui fis faire usage d'une boisson adoucissante & vulnéraire.

Je fus obligé de lever mon appareil vingt-quatre heures après l'opération, le malade se plaignant de grandes douleurs de tête. Je pansai la plaie avec des findons trempés dans le baume de Fioraventi, & le miel-rosat: je me servis de plumasseaux trempés dans le baume seul, & exprimés, pour couvrir toutes les parties osseuses; je mis par-dessus des bourdonnets & des plumasseaux trempés dans un digestif approprié; je recouvris le tout avec des compresses graduées, trempées dans l'eau-de-vie camphrée, pour prévenir les inconvéniens d'un vice dartreux dont le malade étoit infecté long-tems avant sa blessure; enfin j'affujettis l'appareil avec la capeline & le grand couvre-chef. Pour éviter les accidens de la hernie, je mis sur les findons une plaque de plomb bien mince. L'hémorragie, qui survint pendant ce premier pansement, fut considérable, & dura pendant douze heures. Je parvins à l'arrêter par le moyen des styptiques & des vulnéraires, le poulx étant devenu trop

E eiv

petit & trop foible pour recourir aux saignées.

Le lendemain du pansement, le poulx se réveilla & devint dur; la fièvre fut forte: je fis, le même jour, deux saignées du bras, qui ne produisirent pas grand effet. Le soir, je prescrivis un lavement qui n'eut pas plus de succès. Malgré cela, le malade dormit trois heures. Le troisieme jour, je fis une saignée du pied qui me parut lui donner un peu plus de connoissance; je la réitérai, le soir; ce qui tranquillisa entièrement le malade. La fièvre diminua; le poulx devint souple & naturel. Comme je soupçonnois de la plénitude dans les premieres voies, & qu'il y avoit des envies de vomir, je fis passer, le quatrieme jour, deux grains de tartre stibié dans une pinte d'eau de tamarins, qui produisirent un très-bon effet; le malade rendit quantité de bile & de sang caillé qu'il avoit, sans doute, avalé. Malgré les lavemens administrés tous les jours, matin & soir, le ventre s'étoit tendu; ce qui me détermina, le sixieme jour, à lui faire prendre un minoratif en deux verres: il produisit quatre selles. Le ventre ne se détendit cependant point: je lui fis appliquer des flanelles trempées dans une décoction émolliente qui le rendirent plus souple & moins douloureux.

Les évacuations ayant de la peine à s'établir, je réitérai le minoratif, le surlendemain; il eut le plus grand succès. La fièvre & tous les accidens disparurent; & je n'eus plus à m'occuper que de la plaie qui étoit fort grande, à cause des délabremens. La suppuration s'établit: elle fut louable; & il ne survint plus aucun accident. L'exfoliation des os ne s'est faite que le soixantième jour. Je retirai pour lors une pièce du coronal, qui avoit quatre pouces de long sur deux & demie de large. La peur, & le sang que le malade perdit, le firent trouver mal; mais il revint aisément. La cicatrice s'est formée très-bien; & la cure s'est terminée le huitième mois. Elle auroit été beaucoup plus prompte, si le malade n'avoit pas fait d'excès d'alimens, & sur-tout de la boisson, & s'il n'eût pas été affecté d'un vice dartreux qui a parcouru toute la plaie à différentes reprises. Le blessé travaille actuellement dans la manufacture, & ne ressent aucune incommodité de son accident.



## OBSERVATION

*Sur les prompts Effets du Quinquina dans une douleur périodique ; par M. BERTRAND , chirurgien à Méry-sur-Seine.*

Je fus appelé, au mois de Mai dernier, pour voir la femme de \*\*\*, habitant de cette ville, qui, depuis cinq à six jours, étoit attaquée d'une douleur périodique. Cette douleur avoit son siège à un des sinus sourciliers, occupoit l'œil, & s'étendoit tout le long de la région temporale du même côté; la partie opposée étoit dans un état sain. Pendant l'accès, le pouls ne cessoit pas d'être naturel; il étoit égal, souple & flexible: la malade conservoit un sentiment de froid qui ne l'empêchoit pas d'avoir une sueur abondante par tout le corps, & sur-tout au visage: il n'y avoit aucun signe de plénitude dans les premières voies; l'insomnie étoit continuelle. Cette douleur commençoit tous les jours à neuf heures du matin, & cessoit vers les sept heures du soir. Cette femme m'assura que, depuis plus de dix-huit ans, elle étoit sujette à cette maladie. La première fois qu'elle en fut incommodée, elle en attribua la cause au froid excessif, auquel elle s'étoit impru-

demment exposée à la suite d'une couche. Les attaques, qui ont suivi cette première, ont eu ordinairement des années d'interruption; elles ont toutes été précédées d'un coryza considérable : l'écoulement ordinaire à cette dernière maladie devenoit abondant & verdâtre; il se supprimoit tout-à-coup; & aussi-tôt la douleur commençoit avec violence : elle a toujours gardé le même période, attaqué les mêmes parties, & a été accompagnée des mêmes accidens.

A dessein de rétablir cette évacuation supprimée, j'ordonnai une décoction émolliente & mucilagineuse : la malade en respiroit fréquemment, tantôt la vapeur seulement, & tantôt la décoction. La dérivation me parut un second moyen à mettre en usage contre cette maladie : j'appliquai un emplâtre vésicatoire à la tempe du côté malade, qui a produit l'évacuation désirée. Ces remèdes employés au commencement de l'accès, en diminuerent un peu la violence & la durée; celui du lendemain conserva toute sa vigueur. Il falloit donc avoir recours à d'autres moyens curatifs; mais de quelle classe les tirer? Dans toutes les attaques qui avoient précédé cette dernière, la malade me dit avoir été saignée alternativement, & de l'avis de tous les gens de l'art qu'elle avoit consultés, du bras, du pied, de la jugulaire, des ranules, &

même de l'artere temporale, sans en avoir reçu le moindre soulagement; les purgatifs & les narcotiques avoient été pris avec aussi peu de succès : le terme de cette maladie avoit toujours été d'environ quarante jours. Quelle ressource me restoit-il donc dans cette circonstance ? Le genre de cette maladie, le caractère des accidens qui l'accompagnoient, l'inutilité des remèdes dont on avoit fait usage, ne m'indiquoient-ils pas le quinquina ? Le témoignage de plusieurs praticiens (a), aussi recommandables par leur science, que dignes de la reconnaissance publique, par leur zèle pour le bien de l'humanité, ne m'assuroit-il pas le succès le plus heureux de l'administration de ce remède ? Je le proposai à la malade qui le refusa obstinément, sous prétexte que, ne pouvant prendre aucun aliment solide, il lui fatigueroit l'estomac, & lui laisseroit une douleur permanente dans cette partie. Ce préjugé, qui a fait fortune dans ce canton, & peut-être ailleurs, est-il fondé sur quelques apparences de réalité ? La malade passa trois ou quatre jours sans vouloir faire autre chose que ce que je lui avois ordonné d'abord ; mais sa maladie ne dimi-

(a) *Précis de la Médecine pratique*, par M. Lieutaud, première édition, pag. 85 & 496. *Journal de médecine*, tome x, pag. 305 ; tome xiiij, pag. 228.



nua point. Pour parvenir à mon but, j'usai de tromperie; je lui vantaï beaucoup une opiate, dans laquelle je l'assurai que le quinquina n'entreroit pour rien: elle s'y soumit. Je pris une once de cette écorce en poudre, que je mis en opiate, avec s. q. de syrop d'absinthe. Elle en prit quatre fois par jour, gros comme une fève de marais, à chaque fois. A peine en eut-elle commencé l'usage, qu'elle fut soulagée. Sa guérison a été si prompte & si parfaite, qu'elle n'a voulu prendre aucun autre remède: son estomac n'a point souffert de l'usage de cette divine écorce.

---

## OBSERVATIONS

*Sur les Hémorragies qui peuvent accompagner les plaies de tête; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.*

Il semble, au premier coup d'œil, qu'il n'y a rien de plus facile que d'arrêter une hémorragie qui accompagne une plaie à la tête. D'abord les vaisseaux, qui s'y distribuent, sont peu considérables; & le crâne nous offre le moyen le plus sûr pour les arrêter. De plus, l'artere temporale, que l'on regarde comme le tronc principal des

branches qui s'y distribuent, est aisée à comprimer; ainsi une compression faite sur cette artère, doit arrêter le sang qui pourroit empêcher de réunir une telle plaie : ce raisonnement est spécieux; & sans doute que la pratique le confirmeroit, si les artères temporales étoient les seules qui fournissent aux parties extérieures de la tête. Mais, malheureusement pour cette théorie, l'anatomie nous démontre le contraire, en nous faisant voir différentes anastomoses de ces artères avec d'autres; & les observations, que je vais rapporter, ne lui seront guères plus favorables.

**I<sup>re</sup> OBSERVATION.** Le nommé *Jean-Louis François*, âgé de cinquante ans, de Ruchy en Picardie, étant tombé de dessus sa bourrique (a), qui sert à le conduire dans la ville, pour y mendier son pain, se fit une plaie à la partie latérale gauche de la tête, longue d'environ quatre travers de doigt, pour laquelle il fut transporté à l'hôpital le 29 Mai 1765. Selon ce que j'en pus juger dans l'examen que j'en fis, il n'y avoit

(a) Comme cet homme ne sçauroit se transporter par lui même d'un lieu dans un autre, à cause de ses grandes infirmités, il se sert de cette méchante bête de voiture, afin de pouvoir ramasser, pour lui & sa famille, ses besoins journaliers qu'il trouve facilement dans les personnes charitables, par la commisération qu'excite son état.

que les tégumens d'intéressés, avec la partie de l'aponévrose commune des muscles frontaux & occipitaux, qui y répondoit; &, comme la contusion me parut peu considérable, je crus pouvoir en tenter la réunion. Après les précautions prises en pareil cas, le sang, qui donnoit toujours, m'obligea de lever le premier appareil; j'en appliquai un second aussi méthodique que je le pus, (ayant toujours l'intention de réunir,) aidé d'une forte compression sur chaque artère temporale. Ces précautions ne réussirent point; &, en levant, pour une seconde fois, mon appareil, je m'assurois parfaitement que le sang, qui m'embarrassoit encore, ne venoit point des branches des artères comprimées, mais de la partie postérieure de la tête. Dans ce moment, je reconnus l'insuffisance de cette compression pour arrêter cette hémorragie, & le peu de solidité de pareils raisonnemens. J'en cherchai la cause, & je la trouvai dans la communication des artères cervicales avec les branches postérieures des artères temporales; &, comme je vis de l'impossibilité de comprimer les premières, j'abandonnai cette compression éloignée & recommandée, pour en faire une immédiate & nouvelle sur les vaisseaux ouverts, que je rendis solide par un bandage figuré en doloire, fait avec une bande roulée à deux chefs, ayant commencé

le premier circuit inférieurement. Par ce moyen, le sang fut arrêté. Je ne fis mon premier pansement que le sixieme jour : l'ulcere fut traité de la maniere la plus simple ; & le malade sortit parfaitement guéri , le 27 Juin suivant.

II. OBSERV. Le nommé *Pierre Descat*, soldat dans le régiment de Bordeaux, compagnie de M. De la Barriere, fit une chute, le 12 Mars dernier, se frapa la tête dans la même région que le premier, & eut une plaie en travers, d'environ deux pouces de longueur. Un élève de l'intérieur, rempli aujourd'hui de zèle pour s'instruire, ( chose qui ne s'est jamais vue dans cet hôpital, ) me demanda à lui laisser réunir cette plaie. Il n'oublia point des compressions exactes sur les arteres temporales. Cependant je fus obligé de lever l'appareil dans la nuit, à cause de l'hémorragie qui avoit déjà affoibli considérablement le malade ; je suivis la méthode qui m'avoit réussi à *Louis François* ; & , à-peu-près dans le même espace de tems, ce malade fut guéri.

De ces deux faits nous pouvons, je crois, conclure que les plaies de cette espece ne doivent jamais être réunies ; que celles qui seront contuses, doivent être un peu dilatées, pour détruire quelques brides cellulaires qui s'y rencontrent ordinairement, afin de pouvoir mieux en nettoyer le fond, &

& faire plus exactement une compression égale ; & , quant à celles qui seront faites avec des instrumens tranchans , ( accompagnées aussi d'hémorragies semblables , ) il ne sera point nécessaire de faire de dilatation , mais d'appliquer tout de suite l'appareil & le bandage qui nous a servi si heureusement dans ces deux cas.

---

## OBSERVATION

*Sur une Plaie de la Glande parotide , guérie sans fistule ; par le même.*

Le nommé *Jean-Baptiste Jonnissan* , âgé de trente ans , natif de Chasselay en Lyonnais , fut conduit dans notre hôpital , le 23 Décembre 1763 , pour avoir reçu un coup de bouteille qui lui fit une plaie oblique , depuis l'angle de la mâchoire inférieure du côté droit , jusqu'au-dessus de l'arcade zygomatique ; de façon que , dans cette plaie , il y avoit une portion considérable de la partie antérieure du *masseter* coupée , qui formoit un lambeau pendant en bas , & la glande parotide , divisée , dans son épaisseur , de trois lignes. Après m'être assuré , par une exacte recherche , qu'il n'y avoit aucune parcelle de verre , & avoir tiré les grumeaux de sang , je séparai la por-

tion pendante de ce lambeau qui me parut si maltraité, que je crus qu'il étoit inutile d'en tenter le recollement. Les tégumens formoient différens angles, & également maltraités : avec les ciseaux, je rendis les bords unis dans toute leur longueur, étant persuadé que la peau du visage prête assez pour former une cicatrice, & d'autant plus qu'il y avoit dans celle-ci, comme je l'ai déjà dit, une deperdition considérable du *masseter*. Je réunis cette plaie avec un appareil qui en rapprochoit très-bien les lèvres; & je pris les précautions de ferrer un peu plus le bandage, qu'on ne le serre ordinairement dans la réunion des plaies, à cause de la lésion du corps de la parotide, dont je craignois une fistule. Je lui fis faire six saignées du bras dans les deux premières vingt-quatre heures; j'avois soin d'humecter, deux fois par jour, mon appareil avec une liqueur vulnéraire; & j'observois exactement ce qui se passoit à la partie inférieure de la glande. Le second jour, j'y apperçus un petit gonflement; mais, comme il n'augmenta pas considérablement jusqu'au quatrième, je crus qu'il dépendoit plutôt de l'effet compressif du bandage, que d'une interruption de l'excrétion de la salive; & je ne levai l'appareil que le septième jour. La plaie me parut dans le meilleur état: j'en fis le pansement avec un plumasseau doré de

baume d'*Arcaus* ; & , comme je n'étois pas encore rassuré sur la crainte d'une fistule , je fis un bandage semblable au premier , que je ne levai que le quatrième jour , qui étoit l'onzième de la plaie. Dans ce second pansement , elle me parut dans un si bon état , que je me contentai d'y mettre un peu de charpie sèche , contenue avec le sparadrap ; & , le dix-septième Janvier 1764 , le malade sortit parfaitement guéri , sans que la cicatrice fût bien difforme.

Une plaie pénétrante de trois lignes dans le corps de la parotide , devoit certainement intéresser quelques conduits particuliers de cette glande , & avoir pour suite une excrétion salivaire par la plaie. Cependant ce malade a été guéri , dans l'espace de moins de vingt-quatre jours , sans aucune espèce de fuintement ; ce qui semble prouver , dans pareil cas , l'avantage d'un bandage un peu compressif , & la rareté des pansemens.

## OBSERVATION

*Qui prouve le danger qu'il y a de réunir  
les Plaies après un certain tems ;  
par le même.*

L'indication , qui seconde le mieux les intentions de la nature , dans le traitement des plaies récentes & simples , est , sans

contredit, de tenter d'abord leur réunion. Il y a peu de chirurgiens qui ne le fassent ainsi; & le public qui juge toujours par les apparences, lui prescrit cette loi. Il n'en est pas ainsi des plaies qu'on appelle *contuses*. L'expérience a appris plus d'une fois combien il est dangereux d'y appliquer des bandages trop serrés; & j'ai par-devers moi des exemples fâcheux que je ne rapporterai point, mon intention n'étant aujourd'hui que de prouver les inconvéniens attachés à la réunion des plaies les plus simples, lorsqu'il y a quelques jours qu'elles sont faites.

Un jeune homme s'étant trouvé, en partie de plaisir, dans le Médoc, reçut un coup de bâton en dédolant sur la tête, qui lui fit une plaie en lambeau, d'environ quatre travers de doigt de hauteur. Dans l'idée où il étoit que les plaies de tête se guérissent facilement, il n'appella point de chirurgien; & se contenta d'appliquer dessus des compresses trempées dans l'eau marine, & par-dessus, son mouchoir. Le quatrième jour de la blessure, il vint à l'hôpital; &, après l'avoir examiné, je crus pouvoir en tenter le recollement (a). Je

(a) Un lambeau à la tête se recolle très-facilement, si on le réunit dans le moment de la blessure, soit qu'il ait été fait par un coup de bâton, comme dans ce cas-ci, ou par une chute: j'en ai vu des exemples frapans dans cette maison.



parvins , avec assez de facilité , à faire toucher les surfaces des lèvres de la division ; & , moyennant un bandage approprié , je les soutins dans ce contact mutuel. Tout le restant de la journée , ce jeune homme se plaignoit d'une pesanteur de tête qu'il n'avoit point eue avant l'application de mon bandage. Je le rassurai sur cet inconvénient que je croyois léger , & lui promis une cure aussi heureuse que prompte. Pendant la nuit , cette pesanteur augmenta : il se plaignoit même d'élancemens ; & , sans les espérances que je lui avois données , il m'auroit prié de le visiter. Le lendemain au matin , à cinq heures , je le trouvai tout inondé de sang , le visage enflammé , les yeux étincellans , & se plaignant qu'il ne pouvoit plus résister. Après avoir levé l'appareil , je trouvai les lèvres de la plaie sanguinolentes , ayant laissé échapper le sang qui avoit inondé le malade , ainsi que l'appareil. Il y avoit même , dans l'épaisseur du cuir chevelu , une tension œdémateuse qui me faisoit tout craindre pour la suppuration : de tels accidens me dessillèrent bientôt les yeux sur la faute que j'avois faite : cependant , moyennant des fomentations spiritueuses & vulnéraires , appliquées & renouvelées plusieurs fois le jour , sur la tête œdémaciée , j'obtins une heureuse résolution ; & l'ulcère , avec un traitement plus doux que

celui que j'avois commencé , fut aussi bien-tôt guéri.

Les plaies de tête ne sont pas les seules qu'il seroit dangereux de réunir , après trois ou quatre jours qu'elles sont faites. Je ne conseillerais jamais de tenter ce moyen à pas une , dans quelques parties qu'elles se trouvent ; & si toutes ne sont pas accompagnées des mêmes accidens que j'ai eu le malheur d'essuyer , lorsqu'on les réunit dans ce cas , on peut toujours assurer que tout ce qu'on fait pour lors , est du moins inutile.

---

## OBSERVATION

*Sur une Plaie à l'Œil , accompagnée d'accidens particuliers ; par le même.*

Toutes les parties de notre corps ont une liaison si grande entr'elles , qu'il est assez difficile d'en blesser une , sans que les fonctions de celles qui sont voisines , ne se trouvent dérangées. Les symptômes de l'observation que j'ai à rapporter , ont été des plus multipliés & des plus graves ; & , comme il est assez rare de voir qu'une plaie de l'œil , aussi simple en apparence , en produise d'aussi considérables , j'ai cru que leur histoire en seroit utile.

Le nommé *Antoine Espagnet* , âgé de

vingt-huit ans , soldat de ville , dans une affaire qu'il eut avec un de ses camarades , fut blessé à l'œil gauche ; & , dans l'instant du coup , il tomba par terre. On le porta dans une maison où il passa la nuit ; & , le lendemain , on le conduisit à l'hôpital. La paupiere de l'œil gauche étoit noire , prodigieusement gonflée , & à peine pouvoit-on découvrir le globe. La partie inférieure de la conjonctive , tirant vers le petit angle , étoit boursoufflée en maniere de crête de coq , sans cependant déborder l'orbite. Ce malheureux étoit sans connoissance , les yeux hagards ; vomissoit des matieres dépravées ; avoit quelquefois des convulsions , & ne pouvoit se tenir debout. Je crus que la tête , ayant été frappée par la chute qu'il fit , dans le moment qu'il reçut le coup , il pouvoit y avoir quelque fracture au crâne : pour m'en instruire , je la fis raser exactement ; & , après l'examen le plus scrupuleux , je n'apperçus aucun vestige de contusion. Je ne le dissimulerai pas ; je jugeai ma alors de ce blessé ; j'avançai même que l'ouverture de son corps nous découvreroit la source de ces maux ; & je me trouvai , en cela , conforme à la façon de penser d'une personne qui est aussi respectable par son sçavoir , que par sa candeur. Sur l'œil malade , je fis appliquer l'onguent de styrax étendu sur un linge trempé dans l'eau-de-

vie camphrée, & par-dessus, un appareil ordinaire. Je ne ménageai point le sang : l'homme étoit fort & robuste ; & j'ai appris par expérience, que les saignées faites dans cet hôpital, après que les malades y ont fait sept ou huit jours de séjour, leur sont plus funestes qu'utiles ; aussi, les quatre premiers jours de la maladie, lui avions-nous fait tirer une assez grande quantité de sang, tant par les veines du bras, que par celles du pied & du col. Les minoratifs, ainsi que les lavemens, ne furent point non plus négligés : l'un & l'autre produisirent, chaque fois, des évacuations : néanmoins, malgré tous ces secours, le délire continua, & ne fut terminé que le 18 Janvier, (vingtième jour de son accident) par une *hémiplegie* du côté droit, de laquelle il n'est pas encore parfaitement rétabli, quoique l'œil blessé soit dans l'état le plus naturel.

A quelle partie de l'œil blessée peut-on attribuer ces accidens ? Disons-nous qu'ils ont dépendu de la blessure de la conjonctive, ou du globe même ? Mais le peu de douleur que témoignent ressentir les malades, quand on leur fait l'opération de la cataracte, & l'absence ordinairement de pareils symptômes, s'opposent bien à cette façon de penser. Dira-t-on que les nerfs moteurs avoient été blesés ? Mais, parmi la grande quantité de vaisseaux qui les en-

pourent, auroit-il été possible qu'il n'y en  
 eût pas eu qui le fussent aussi ? & alors  
 l'épanchement de sang dans l'orbite ne se  
 feroit-il pas manifesté par une putréfaction  
 qui auroit été sensible ? &, de plus, si effec-  
 tivement les accidens eussent dépendu de la  
 lésion de ces nerfs, & que quelques muscles  
 n'eussent pas eu leur action affoiblie ou  
 perdue, alors n'y auroit-il pas eu quelque  
 changement dans les mouvemens de cet  
 organe ? Pourroit-on encore dire que la  
 partie supérieure de l'orbite, étant extrême-  
 ment mince, la pointe de l'instrument l'au-  
 roit fracturée, percé même le cerveau, &  
 déterminé les symptômes ? Mais, si cela  
 eût été, & que la suppuration, qui se  
 feroit montrée au-dehors, ne nous l'eût  
 pas fait connoître, l'œil auroit-il été tou-  
 jours aussi sain qu'il l'a été ? car l'inflam-  
 mation n'a duré que huit jours. Enfin, pour  
 l'explication de ce cas assez rare, ne pour-  
 rions-nous pas admettre que l'instrument,  
 ayant passé par la fente orbitaire supérieure,  
 la dure-mère a été lésée, & ensuite le cer-  
 veau ; que la blessure de la première a déter-  
 miné les mouvemens convulsifs, & le dé-  
 lire, & que la suppuration du second a  
 causé l'hémiplégie ? Si ces conjectures sont  
 vraies, je conclurai que, quoiqu'un coup  
 d'épée, porté dans la fente *sphénoïdale*,  
 assez avant pour blesser le cerveau, fasse

tomber l'homme par terre, comme faisoit ce tireur d'armes François dont parle *Fabrice d'Aquapendente* ; je conclurai, dis-je, que ces plaies, quoique dangereuses, ne sont pas toujours mortelles.

---

## OBSERVATION

## INTÉRESSANTE

*Sur une Extirpation totale d'une Matrice sphacélée ; par M. ANSELIN, maître en chirurgie à Amiens.*

Marie-Anne Marchand, épouse de Louis-Joseph Longy, habitant de cette ville, âgée de quarante-quatre ans, d'un tempérament sec & sanguin, fut exposée, depuis l'année 1758 jusqu'en 1761, à une chute de matrice qui l'incommodoit beaucoup : elle avoit eu neuf couches, tant à terme, que prématurées, avant cette incommodité ; elle a encore eu trois enfans, depuis ce tems. Ce fut à sa dernière grossesse, qui a été pénible sur la fin, à cause d'un dévoiement opiniâtre avec ténésme, que succéda un accident singulier.

Le 13 Août 1761, elle se sentit des douleurs pour accoucher ; elle fit demander sa sage-femme qui reconnut, en la tou-

chant, que l'accouchement seroit laborieux, par rapport à la chute du vagin & de l'orifice interne qui s'avançoit près des grandes lèvres. Les douleurs augmentèrent successivement ; & les efforts devinrent si violens, que tout-à-coup il se présenta, à l'extérieur de la vulve, une tumeur si considérable, que la sage-femme en fut effrayée. Elle demanda du conseil. On me fit appeller.

Je trouvai cette femme fort souffrante, tant des douleurs de l'accouchement, que du tiraillement que lui causoit la chute de l'orifice interne, & d'une portion de la matrice. Je reconnus, au toucher, que la tête de l'enfant s'avançoit, mais que l'orifice se dilatoit difficilement. En raisonnant, j'en trouvai la cause.

Comme les ligamens de cette matrice étoient considérablement relâchés, pendant que les fibres du fond se contractoient, pour favoriser l'expulsion, les efforts réitérés de ce viscere, qui occasionnoient une compression passive de l'enfant sur l'orifice interne, ne rencontroient pas assez de résistance de la part des ligamens, pour forcer ses fibres circulaires à se dilater promptement ; c'est ce qui fut cause qu'à mesure que la matrice perdoit de son fond, & que la tête de l'enfant s'engageoit, elle en entraînoit une portion dont elle étoit enveloppée ; c'est ce qui formoit cette tumeur singulière.

Je soutins la matrice, autant que je pus, pendant le part; mais l'effort de la dernière douleur, qui expulsa l'enfant, fut si considérable, que, malgré mes attentions, elle se renversa totalement. Je fus fort surpris de cet événement; & je n'eus autre chose à faire, pour délivrer la femme, que de détacher doucement le placenta du fond de la matrice renversée & posée sur le matelas.

Cette opération finie, je la replaçai, en la retournant de dehors en dedans. Il survint une perte qui a cessé quelques momens après la réduction. Je fis observer à la femme un régime convenable, & lui indiquai une position qui, sans s'opposer à l'évacuation des lochies, ne favorisoit point la rechute de ce viscere.

Trois jours se passerent sans accidens, sinon des douleurs aux lombes & aux aînes, occasionnées par le tiraillement des tégumens; mais, après ce tems, la malade tomba dans l'état le plus menaçant. Il parut tout-à-coup une suppuration abondante, & d'une odeur insupportable. La fièvre s'alluma; le pouls devint petit & fréquent; les foiblesses réitérées, accompagnées de sueurs froides, annonçoient une gangrene, & même la mort. J'eus recours aux fortes décoctions de quinquina, & aux cordiaux, pour ranimer le ton des solides. Je fis des



injections avec une décoction anti-septique. Je ne pus empêcher, malgré mes attentions, le sphacele de toute la matrice.

Je ne doutai plus de l'état de ce viscere, lorsque j'aperçus, au neuvieme jour de la couche, vers l'entrée de la vulve, une portion de la matrice, de la grosseur d'un œuf de poule, toute sphacélée, qui se détacha du reste, sans beaucoup d'efforts.

Je continuai l'usage des remèdes indiqués en premier lieu. Les accidens n'ont commencé à diminuer, qu'au quinzieme jour que l'exfoliation totale de la matrice se fit, à l'aide de quelques legers coups de bistouri, pour détacher du vif ce qui étoit pourri, & par lambeau.

Le vagin se trouva sain presque jusqu'à l'orifice interne; & n'ayant plus d'attache qui pût l'assujettir dans sa situation ordinaire, il se renversa entièrement, & pendoit en dehors de la vulve, de la longueur de quatre à cinq pouces, formant une tumeur de la grosseur d'un œuf de dindon, plus volumineuse à son extrémité inférieure, qu'à sa base. Ce volume étoit l'effet du reflux des vaisseaux utérins, dont la circulation étoit interrompue depuis le commencement de cette gangrene; ce qui rendoit l'extrémité inférieure carcinomateuse.

Après la sortie de toute cette partie gangrenée, la malade fut un peu mieux. Les

accidens ont insensiblement diminué , à la réserve d'un dévoiement qui avoit continué depuis la fin de sa grossesse ; ce qui empêcha la sécrétion laiteuse de se faire au tems ordinaire , où la nature opere cette crise. Le trouble étoit trop grand pour vaincre tant d'obstacles à la fois : elle a cependant triomphé , en procurant une issue à la matiere laiteuse , par la voie des selles.

On ne peut disconvenir que la nature , douée de si grandes ressources , auroit fait de vains efforts pour se débarrasser de cette tumeur vaginale & carcinomateuse , qui pendoit au-dehors de la vulve : il a fallu que l'art vienne à son secours ; afin de soustraire à la malade une infirmité qu'elle auroit traînée toute sa vie , & qui auroit considérablement augmenté , à cause de sa disposition carcinomateuse.

Pour remplir l'indication , je fus obligé d'amputer la tumeur : voici comment je m'y pris. Je passai , à travers & à la base du vagin horizontalement , une aiguille enfilée d'une double fil ciré , pour en faire la ligature en deux parties , afin de comprimer moins de volume , & éviter , par ce moyen , l'inflammation. Je ferrai peu le premier jour : je continuai de ferrer les ligatures successivement ; de sorte qu'au septieme , j'emportai la tumeur avec le bistouri , sans effusion de sang.

J'ai, depuis ce tems, cessé l'usage du quinquina, des cordiaux & des injections anti-septiques. La suppuration diminua beaucoup, tant en quantité, qu'en mauvaise qualité. Je substituai à la place des injections, les legeres décoctions de plantes vulnéraires qui ont guéri cette partie en très-peu de tems. La fièvre a cessé, ainsi que les accidens : le dévoiement se supprima, à l'aide de quelques doux purgatifs. La malade reprit ses forces, & fut radicalement guérie, au bout de sept semaines : elle jouit, depuis quatre ans, de la meilleure santé.

Cinq à six mois après cet accident, elle eut une évacuation périodique ; & chaque mois, cette évacuation reparoissoit, mais imparfaitement. Depuis un an, elle a entièrement disparu, sans causer la moindre incommodité.

J'ai questionné, depuis peu, cette femme sur tout ce qui s'est passé, depuis sa guérison, tant à l'égard de son tempérament, que des devoirs contractés par le mariage. Elle m'a assuré que, depuis cette époque, elle étoit devenue totalement insensible, & n'accordoit à son mari, qu'avec peine, ce qu'elle ne pouvoit lui refuser par devoir.

Je laisse aux grands maîtres de l'art le soin de réfléchir sur les avantages que l'on peut tirer de cette observation. Ils pourront, par leurs lumieres, nous donner les moyens

de tenter l'extirpation totale de la matrice dans les maladies désespérées qui attaquent ce viscère.

J'ai vu, il y a dix ans, deux personnes attaquées de squirrhes ulcérés à la matrice, périr par des pertes considérables, sans qu'on ait osé entreprendre de les guérir par l'opération; persuadé qu'on étoit, avant cette observation; que l'extirpation totale de la matrice étoit mortelle.

---

## L E T T R E

*De M. TONDU, chirurgien royal de l'hôpital de Némours, contenant une Observation sur un Emphysème guéri par une incision.*

MONSIEUR,

L'observation, que j'ai l'honneur de vous envoyer, & à laquelle je vous prie d'accorder une place dans votre Journal, si vous jugez qu'elle la mérite, n'offrira pas un phénomène nouveau. Tout le monde connoît l'effet de l'air insinué dans le tissu cellulaire. Tous les jours, nos bouchers renouvellent, sur les moutons qu'ils égorgent, l'expérience de leurs confrères, sur ce soldat dont parle M. Boissière de Sauvages (a). Mais, comme

(a) *Nosolog.* tome ij; pag. 43.

il n'est pas ordinaire de voir un emphyseme universel paroître presque subitement, à la suite de l'accident qui a causé celui-ci, ni de menacer les jours aussi vivement, j'ai cru qu'il y auroit quelque utilité pour les gens de l'art, à leur en donner connoissance.

Le fils de Jean Guignon, laboureur à Vertot, hameau de Chervinvillier, distant de Nemours de deux lieues, âgé de dix-huit ans, conduisoit, le 7 Juillet 1764, une charrette vuide, à laquelle étoient attelés deux vigoureux chevaux qui la faisoient rouler avec une très-grande vitesse. Par malheur, une des roues rencontra une pierre. La rapidité avec laquelle cette voiture y fut portée, excita une secousse si vive, que le conducteur fut jeté à terre, & la voiture renversée, de maniere qu'une des ridelles lui tomba sur le côté droit; ensuite ce jeune homme fut traîné & roulé avec la même rapidité, par les especes de dents que forment les roulons, en débordant les ridelles, jusqu'au moment où il se trouva sous la dernière, les chevaux n'ayant été arrêtés qu'à cet instant, par des passans qui remirent cet infortuné dans la charrette, pour le conduire chez son père.

Comme j'étois absent, lorsqu'on vint me chercher, un élève, que j'avois alors, se transporta à Vertot, & saigna le malade,

chez lequel je ne pus me rendre, que quatre heures après son accident. Je le trouvai boursoufflé de la tête aux pieds ; & l'enflure étoit portée au point que ses mamelles excédoient le volume que ces parties ont ordinairement, à cet âge, dans les personnes du sexe, le reste du corps étant gonflé dans la même proportion. La respiration entre-coupée, des sanglots fréquens ; une douleur poignante à la région hypogastrique, le col extrêmement tendu & contourné, furent les premiers symptomes qui me fraperent, & me firent craindre pour la vie de ce malade, le voyant, à chaque instant, prêt à suffoquer (a).

Aux symptomes, que je viens de décrire, se joignoit un phénomène assez singulier. Il se formoit dans la poitrine & dans le bas-ventre du malade, un son semblable à celui que produiroit un coup de baguette sur un tambour couvert d'un linge. Ce son se répétoit, en moins d'une minute d'intervalle ; & il étoit assez fort pour se faire entendre à la distance de quinze pas. Outre ce son, il y en avoit d'autres qui se succédoient sans interruption. Ceux-ci étoient plus foibles ; & il falloit avoir l'oreille près du jeune

(a) Qu'un emphysème puisse suffoquer, nous en avons un exemple dans les Mémoires de l'Académie des sciences pour l'année 1713.

homme, pour les entendre. Je ne puis mieux les comparer qu'au petit bruit que fait l'explosion des bulbes d'air renfermées dans l'écume de l'eau de savon.

En visitant le corps, particulièrement l'endroit qui avoit été frappé, je découvris une échymose profonde, dont le centre étoit d'un rouge très-foncé. Elle s'étendoit en longueur, depuis la partie moyenne latérale droite de la poitrine, jusqu'à l'os des iles; & en largeur, de l'ombilic aux vertèbres. Le plus grand effort du coup étoit de la première à la troisième des fausses-côtes. J'appréhendois qu'il n'y eût quelque déchirement ou quelque épanchement dans l'intérieur; & j'avois tout lieu de le craindre, en réfléchissant sur les circonstances de cette chute, & sur les accidens que j'avois sous les yeux. Je connoissois d'ailleurs nombre d'observations, dont les auteurs nous apprennent que des contusions violentes ont souvent déchiré le foie, la rate & les autres organes du corps, quoique les parties extérieures parussent n'avoir reçu aucune injure, & ont été suivies d'une mort subite. La conformité du cas présent avec ces observations, rendoit l'événement redoutable. Cependant je concevois quelques espérances sur ce qu'il n'avoit point paru de sang ni par haut ni par bas, quoique

cela ne fût pas suffisant pour me rassurer entièrement. L'état pressant de suffocation où étoit le malade, ne me permettant pas de longues réflexions, je me déterminai, sur le champ, à faire une incision longitudinale dans le centre de l'échymose, d'environ six à sept pouces d'étendue, & pénétrante le tissu cellulaire, d'où il ne sortit que très-peu de sang qui s'écouloit avec crépitation, à la moindre pression des lèvres de la plaie. Durant deux jours, il suinta quelques gouttes d'une liqueur roussâtre dont j'aidai la sortie par des compresses trempées dans une décoction émolliente; après quoi, quelques légers résolutifs dissipèrent le reste de l'échymose; & la plaie fut cicatrisée en très-peu de tems, & sans autres moyens. Le malade fut réduit trois jours à l'eau de veau & à quatre bouillons pour toute nourriture. Soir & matin, il prit un julep composé de six onces d'eau de laitue & de bourrache édulcorées avec une once de syrop de plantain. Pendant ce court espace de tems, l'enflure ayant considérablement diminué, l'usage des eaux de scabieuse, de bugle, de fanicle, avec le syrop de germandrée, terminèrent, en douze jours, cette cure.

Je n'entrerai pas dans l'examen de la manière dont l'air a pu s'introduire si subite-



ment dans le tissu cellulaire , non plus que de la formation des sons dont j'ai parlé : ces explications sont réservées aux maîtres de l'art. Mais je me crois bien fondé à penser que l'incision étoit l'unique remède qui , dans ces circonstances , pût arracher ce jeune homme à une mort inévitable sans ce secours.

J'ai l'honneur d'être , &c.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: S E P T E M B R E 1766.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. Éclairecie du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	12	20	16	28	4	28
2	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{3}{4}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
3	13	20	15 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
4	13	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
5	13 $\frac{1}{2}$	23	15	28	2 $\frac{1}{2}$	28
6	11	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
7	12	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	1	28
8	14	16 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	27	11 $\frac{1}{4}$	28
9	11	14 $\frac{1}{2}$	11	28	1	28
10	8 $\frac{1}{2}$	14	13	28	5 $\frac{1}{2}$	28
11	11	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	4	28
12	14	17	15	28	1 $\frac{3}{4}$	28
13	11 $\frac{1}{2}$	15	10 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	28
14	9	10	9	28	1 $\frac{1}{2}$	28
15	7 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	10	28	5	28
16	7	16	9 $\frac{3}{4}$	28	5 $\frac{1}{2}$	28
17	8 $\frac{1}{2}$	15	13 $\frac{1}{2}$	28	5 $\frac{1}{2}$	28
18	13 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28	6	28
19	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
20	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	15	28	2	28
21	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28	3	28
22	13	18 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
23	12	17 $\frac{1}{4}$	15	28	2 $\frac{1}{2}$	28
24	14	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
25	14 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	4	28
26	13	17 $\frac{1}{4}$	15	28	3	28
27	12 $\frac{1}{2}$	17	14	28	2	28
28	11	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{3}{4}$	28	1	28
29	11	18 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	11 $\frac{1}{2}$	28
30	13 $\frac{1}{2}$	18	15	28	1	28

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 47

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N - N - O. b. nuages.	O. nuages. beau.	Beau.
2	O-S-O. beau.	O. nuages.	Couvert.
3	N. beau.	N. beau.	Serein.
4	N. ferein.	N. ferein.	Serein.
5	N. brouill. beau.	S-E. nuages.	Beau.
6	N-N-O. nua- ges.	N - O. nua- ges.	Beau.
7	O-S-O. nua- ges.	S-O. couv.	Couvert.
8	S-S-O. nua- ges.	S-S-O. pl.	Pluie.
9	O-S-O. b.	O. beau.	Beau.
10	O-N-O. b.	S-O. beau.	Couvert.
11	S-S-O. pl.	O-S-O. c.	Couvert.
12	O S O. cou- vert.	S-O. couv.	Couvert.
13	O S O. pl.	O-S-O. n.	Serein.
14	S-O. ferein.	O-N-O. n.	Serein.
15	O-N-O. b.	N-O. nuag.	Serein.
16	N-N-O. fe- rein.	N. beau.	Serein.
17	N-O. beau.	O-N-O. n.	Nuages.
18	N-O. cou- vert.	S-E. beau.	Serein.
19	S-E. beau.	S. beau.	Beau.
20	S. beau.	S-S-O. beau.	Beau.
21	S S E. beau.	S-S-E. beau.	Beau.
22	S. ferein.	S S-O. fer.	Serein.
23	S. ferein.	S S E. beau.	Beau.
24	N. couv.	N. beau.	Beau.
25	N-N-E. cou- vert.	N-N-E. b.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	N-E. beau.	E-N-E. b	Beau.
27	E. beau.	E-S-E. fer.	Serein.
28	E-S-E. fer.	E-S-E. fer.	Serein.
29	E-S-E. fer.	E-S-E. beau.	Couvert.
30	S-S-E. nuages.	S-S-E. nuag.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

3 fois de l'E-S-E.

3 fois du S-E.

3 fois du S-S-E.

4 fois du S.

4 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

4 fois de l'ON-O.

4 fois du N-O.

3 fois du N-N-O.

Il a fait 12 jours serein.

20 jours beau.

11 jours des nuages.

9 jours couvert.

1 jour du brouillard.

3 jours de la pluie.

*MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1766.*

Les maladies, qui ont paru dominer pendant ce mois, ont été des fièvres tierces & doubles-tierces : on a observé aussi un grand nombre de maux de gorge, & des dévoiemens plus ou moins rebelles ; mais ces différentes maladies n'ont présenté rien de particulier, & n'ont pas exigé qu'on s'écartât, dans le traitement, des règles ordinaires.

*Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1766 ; par M. BOUCHER, médecin.*

La pluie ayant discontinué, le 3, on reprit avec rapidité le travail de la moisson qui fut encore interrompue, depuis le 15 jusqu'au 20, par le retour des pluies ; mais il n'y en eut presque point dans le reste du mois.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces.

474 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le vent a été *sud* au commencement & à la fin du mois.

Il y a eu des variations dans la température de l'air. Le thermometre s'est porté, le 2, le 5 & le 7, au terme de 21 degrés; & le 6, il a monté à la hauteur de 22 degrés; mais, le 16 & le 17, il ne s'est guères élevé au-dessus du terme de 13 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés: la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes: la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

5 fois du N. vers l'Est.

7 fois du sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'Ou.

8 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1766.*

La fièvre continuë-putride a encore persisté, ce mois : elle portoit, dans tous, à la tête ; & il se faisoit, dans nombre de malades, une éruption miliaire-rouge qui n'étoit point permanente. Les malades avoient de la pente à une diarrhée bilieuse qui étoit leur salut : quoique cette fièvre, dans nombre de personnes, se fût annoncée avec un caractère inflammatoire, la poitrine se trouvant souvent prise dans son commencement, son foyer principal n'en résidoit pas moins dans les premières voies, vers lesquelles on devoit tourner toutes ses vues, après avoir pourvu aux symptômes de l'inflammation. Il est resté, dans la convalescence, à plusieurs malades de la pesanteur de tête, accompagnée de tintemens d'oreilles, d'affections vertigineuses, &c. à laquelle il étoit difficile de remédier : quelques-uns y ont même succombé, en conséquence de dépôts formés dans l'intérieur de la tête, ou dans les sinus de la base du crâne.

Cette affection a eu lieu encore, ainsi que dans les mois précédens, dans nombre de personnes qui n'avoient pas essuyé la fièvre continuë : elle étoit très-dangereuse

dans ceux qui étoient sujets à d'anciens maux de tête, & aux femmes qui se trouvoient dans l'âge critique.

Les variations du vent du sud au nord ; & du nord au sud, ont amené des pleuropneumonies qui, dans quelques-uns, ont tenu du caractère de la fièvre continuë-dominante.

La fièvre rouge régnoit toujours avec vigueur parmi les enfans ; mais elle paroissoit d'un caractère moins fâcheux qu'à-devant. La saignée étoit indispensablement nécessaire aux tempéramens vifs & sanguins.

## LIVRES NOUVEAUX.

Traité des fleurs blanches, avec la méthode de les guérir ; par M. *Raulin*, docteur en médecine, conseiller-médecin ordinaire du roi, de la Société royale de Londres, des Académies royales des belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux & de Rouen, & de celle des Arcades de Rome, avec cette épigraphe :

*E subiecto vetustissimo, novissimam promovemus scientiam.* GALILÉE.

A Paris, chez *Hérissant* fils, 1766, in 12, deux volumes. Prix relié 6 livres.

Essais d'Expériences, 1<sup>o</sup> sur la ferment-



tation des mélanges alimentaires. 2<sup>o</sup> Sur la nature & les propriétés de l'air fixe. 3<sup>o</sup> Sur les vertus respectives des différentes espèces d'anti-septiques. 4<sup>o</sup> Sur le scorbut, avec un moyen de tenter de nouvelles méthodes de s'en préserver, & de le guérir sur mer. 5<sup>o</sup> Sur la vertu dissolvante de l'eau de chaux; traduits de l'anglois de M. *David Mac-Bride*, chirurgien de Dublin; par M. *Abbadie*, chirurgien de S. A. S. M<sup>st</sup> le duc de Penthievre, avec figures. A Paris, chez *Cavelier*, 1766, in-12.

Nous avons déjà fait connoître, dans notre Journal du mois de Janvier 1765, l'ouvrage de M. *Mac-Bride* : nous ne doutons point que la traduction ne reçoive, en France, le même accueil que l'original a reçu en Angleterre.

Recueil d'observations d'anatomie & de chirurgie, pour servir de base à la théorie des lésions de la tête par contre-coup. A Paris, chez *Cavelier*, 1766, in-12.

Essai sur les Maladies contagieuses du bétail, avec les moyens de les préserver & d'y remédier efficacement; par M. *Clerc*, ancien médecin des armées du roi en Allemagne, & de S. E. M<sup>st</sup> lefeld-maréchal comte de *Razoumowski*, Hetteman des Cosaques; inspecteur de l'hôpital impérial de *Paul* à Moscow, & membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pé-

tersbourg. A Paris, chez *Tilliard*, 1766; in-12. Prix 15 sols broché.

*Tournefortius Lotharingæ*, ou Catalogue des plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois Evêchés; rangées suivant le système de *Tournefort*, avec les endroits où on les trouve le plus communément; par M. *P. J. Buchoz*, &c. A Paris, chez *Durand* neveu; & à Nancy, chez *Babin*, 1766, in-8<sup>o</sup>.

Mémoires & Observations de médecine; première partie, contenant deux Mémoires sur les fièvres aiguës; par M. *Le Roi*, professeur en l'université de médecine de Montpellier. A Montpellier, 1766, in-8<sup>o</sup>.

MM. les libraires, qui voudront se procurer un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage, pourront s'adresser directement à l'auteur.

Précis de la Chirurgie pratique, où l'on donne, d'après les plus grands maîtres, la plus sûre méthode d'opérer; avec des observations & réflexions sur la conduite que les praticiens doivent suivre dans les maladies les plus importantes; par M. *F\*\*\**, chirurgien-juré, correspondant de l'Académie de chirurgie, &c. A Avignon; & se trouve, à Paris, chez *Vincent*, 1766, in-12, deux volumes. Prix relié 5 livres.



COURS DE CHYMIE,  
*Ou Analyse des substances végétales , ani-  
males & minérales.*

*Guillaume-François Rouelle*, maître apothicaire, démonstrateur en chymie au Jardin du Roi, & des Académies royales des sciences de Paris & de Stockholm, & de l'Académie électoral d'Erfort, commencera ce cours, le lundi 17 Novembre 1766, à trois heures après midi, dans sa maison, rue Jacob, au coin de la rue des Deux-Anges.

---

AUTRE COURS DE CHYMIE.

*M. Mitouart*, maître apothicaire de Paris, ouvrira ce cours, le samedi 15 Novembre 1766, dans son laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg Saint-Germain.

---

*M. Antoine Petit*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, ancien professeur public d'anatomie, de chirurgie, de l'art des accouchemens, de l'Académie royale des sciences de Paris, de Stockholm, & de la Société royale d'agriculture, commencera son cours d'anatomie, mercredi 12 Novembre, à midi précis, dans son amphithéâtre, rue Sainte-Avoie, au Marais, près la fontaine.

# T A B L E.

<i>EXTRAIT d'un Mémoire sur l'Action du feu.</i> Par M. D'Arcet, médecin.	Page 387
<i>Lettre de M. Gosse fils, à M. Planchon, médecin, sur une Fièvre épidémique.</i>	398
— <i>adressée à M. Petit, médecin, contenant une Observation sur une Grossesse prolongée beaucoup au-delà du terme ordinaire.</i> Par M. Matteau, médecin.	423
<i>Observation sur la Superfétation dans une chatte.</i> Par M. Marrigues, chirurgien.	432
— <i>sur une Fracture compliquée des os du crâne.</i> Par M. Pommier, chirurgien.	435
— <i>sur les prompts Effets du quinquina dans une douleur périodique.</i> Par M. Bertrand, chirurgien.	442
<i>Observations sur les Hémorragies qui peuvent accompagner les plaies de tête.</i> Par M. Martin, chirurgien.	445
<i>Observation sur une Plaie de la glande parotide.</i> Par le même.	449
— <i>sur le danger qu'il y a de réunir les plaies après un certain tems.</i> Par le même.	451
— <i>sur une Plaie à l'œil.</i> Par le même.	454
— <i>intéressante, sur une Extirpation de matrice.</i> Par M. Anselin, chirurgien.	458
<i>Lettre de M. Tondy, chirurgien, sur un Emphysème.</i>	464
<i>Observations météorologiques, Septembre 1766.</i>	470
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1766.</i>	473
<i>Observations météorologiques faites à Lille, Août 1766.</i>	476
Par M. Boucher, médecin.	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1766.</i> Par le même.	475
<i>Livres nouveaux.</i>	476
<i>Cours de Chymie.</i>	479
<i>Autre Cours de Chymie &amp; d'Anatomie.</i>	Ibid.

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1766.  
**A Paris, ce 23 Octobre 1766.**

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

DÉCEMBRE 1766.

---

TOME XXV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.

## A V I S

*Pour le renouvellement des Souſcriptions  
du Journal de Médecine.*

C'eſt à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut ſ'adreſſer pour ſe procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Souſcription pour toute l'année, eſt de *neuf livres douze ſols* pour les perſonnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres* pour celles qui demeurent en Province, le port compris, lequel eſt fixé à quatre ſols par Cahier, ou Mois, pour quelque Ville du royaume que ce ſoit, & qu'on eſt obligé de payer au Bureau de Paris, avant le départ.

C'eſt à l'adreſſe ci-deſſus, que l'on envoie les obſervations & ouvrages qui peuvent y être inférés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne ſeront pas affranchis, ſeront au rebut.

On peut auſſi, pour ſe procurer ce Journal, ſ'adreſſer aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

DÉCEMBRE 1766.

---

EXTRAIT.

*Traité des fleurs blanches, avec la méthode de les guérir ; par M. RAULIN, docteur en médecine, conseiller-médecin ordinaire du roi, de la Société royale de Londres, des Académies royales des belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux & de Rouen, & de celle des Arcades de Rome, avec cette épigraphe :*

*E subjeſto vetuſtiſſimo ; noviſſimam promovemus ſcientiam. GALILÉE.*

*A Paris, chez Hériſſant, 1766, in-12, deux volumes.*

M. RAULIN a diviſé ſon ouvrage en trois parties. Il a deſtiné la première à la théorie des fleurs blanches : la ſeconde

Hij

traite des causes prochaines & immédiates de cet écoulement ; la troisieme enfin en contient la cure. Chacune de ces parties est divisée en sections ; chaque section en chapitres. Tâchons de développer la doctrine de cet auteur.

Il définit les fleurs blanches *des suintemens ou écoulemens , qui se font par les parties naturelles des femmes , d'humeurs aqueuses , sereuses , lymphatiques , muqueuses , bilieuses , chyleuses ou laiteuses , qui prennent différens caracteres , différentes couleurs , différentes odeurs , ou différens degrés de fétidité , selon la différence des causes qui les produisent.*

Les fleurs blanches surviennent à raison de quelques indispositions avant , après les règles , même pendant qu'elles ont lieu , & presque toujours sans suivre aucun période réglé : il arrive cependant quelquefois qu'elles sont périodiques ; souvent elles sont continuelles. Lorsqu'elles sont abondantes & continuelles , elles appauvrissent insensiblement la masse des liquides , & relâchent les solides ; ce qui dérange toutes les fonctions , & donne naissance à une foule de symptomes alarmans.

On voit , mais très-rarement , des fleurs blanches bénignes aux femmes saines : elles surviennent pour lors après des indispositions générales , ou à la suite des déränge-



mens des premières voies; elles ne sont pas de durée. Si, par quelque abus dans le régime, elles viennent à se prolonger, elles prennent sur la transpiration insensible, & sur les autres évacuations naturelles qu'elles ne suppléent pas, & conduisent insensiblement à des langueurs souvent dangereuses.

Les fleurs blanches étoient connues des anciens médecins; mais on ne voit, dans leurs observations, que des femmes d'un âge avancé, qui en soient affligées. Ce n'est que depuis qu'on s'est fait une habitude des excès & des abus dans le régime, que cette maladie est de tous les âges.

La première cause de cet écoulement n'est pas toujours dans l'*uterus*; il provient le plus souvent des changemens qui surviennent dans toute l'habitude du corps, & du désordre de la masse des liquides: notre auteur pense même que le chyle, le lait, la sérosité du sang, la lymphe, le suc nourricier, la bile, &c. s'écoulent, en partie, par ces voies, lorsqu'ils dégénèrent de leur essence & de leur nature, & que les organes destinés à les former, ne font point leurs fonctions; ce qui l'engage à examiner, dans un chapitre particulier, la nature du sang, du chyle & du lait, les dérangemens auxquels ils sont exposés, & la manière dont ils peuvent produire les fleurs blan-

ches : de-là il passe à la description de l'*uterus*, pour faire mieux sentir comment la matiere des fleurs blanches, qui a été fournie par ces humeurs dégénérées, se sépare dans ses émonctoires. Nous ne rapporterons de cette description, que ce qui nous paroîtra nécessaire pour faire mieux entendre ce que l'auteur dira du mécanisme de cette excretion contre nature.

Il admet, avec Vieussens, une grande quantité de vaisseaux vésiculaires lymphatiques, & de lymphatiques nerveux, qui, avec les vaisseaux sanguins, forment presque en entier le tissu de la matrice : les arteres sanguines fournissent une grande partie de ces lymphatiques ; & les autres proviennent de la premiere membrane propre de l'*uterus* : les uns aboutissent aux veines, & se terminent dans leurs parois ; & les autres, en se perdant & en se confondant ensemble, forment une substance cellulaire spongieuse. Les premiers, qu'on peut regarder comme artériels, portent la lymphe des arteres dans les veines ; & les autres méritent à peine le nom de *vaisseaux*, selon Vieussens même, parce qu'ils n'ont point de calibre membraneux. Ces vaisseaux percent enfin dans la cavité de la matrice & du vagin, après des complications & des circonvolutions infinies ; ils y forment une quantité immense de pores & de petits trous : ce

sont les issues qui fournissent l'écoulement des règles, & une humidité assez abondante.

Morgagni, dans l'examen qu'il a fait de plusieurs matrices de différens âges, les a toujours trouvé parsemées, dans leur face interne, de vésicules ou tubercules glanduleux, qui étoient plus ou moins apparens dans les différens sujets, & rendoient, dans leur état naturel, une humeur gelatineuse muqueuse dont la partie qui répond au col de ce viscere, étoit toujours enduite : pour peu qu'ils fussent dégénérés, cette mucofité changeoit de nature. C'étoit sur-tout dans les matrices des femmes qui avoient eu des fleurs blanches, que ces glandes étoient le plus sensibles; elles étoient remplies de la même humeur. Morgagni conclut de ces observations, & M. Raulin avec lui, que ces glandes vésiculaires étoient naturelles à la matrice; qu'elles filtroient une humeur muqueuse dont on la trouvoit toujours humectée, principalement vers son col, que ces glandes étoient dégénérées dans les fleurs blanches, & que l'humeur qu'elles filtroient, l'étoit aussi.

Les fleurs blanches diffèrent en couleur, selon les différentes qualités des humeurs qui se séparent de la masse des liquides; par les différens couloirs, & selon les caracteres qu'elles prennent dans l'*uterus*,

par le séjour qu'elles y font. Notre auteur ; se fondant sur l'autorité d'Hippocrate, d'Arétée, &c. les réduit aux dix espèces suivantes. *Elles peuvent être, 1° aqueuses, séreuses, semblables à l'eau & au petit-lait ; 3° lymphatiques ou troubles comme de la tisane : ( celle des médecins Grecs, sans doute, qui étoit une décoction d'orge très-épaisse ; ) 3° blanches comme du chyle ou comme du petit-lait ; 4° blanches, épaisses ; 5° blanches, presque dissoutes ; 6° gluantes, visqueuses, filamenteuses, d'un blanc terne, plus ou moins clair, plus ou moins foncé ; 7° couleur de pus ou purulentes ; 8° jaunes comme de la bile ; 9° verdâtres, livides ou noirâtres ; 10° enfin semblables à de la lavure des chairs.*

Indépendamment de ces couleurs, les fleurs blanches en prennent souvent d'étrangères ; celles, par exemple, des alimens dont on se nourrit. M. Raulin cite, à ce sujet, l'exemple d'une dame sujette aux fleurs blanches : toutes les fois qu'elle prenoit du chocolat au lait, le matin, pour son déjeûner, ses pertes en prenoient la couleur une heure après.

Ce n'est pas seulement par la couleur que les fleurs blanches diffèrent : les unes sont aqueuses & très-fétides ; les autres le sont moins : il y en a de denses, d'épaisses, de gluantes ; il y en a de denses, de bénignes

qui ne causent aucune irritation : d'autres sont âcres, irritantes, & quelquefois corrosives. Elles sont quelquefois aussi caractérisées par leur odeur qui est tantôt douce, tantôt forte & fétide, & quelquefois insupportable.

Après avoir développé le mécanisme des sécrétions, pour faire voir comment les différens organes qui y sont employés, donnent aux humeurs leur caractère particulier, notre auteur en conclut que, lorsque les sécrétoires sont viciés, les humeurs qui s'y séparent, doivent dégénérer & changer de nature. Il observe ensuite que l'*uterus* est, de tous les viscères, le plus susceptible de tels accidens, par la complication de ses vaisseaux, par sa substance cellulaire spongieuse, par le rapport qu'il a avec le reste du corps & avec tous les viscères dont il reçoit une partie des superfluités. Les trous, dont la substance intérieure est parsemée, & sa situation perpendiculaire, le rendent très-propre aux écoulemens qui lui sont naturels, & à favoriser ceux qui se font, par ces conduits, contre l'ordre de la nature.

Lorsqu'il survient quelque dérangement dans ce viscère, capable de troubler l'ordre de la circulation, l'excrétion de l'humeur aqueuse, qui arrose sa substance interne, ou sa cavité, augmente à propor-

tion, & elle forme un écoulement sensible : ce sont d'abord des fleurs blanches aqueuses, simples & bénignes assez ordinaires. Cet écoulement devient de plus en plus abondant, selon que les causes qui l'ont produit, subsistent & augmentent : les excrétoires sont irrités, ferrés, relâchés ; ils deviennent enfin propres à recevoir les liquides de toutes les especes, confondus les uns avec les autres. C'est d'abord la partie aqueuse du sang qui se présente ; c'est ensuite la fereuse, la fibreuse, la mucilagineuse, ( car notre auteur admet ces sortes de parties dans ce fluide, ) la bile, le chyle, le lait & le sang lui-même, lorsque le désordre est devenu considérable. Ces humeurs acquièrent même de nouveaux caractères, par le séjour qu'elles font dans ces viscères.

Les fleurs blanches sont une maladie qui n'est pas difficile à reconnoître : les plaintes des malades suffisent ordinairement pour cela ; & lorsqu'une pudeur mal-entendue les empêche de les déclarer, on peut s'en assurer par l'inspection de leurs linges, & même, selon notre auteur, par celle de leurs urines qui pour lors ont un sédiment piteux, plus blanc & plus crud qu'il ne doit l'être dans l'état naturel : d'ailleurs on y apperçoit des petits flocons blancs & piteux qu'on n'y voit pas dans toute autre circonstance. On distingue leurs différentes

qualités par leurs différentes couleurs & par la différence de leur consistance.

Les symptômes qui accompagnent les fleurs blanches, indiquent ordinairement le viscere d'où elles tirent leur source & leur caractère particulier. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails où il entre à ce sujet : il rapporte ensuite les observations lumineuses qu'Hippocrate nous a laissées sur leurs différentes couleurs. Mais ce que nous ne devons pas passer sous silence, c'est les signes qu'il donne, pour distinguer les fleurs blanches de quelques autres écoulemens avec lesquels on pourroit les confondre. Les règles décolorées, par exemple, se distinguent par la façon dont elles ont commencé, en ce qu'elles conservent ordinairement leurs périodes, quoique quelquefois elles deviennent continuelles, & en ce qu'elles sont toujours plus abondantes. On distingue les fleurs blanches du pus des ulcères de l'*uterus*, par l'absence des symptômes qui ont coutume d'accompagner ces derniers, & par la nature de l'écoulement qui est un véritable pus, de la sanie & un ichor, lorsqu'il y a ulcère ; par des douleurs aux reins, des pesanteurs & des inquiétudes dans le bas-ventre, & sur-tout dans tout le corps ; des douleurs aux cuisses, suite constante des engorgemens douloureux de la matrice, le prompt amaigrissement,

la fièvre lente, & quelquefois inflammatoire, &c.

Les gonorrhées se distinguent des fleurs blanches par leur siège : celles-ci proviennent toujours de la matrice & du vagin : pendant tout le tems qu'elles ont lieu, ce canal est enduit de la matiere de l'écoulement, au lieu que le siège des gonorrhées est toujours dans la vulve & dans les glandes : la matiere, qui s'en écoule, n'a aucune communication avec l'intérieur du vagin : d'ailleurs l'écoulement des gonorrhées est bien moins abondant que celui des fleurs blanches ; il est continuel, soit le jour, soit la nuit. Les fleurs blanches se ralentissent pendant la nuit ; elles se ramassent dans le vagin, par rapport à la situation horizontale qui ôte à l'évacuation sa pente ordinaire. Lorsque les femmes se levent, ou lorsqu'elles urinent, ces fleurs blanches coulent tout-à-coup, plus ou moins en abondance, selon la quantité qui en a été retenue. Enfin, en comprimant avec le doigt le corps glanduleux qui est sous l'urètre, on voit sortir par ses canaux excrétoires, l'humeur dépravée dont il est imbu ; ce qui n'arrive point dans les fleurs blanches. Lorsque ces deux maladies sont compliquées, on le reconnoît par le concours des signes qui caractérisent l'une & l'autre.

Nous avons déjà dit, d'après l'auteur que



nous analysons, que la cause des fleurs blanches peut provenir de tout le corps en général, & de chaque viscere en particulier. Si elles se suppriment par quelque accident que ce soit, la maniere, qui les forme, se reporte ordinairement par métafaste sur les parties où elles avoient pris leur source ; & elle y cause alors des maladies qui deviennent plus ou moins dangereuses, selon la durée de la suppression de cet écoulement, selon ses différentes qualités, selon la sensibilité & la délicatesse des viscères & des parties où se fait la métafaste. De toutes les parties & de tous les viscères, il n'en est point de plus propre que les poumons à recevoir les impressions des métafastes des fleurs blanches : la suite la plus ordinaire est la phthisie, & souvent la mort : notre auteur en apporte plusieurs exemples.

Notre auteur range l'air humide parmi les causes éloignées qui peuvent produire les fleurs blanches. En effet, on sçait qu'elles sont fréquentes, & même endémiques dans les pays humides & marécageux, dans un air chargé de vapeurs & d'exhalaisons, comme la Hollande & les villes qui sont au milieu des eaux, & près des marais. Bien plus, on les a vues épidémiques dans certaines constitutions du tems, sur-tout lorsqu'elles sont humides : on en a un exemple dans l'*Histoire des Maladies de Breslau*,

La constitution de l'année 1702 fut très-humide ; elle produisit, entr'autres maladies, des fleurs blanches très-abondantes. Mais rien ne contribue plus à les multiplier, que l'abus que l'on fait de certains alimens, & sur-tout de certaines boissons. Sylvius Delboë a observé que cette maladie est devenue très-fréquente en Hollande, par le trop grand usage qu'on y fait d'alimens visqueux, difficiles à digérer, & de ceux qui se corrompent aisément, tels que les légumes, les farineux, les laitages, les viandes salées, fumées, les coquillages, &c. Parmi les boissons, dont l'abus peut contribuer à la production de cette maladie, M. Raulin place les eaux croupissantes, chargées de substances étrangères; le vin, le vinaigre, le cidre, la biere, les ratafias, le café, le thé, le chocolat. Les autres causes, auxquelles cet auteur attribue également cette maladie, sont les veilles excessives, une vie passée dans la mollesse & dans l'oïveté, un sommeil trop long, les excrétiions trop abondantes, retardées ou supprimées; des couches laborieuses, les passions de l'ame, surtout celles qui proviennent de la tristesse; la délicatesse du tempérament, soit qu'elle soit naturelle ou accidentelle. Enfin les meres qui ne nourrissent pas leurs enfans, y sont ordinairement sujettes : il semble que c'est une punition que la nature leur

inflige , pour n'avoir pas rempli son vœu , & pour avoir refusé à leurs enfans une nourriture qu'elle avoit préparée , dans leur sein , avec tant d'appareil.

Les causes , dont nous venons de faire l'énumération , sont toutes extérieures : il en est d'autres qui existent dans les corps même : ce sont ces causes qu'il faut détruire , si l'on veut guérir les fleurs blanches. M. Raulin les appelle *prochaines* , pour les distinguer de celles qui résident dans l'*uterus* , & qui produisent immédiatement l'écoulement , auxquelles il donne le nom d'*immédiates*. Ces causes prochaines sont des dérangemens qui se font dans les solides ou dans les fluides du corps humain , le plus souvent à l'occasion des causes extérieures dont nous venons de parler. Le plus ordinaire de ces dérangemens est le relâchement des solides , & l'appauvrissement ou la fonte des fluides , qui en est la suite ; la trop grande roideur des fibres , d'où résulte la densité excessive des fluides , qui donne lieu à la séparation de la sérosité ; celle-ci , ne pouvant plus se mêler au reste des humeurs , s'échappe par tous les couloirs , & sur-tout par l'*uterus* , & l'irritabilité de ces mêmes fibres , ou cette disposition qui les expose à l'action des parties âcres qui les touchent ; disposition qui , le plus souvent , est l'effet de leur délicatesse & des

passions de l'ame. Les différens vices que les humeurs contractent, ne sont pas moins propres que les dérangemens des solides, à produire ces écoulemens contre nature.

Mais ce n'est pas seulement les dérangemens généraux, qui arrivent à tout le corps, qui donnent naissance aux fleurs blanches; elles sont souvent l'effet de l'indisposition particulière d'une partie quelquefois très-éloignée. Lorsque la tête est humide & pleine d'humeurs, dit Baillou, l'écoulement des fleurs blanches provient de la tête, & non pas de l'*uterus*. Hoffman & d'autres observateurs ont reconnu que la suppression de l'écoulement habituel de la mucofité des narines pouvoit donner naissance aux fleurs blanches. Le même Baillou a encore observé que les femmes sujettes à des catarrhes, & celles dont les poumons sont abreuvés de sérosités, sont très-sujettes à ces écoulemens: l'humeur surabondante dans les viscères de la poitrine, ajoute M. Raulin, se fraie, dans ces circonstances, des routes vers l'*uterus*. Il en est de même de celle qui se sépare dans les mammelles: on a vu non-seulement des femmes nouvellement accouchées, mais même un tems considérable après les couches, rendre des fleurs blanches laiteuses. Mais il n'est point de cause plus fréquente de ces écoulemens contre nature, que le vice  
des

des digestions, occasionné par les dérangemens des viscères qui y concourent, sur-tout de l'estomac, du foie, de la rate, &c.

Le relâchement général des solides a été regardé ci-dessus comme une cause prochaine des fleurs blanches : M. Raulin place le relâchement particulier des fibres de l'*uterus* parmi les causes immédiates de cette maladie : il a déjà observé que ce viscère étoit perpétuellement arrosé d'une humeur séreuse, dont la surabondance, effet nécessaire du relâchement des vaisseaux utérins, donnoit naissance aux fleurs blanches bénignes. Les autres dérangemens de la matrice, capables de produire immédiatement, & par eux-mêmes, cette maladie, sont les engorgemens sanguins qui, retardant ou arrêtant le cours de la lymphe dans ses vaisseaux & dans ses cellules, donnent lieu à des dilatations, des relâchemens de ces derniers vaisseaux qui, pour nous servir des expressions de notre auteur, décident des écoulemens en blanc, & établissent des fleurs blanches ; les engorgemens séreux, ou lymphatiques, qui donnent naissance aux tubercules, aux squirrhes, aux cancers, &c ; les tumeurs des ovaires, & même celles qui se forment dans les viscères qui environnent la matrice ; un grand nombre d'observations constatent qu'elles sont sou-

vent suivies de fleurs blanches. L'auteur, après avoir développé la nature de ces causes, a cru devoir examiner les systèmes que quelques auteurs avoient proposés, pour en expliquer l'origine : nous ne le suivrons pas dans ce morceau de critique, qui termine le premier volume & la seconde partie ; nous passerons immédiatement à la troisième, ou à la partie thérapeutique de son ouvrage ; partie qui est la plus étendue, & qui occupe seule le second volume.

M. Raulin a divisé cette troisième partie en trois sections, dans lesquelles il traite, 1<sup>o</sup> des moyens de préserver des causes éloignées des fleurs blanches, & de remédier à leurs effets ; 2<sup>o</sup> de la cure des causes prochaines des fleurs blanches ; 3<sup>o</sup> de celle des causes immédiates. Il a suivi, à l'égard du traitement que chacune de ces causes exige, le même ordre qu'il avoit suivi, pour les exposer dans les deux premières parties. Nous allons tâcher de donner une idée générale de sa méthode curative : on sent bien que nous ne pouvons pas entrer dans de grands détails à ce sujet ; nous en dirons cependant assez pour faire connoître sa manière de procéder, & ses moyens curatifs.

L'habitude fait supporter jusqu'à un certain point les promptes & fréquentes variations de l'air, & les autres excès de sa température : cependant les tempéramens

les plus robustes en souffrent très-souvent. Les femmes délicates, les valétudinaires en sont toujours plus ou moins affectées. Le changement d'air dans une atmosphère plus égale, & moins agitée, pourroit les garantir des accidens dont elles sont menacées. Il faudroit choisir cette atmosphère, s'il étoit possible, à une distance très-prochaine du pays où elles sont habituées : si elles s'en éloignoient, elles s'exposeroient à de nouvelles épreuves ; les émigrations à des distances éloignées ont rarement réussi, selon notre auteur. Un exercice modéré dans un air libre, met souvent à l'abri des accidens qui dépendent des variations de l'air & de ses autres altérations. On remédie, par des moyens connus, à la chaleur excessive de l'atmosphère qui fait faire de grands progrès aux fleurs blanches, comme M. Raulin l'observa à la fin de l'année 1765. Il conseille de joindre aux secours extérieurs, tels que les bains, la clôture des appartemens pendant le jour, leur arrosement, &c. les remèdes intérieurs, propres à rafraîchir les entrailles, à tenir les liquides coulans, à les délayer, en les humectant. On doit même recourir à de petites saignées, si la chaleur a été au point de produire une fausse pléthore qui ne manqueroit pas d'augmenter l'écoulement, par la gêne qu'elle met

ordinairement dans le cours des liqueurs.

Lorsque l'humidité se joint à la chaleur, elle dispose toutes les humeurs à une dissolution putride : rien n'est plus propre à produire les fleurs blanches. Notre auteur conseille, dans cette constitution, les alimens pris des végétaux, de préférence aux animaux, les boissons légèrement acidulées, les remèdes toniques, tels que le quinquina, la cascarille, le cachou, les baumes naturels, &c. de légers purgatifs acidulés, &c.

Tout le monde connoît les moyens les plus propres à corriger le froid de l'atmosphère. Mais, lorsqu'on en a senti les effets, on est obligé d'y remédier : les moyens que l'auteur propose pour cela, sont la saignée & la diète, pour détruire la pléthore que la suppression des évacuations a coutume de produire ; les boissons théiformes, émollientes & légères, pour délayer les liqueurs condensées par le froid.

Lorsque les fleurs blanches sont l'effet du dérangement des digestions, occasionné par l'abus des alimens, on y remédie, en rétablissant cette fonction importante, par un régime convenable, & par des remèdes capables de corriger le désordre que les alimens mal conditionnés ont fait dans les organes & dans les fluides. Notre auteur recommande sur-tout l'usage des purgatifs &



des délayans, lorsque ces désordres sont l'effet de l'excès des alimens. Le seul moyen de prévenir les mauvais effets qui résultent de l'abus & de l'excès des liqueurs fermentées, est d'en modérer l'usage, & d'observer un régime de vie, doux & humectant : le petit-lait convient sur-tout dans ces sortes de cas. Le thé, le café & le chocolat, sur-tout le chocolat de santé, seroient plus propres à remédier aux fleurs blanches, qu'à les produire, si on n'en abusoit pas. Mais on en abuse toujours; & cet abus produit souvent cet écoulement contre nature. On ne remédie à cet effet, qu'en se modérant sur leur usage.

Le mouvement prévient les abus d'un repos excessif; il remédie aux mauvais effets qui en résultent. Le repos, à son tour, prévient les effets d'un exercice porté à l'excès, & il guérit des incommodités qui en proviennent. Il en est de même du sommeil à l'égard de la veille, & de la veille à l'égard du sommeil.

Nous avons dit que les évacuations excessives, supprimées ou retardées, donnoient souvent lieu aux fleurs blanches : ce sont sur-tout l'insensible transpiration, les règles & les lochies, dont les dérangemens produisent ce genre de maladie. Les moyens de remédier à l'excès de la transpiration,

doivent être relatifs aux causes qui le produisent. M. Raulin en reconnoît deux , le relâchement des fibres , & la dissolution des humeurs. Il propose , pour remédier au relâchement des solides , les remèdes qu'on sçait propres à réveiller leur ton ; les tisanes de corne-de-cerf , les infusions ou décoctions , tantôt acides , tantôt ameres ; les legers cordiaux , les opiates stomachiques & toniques , les préparations martiales , &c. Il veut qu'on remédie à la dissolution des fluides par les mêmes secours. Mais si cette dissolution étoit l'effet d'un vice scorbutique , il propose d'avoir recours aux antiscorbutiques. On prévient la diminution de la transpiration insensible , en se faisant faire , matin & soir , des frictions sèches sur tout le corps , en se tenant dans un air libre , pur & serein , en se nourrissant d'alimens doux , aqueux , faciles à digérer , en faisant un exercice modéré. On seconde tous ces moyens par des infusions théiformes de plantes stomachiques & diaphorétiques.

Les pertes rouges , qui se font par l'*uterus* , reconnoissent le plus souvent pour cause la pléthore ; aussi les saignées sont-elles , selon notre auteur , le moyen le plus efficace qu'on a coutume d'employer , pour les arrêter : on y joint le régime , les boissons humectantes & délayantes , &c. Si elles sont

l'effet d'un relâchement des vaisseaux, on y remédie par les moyens indiqués contre ce désordre. Quelquefois elles sont entretenues par des engorgemens & des obstructions : pour lors, on est obligé d'avoir recours à d'autres moyens que nous indiquerons ci-dessous. Ceux que M. Raulin indique, pour rétablir les règles diminuées ou supprimées, sont encore la saignée, les bains, les humectans, les relâchans en boisson, en fomentations & en lavemens. Mais si, malgré ces secours, les règles ne se rétablissent pas, la maladie dégénere en cacochymie, & demande pour lors, qu'on fasse usage d'aromatiques, d'apéritifs, d'amers, de savonneux, de toniques, de martiaux, de cordiaux, de purgatifs les plus doux. Les pertes rouges, qui accompagnent quelquefois les couches laborieuses, exigent, outre ces secours, qu'on ait égard à l'état de la matrice qui est souvent enflammée.

Nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans les détails où il entre sur les moyens de prévenir les effets de ce qu'il appelle *délicatesse de constitution considérée comme cause éloignée de fleurs blanches*, & sur ceux de garantir les meres des fleurs blanches, auxquelles elles s'exposent, en ne nourrissant pas elles-mêmes leurs enfans. Ces deux chapitres contiennent en abrégé la théorie

& la cure de toutes les maladies des tempéramens, & de celles des femmes en couches, & ne sont nullement susceptibles d'extrait. Nous renverrons donc nos lecteurs à l'ouvrage lui-même; & nous passerons à la seconde section de la troisième partie, ou à la cure des causes prochaines des fleurs blanches.

On doit placer à la tête des causes prochaines des fleurs blanches cette disposition particulière dans les solides & les fluides que certaines personnes reçoivent de leurs parens, & qui les exposent aux fleurs blanches. Des observations sans nombre nous ont appris que cette maladie se transmettoit, en effet, de la mère à la fille. Quoique rien ne soit si difficile que de changer ces dispositions héréditaires, il est cependant des moyens d'en prévenir ou du moins d'en diminuer les effets. Ces moyens sont un exercice modéré, mais soutenu; des alimens sains, pris avec sobriété; d'éviter les passions, de favoriser les digestions & les sécrétions, sur-tout celle de la bile. On peut espérer de les guérir, en modérant le ton des fibres, lorsqu'il est trop rehaussé, & en le rétablissant, lorsqu'il a fléchi. On a déjà vu que, lorsque ces fibres sont trop roides, les liquides acquièrent bientôt une densité morbifique, & que, lorsque les premières

sont relâchées, ceux-ci tendent à la dissolution. M. Raulin en conclut qu'en rétablissant le ton des solides dans l'ordre de la nature, on remédie au défaut de consistance des liquides, & que les remèdes propres à corriger ce dernier défaut, corrigent aussi le premier.

Pour donner à nos lecteurs une idée plus exacte de la manière dont M. Raulin traite ses sujets, nous croyons devoir transcrire ici l'observation suivante qui nous a paru, par son importance, mériter de trouver une place dans notre Extrait.

» Je fus appelé, dit-il, au commence-  
 » ment de l'année 1754, pour voir une  
 » demoiselle de huit ans, qui avoit, depuis  
 » plus de six mois, des fleurs blanches fé-  
 » reuses : elle étoit maigre, & ressentoit  
 » déjà des tiraillemens dans l'estomac. Je  
 » m'informai si la mere n'avoit point de  
 » fleurs blanches, lorsqu'elle étoit grosse de  
 » sa fille : elle avoua qu'elle en avoit pour  
 » lors ; qu'elles subsistoient toujours, &  
 » qu'elle en étoit très-affoiblie. Dès ce mo-  
 » ment, je regardai l'écoulement de la fille  
 » comme héréditaire : d'ailleurs la petite  
 » malade avoit toujours été nourrie avec du  
 » lait, des potages, des poulets & des com-  
 » pôtes : on lui faisoit boire du vin, dès le  
 » berceau : à peine avoit-elle deux ans,

» qu'on lui permit de prendre, tous les jours ;  
» alternativement du thé , du café , du cho-  
» colat ; & elle ne sortoit jamais de sa maison  
» ou de son jardin , & tout cela , disoit-on ,  
» par rapport à son extrême délicatesse.  
» Après ce récit , il ne falloit pas beaucoup  
» de réflexion , pour reconnoître en cette  
» demoiselle une double cause de fleurs blan-  
» ches ; l'une héréditaire , & l'autre com-  
» pliquée & acquise par les abus d'un régime  
» si mal-entendu que celui qu'on lui faisoit  
» observer. J'annonçai aux parens , qu'il  
» n'y avoit qu'une seule ressource que l'on  
» pût tenter pour la guérison de la petite ma-  
» lade ; c'étoit de lui faire faire un séjour de  
» deux ou trois ans , dans une campagne où  
» les eaux fussent bonnes , l'air vif , & le  
» climat tempéré , & de l'y nourrir de la  
» même façon dont se nourrissent les pay-  
» sans , & des mêmes alimens. . . On choisit  
» la maison d'un fermier , située sur une  
» hauteur qui formoit une espèce de mon-  
» tagne : elle étoit environnée de plaines  
» arrosées par de grandes rivières. Lorsque  
» la petite malade fut arrivée à ce nouveau  
» séjour , on lui donna une gouvernante de  
» la campagne , qui n'étoit pas instruite du  
» régime de vie pernicieux qu'on lui faisoit  
» observer à la ville. Je ne lui permis , pour  
» nourriture & pour boisson , que le pain ,

» le potage des fermiers, leurs légumes,  
 » quelques fruits, & l'eau d'une source très-  
 » vive & très-abondante, qui sortoit d'un  
 » rocher voisin, & qui couloit vers le midi.  
 » Je fis joindre l'exercice à ce régime; elle  
 » ne déjeûnoit pas, sans avoir marché dans  
 » la campagne, pendant demi-heure : après  
 » avoir déjeûné, elle se promenoit, avant  
 » le dîner, jusqu'à ce qu'elle fût fatiguée;  
 » elle en faisoit de même l'après-midi. Ces  
 » exercices étoient réglés & continués sans  
 » interruption, à moins que le tems ne fût  
 » très-mauvais, ou les dehors de la maison  
 » impraticables. Elle prenoit, tous les ma-  
 » tins, en se levant, quelques gouttes de  
 » baume du Pérou, & buvoit par-dessus une  
 » tasse d'infusion d'écorce amere de biga-  
 » rade. On mettoit, tous les huit jours, dans  
 » la premiere cuillerée de soupe, à son dîner  
 » seulement, quelques grains de rhubarbe  
 » en poudre : on la continuoit deux ou trois  
 » fois, jusqu'à ce qu'elle eût lâché le ventre.  
 » On suspendoit, de tems en tems, tous ces  
 » remedes, afin que la nature ne s'en fît  
 » point une habitude, & qu'ils continuassent  
 » de produire l'effet qu'on s'en proposoit.  
 » Un an après avoir commencé, on s'ap-  
 » perçut que les forces se rétablissoient, &  
 » que la transpiration étoit devenue assez  
 » abondante pour former de petites moiteurs

» qui n'avoient point lieu auparavant : on  
 » les secundoit, en retardant d'une heure  
 » le lever de la malade, & en lui faisant  
 » prendre son baume deux heures avant son  
 » lever, & par-dessus une tasse d'infusion  
 » chaude de véronique mâle, & de quelques  
 » zestes de bigarade, en guise de thé. L'é-  
 » coulement des fleurs blanches commença  
 » alors à diminuer insensiblement, & par  
 » degrés : il cessa totalement vers la fin de  
 » la seconde année de l'usage de l'exercice  
 » & des remèdes. Quelque tems après, on  
 » mit la demoiselle au couvent, où elle ob-  
 » serva un régime régulier, mais moins sé-  
 » vere. J'appris, quatre ans après, qu'elle  
 » n'avoit plus eu de fleurs blanches ; qu'elle  
 » étoit réglée, & qu'elle jouissoit d'une  
 » santé parfaite.

Nous sommes forcés de terminer ici cet  
 Extrait : l'auteur traite, dans le reste de  
 son ouvrage, de la cure des autres causes  
 prochaines & immédiates dont nous avons  
 fait l'énumération, & à chacune desquelles  
 il a consacré un chapitre.







## OBSERVATION

*Sur un Tetanos; par M. GUINDANT, docteur de l'université de médecine de Montpellier, agrégé au collège d'Orléans, & médecin en survivance de l'Hôtel-Dieu.*

*Aliquando febris morbi remedium potius quam morbus.....*

De toutes les maladies qui affligent le corps humain il n'y en a point, je crois, de plus terribles, & dont les suites soient plus funestes, que la convulsion.

Le 8 du mois d'Août dernier, faisant la visite des malades qui sont dans l'Hôtel-Dieu de cette ville, à la place de celui dont j'ai la survivance, qui venoit de partir pour la campagne, je trouvai *Therese Boffin*, fille domestique, âgée de vingt ans, d'un tempérament phlegmatique & assez robuste, qui étoit dans son lit, roide comme une barre de fer, sans pouvoir pencher ni d'un côté ni d'autre; la respiration difficile; le visage rouge; les yeux étincelans & presque hors de la tête; le pouls dur, ferré & vis; le tout accompagné de mouvemens convulsifs de la mâchoire inférieure, & d'un serrement de dents périodique, tel

qu'à peine pouvoit-elle avaler. A cela se joignoient des douleurs de reins inexprimables, & une impatience si considérable, qu'à peine pouvoit-elle supporter le lit. Mais, ce que je trouvai de surprenant, c'est que, dans un spasme aussi général, le ventre étoit resté libre, & que les reins & la vessie faisoient leurs fonctions ordinaires.

Je questionnai cette fille, pour tâcher de découvrir la cause de cette maladie : je n'eus d'autre réponse d'elle, que des pleurs & des cris. Une sœur, qui me suivoit, me dit que cela ne devoit point me surprendre, vu qu'elle gémissoit la plus grande partie de la journée : cependant, à force de l'interroger, j'eus la satisfaction de lui voir interrompre le cours de ses larmes, pour me répondre, (à la vérité, avec beaucoup de difficulté,) qu'elle n'en sçavoit rien, sinon que sa maladie avoit commencé par des douleurs de reins, qui l'avoient conduit ensuite dans l'état où je la voyois. J'eusse souhaité de sçavoir si les urines couloient sans difficulté, dans ce tems-là ; mais ni elle ni les personnes qui me suivoient, ne purent me satisfaire sur cet article, ainsi que sur quelques autres dont j'aurois voulu être instruit.

Voyant que je ne pouvois être éclairci sur aucun point de mes demandes, je fis ce qu'on doit faire en pareil cas : ce fut de demander au garçon chirurgien, porteur du

formulaire, le traitement que le médecin ordinaire avoit employé jusqu'ici. Les saignées de bras, celles de pied, qui avoient été répétées jusqu'à dix-sept fois; les potions huileuses & anti-spasmodiques, les infusions de fleurs de tilleul & de mélisse, les tisanes sudorifiques, les apozèmes rafraîchissans, les lavemens émolliens, les fomentations émollientes, les linimens, les bains chauds, les bouteilles d'eau à côté des extrémités supérieures, inférieures, furent les remèdes que j'entendis nommer : cependant, malgré tous ces remèdes & les évacuations, tant par les saignées que par l'huile d'amandes-douces, le corps étoit resté roide comme du fer, sans pouvoir aucunement se plier.

Dans ces fâcheuses circonstances, les indications que j'eus à remplir, furent de débarrasser le genre nerveux, de dissiper les stases, de résoudre les engorgemens, de rétablir la souplesse par tout le corps, & de procurer enfin un calme général. Ce qui me donnoit quelques espérances, étoit que cette maladie existoit depuis trois semaines environ, & que le pere de la médecine dit, dans un aphorisme : *Qui tetano corripuntur, intra quatuor dies intereunt ; has vero si effugerint, sani fiunt.* Aphor. 6, sect. v. En conséquence, loin de continuer les saignées, dont on avoit fait certainement abus,

( cela n'est pas rare dans ce pays-ci, ) & les autres remèdes qu'on avoit déjà employés, je changeai exactement tout, excepté cependant l'huile d'amandes-douces que je fis donner par cuillerée, en vue de calmer, de détendre les fibres, & de tenir toujours le ventre libre ; & je substituai, pour médicament externe, une onction faite avec le baume nerval, sur toute l'épine, à commencer depuis la première vertèbre du col, jusqu'à la dernière des lombes ; &, pour médicament interne, du lait coupé avec de la décoction de cerfeuil, recommandant de ne lui donner autre chose que cela, avec de la tisane ordinaire.

Ces remèdes soulagerent cette fille, & la mirent en état de remuer un peu le col & les jambes, ( ce qu'elle n'avoit pu faire en trois semaines de tems ; ) mais le corps conserva toujours sa roideur, depuis la clavicule jusqu'à l'os des iles, sans pouvoir aucunement se plier. Voyant, le sixième jour, qu'elle n'étoit pas plus avancée que le premier, & que la convulsion subsistoit toujours avec un pouls dur, serré & vif, & qu'il n'y avoit, pour toute diminution de symptômes, qu'un mouvement obscur de la tête sur le tronc, & une respiration plus aisée, je m'imaginai qu'en développant le pouls, & suscitait la fièvre, je pourrois, par ce moyen, briser les obstacles & les engorgemens,

engorgemens, & débarrasser le gente nerveux : autorisé d'ailleurs, par un aphorisme d'Hippocrate, qui dit : *Convulsione, aut tetano laboranti, febris succedens morbum solvit*, je ne balançai point à abandonner tous les remèdes dont je venois de me servir ; je crus mieux faire & remplir les indications, en y substituant un topique épispastique : en conséquence, je fis marquer les emplâtres vésicatoires, & j'ordonnai qu'on en appliquât un à chaque jambe : ce fut le 14 que cela fut exécuté. Le soir, à cinq heures, je revis cette fille ; & je lui trouvai le pouls vraiment développé & fréquent. Je lui demandai comment elle se trouvoit. Elle me répondit que, sur les deux heures après midi, elle avoit senti des douleurs extrêmement violentes, depuis les pieds jusqu'à la hauteur des cuisses ; mais que, quelque tems après, elles s'étoient heureusement fixées sur l'endroit où étoient les emplâtres ; qu'en outre, elle sentoit intérieurement une chaleur qui la consumoit. Quoique je ne remarquasse encore aucun soulagement, du moins sensible, dans la convulsion, j'augurai cependant bien de la fièvre qui étoit survenue ; je ne fis donc que prescrire de l'eau de riz, pour tempérer & délayer un peu les humeurs, & je me retirai.

Le lendemain, faisant ma visite, & étant parvenu au lit de la malade dont je parle, je lui vis avec plaisir un air bien plus tranquille, & une humeur bien plus supportable, que ci-devant : le pouls étoit égal & net; la peau fraîche & saine. Lui ayant demandé comment elle se trouvoit, & si les vésicatoires lui avoient procuré quelque soulagement, elle me répondit gaiement qu'elle avoit beaucoup souffert dans l'espace de vingt-quatre heures, mais que, depuis qu'on avoit pansé les vésicatoires qui avoient rendu beaucoup de sérosités, elle se trouvoit beaucoup mieux, & presque en état de marcher. En effet, je lui vis remuer tout le corps assez facilement. J'ordonnai de continuer les mêmes remèdes, c'est-à-dire l'eau de riz & le suppuratif; & je fis ajouter une soupe légère. Le soir, je trouvai cette fille sur le bassin; & elle s'y étoit mise elle-même. Le lendemain matin, je la trouvai avec la résolution de se lever après-dîner; je lui fis donner la portion sans vin : le soir, je la vis se promenant avec un bâton, à la vérité; mais, le surlendemain, elle marcha sans aucun secours. Voyant que les plaies des jambes ne rendoient plus rien, & étoient prêtes à se dessécher, je fis mettre dessus de la poudre de céruse, qui les cicatrisa bien promptement; & cette fille sortit

de l'Hôtel-Dieu , huit jours après l'application des emplâtres vésicatoires , parfaitement guérie ; & fort contente d'être tombée entre mes mains , & d'avoir passé comme de la mort à la vie.

---

## OBSERVATIONS

*Sur les Vertus de l'Extrait de Saturne ;  
par M. DELABROUSSE, docteur en  
médecine de Montpellier , & de l'Académie royale des sciences de la même  
ville.*

Catherine Moulet fut prendre de la viande pour son petit ménage. Le boucher voulut couper un gros os , pour le lui donner : dans le tems qu'il appuya son coup de hache , il se détacha un squille qui lui donna dans l'œil gauche. Il se forma tout de suite une ophthalmie très-considérable , au point qu'elle resta deux jours , sans pouvoir ouvrir ses paupières : elle y avoit appliqué du vin chaud qui l'avoit tourmentée pendant la nuit. Sa mere me pria de l'aller voir. Je me servis de l'eau végéto-minérale de M. Goulard , qui la guérit trois jours après. Il lui restoit cependant une petite fossette dans la cornée transparente , qu'avoit pro-

K k ij

duit l'impulsion de ce corps étranger , avec quelques petits points rouges : l'un & l'autre se dissipèrent , en continuant le même remède.

J'ai guéri , avec l'extrait de Saturne , une dartre farineuse au visage d'une dame ; & j'ai dissipé un éréthéle à la jambe de M. Jossaud. Mais rien ne m'a tant marqué la vertu de ce remède , que l'observation suivante , dont M. Pilot , illustre académicien , a été le témoin , pendant son séjour à Aramon.

Le troisième fils de Manivet , âgé de douze ans , eut , il y a deux ans , la petite vérole : il fut guéri par la seule nature qui est le médecin ordinaire de la campagne. La curation ne fut point parfaite , puisque la suppuration entra en partie ; ce qui a été suivi , depuis ce tems jusqu'aujourd'hui , de beaucoup d'infirmités. Il n'y a pas long-tems qu'il lui survint deux ulcères à la jambe.

On me l'amena , après avoir essayé beaucoup de topiques , & des remèdes différens : je trouvai la jambe fort gorgée , avec ses ulcères légèrement sanieux , & d'autres petits points rouges qui commençoient à pululer.

Je fis appliquer de l'extrait de Saturne : à peine en eut-on mis deux fois , que , dans



vingt-quatre heures , la jambe reprit son état naturel ; l'enflure & la rougeur disparurent : il ne restoit plus que les deux ulcères , dont le diamètre étoit rétréci. Je fis continuer l'extrait pour le panséement des ulcères , & je fis appliquer un linge trempé dans l'eau vé géto - minérale , autour de la jambe ; ce qui continua à faire des merveilles. Comme le sujet avoit besoin de quelques remèdes intérieurs , je choisîs , par préférence , le lait de vache , coupé avec l'infusion du *dulcamara* , qu'il continua pendant trois semaines , de même que l'eau vé géto - minérale ; ce qui acheva sa parfaite guérison.

Depuis ce tems , je me fers de cet extrait , avec beaucoup de succès , dans toutes les plaies , les enflures , & sur-tout dans les gales qui ont résisté le plus souvent aux remèdes , & dans lesquelles je ne fais que bafiner les boutons , ou humecter les croûtes. On doit à M. Goulard de Montpellier la perfection de ce remède ; & les heureuses expériences qu'il en a faites , se trouvent rassemblées dans le livre qu'il a fait imprimer à ce sujet.



## L E T T R E

*De M. BAYLE, chirurgien-juré à Nonette, près d'Issoire en Auvergne, à M. ROUX, docteur en médecine, & auteur du Journal ; contenant la Description d'un Fœtus venu au monde vivant, dans lequel on n'a point trouvé de cerveau.*

MONSIEUR,

Le 12 Octobre 1765, je fus appelé à Orfonette, pour délivrer la femme du nommé *Austremoine Faye*, qui étoit dans les douleurs de l'enfantement depuis trois jours . . . . Il s'en falloit de trois semaines qu'elle ne fût à terme. Cet accouchement prématuré parut avoir été occasionné par un petit voyage de demi-lieue, qu'elle fit dans un tems pluvieux; ce qui l'obligea, pour se mettre à l'abri de l'orage qui grossissoit, d'accélérer sa marche, pour arriver à l'endroit de sa demeure. Aux premières douleurs, qui furent violentes, le suintement de la matrice parut: l'orifice de l'*uterus* se dilata; & l'écoulement des eaux, qui suivit d'assez près ces premiers efforts de la nature, précipiterent la chute de la tête de l'enfant dans le petit bassin. Une matrone de l'endroit, à qui ces

bonnes gens confierent le soia de cet accouchement, resta dans l'expectative jusqu'au troisieme jour, esperant que la nature expulseroit d'elle-même ce fardeau . . . . Mais voyant que son attente étoit trompée, elle tenta, après avoir ondoyé l'enfant sous condition, de le tirer à quelque prix que ce fût; &, par différens moyens, elle vint à bout de dégager la tête, & de tirer un enfant qui donna des signes de vie, l'espace d'environ deux minutes. . . . Comme le délivre, devenu adhérent dans le fond de la matrice, n'avoit pas obéi à la premiere manœuvre, elle me fit appeller, le troisieme jour. Je trouvai la malade dans une foiblesse extrême; ce qui m'engagea à lui prescrire des cordiaux; &, sans trop tarder, je me mis en état d'extraire ce corps étranger; opération que j'exécutai heureusement, dans moins d'un demi-quart d'heure. . . . Satisfait sur ce point, je demandai à voir l'enfant mort: ce fut avec peine qu'on me l'accorda. Je le pris; &, du consentement des parens, je l'emportai chez moi. Le lendemain, j'examinai la tête qui me parut hideuse. J'aperçus, entre la premiere vertebre du col, luxée & fracturée dans son entier, & l'apophyse basilaire, une très-grande poche dans laquelle étoit contenue une masse pulpeuse, de la grosseur d'un œuf de poule, couverte d'une enveloppe assez forte, & entrelacée

d'un nombre infini de vaisseaux sanguins. 72  
Je regardai dès-lors cette substance pulpeuse comme une portion du cerveau enveloppé de ses membranes ordinaires, que les efforts de l'accouchement, l'étranglement du passage, & les différentes secousses de l'accoucheuse, mal ménagées, avoient déterminé à s'échapper par le trou occipital. . . . Pour me convaincre du fait, je fis une section verticale sur les os du crâne; après en avoir séparé le cuir chevelu & le péricrâne, par le moyen de mon élévatoire, j'enlevai les deux pariétaux, le coronal & l'occipital, que je cassai en partie. . . . Ma surprise fut grande de voir que le cerveau manquoit entièrement, & que la tente du cervelet, qui sépare ces deux viscères, étoit, dans son entier, étroitement attachée aux parties qui lui servent de parois. Cette membrane étoit plus épaisse que dans les autres sujets. Tout ce qu'on appercevoit dans le fond de cette cavité vuide, étoit la glande pituitaire, assise sur la selle du sphénoïde, mais beaucoup plus grosse que dans l'état naturel, excédant en grosseur une noix muscade, fortement attachée aux apophyses de cet os. . . . De-là je passai au cervelet; &, après avoir enlevé la tente, & le restant de l'occipital ménagé dans la première opération, je trouvai cet organe déplacé, comme je l'ai déjà dit. Il étoit séparé en deux lobes : le sinus longi-

tudinal supérieur, qui régnoit tout le long de la faux, alloit se décharger dans un réservoir commun, bien au-dessous du quatrième ventricule, connu sous le nom de *calamus scriptorius*. . . . Ce viscere n'avoit rien que cela de particulier : la moëlle épinière n'avoit rien d'altéré. Tout ce qu'on appercevoit sur le visage, étoit les yeux faillans hors des orbites : deux dents incisives sortoient de la mâchoire supérieure. . . . Pour m'assurer si l'enfant étoit venu au monde vivant, je fis l'ouverture de la poitrine; je coupai une portion du poumon; je la jettai dans l'eau; elle furnagea : toutes les autres parties renfermées dans cette capacité, n'avoient rien d'extraordinaire. A l'ouverture du ventre inférieur, le foie, la rate, le ventricule & les intestins étoient dans l'état naturel. Les capsules atrabillaires, d'une grosseur démesurée, cachotent entièrement les reins : un des uretères, qui prenoit naissance de ces glandes sécrétoires, pour aller se terminer à la partie postérieure de la vessie, étoit d'un volume égal au tuyau d'une plume à écrire. L'effet de ce phénomène dépendoit d'un calcul renfermé dans ce cylindre, que je reconnus, en le divisant. . . .

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai remarqué de particulier dans l'observation que j'ai l'honneur de vous présenter; & l'on peut

## 522 DESCRIPTION D'UN FÆTUS.

conclure de ce fait , que , si la sage-femme eût çu son métier , ou que si la malade eût été entre les mains de quelque personne expérimentée de l'art , l'enfant auroit vécu plus long tems. Le cervelet avoit assez de volume pour suppléer au cerveau qui manquoit ; & , d'ail'eurs , l'enfant , qui s'étoit conservé , depuis le moment de sa formation dans le ventre de sa mere , jusqu'à sa sortie , ne peut laisser aucun doute à ce sujet. S'il est des curieux qui en doutent , je conserve ce petit cadavre , pour les en convaincre.

Je suis , &c.

## EXAMEN CHYMIQUE

*Dè l'eau minérale de l'abbaye des Fontanelles en Poitou , près la Roche-sur-Yon ; par M. CORDON , docteur en médecine à Palluau (a).*

Cette eau minérale , dont on n'avoit encore point entendu parler au loin , appartient à M. l'abbé de Valcour. Elle sort d'un terrain que l'on appelle , dans le pays , *Chaps*.

(a) M. Cadet , apothicaire de Paris , présenta à l'Académie royale des sciences , dont il est membre , une Analyse de ces mêmes eaux , il y a environ deux ou trois mois.

La fontaine est située dans le fond d'une prairie; elle peut avoir environ huit pieds de profondeur sur deux pieds en quarré. Sa source coule du nord au sud; elle est éloignée de la mer de sept lieues. En la nettoyant, on a découvert les vestiges d'un canal dont la direction se porte vers l'abbaye qui n'est éloignée de la fontaine, que d'une portée de fusil à balle.

Cette eau, prise à sa source, est claire, limpide, & sans couleur: elle laisse sur la langue une impression ferrugineuse assez forte; elle est très-legere, & aussi tempérée que l'eau ordinaire; & le froid de l'hyver dernier ne l'a point glacée. On voit continuellement nager sur sa surface une espece de rouille en forme d'écume; & ses parois en sont toutes revêtues.

La poudre de noix de galle, jettée dans un verre de cette eau puisée à la source, lui donne une belle couleur violette. Cette expérience, répétée à trois lieues de la source, deux mois après que l'eau a été puisée, a donné le même résultat; mais la couleur violette étoit moins vive.

L'huile de tartre par défaillance la trouble, & lui donne un œil d'opale. L'alkali volatil n'y démontre aucune nuance de bleu.

Une pinte de cette eau minérale, évaporée, a précipité une poudre jaunâtre qui,

jointe à celle qui étoit au fond de la bouteille, où cette eau avoit séjourné pendant huit jours, a paru une terre martiale, produite par un fer très-atténué, divisé, & privé de la plus grande partie de son phlogistique, lequel se dépose à la longue, & que la chaleur acheve de précipiter.

Cette eau minérale, portée jusqu'à un certain point de concentration, prend un caractère salin; &, dans cet état, elle précipite la dissolution de l'argent de coupelle dans l'acide nîtreux, en un *coagulum* qui fait la lune cornée; preuve évidente de la présence de l'acide marin, contenu dans cette eau.

La lame de fer poli, plongée dans cette eau, n'a point pris de couleur de cuivre.

Cette eau, évaporée à siccité, donne du sel marin.

Cent pintes de cette eau, évaporées jusqu'à la réduction d'une pinte, donnerent une liqueur claire qui, conservée pendant huit ou dix jours, précipita au fond de la bouteille un dépôt assez considérable; le tout agité, pour le verser sur un filtre, la liqueur, qui a passé, étoit d'une couleur citrine, & laissoit sur la langue une impression de sel marin. Cette liqueur évaporée, a donné, pendant l'opération, un nombre de feuilletés talqueux qui n'avoient au-



un caractère salin, & qui craquetoient sous les dents : ces feuillets talqueux sont connus par les chymistes, sous le nom de *sélénite*.

Après avoir séparé ces feuillets talqueux, ou cette sélénite de cette eau, je continuai de l'évaporer ; & , peu après, j'aperçus à sa superficie une petite pellicule qui étoit un assemblage de petits cristaux de sel marin, très-réguliers, qui se précipitoient & se renouvelloient successivement dans la capsule, dans laquelle il resta une petite quantité d'eau-mère, semblable à celle que fournissent les fabriques de sel marin.

Le dépôt de ces eaux, séché & mis dans un creuset au feu de forge, pendant une heure, a donné une poudre d'un assez beau rouge, dont la pierre d'aimant n'a rien enlevé. Cette poudre pétrie avec de l'huile de lin, cuite & mise dans une cornue de verre lutée, & distillée par le moyen d'un feu assez fort pour fondre la cornue, il en est résulté une poudre noire, attirable par l'aimant. J'ai versé sur cette poudre une huile de vitriol affoiblie qui en a dissous la plus grande partie avec chaleur & effervescence ; j'ai étendu cette dissolution dans de l'eau ; je l'ai filtrée : elle a pris, avec la noix de galle, une nuance de violet qui a passé aussi-tôt au noir. Cette liqueur évaporée,

## 526. EXAMEN CHYMIQUE

a donné du vitriol de Mars. Pour m'assurer si ce vitriol de Mars ne participoit point du cuivre, j'ai eu recours à une autre expérience que celle de l'alkali volatil, qui, dans bien des cas, est insuffisante.

J'ai donc dissous ce vitriol de Mars dans de bon esprit de vitriol; j'ai joint à cette dissolution deux parties d'esprit de vin très-rectifié; j'ai trempé un papier blanc de ce mélange; j'y ai mis aussi-tôt le feu: la flamme en étoit bleue & blanche, sans aucun indice de couleur verte; ce qui m'a fait conclure que la terre martiale de cette eau minérale ne participe en rien du cuivre. Le dépôt ochreux, qui avoit été pris à la source même, est d'une couleur jaune; j'en ai calciné dans un creuset: dès que la matiere a commencé à rougir, il s'en est élevé une quantité de vapeurs acides, sulfureuses & très-pénétrantes; la matiere restante est un colcothar.

Il résulte de l'analyse de cette eau minérale,

1<sup>o</sup> Qu'elle contient un fer très-atténué, divisé & privé de la plus grande partie de son phlogistique;

2<sup>o</sup> Que le fer est le produit de quelque pyrite martiale, sur laquelle ces eaux passent & se filtrent;

3<sup>o</sup> Que l'acide du sel marin y existe, ainsi que sa base.

La ressemblance qui paroît être entre les eaux dont il s'agit, & les eaux de Forges, dont une infinité de malades ont éprouvé l'efficacité, font présumer qu'on pourroit tirer de grands avantages de celles-ci : les succès qu'elles ont déjà eus, parlent en leur faveur ; & je croirois trahir mon devoir, & mériter le blâme de mes concitoyens, si je ne rendois publiques les cures qu'elles ont opérées, depuis deux ans, sous mes yeux, ainsi que quelques autres qui sont antérieures, & qui m'ont été communiquées par gens dignes de foi. Je rapporterai simplement les faits, sans entrer dans aucun détail.

1<sup>o</sup> La fille de M. Morisson, mon confrere, a porté au visage, depuis l'âge de trois mois jusqu'à cinq ans, une croûte de lait, qui éluda tous les remèdes, & ne céda qu'à trois semaines d'usage des eaux des Fontenelles.

2<sup>o</sup> La même personne, âgée de treize ans, tomba, au mois d'Avril dernier, dans une langueur extrême ; elle éprouvoit des palpitations, des syncopes fréquentes ; elle étoit sans appétit ; le visage étoit pâle, le pouls presque imperceptible : trois semaines environ d'usage des eaux l'ont rétablie.

3<sup>o</sup> La sœur aînée de cette demoiselle, âgée de quatorze ou quinze ans, portoit,

depuis dix-huit mois, une dartre croûteuse à l'oreille, qui n'a cédé qu'à l'usage des eaux, continué pendant quinze jours.

4<sup>o</sup> Mademoiselle Couturier, de la Roche-sur-Yon, d'un tempérament bilieux, éprouvoit, depuis quatre mois, des vomissemens continuels : l'estomac ne soutenoit aucune nourriture; elle vomit même du sang, à différentes reprises, depuis le 17 jusqu'au 20 Mai. Le lendemain, elle prit les eaux : le vomissement cessa sur le champ, dès le premier jour. Elle les continua quelque tems : l'appétit revint; & elle se trouva beaucoup soulagée. Le vomissement n'a pas paru depuis.

5<sup>o</sup> Pierre Viaud, de la paroisse de Saint-Maixent de Beugniez, élection de Fontenay-le-Comte, âgé de quatorze ans, attaqué, l'hyver dernier, de paralysie du bras & de la jambe gauche, a été beaucoup soulagé par l'usage des eaux.

6<sup>o</sup> M. De Villedon, premier capitaine au régiment de Charost, cavalerie, aussi attaqué de paralysie du bras & de la jambe gauche, depuis 1760, n'en a pas éprouvé les mêmes effets, quant à la paralysie; mais elles ont dissipé des éblouissemens & des maux de tête violens, auxquels il étoit sujet, depuis son attaque; & elles ont dissipé, chez une de ses filles, une dartre croûteuse qu'elle portoit

portoit à la bouche, depuis long-tems, & ont formé un ulcere entretenu par la carie, de la rotule duquel il suintoit, depuis long-tems, une matiere ichoreuse & âcre.

7° Le nommé *Gallet*, âgé de quatorze ou quinze ans, a usé de ces eaux avec beaucoup de succès, pour des anchyloses qui lui ôtoient le mouvement du poignet & du pied.

8° J'étois moi-même sujet, depuis l'âge de dix-huit'ans, à la gravelle & à des coliques néphrétiques qui me molestoient beaucoup. L'usage des eaux m'a procuré un soulagement dont je n'osois me flater.

9° J'ai vu plusieurs personnes recouvrer, par l'usage de ces eaux, l'appétit qu'elles avoient perdu, depuis plusieurs années, par le trop grand usage du vin.

10° M. Poitevin, gentilhomme du canton, sujet, depuis plusieurs années, à des attaques de gouttes fort vives & fréquentes, n'en a pas éprouvé, depuis le mois de Mai dernier qu'il fit usage des eaux.

M. Caillé, mon confrere, m'a assuré les avoir employées; depuis long-tems, avec beaucoup de succès, dans bien des cir-constances.

Ces eaux purgent quelquefois; elles provoquent une grande quantité d'urine, & portent quelquefois à la tête.

*EXTRAIT de plusieurs Lettres écrites  
à M. BUCHAUD, fermier de l'abbaye  
des Fontenelles, au sujet des eaux de  
cette abbaye.*

MONSIEUR,

» Je vous dirai qu'après environ trois  
» semaines d'usage des eaux des Fonte-  
» nelles, je n'ai ressenti le moindre accident  
» de la maladie à laquelle j'étois sujet depuis  
» douze ans. J'étois sujet à une grande dif-  
» ficulté de respirer, accompagnée de rêves  
» fatiguans ; je m'éveillois avec une extrême  
» inquiétude dans tout le corps, des palpi-  
» tations de cœur, & un abattement total  
» des forces, une grande douleur entre les  
» deux épaules, & si gêné de la respira-  
» tion, que je croyois à tout moment étouf-  
» fer. Cette cruelle maladie m'a tourmenté,  
» la nuit, trois ou quatre fois la semaine :  
» pendant la nuit sur-tout, je ne pouvois  
» me coucher sur le dos, sans me sentir  
» oppressé sur le champ ; mais, depuis le  
» 12 Mai dernier que j'ai usé des eaux,  
» tous les accidens sont évanouis.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

J. F. VRIGNAUD, curé des Blouzeaux,

Ce 9 Juillet 1766,

## L E T T R E

*De M. GRIMAUD, curé de la Roche-sur-Yon, à M. BUCHAUD, au sujet des eaux des Fontenelles, en date du 13 Juillet 1766.*

MONSIEUR,

» Je vous fais avec plaisir la réponse que  
 » vous me demandez, puisqu'en satisfaisant  
 » à vos intentions, je me trouve moi-même  
 » dans le cas de m'acquitter d'une partie de  
 » ce que je dois à ces eaux admirables que  
 » la Providence vient de nous découvrir  
 » pour le bien de l'humanité. J'en ai vu plu-  
 » sieurs effets qui ne peuvent me laisser au-  
 » cun doute qu'elles sont inmanquables  
 » pour les maladies de la peau, & notam-  
 » ment pour les dartres. J'ai un exemple  
 » qu'elles sont efficaces pour l'hydropisie.

» J'en ai fait usage moi-même, pour me  
 » dégager l'estomac de quelques matieres  
 » glaireuses, bile, & autres mauvais levains  
 » qui empêchoient la digestion, m'ôtoient  
 » totalement l'appétit, me privoient de la  
 » plus grande partie du sommeil nécessaire,  
 » me causoient même quelques douleurs,  
 » m'échauffoient beaucoup, & me me-  
 » naçoient enfin d'une prochaine mala-  
 » die. Douze jours d'usage de ces eaux

532 EXAMEN CHYMIQUE, &c.

» m'ont totalement délivré de ces acci-  
» dens.

» Je suis, &c.

GRIMAUD, *curé de la Roche-sur-Yon.*

» J'oublois de vous instruire que deux  
» personnes de ma paroisse, dont l'une étoit  
» attaquée, depuis long-tems, d'une fièvre  
» tierce, & l'autre, d'une fièvre continuë,  
» ont été radicalement guéries, en usant de  
» ces eaux pendant très-peu de jours.

---

## L E T T R E

*De M. LE CLERC, maître en chirurgie ;  
& accoucheur, au bourg de Buchy en  
Caux, contenant une Observation sur un  
Déchirement de la matrice dans un accou-  
chement suivi de la mort de la mere & de  
l'enfant.*

MONSIEUR,

En différens mois, vos Journaux ont  
annoncé plusieurs femmes mortes dans les  
douleurs de leur accouchement, sans pou-  
voir mettre leur enfant hors de leur matrice.

Je vous envoie un phénomène de cette  
espèce, pour l'insérer, si vous l'avez agréa-  
ble, dans votre Journal.



Ma fille, demeurant avec moi, ayant fait ci-devant son apprentissage à l'Hôtel-Dieu de Rouen, fut mandée, le 10 Août dernier, sur l'après-midi, pour aller au hameau du Parc, paroisse de Beaumont, distante d'une lieue de notre bourg, pour secourir la femme du nommé *Papillon*, âgée de quarante-quatre ans, d'un fort tempérament, enceinte de son fixieme enfant. Cette femme se croyoit à terme, dès la fin de Juin; par conséquent, elle avoit porté son enfant six semaines plus que d'ordinaire. Ma fille étant arrivée, s'enquit de la maniere dont cette malade avoit été prise de mal. Elle lui fit réponse que, se portant bien elle & son enfant, elle avoit senti tout-à-coup, sur les trois heures, une violente douleur; qu'aussi-tôt les eaux s'étoient écoulées; que les douleurs, qui avoient succédé à la premiere, n'avoient abouti qu'à lui faire perdre une grande quantité de sang. Ma fille tenta en vain d'écarter la tête de l'enfant, qu'elle croyoit prise sous l'arcade des os pubis, & qu'elle presumoit avoir acquis plus de grosseur pendant les six semaines de plus du terme. Plusieurs heures s'étant écoulées sans succès, ma fille m'envoya chercher sur les neuf heures du soir. Comme j'arrivois fatigué de la tournée de mes malades, je dis à l'envoyé, que, puisque la tête se présentoit, il n'y avoit que de la

patience à prendre ; que peut-être , avant qu'il fût arrivé , l'accouchement seroit fait.

Je me trompai fort : à minuit , un second envoyé qui me pria de venir secourir la malade & ma fille dont les forces étoient épuisées, étant arrivé près de l'infortunée, je m'enquis de ma fille de son état. Elle me rapporta qu'aussi-tôt qu'elle fut arrivée, elle visita les parties externes de la matrice qu'elle trouva sortie en forme de bourlet, ( ou deux croissans, ) laissant en son milieu une entrée qu'elle avoit prise pour son orifice interne, & que ce bourlet ne pouvoit être qu'un relâchement du vagin, à cause de la pression de la tête de l'enfant. Mais ce qui la surprenoit le plus, étoit une fente ou déchirure située longitudinalement à la partie latérale dextre de la matrice, sur la partie moyenne de l'os *ischium* ; que le sang qui fluoit lors des douleurs expulsives, lui paroissoit venir de ce côté-là ; ce qui l'avoit obligée de ne plus manœuvrer aux approches de cette partie lésée.

La malade étoit tourmentée d'une soif insatiable, accompagnée de vomissemens momentanés. Je me mis en état de vérifier le rapport de ma fille. Je pensois déranger cette tête que je ne croyois pas impossible de renvoyer vers la partie postérieure du bassin : mes efforts devinrent pareillement

inutiles. Ayant la main fatiguée, il me vint à la pensée une observation insérée dans un de vos Journaux, d'un accoucheur qui, se trouvant en pareil cas, s'imagina de prendre une lame de fer qu'il recourba, & dégagea la tête d'un enfant enclavé dans les os pubis. N'étant point à portée de me servir de fer, je prends une cuillère d'étain dont les gens de la campagne se servent pour manger leur soupe; je courbai le manche de mon instrument, lequel j'introduisis sous la jonction des os pubis; je l'appuyai fortement contre cette tête, sans rien gagner davantage. Cette malade s'affoiblissoit de plus en plus; son poulx petit & convulsif menaçoit une mort prochaine. J'envoyai chercher un prêtre d'une paroisse voisine, (son curé étant absent,) lequel l'administra sur les huit heures du matin. De fréquentes douleurs expulsives n'aboutirent qu'à faire tomber le corps de l'enfant sur le bas de son ventre, avec les bras & jambes que l'on distinguoit, au toucher, à travers des tégumens. Elle ne l'avoit point senti depuis la première douleur: cependant ma fille & moi l'avons ondoyé conditionnellement; ma fille, avant que je fusse arrivé, & moi après.

Dans un état aussi critique, j'envoyai chercher le sieur Ferrant, mon confrere, pour conférer ensemble sur le parti que

nous devions prendre en pareil cas ; mais on ne le trouva pas : il me fallut prendre seul mon parti qui étoit d'aller de ma main visiter l'intérieur de cette matrice, & , s'il se pouvoit , reconnoître au toucher ce qui retenoit ainsi cet enfant. L'ayant introduite entre l'os *sacrum* & la tête de l'enfant , le plat de ma main se trouva le long de son occipital ; par conséquent , il avoit la face tournée contre les os pubis de sa mere : arrivé au col , je l'empoignai , lui donnant quelques secouffes , mais inutilement : l'enfant étoit pris très-étroitement par un anneau au-dessous du col ; ce qui l'empêchoit d'avancer ni reculer : ma main parvenue à la courbure que forme la dernière vertebre des lombes avec l'os *sacrum* , suivant la direction de la matrice , je repliai mes doigts , pour les introduire entre les épaules de l'enfant ; mais c'étoit le *nec plus ultra*. Je tentai de même de saisir les clavicules : elles étoient serrées étroitement contre la crête des os pubis de la mere ; j'abandonnai mes recherches qui ne durèrent que quelques minutes , pendant lequel tems , je me convainquis que la matrice étoit déchirée à sa face antérieure , & que la partie supérieure de cette crevasse formoit le collet qui m'empêchoit d'aller chercher les pieds de cet enfant , dont le corps étoit reployé en besace dans la partie inférieure de l'*abdomen*. Cette déchirure ,

qui m'avoit paru d'abord à la partie inférieure, n'en étoit que le prolongement ; ainsi je conjecturai que , lorsque l'enfant , sortant de la léthargie dans laquelle il étoit resté six semaines de plus dans sa prison , ( ayant le dos appuyé contre celui de sa mere , ) avoit fait effort avec ses bras & ses jambes , & avoit inopinément fait cette brèche , pendant que sa tête s'engageoit dans le passage que lui présentoit l'orifice. De l'autre côté , les pieds & jambes se déployant , s'étoient engagés dans la fente qu'ils avoient occasionnée ; & par le moyen des douleurs expulsives de la mere , le tronc & les bras avoient suivi , sans excepter l'arrière-faix , même l'endroit de la matrice où il étoit attaché , le tout étant tombé dans la capacité du bas-ventre. Vous jugerez , Monsieur , de l'effusion du sang qui y a dû se faire , qui , étant joint à celui qui a flué extérieurement , a enfin mis cette malheureuse femme dans une foiblesse dont la mort s'en est suivie , vingt-quatre heures après la rupture de sa matrice.

J'ai l'honneur d'être , &c.

*P. S.* Les voisins de la défunte étant , dans le moment de son décès , employés à leur moisson , n'étant resté avec moi que la mere du mari de la défunte , lorsque je me proposois de faire l'ouverture de l'*abdomen* ,

elle s'y opposa, disant que, puisque l'enfant étoit ondoyé, & que je l'avois déclaré mort, elle me prioit de ne point poursuivre mes recherches plus loin.

---

## L E T T R E

*De M. SCHERER, maître en chirurgie à Saint-Germain en Laye, à M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux, au sujet de son Observation sur un Ulcere de la vessie, insérée dans le Journal de médecine pour le mois de Juillet dernier.*

MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir, dans les Journaux de médecine, plusieurs de vos observations concernant différens faits de chirurgie. Dans le Journal du mois de Juillet dernier, vous faites l'histoire d'une *dysurie* arrivée à la suite d'un violent accès de fièvre qui déposa une partie de sa cause sur le col de la vessie, l'enflamma, & y forma un obstacle si grand à la sortie des urines, qu'elles ne pouvoient plus s'échapper qu'avec beaucoup de peine & de douleur : cette difficulté fit des progrès; & la vessie devint si pleine & si tendue, qu'elle perdit presque tout son

**SUR DES ULCERES DE LA VESSIE. 539**  
ressort, les urines ne sortant plus que par regorgement.

Le triste état du malade vous déterminâ à le sonder sur le champ; &, par ce moyen, vous fîtes sortir deux pintes d'eau, mesure de Paris; ce qui lui procura un soulagement si prompt, que le sommeil s'empara aussitôt de lui: ensuite vous eûtes recours à la saignée, pour diminuer la fièvre, & aux émolliens, tant en cataplasmes sur la région de la vessie, que leur décoction en lavement, & cela, dans la vue de relâcher & de détendre. Tous ces moyens, quoique fort indiqués, n'empêcherent point la vessie de se remplir de nouveau: vous eûtes encore recours à la sonde, à l'aide de laquelle il sortit une grande quantité d'urines. Votre malade fut resaigné; & vous fîtes continuer les premiers remèdes: leurs effets n'empêcherent point la vessie de se remplir toujours outre mesure; ce qui vous mit dans l'obligation de resonder pour la troisième fois: après cela, le levain fébrile sembla vous occuper; &, pour le détruire, vous fîtes prendre une potion laxative & calmante à votre malade, avant l'usage des bains où il fut mis; mais tous ces moyens ne firent rien à l'état de la vessie: les urines n'en sortoient pas avec plus d'aisance. Elle se trouva encore remplie: il fallut resonder pour la quatrième fois; &, après l'avoir fait, & avoir

retiré la quantité d'urine retenue, le malade se trouva dans le cas d'être transporté dans votre hôpital. Le vice local, qui avoit résisté jusqu'à ce moment, devint votre unique occupation; & , pour cet effet, vous eûtes recours à une sonde courbée en S, avec dessein de la laisser au malade qui ne put absolument la souffrir; ce qui vous mit dans la pénible nécessité de faire un usage fréquent du catéthérisme.

Le 1<sup>er</sup> Septembre, les urines se trouverent extrêmement chargées; & , sur la fin de leur sortie, il s'écouloit une poëlette de pus séreux qui indiqua l'usage des eaux de Barrèges (a) en injection, dans la vue de déterger & de redonner du ressort.

Votre conduite, Monsieur, à suivre pas à pas la nature dans ses opérations, fait connoître votre prudence & votre mérite; mais souffrez, je vous supplie, que je vous fasse part de mes réflexions, & de quelques observations à ce sujet. Si j'avois eu à traiter un malade dans la circonstance de celui dont vous faites l'exposé de la maladie, j'aurois sondé sur le champ, comme vous l'avez

(a) Les eaux de l'abbaye d'Abbecourt, qui sont à deux lieues de Saint-Germain en Laye, ont aussi cette vertu. M. Yvon, très-habile médecin, les a ordonnées; dans pareilles circonstances, à M. le président *De Voisin* qui en a été guéri.



fait ; mais j'aurois laissé la sonde ; & , en même tems , je me serois attaché à remplir les indications accessoi res , je veux dire la fièvre que j'aurois cherché à détruire par les saignées , les délayans & autres remedes convenables , & cela , pour deux raisons principales ; la première pour faire recouvrer à la vessie le ressort qu'elle avoit perdu presque en totalité , puisque les urines ne sortoient plus que par regorgement ; la seconde , pour éviter le progrès de l'inflammation du col de la vessie , qui ne pouvoit manquer d'arriver par des introductions de sonde aussi souvent répétées , & qui a enfin rendu son séjour insupportable au malade ; & je ne doute point que le col de la vessie , enflammé primitivement , & aussi souvent irrité , ne soit devenu le siège de l'ulcere dont vous faites mention. La raison en est fort simple : un ulcere à l'embouchure de la vessie verseroit plus aisément dans ce viscere le pus qui en découle , quand il sort par le canal de l'urètre , non-seulement par la proximité du lieu , mais encore par la pente naturelle du côté de la vessie , le pus étant obligé de monter contre son propre poids , pour sortir ; ce qui vous fournissoit , chaque fois que le malade cessoit d'uriner , cette poëlette de pus séreux qui n'étoit autre chose que celui du col de la vessie , en dépôt dans

son bas-fond, & qui se trouvoit délayé par un reste d'urine dans cet organe.

Je ne nie cependant pas qu'il se soit trouvé quelques points de suppuration dans les membranes intérieures de la vessie, parsemés çà & là ; car je ne connois point, dans l'étendue de ce viscere, aucun endroit plus disposé à devenir le siège d'un ulcere, que l'autre : ce sera donc autant de lieux accidentels que les ulceres occuperont ; le bas-fond même de la vessie n'en sera pas plus susceptible, attendu que le *trigone* de cet organe, qui en occupe la plus grande partie, n'est pas de nature à y entretenir de la suppuration.

Les fréquentes rétentions auxquelles votre malade a été exposé, & le long séjour des urines, auront pu, sans contredit, donner lieu à des inflammations des membranes intérieures de la vessie, qui auront suppuré dans différens endroits, & formé autant de petits ulceres, plus ou moins superficiels, relativement aux degrés de l'inflammation qui les aura produits (a), & qui rendoient

(a) Les ulceres incurables de la vessie sont ceux qui surviennent à la suite d'une violente inflammation de toutes les membranes de cet organe, qui se termine en une *escarre* gangréneuse, plus ou moins grande, qui se détache ensuite par la suppuration, & qui permet à l'urine de s'infiltrer dans

SUR DES ULCERES DE LA VESSIE. 543  
les injections déterfives absolument nécessaires.

Dans ce cas , l'on pourroit se servir d'une algalie courbée en S , mais percée de toutes parts à l'extrémité qui doit rester dans la vessie , afin qu'elle fasse l'office d'arrosoir : l'injection ressortira aisément , si l'on a le soin de faire tenir les trous de médiocre grandeur. Je passe maintenant à quelques observations.

I<sup>re</sup> OBSERVATION. Feu M. Pointo , contrôleur des bâtimens du roi , à Saint-Germain en Laye , à la suite de différentes douleurs néphrétiques , fut pris d'une violente rétention d'urine qui le mit dans un état si déplorable , que l'on craignoit sa perte prochaine , lorsqu'on m'envoya chercher , pour le sonder. A mon arrivée , je le trouvai sans connoissance ; le pouls petit , serré & intermittent. Je passai ma main sur la région hypogastrique , où je sentis la vessie qui s'élevoit considérablement au-dessus des os pubis ; j'appuyai doucement sur cette partie , le tissa cellulaire du petit bassin , pour y former des clapiers & des sinuosités qui entretiennent une suppuration intarissable ; ou de la mauvaise qualité du pus dans ceux qui sont affectés de quelque vice particulier : le pus rongéant toutes les membranes de la vessie , peut produire le même effet , le malade meurt dans le marasme , le fond de ces ulceres étant hors de la portée des remèdes qui pourroient en opérer la guérison.

afin de distinguer fi ce viscere étoit tombé en gangrene , comme on le foupçonnoit. Je fus agréablement furpris, lorsque je m'aperçus que le malade y reffentoit encore de la douleur, & que les urines sortoient goutte à goutte par cette legere preffion. Je le sondai fur le champ, & je tirai, par ce moyen, environ quatre livres d'urines très-échauffées & très-âcres; ce qui ne surprit point M. De Caumont, médecin ordinaire du roi & des hôpitaux royaux de cette ville, avec qui j'avois l'honneur de voir le malade; attendu qu'il foupçonnoit qu'un charlatan, à qui M. le contrôleur avoit accordé fa confiance, ne lui eût fait prendre la poudre des mouches cantharides en bols. Je reviens à mon objet. Je laiffai la sonde à mon malade, vu que je craignois une nouvelle rétention qu'il n'auroit pu absolument fupporter, attendu fon extrême foibleffe : pendant ce tems, il revint à lui, & recouvra un peu de fes forces : les urines, qui s'échappoient par la sonde, étoient très-purulentes; ce qui provenoit, fans doute, de la maladie des reins, & de quantité de petits ulceres des membranes intérieures de la vefsie, à la fuite de la violente inflammation furvenue à cette partie.

Les injections ne furent point mifes en ufage. M. De Caumont fe contenta de faire prendre au malade une tifane de graine de lin,

lin, édulcorée avec le syrop de limon, & administrer, en même tems, les baumes naturels du Pérou, de Tolus & de Copahu en bols, & cela, dans la vue de nettoyer les reins & la vessie. Le malade garda trois jours la sonde, & échappa enfin de ce triste état, pour mourir, trois mois après, à la suite de douleurs universelles qui le rendirent presqu'entièrement perclus de tous ses membres.

II. OBSERV. Madame Ballé, femme d'un ancien garde-chasse de la capitainerie de Saint-Germain-en-Laye, d'un tempérament sanguin, & très-forte, âgée d'environ quarante-cinq ans, étoit, depuis deux ans, sujette à de fréquentes difficultés d'uriner, & rendoit, de tems à autre, une assez grande quantité de graviers, lorsqu'elle fut surprise, vers la fin du mois de Mars de la présente année, d'une cruelle rétention d'urine, à laquelle se joignit une fièvre très-violente, pour laquelle cette dame fut saignée deux fois le même jour. On lui fit prendre beaucoup de lavemens émolliens; l'on employa les plantes de même vertu, en cataplasmes sur la région de la vessie; & on la mit dans les bains domestiques que l'on répétoit deux fois le jour: ces moyens furent employés sans succès; & pendant tout ce délai, la vessie se remplit extraordinairement. M. Delbos, chirurgien-major des

hospitaux royaux de cette ville, fonda cette dame, après lui avoir fait beaucoup d'instance, & lui tira près de trois pintes d'eau, mesure de Saint-Denis; ce qui fait une quantité très-considérable : on ôta la sonde, & l'on fit prendre à la malade une tisane de graine de lin nîtrée. La vessie ne tarda pas à se remplir : on refonda avec un peu de peine & de douleur ; & on tira à-peu-près autant d'eau que la première fois : l'on ôta de même la sonde immédiatement après la déplétion de la vessie, quoique M. Delbôs eût très-fort conseillé à la malade de la garder ; mais elle ne voulut absolument pas la souffrir. La fièvre, qui avoit cessé, recommença avec force : le cours des urines ne se rétablit point : au contraire, la vessie devint plus pleine que la première fois : il fallut absolument refonder ; mais l'on ne put y parvenir, malgré toutes les précautions & les différentes situations que l'on fit tenir à la malade. Il y avoit vingt-quatre heures qu'elle étoit dans cet état, lorsque l'on m'envoya chercher. Je la trouvai avec un pouls très-foible & intermittent : elle avoit une sueur froide, des hoquets & des nausées qui avoient une odeur d'urine ; ce qui me fit connoître que cette liqueur avoit reflué dans la masse générale, & qu'elle s'étoit mêlée avec le suc gastrique. Je n'eus recours à d'autres moyens qu'à celui de la sonde

que j'eus toutes les peines à faire entrer dans la vessie, parce que le col de ce viscere formoit, par son inflammation, un obstacle presque invincible à son passage. Les urines coulerent d'abord, en formant un jet, & ensuite ne sortirent plus que par goutte. Je laissai la sonde à la malade, malgré elle, attendu qu'elle avoit une peine infinie à la supporter. Les urines distillèrent, tout le jour & toute la nuit, au point de tremper un drap que l'on avoit mis en huit double, pour les recevoir : les accidens, loin de diminuer, augmentèrent. Je fus contraint de retirer la sonde qui rendoit une odeur très-fétide, & annonçoit la gangrene de la vessie : j'ordonnai une potion camphrée ; mais la malade mourut trois heures après.

III. OBSERV. Un particulier nommé *Auger*, m'envoya chercher, le 7 Mars, à six heures du soir, pour le secourir. Je lui trouvai de la fièvre : il se plaignoit de fréquentes envies d'uriner, avec de grandes douleurs. Je le saignai du bras, & lui fis prendre un lavement émollient, une heure après : je le mis à la diète ; je lui prescrivis une tisane de graine de lin nîtrée, édulcorée avec le syrop de limon ; je fis faire des cataplasmes avec la pulpe de pariétaire, que j'appliquai sur la région de la vessie, & que je fis renouveler de trois heures en trois

heures. Je retournai, le lendemain matin, chez mon malade à qui je trouvai encore de la fièvre ; je le resaignai, & le fis mettre dans le bain ; j'ordonnai qu'il y restât le plus qu'il pourroit, & cela, dans la vue de relâcher & de faciliter la sortie des urines ; je ne pus rester plus long-tems auprès de lui, étant dans l'obligation de me rendre à la maison de ville de Saint-Germain-en-Laye, pour faire la visite & le rapport de ceux qui se croyoient hors d'état de satisfaire aux ordonnances du roi, pour le sort de la milice que l'on faisoit tirer pour lors. L'on me fit dire que les bains n'avoient rien fait ; que le malade n'urinoit pas, & qu'il souffroit de plus en plus. Comme je ne pouvois absolument quitter, je fis prier M. Grivet, mon confrere, d'y aller pour moi. Il le resaigna encore deux fois, & le fit remettre dans les bains : tout cela ne fit rien à son état. Si-tôt que je fus débarrassé, je me rendis auprès de mon malade à qui je trouvai le ventre si extraordinairement tendu par le volume de la vessie, que je la crus déchirée, & l'urine épanchée dans cette capacité. Ce qui me fit davantage craindre ce triste événement, c'est que le malade me dit avoir senti un craquement des plus douloureux vers la région ombilicale, qui venoit de la dilatation de l'ouraqué, comme vous allez le voir ci-après.



Je vous avoue, Monsieur, que je fus fort embarrassé dans cette circonstance : je ne sçavois si je devois commencer par la paracenthèse au bas-ventre, ou par sonder mon malade : ce qui me fit tenter l'introduction de l'algalie, c'est que les urines sembloient sortir par regorgement, & que d'ailleurs je ne sentoie aucune fluctuation au bas-ventre. Les urines sortirent, mais avec beaucoup de lenteur, par la sonde que je laissai au malade, jusqu'à ce que la nature m'indiquât la possibilité de l'ôter ; c'est-à-dire lorsque les urines commencèrent à couler entre la sonde & le canal de l'urètre ; ce qui n'arriva qu'au bout de cinq jours : pendant tout ce tems, la fièvre & les autres symptômes se dissipèrent : les urines qui s'écouloient, étoient un peu purulentes : je fis des injections avec l'eau d'orge animée d'un peu d'eau vulnéraire, dans la vue de déterger & de rétablir le ressort de la vessie : mon malade échappa de ce triste accident, & n'eut qu'une médiocre convalescence.

Il est à propos de se tenir en garde contre les incrustations de la sonde, sur-tout quand les urines sont graveleuses.

Il me semble qu'on doit conclure de tout ceci, Monsieur, que nous devons laisser la sonde à nos malades, toutes les fois que la vessie a perdu de son ressort, & que son col est fort enflammé, attendu que c'est par

le séjour de la sonde que nous pouvons nous opposer au retour de cette maladie , rétablir le ressort diminué ou perdu à l'aide des injections , & combattre , pendant tout ce tems , l'inflammation du col de ce viscere par des moyens appropriés ; au lieu de faire passer continuellement la sonde qui est un corps dur , sur une partie qui n'est déjà que trop irritée par l'inflammation qui y produira indubitablement de très-mauvais effets , tels que la suppuration ; ce qui est arrivé à votre malade , & souvent même la gangrene de la vessie , comme je l'ai annoncé dans ma seconde observation. Les urines étant obligées de séjourner , acquièrent de l'acrimonie , & produisent la perte de l'organe qui les contient.

Il est vrai, Monsieur, qu'il est des cas où l'on est obligé de sonder souvent le malade , par exemple , à la suite des chutes sur la colonne des vertebres , ou de la luxation des vertebres lombaires ; ces cas sont bien différens : toutes les voies urinaires sont dans la stupeur ; la sonde ne peut y porter aucune irritation.

J'ai l'honneur d'être , &c.



## M É M O I R E

*Du sieur JOLY, chirurgien à Pont-Sainte-Maxence, sur un Sarcome polypeux & squirrueux dans la matrice.*

Le 22 de Novembre 1763, une personne de cette ville, nommée *Etiennette Guiard*, femme du sieur Sillon de la Tour, âgée de quarante-cinq ans, d'un tempérament sec & sanguin, eut une perte considérable, à la suite d'une suppression de règles, qui avoit duré huit mois : elle négligea tout cela, quoiqu'elle souffrît beaucoup.

Je fus enfin appelé chez elle : sa foiblesse & quelques autres symptômes me firent soupçonner qu'elle tendoit à une hydro-pisie de poitrine. Les humeurs étoient fort épaisses ; & la fièvre étant survenue, il en résultoit une exaltation de bile, & une grande fermentation dans les liqueurs : la malade eut un léger crachement de sang, une hémorragie du nez, & des érésepeles dans quelques parties du corps : il se fit un dépôt dans les muscles jumeaux, & deux autres, quelques jours après, sçavoir, un dans chaque malléole.

Je n'entrepris pas un traitement si difficile, sans prendre pour adjoint un des plus

habiles chirurgiens de ce pays-ci, où il n'y avoit point alors de médecin : ce fut M. Pradier ; & je crois lui devoir rendre sa part de l'honneur de cette cure.

En attendant l'opération de la main, qui devenoit nécessaire, je fis prendre à la malade les diurétiques, les hydragogues fondans & purgatifs, & les extraits stomachiques qui n'ont opéré que bien du tems après.

J'ouvris le premier dépôt, le 23 Décembre, & les deux autres, le 25. Ils étoient déjà gangrenés ; & je fus obligé de disséquer jusqu'au ligament interosseux, & de les conserver avec les teintures & les essences.

Le 21 Janvier, nouvel accident, la malade eut encore une perte semblable à la première : elle tomba en syncope ; &, après en être un peu revenue, au moyen de quelques gouttes d'æther, elle me dit qu'elle sentoît quelque chose de pesant & de douloureux dans la matrice. Je me mis en état de la secourir, malgré le sang qui couloit avec force ; & je fis l'extraction d'un sarcome polypeux & squirreux, rempli d'hydatides, qui pesoit au moins dix livres, en comptant cette liqueur.

Dès que la malade fut délivrée de ce corps étranger, elle retomba dans une foiblesse qui dura plus d'une heure. Je ne pus

commencer à la panser, que le lendemain ; j'eus, peu de jours après, la satisfaction de voir les escarres de ses plaies tomber, les chairs se régénérer, s'affermir. En trois mois, elle fut guérie radicalement ; & elle continue, depuis deux ans, de se porter très-bien : il ne lui reste aucun symptôme d'hydropisie ni de leucophlegmatie.

---

## OBSERVATION

*Sur l'Usage des Emolliens & des Répercussifs dans les engorgemens des testicules ; par M. DUPONT DUMESNIL, chirurgien résident à Paris.*

L'exemple est une règle dangereuse, & qui ne manque guères d'égarer ceux qui s'y livrent aveuglément. En se bornant à l'imitation, on reste souvent dans l'imperfection & la médiocrité ; car il est rare de trouver des modèles parfaits ; & si nous sommes prévenus en faveur de ceux que nous choisissons, nous saisissons leurs principes avec avidité, sans prendre la peine d'examiner s'ils sont erronés. Dans quels écarts ne donnons-nous pas alors ? tandis que nous les aurions évités, si la prévention n'eût dirigé nos vues : nous ne devons donc

adopter la doctrine des autres , qu'après l'avoir appréciée & assujettie à l'expérience : sans cette attention, nous nous exposons à commettre des fautes grossières. L'observation suivante en est une preuve bien évidente.

Au mois de Juillet, un chirurgien fut appelé, pour visiter M. B \*\*\* , qui s'étoit blessé un testicule, en montant à cheval. Il le trouva extraordinairement dur & tendu : le blessé avoit une grande fièvre, & éprouvoit de vives douleurs. La saignée fut pratiquée d'abord ; & l'on mit en usage les cataplasmes faits avec la mauve, la guimauve, la pariétaire & le seneçon. Le lendemain, les accidens, loin d'être diminués, étoient considérablement augmentés. On réitéra la saignée & l'application des herbes émollientes, tant on étoit persuadé que ce remède étoit le seul qui convînt en pareil cas. Le troisième jour, la fièvre étoit des plus violentes ; & le testicule égaloit en grosseur presque la tête d'un enfant : le malade, accablé sous le poids des douleurs qu'il ressentoit, demandoit avec instance qu'on le lui enlevât. Le hasard me conduisit chez lui : instruit de la cause de la maladie, & des moyens qu'on employoit, pour la combattre, j'en proposai d'autres au chirurgien que j'avois fait prier de venir, &

qui devoient produire un effet contraire. Il accepta ma proposition , moins par rapport à l'inefficacité de ses cataplasmes auxquels il ne cessoit d'avoir une confiance aveugle , que par indulgence pour le malade qui l'en prioit. Nous y substituâmes l'eau-de-vie , le camphre & une petite quantité d'esprit-de-vin , pour le dissoudre. Ce simple remède tira , en peu de tems , le malade des bras de la mort. Le lendemain de l'application , l'enflure du testicule étoit diminuée de moitié : il n'y avoit presque plus de fièvre : en neuf jours , tout fut rétabli dans l'état naturel.

Si le chirurgien , qui visita le premier le malade , eût porté ses considérations sur la nature & la cause de la maladie , & qu'il se fût rappelé la structure particulière de la partie affectée , loin de se laisser entraîner par l'exemple des auteurs qu'il me citoit , il auroit rejeté les émolliens qui , à tous égards , ne pouvoient qu'être contraires.

Le testicule est un corps glanduleux , composé d'un nombre prodigieux de petits vaisseaux blancs qui n'ont presque pas de ressort , & , par conséquent , susceptibles d'engorgemens. Le moindre coup , en affoiblissant l'action de cette partie naturellement languissante , les produit bientôt : ils augmentent démesurément , parce qu'il se

fait, dans le commencement, une continue filtration de semence qui ne peut plus être portée dans les réservoirs. L'énorme distension qui arrive alors aux petits vaisseaux, occasionne au malade de très grandes douleurs. Si, dans cet état, l'on emploie les émolliens, & qu'on espere un heureux succès, n'est-ce pas prétendre éteindre le feu avec de l'huile ? Les remèdes sont trop opposés à l'indication qui se présente, pour ne pas produire un incendie difficile à réprimer.

Les répercussifs ne sont pas moins dangereux : en fixant les humeurs par leur astringent, ils les condensent & occasionnent un endurcissement, ou, en réprimant la chaleur, ils l'éteignent tellement, qu'ils attirent la gangrene. Un illustre auteur rapporte qu'ayant vu un chirurgien les employer ordinairement dans les inflammations du *scrotum*, il s'en servit lui-même dans un engorgement inflammatoire, produit par une gonorrhée supprimée. Ils firent tomber en gangrene le *scrotum* ; & , malgré ses soins, il ne put en garantir les testicules qu'il fut obligé d'amputer. Il attribue ce funeste effet, en partie, à la nature de l'engorgement, & à la malignité de l'humeur qui l'avoit causé. Mais il suffit que ces remèdes aient pu y contribuer, pour être fortement



sollicité à les proscrire. Ce dernier cas semble être différent de celui qui fait le sujet de l'observation. Comme, dans l'un & l'autre, on doit avoir égard à l'engorgement plutôt qu'à la cause, il faut conclure que les mêmes remèdes leur conviennent également ; c'est-à-dire ceux qui assouplissent & détendent les parties solides, sans en diminuer l'action organique, & qui, au contraire, l'excitent un peu : d'ailleurs le camphre est un résolutif anodin qui convient parfaitement, quand la douleur & l'inflammation sont considérables : on peut donc l'employer utilement, mêlé avec l'eau-de-vie & l'esprit-de vin, dans tous les engorgemens des testicules.

Je ne me suis point flaté, en faisant cette observation, de répandre des lumières dans la pratique de l'art : fixer l'attention de quelques chirurgiens, les engager à ne suivre des prétextes, qu'après s'être assurés de leur bonté par leur propre expérience, est le seul but que je me suis proposé : si je puis y parvenir, je n'aurai plus rien à désirer de ce côté-là.



## OBSERVATION

*Sur une Fistule lacrymale , accompagnée d'un vice de conformation du cornet inférieur gauche ; par M. JANIN , oculiste , du collège de chirurgie de Paris , associé - correspondant de l'Académie des sciences , arts & belles-lettres de Dijon.*

Depuis plusieurs années , M. Toscano , musicien à Caen , avoit , du côté de l'œil gauche , une fistule lacrymale , lorsque je l'opérai , dans le mois d'Octobre 1764 , en présence de plusieurs personnes de l'art.

Après avoir ouvert le sac lacrymal , je portai une sonde boutonnée dans le conduit nasal , pour le dilater. Quand la sonde eut pénétré dans le nez , je l'en retirai , & lui substituai , sur le champ , un stylet (a). Je

(a) Ce stylet est moufle ; il a un œil d'aiguille à son extrémité supérieure , dans lequel on place un fil double. Ce fil sert , lorsqu'il est parvenu à l'aile du nez , à lier une mèche de coton , composée de dix fils , qu'on place dans le conduit nasal , en maniere de séton.

me dispoisois à le faire sortir de la narine, par le moyen d'une sonde crénelée (a); mais la mauvaise conformation du cornet inférieur mit obstacle à mon projet. Ce cornet n'étoit point isolé par le bas, ni élevé d'environ trois lignes & demie au-dessus de la paroi inférieure de la fosse nazale, comme il devoit l'être naturellement, & comme l'étoit en effet celui de la narine droite : cette portion, au contraire, étoit appuyée sur la voûte du palais; enforte que ma sonde crénelée ne put pas être introduite sous le cornet, pour atteindre la pointe du stylet qui avoit traversé le canal nasal, s'en charger, & la conduire au dehors.

Dans l'impossibilité où j'étois de placer une mèche, je me déterminai à dilater encore plus le conduit nasal, avec une sonde boutonnée, proportionnée à ce canal. Pour l'entretenir dans cet état de dilatation, j'y portai une tente de charpie qui en occupoit toute la longueur : je renouvelai cette tente à chaque pansement, après avoir injecté les

(a) Cette sonde a une rainure dans toute sa longueur; elle est légèrement courbée : son extrémité est percée d'un trou, pour recevoir le stylet qui s'y trouve conduit, au moyen de la rainure. Je démontrerai quels sont les avantages de ces instrumens, dans mon *Traité des Voies lacrymales*, auquel je travaille sans relâche.

560 OBSERV. SUR UNE FISTULE, &c.  
liqueurs convenables à l'état de la fistule qui  
fut guérie en trente-six jours de traitement :  
depuis ce tems-là, M. Toscano jouit de la  
meilleure santé : c'est ce dont rendent té-  
moignage les lettres qu'il m'a écrites, depuis  
sa guérison.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: OCTOBRE 1766.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pou. lig.	A midi. pou. lig.	Le soir. pou. lig.
1	11 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	14	28	27 11 $\frac{1}{4}$	28
2	12	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{4}$
3	10	18 $\frac{1}{4}$	15	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28
4	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	16	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
5	14 $\frac{1}{2}$	19	14	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8
6	14	17	11	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
7	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 6 $\frac{1}{2}$
8	13	15	13 $\frac{1}{2}$	27 5	27 6	27 8 $\frac{1}{2}$
9	11 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11
10	8 $\frac{1}{2}$	11	9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
11	6	10	6	28 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
12	5 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	8	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
13	7	11 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{2}{3}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
14	10	12	10 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 4
15	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	11	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5
16	9 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5
17	8	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$
18	5	9	6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6	28 6
19	4	10	8	28 6	28 7	28 5 $\frac{1}{2}$
20	5 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	9	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$
21	6 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	10	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
22	9	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
23	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	9	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2
24	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	7	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
25	6 $\frac{1}{2}$	12	6 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
26	3 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11
27	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	13	27 10	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
28	12	17	13	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
29	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
30	10	19	9	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
31	7	10	5	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{2}$

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S E. brouill. beau. nuag.	S-E. nuages. pet. pluie.	Couvert.
2	E-S E. nuag.	S E. nuages.	Beau.
3	E. nuages. b.	E. nuag. pl.	Nuages.
4	E. nuages.	E. nuages.	Beau.
5	E-S-E. pl.	E-S E. pluie. nuages.	Beau.
6	S-O. couv. vent.	S-O. nuages. vent.	Beau.
7	S. brouillard. nuages.	S S-O. beau.	Nuages.
8	N-N-E. pl. contin.	N-N-E. c.	Beau.
9	O. brouill. couvert.	N-N-E. c.	Couvert.
10	N-N-E. cou- vert.	N. couvert.	Couvert.
11	N. nuages.	N. beau.	Beau.
12	N-E. beau.	N E. beau.	Beau.
13	N-E. couv.	N-E. beau.	Beau.
14	N-O. beau.	N-O. beau.	Serein.
15	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
16	N-O. couv.	N-O. beau.	Pluie.
17	N-N-E. b.	E-N-E. beau.	Serein.
18	E-N-E. fer.	E-N-E. fer.	Serein.
19	E-N-E. fer.	E-N-E. fer.	Beau.
20	E-N-E. beau.	S-E. beau.	Beau.
21	S-O. ferein.	S-O. nuages. petite pluie.	Nuages.
22	N-O. nuag.	N-N-E. n.	Beau.
23	N. léger br. nuages.	O. nuages.	Couvert.
24	O-N-O. pet. pl. couv. n.	O. nuages.	Nuages.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
26	S-S-E. beau.	S-E. sercin.	Serein.
27	S-S-E. nuages.	S-S-E. nuag. vent.	Nuages.
28	S-S-E. couv. per. pluie.	S. couvert. pluie.	Pluie.
29	S-S-O. ser. nuag. vent.	S-O. nuages. vent.	Couv. pluie. vent.
30	S. gr. vent. pluie.	O-S-O. pl.	Couvert.
31	S-O. beau. nuages.	O. pl. nuag.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $19\frac{3}{4}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de  $3\frac{3}{4}$  degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $7\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de  $14\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

5 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

4 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'Est.

2 fois de l'E-S-E.

4 fois du S-E.

3 fois du S-S-E.

3 fois du S.

N n ij

# 564 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 2 fois du S-S-O.

5 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

5 fois de l'O.

1 fois de l'ON-O.

4 fois du N-O.

Il a fait 15 jours beau.

7 jours serein.

4 jours du brouillard.

16 jours des nuages.

12 jours couvert.

10 jours de la pluie.

4 jours du vent.

## *MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1766.*

On a observé, pendant ce mois, une assez grande quantité de dévoiemens & de dyssenteries, mais qui n'ont pas paru bien dangereux : on a vu aussi quelques personnes attaquées de douleurs de rhumatisme.

Il y a eu, en outre, beaucoup de fièvres d'accès, qui n'ont cédé que très-difficilement aux remedes les mieux administrés, & un assez grand nombre de fièvres double-tierces & continuës d'un mauvais caractère. On a entendu parler, entr'autres, d'une fièvre de cette dernière espece, qui a attaqué une quarantaine de personnes dans la maison de MM. de S. Lazare. Cette maladie, qui, dans les deux ou trois premiers jours, paroissoit n'annoncer rien de



OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 565  
funeste , étoit bientôt accompagnée de  
sueurs , d'éruption miliaire , ou de taches  
pourprées. Le traitement en a été difficile :  
cependant il n'en est mort que fix person-  
nes. Nous n'avons pas ouï dire qu'on ait  
observé, cette maladie dans aucun autre  
quartier de la ville.

Vers la fin du mois , il y a eu beaucoup  
de petites véroles qui ont paru s'annoncer  
d'une maniere dangereuse.

---

*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois de Septembre 1766 ; par  
M. BOUCHER , médecin.*

Il y a eu , ce mois , des variations dans  
la température de l'air. Le thermometre ,  
dans les premiers jours du mois , s'est élevé  
à la hauteur de dix-neuf degrés au-dessus  
du terme de la congelation. Du 5 au 7 , il  
ne s'est guères porté plus haut qu'à 15-de-  
grés : à peine même a-t-il atteint , quelques  
jours , le onzieme degré. Mais , depuis le  
17 , on l'a observé , plusieurs jours , au  
terme de 19 , & même de 20 degrés. :

Il y a eu , ce mois , peu de pluie : elle  
n'a été forte que le 8 & le 19. Le vent a  
été cependant plus souvent *sud* que *nord*.

La hauteur du barometre a été assez va-  
riable. Le 8 , le mercure est descendu à

566 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes; &, le 9, il a monté au terme de 28 pouces 2 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus du même terme la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes: la différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

2 fois du N. vers l'Est.

5 fois de l'Est.

5 fois du sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

12 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 15 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.

6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Septembre 1766.*

La rougeole, ou fièvre rouge, s'est éten-

due plutôt que de se relâcher ; elle attaquoit même les adultes : en général, cette maladie n'étoit fâcheuse, qu'entant que l'on avoit négligé de faire d'abord une ou deux saignées, & d'évacuer les premières voies avec quelque émético-cathartique qui se trouvoit le plus souvent indiqué.

La fièvre continuë-putride, qui régnoit parmi le peuple, étoit dangereuse & opiniâtre. Le délire, la phrénésie, les soubresauts, des accès même d'épilepsie, &c. qui se manifestoient, dans le progrès de la maladie, chez presque tous les malades, annonçoient un engorgement dans l'intérieur de la tête ; & cependant les malades ne supportoient point des saignées fortes & répétées, en abbatant leurs forces, elles ôtoient à la nature les moyens d'amener une crise salutaire & décisive qui consistoit toujours, ou presque toujours, dans une diarrhée bilieuse, comme il a été dit ci-devant.

Les fièvres intermittentes, tierces & double-tierces, ont été communes ce mois. Les malades devoient être évacués à diverses reprises ; & l'on devoit insister long-tems sur les remèdes altérans ou fondans, tels que des potions salines, avant que d'en venir au quinquina, dont l'usage prématuré ne faisoit que suspendre la fièvre, ou laissoit après lui des embarras & des obstructions

## 568 COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

dans la poitrine & dans le bas-ventre. Enfin nous avons eu encore beaucoup de diarrhées & de fluxions rhumatismales ; ce qui est ordinaire en cette saison.

---

## COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. *Valmont de Bomare*, maître apothicaire de Paris, démonstrateur d'Histoire naturelle avoué du Gouvernement, membre de plusieurs Académies de l'Europe, reprendra ses leçons sur l'Histoire naturelle, le mercredi 3 Décembre 1766, à dix heures & demie très-précises du matin, & les continuera, les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, en son cabinet, rue de la Verrierie, près la rue du Coq.

Ce démonstrateur commencera aussi un second Cours d'Histoire naturelle, le jeudi 4 Décembre, à onze heures & demie très-précises. Ce second Cours sera continué, les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, aux heures indiquées.

Voyez, dans notre Journal de Décembre 1764, l'idée que nous avons donnée de ces Cours que les amateurs fréquentent toujours avec un nouvel empressement.

---

M. *Briffon*, de l'Académie royale des sciences, commencera incessamment un Cours particulier de Physique expérimentale, dans son cabinet de machines, quai d'Orléans, île Saint-Louis. Les personnes qui voudront y assister, se feront inscrire chez lui, au collège de Navarre, rue & montagne Sainte-Généviève.

# T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité des fleurs blanches, avec la méthode de les guérir.</i> Par M. Raulin, médecin. Page 484	
<i>Observation sur un Tetanos.</i> Par M. Guindant, médecin.	509
<i>Observations sur les Vertus de l'extrait de Saturne.</i> Par M. Delabrousse, médecin.	515
<i>Lettre de M. Bayle, chirurgien, à M. Roux, médecin, contenant la Description d'un fœtus venu au monde vivant, dans lequel on n'a point trouvé de cerveau.</i>	518
<i>Examen chymique de l'eau minérale de l'abbaye des Fontenelles en Poitou.</i> Par M. Cordon, médecin.	522
<i>Lettre de M. Le Clerc, chirurgien, contenant une Observation sur un Déchirement de la matrice.</i>	532
— <i>de M. Scherer, chirurgien, à M. Martin, chirurgien, au sujet de son Observation sur un Ulcere de la vessie.</i>	538
<i>Mémoire du sieur Joly, chirurgien, sur un Sarcome poly-peux dans la matrice.</i>	552
<i>Observation sur l'Usage des émolliens &amp; des répercussifs dans les engorgemens des testicules.</i> Par M. Dupont Dumefnil, chirurgien.	553
— <i>sur une Fistule lacrymale.</i> Par M. Janin, oculiste.	558
<i>Observations météorologiques, Octobre 1766.</i>	561
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1766.</i>	564
<i>Observations météorologiques faites à Lille, Septembre 1766.</i> Par M. Boucher, médecin.	565
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Septembre 1766.</i> Par le même.	566
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	568
<i>Cours de Physique expérimentale.</i>	Ibid.

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois de Décembre 1766.  
 A Paris, ce 23 Novembre 1766.

POISSONNIER DESPERRIERES.



# T A B L E

## G E N E R A L E

### D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers  
Mois du Journal de Médecine  
de l'année 1766.

#### L I V R E S A N N O N C É S . M É D E C I N E .

- D I S S E R T A T I O N* sur une femme qui parle sans  
langue. Par M. Aurran, médecin. 382
- Recueil d'observations de médecine des hôpitaux  
militaires.* Par M. Richard de Hautefierck,  
médecin. 189
- Traité des principaux objets de médecine.* Par  
M. Robert, médecin. 286
- Mémoires & Observations de médecine, première  
partie.* Par M. Le Roi, médecin. 478
- Traité des fleurs blanches.* Par M. Raulin, méde-  
cin. 476
- Observations sur les maladies des nerfs, traduites  
de l'anglois de M. Whytt, médecin.* 383
- Traité des fièvres de Saint-Domingue.* Par  
M. Poissonnier, médecin. 287

## TABLE GÉNÉR. DES MAT. 571

<i>Rapport en faveur de l'inoculation.</i> Par M. Petit, médecin.	286
<i>Traité des eaux minérales de Merlange.</i>	189
<i>Dissertation sur les bains d'eau simple.</i> Par M. De Limbourg, médecin.	287
<i>Le Conservateur du sang humain.</i> Par M. Malon.	189
<i>Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux.</i> Par M. Barberet, médecin.	286
<i>Essai sur les maladies contagieuses des bestiaux.</i> Par M. Clerc, médecin.	477.

## CHIRURGIE.

<i>Lettre de M. Lecat, chirurgien, sur les avantages de la réunion du titre de docteur en médecine avec celui de maître en chirurgie.</i>	383
<i>Recueil d'observations d'anatomie &amp; de chirurgie, sur les lésions de la tête par contre-coup.</i>	477
<i>Précis de chirurgie pratique.</i>	478

## HISTOIRE NATURELLE & CHYMIE.

<i>Seconde Distribution des planches du Traité historique des plantes de la Lorraine.</i> Par M. Buchoz, médecin.	286
<i>Catalogue des plantes qui croissent dans la Lorraine.</i> Par le même.	478
<i>Recueil d'observations sur les animalcules des infusions.</i> Par M. Wrisberg, médecin.	382
<i>Mémoire sur l'action d'un feu égal, violent, &amp; continué, pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres, &amp;c.</i> Par M. D'Arcey, médecin.	Ibid.
<i>Essais d'expériences, traduits de l'anglois de M. Mac-Bride, chirurgien.</i> Par M. Abbadie, chirurgien.	476

## 572 TABLE GENERALE

## EXTRAITS.

<i>Précis de la matiere médicale , traduit du latin de M. Lieutaud , médecin.</i>	3
<i>Deux Rapports en faveur de l'inoculation. Par M. Petit, médecin.</i>	291
<i>Traité des fleurs blanches. Par M. Raulin, médecin.</i>	483
<i>— du soufre, traduit de l'allemand de M. Stalh.</i>	11
<i>Essais de chymie sur la chaux vive, traduits de l'allemand de Meyer. Par M. Dreux, apothicaire.</i>	99
<i>Essai pour servir à l'Histoire de la putréfaction.</i>	195
<i>Mémoire sur l'action du feu. Par M. D'Arcet, médecin.</i>	387

## OBSERVATIONS.

## MÉDECINE.

<i>Lettre sur des poulets d'une même couvée, éclos à des termes très-éloignés. Par M. D'Arcet, médecin.</i>	53
<i>— adressée à M. Petit, contenant une observation sur une grossesse prolongée. Par M. Marteau, médecin.</i>	423
<i>Observation sur une superfétation dans une chatte. Par M. Marrigues, chirurgien.</i>	432
<i>Lettre de M. Bayle, chirurgien, contenant la description d'un fœtus sans cerveau.</i>	518
<i>— de M. Ysabeau, chirurgien, sur une personne de quatre vingt-douze ans, à laquelle il est percé une dent molaire.</i>	316
<i>— de M. Parade, médecin, sur les crises annoncées par le pouls.</i>	310
<i>Observations sur l'usage des humectans. Par M. De la Broulle, médecin.</i>	122



# DES MATIERES. 573

- Lettre de M. Brun, médecin, à M. Coste, sur les affections vaporeuses.* 129
- *de M. Dejean, médecin, sur une affection vaporeuse, guérie par le quinquina.* 135
- Observations sur l'usage des humectans dans les affections spasmodiques. Par M. Le Comte, chirurgien.* 138
- Réponse de M. Pamard, chirurgien, à M. Paris, sur l'usage des humectans.* 318
- Lettre de M. Pomme le fils, méd. à M. Dejean.* 324
- Réponse de M. Coste, médecin, à la Lettre de M. Brun.* 326
- Observation sur une hémorragie utérine, guérie par l'eau froide. Par M. Gauthier, chirurgien.* 331
- Observation sur un tetanos. Par M. Guindant, médecin.* 509
- *sur une épilepsie guérie par des cauterés multipliés, communiquée par M. Rochard fils.* 46
- Lettre de M. Goffe fils, médecin, à M. Planchon, sur une fièvre épidémique.* 398
- Remarques sur les abus du quinquina dans une fièvre épidémique à Berre en Provence. Par M. Goirand, chirurgien.* 331
- *sur une épingle avalée & arrêtée dans l'estomac. Par M. Le Thual, chirurgien.* 359
- Observation sur une tympanite abdominale. Par M. Martin, chirurgien.* 251
- Observations sur les suites des couches. Par M. Renard, médecin.* 144
- Observation sur une grossesse compliquée d'anasarque. Par M. Guindant, médecin.* 206
- Lettre de M. Robin, médecin, à M. Postel de Francière, sur le tænia.* 222
- *de M. Daunou, chirurgien, sur une hémorragie périodique.* 234

# 574 TABLE GENERALE.

<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1766.</i>	89
<i>Juin 1766.</i>	185
<i>Juillet 1766.</i>	282
<i>Août 1766.</i>	378
<i>Septembre 1766.</i>	473
<i>Octobre 1766.</i>	564
<i>Maladies qui ont régné à Lille, observées par M. Boucher, medecin, pendant le mois de</i>	
<i>Avril 1766.</i>	91
<i>Mai 1766.</i>	187
<i>Juin 1766.</i>	284
<i>Juillet 1766.</i>	380
<i>Août 1766.</i>	475
<i>Septembre 1766.</i>	566
<i>Guérison de la morsure d'une vipere, par l'eau de Luce, communiquée par M. Macquer, medecin.</i>	271
<i>Observation sur les prompts effets du quinquina dans une douleur périodique. Par M. Bertrand, chirurgien.</i>	442

## CHIRURGIE.

<i>Observation sur le danger qu'il y a de réunir les plaies après un certain tems. Par M. Martin, chirurgien.</i>	451
<i>— sur une plaie de tête avec fracture &amp; enfoncement. Par M. Daunou, chirurgien.</i>	38
<i>— sur une fracture du crâne, opposée à la partie sur laquelle le coup a été porté, &amp;c. Par M. Nolleson le fils, chirurgien.</i>	177
<i>— sur une fracture du pariétal. Par le même.</i>	242
<i>Lecture de M. Mareschal de Rougeres, chirurgien, sur une plaie de tête avec fracture.</i>	275
<i>Observation sur une fracture compliquée des os du crâne. Par M. Pommier, chirurgien.</i>	445

# DES MATIERES. 575

- Observations sur les hémorragies qui peuvent accompagner les plaies de tête.* Par M. Martin, chirurgien. 445
- *sur un écoulement purulent de l'oreille.* Par le même. 246
- Observation sur une plaie à l'œil.* Par le même. 454
- *sur une fistule lacrymale.* Par M. Janin, chirurgien. 558
- *sur une plaie de la glande parotide.* Par M. Martin, chirurgien. 449
- *sur une plaie de la gorge.* Par le même. 174
- Lettre de M. Tondou, chirurgien, sur un emphysème.* 464
- *de M. Le Clerc, sur un déchirement de la matrice.* 532
- Observation sur l'extraction de deux placenta enkystés.* Par madame De Lunel, sage-femme. 60
- *sur un sarcome utérin.* Par M. Nolleson le fils, chirurgien. 364
- Mémoire de M. Joly, chirurgien, sur un sarcome polypeux & squirrheux dans la matrice.* 553
- Observation intéressante sur une extirpation de la matrice.* Par M. Anselin, chirurgien. 458
- *sur un ulcère de la vessie.* Par M. Martin, chirurgien. 71
- Lettre de M. Scherer, chirurgien, à M. Martin, sur cette observation.* 538
- *de M. Lefranc, chirurgien, sur quelques cas des maladies de l'urètre.* 257
- Observation sur l'usage des émolliens & des répercussifs dans les engorgemens des testicules.* Par M. Dupont Dumesnil, chirurgien. 553
- Observation sur une fracture compliquée de la jambe.* Par M. Leautaud, chirurgien. 254
- *sur l'efficacité d'un cataplasme composé avec la ciguë & la décoction de racine de pa-*

# 576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

*tiénce sauvage, dans les tumeurs au sein. Par M. Lemoine fils, médecin.* 34

*Observation sur les vertus de l'extrait de saturne. Par M. Delabrousse, médecin.* 515

## HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE.

*Examen des eaux minérales de la Plaine en Bretagne. Par M. Monnet, apothicaire.* 28

*Description & Analyse des eaux minérales de Nérès. Par M. Michel, médecin.* 159

*Examen chymique de l'eau minérale des Fontenelles en Poitou. Par M. Cordon, médecin.* 522

*Extrait d'un Mémoire de M. Bohaschd, médecin, sur l'utilité du pastel pour nourrir les bestiaux.* 227

*Lettre de M. D'Antoine, apoth. sur la cévadille.* 231

*Observations météorologiques faites à Paris.*

*Mai 1766.* 86

*Juin 1766.* 182

*Juillet 1766.* 279

*Août 1766.* 375

*Septembre 1766.* 470

*Octobre 1766.* 561

*Observations météorologiques faites à Lille. Par M. Boucher, médecin.*

*Avril 1766.* 90

*Mai 1766.* 186

*Juin 1766.* 283

*Juillet 1766.* 379

*Août 1766.* 475

*Septembre 1766.* 565

## M É L A N G E S.

*Rapport de MM. les commissaires nommés, par la Faculté de médecine de Paris, pour examiner une méthode d'adoucir les vins.* 93

*Cours de chymie & d'anatomie.* 479

*Cours d'histoire naturelle.* 568

*Cours de Physique expérimentale.* Ibid.

Fin de la Table;